BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
201
2 A
22

LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE.

TOME NEUVIEME.

LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE,

OU

LETTRES
D'UN PERE A SON FILS,
SUR LES FAITS INTÉRESSANS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Par l'Auteur du COMTE DE VALMONT, *ou* LES EGAREMENS DE LA RAISON.

Un volume broché.

Historia lux veritatis,
Magistra vitæ.
Cic. l. II, de Orat.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
Chez Adrien LE CLERE, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n°. 35.

M. DCCC. VIII.

BIBLIOTECA STORICA DELLA REAL CASA DE' CAPPUCCINI IN ROMA
BIBLIOTECHE ROMA

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE,

OU

LETTRES

D'UN PÈRE A SON FILS,

SUR LES FAITS INTÉRESSANS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE LVIII.

Du Gouvernement, de la Philosophie, des Sciences et des Arts chez les Grecs, sous les deux dernières époques, jusqu'au règne d'Alexandre.

Vous avez dû trouver, mon fils, dans la partie de l'histoire qui nous a le plus intéressé sous les dernières époques, et qui nous a offert le plus de variété dans les faits, des résultats bien importans. Vous avez vu la

Grèce, qui s'est élevée à un si haut degré de puissance et de gloire par la réunion de toutes ses forces contre ce qu'elle appeloit elle-même le grand roi, décheoir insensiblement, et préparer sa ruine par ses guerres intestines. La grande leçon qu'Homère semble avoir voulu laisser aux Grecs sur les avantages de la concorde, et sur les maux que la division et les querelles particulières entraînent à leur suite, fut malheureusement perdue pour eux dans les derniers temps; et leurs jalousies réciproques, leur esprit de domination, leur désir de s'élever et de s'agrandir les uns aux dépens des autres, forgèrent les chaînes dont ils furent liés, à proprement parler, par Philippe et par Alexandre. Les deux plus puissantes républiques parmi eux, Sparte et Athènes, qui, jusqu'à la bataille de Leuctres, si funeste pour Lacédémone, mettoient en mouvement toute la Grèce, s'étoient disputé et arraché tour à tour l'empire sur presque toutes les autres; et quand l'une de ces deux républiques venoit à s'en ressaisir, en leur faisant espérer, d'après la conduite sage et modérée de ses chefs, un joug plus doux

que celui qu'on venoit de leur imposer, elle reprenoit bientôt elle-même le caractère de hauteur et de fierté qui avoit fait perdre cet empire à sa rivale, et qui produisant en faveur de celle-ci des effets semblables, devoit le lui rendre un jour.

Les richesses que les dépouilles des Barbares avoient répandues à Athènes dans toutes les classes de citoyens, après la guerre contre les Perses, avoient fait naître parmi les Athéniens un esprit de cupidité, de luxe, et de goût effréné pour les plaisirs, qui avoit mis l'intérêt personnel et presque tous les vices à la place de l'amour du bien public, du zèle pour le salut et la gloire de la patrie, de la justice, de la tempérance, du respect pour les bienséances, et de la pureté des mœurs. Aussi, voit-on, en assez peu de temps, les ames s'énerver et s'amollir. Les grandes vertus et les grands caractères ne se montrent plus que rarement, et dans un petit nombre d'hommes. Le peuple devient de plus en plus avide de fêtes, de spectacles, de nouveautés, de louanges et de discours flatteurs et mensongers, de la part des orateurs, vendus à ses ennemis

pour le trahir. Les emplois les plus importans sont distribués au gré des factions et des cabales, et se donnent, non au mérite, mais à la confiance présomptueuse de ceux qui les briguent, à l'argent, et à la faveur. Les jugemens du peuple, qui veut évoquer à lui toutes les causes, son souvent iniques. Ceux des magistrats sont dictés par la passion ou par l'intérêt. On se plaint de leur rapacité, de leur injustice; et comme ils sont pris d'entre le peuple, il laisse leurs crimes impunis. Les preuves de probité, de sagesse, auxquelles on étoit assujetti pour devenir membre de l'Aréopage, ayant été rendues sous la domination de Périclès, qui vouloit diminuer le crédit de cet illustre corps, moins sévères qu'elles ne l'étoient auparavant, les Aréopagites devinrent eux-mêmes accessibles aux présens et à d'autres attraits; et leurs décisions tombèrent dans le mépris (1). Les mœurs s'altérèrent de plus en plus. Les courtisanes obtinrent une sorte

(1) Voyez le discours d'Isocrate sur la réforme du gouvernement d'Athènes. Voyez aussi Athénée, l. IX.

de considération qui obscurcit l'ancien éclat de la vertu sage et modeste des femmes Athéniennes. La dissolution de l'école d'Aspasie, corrompit la jeunesse d'Athènes, qui se mêla avec les danseuses et les histrions. D'après toutes ces causes, et au milieu de cette dépravation générale, faut-il s'étonner de la décadence de cette république, minée sourdement par elle-même?

Les richesses introduites à Sparte par Lysandre, y préparèrent une révolution non moins funeste, quoique plus lente et moins apparente. « On amassa d'abord, dit l'abbé de Mably (1), sans oser jouir, et on attendoit pour étayer sa fortune, que le nombre des coupables pût braver et opprimer la loi. Le luxe qui ne se montra qu'en tremblant, réussit bientôt à se faire respecter. La rusticité des Lacédémoniens ne se façonnoit toutefois que par des degrés imperceptibles, et avec peine, à cette élégance recherchée qui amollit le cœur et rabaisse l'esprit. D'ailleurs, les richesses ne ruinèrent d'abord que quelques lois de Lycurgue. Elles en lais-

(1) Observations sur les Grecs, l. III.

sèrent subsister plusieurs autres qui avoient encore leur influence.

» La loi que publia l'éphore Epitadéus, par laquelle il étoit permis de vendre ses possessions, et d'en disposer par testament, porta le dernier coup aux mœurs des Lacédémoniens. Dès que la porte fut ouverte au trafic des héritages, l'avidité des riches envahit toute la Laconie. Le citoyen dépouillé de sa fortune, eut un besoin plus pressant que celui de remplir ses devoirs; il mendia la faveur des riches, et dès-lors, les distinctions ne furent plus attachées à la probité, mais aux richesses ».

Pour les augmenter, et sous prétexte même des nécessités de l'Etat et de son agrandissement, on sollicita bassement le secours des Perses, où l'on reçut avec avidité leurs offres perfides et intéressées. On mit à contribution une partie des Grecs, dont on devint en quelque sorte les tyrans, et dont on n'eût dû être que les protecteurs. On traita avec hauteur ses propres alliés : aussi, ces derniers finissoient-ils par rompre les liens qu'ils avoient formés, pour en renouer d'autres qu'ils rompoient encore,

quand ils leur devenoient trop à charge.

La Grèce éprouvoit donc dans son intérieur de fréquentes révolutions, et au milieu de tant d'intérêts divers, elle offroit à des yeux attentifs une scène toujours changeante et mobile. Les villes particulières avoient souvent, et pour la plupart, leurs tyrans. Anciennement, la Grèce étoit gouvernée par des rois. L'esprit d'indépendance, ou, sous un autre nom, l'amour de la liberté s'y étant introduit généralement, elle se trouva partagée en républiques, les unes plus inclinées à l'aristocratie, les autres se rapprochant plus ou moins de la pure démocratie, et qui tomboient tôt ou tard, et restoient plus ou moins de temps sous le joug de la tyrannie.

Tels sont, mon fils, les objets les plus dignes d'être observés dans l'histoire de la Grèce, vers les dernières époques, en matière de politique et de gouvernement. Mais il est un article non moins fait pour nous intéresser, et qui nous arrêtera plus longtemps; je veux dire, l'état de la philosophie chez les Grecs.

Pythagore, ainsi que nous l'avons vu sous

l'époque précédente, avoit laissé un grand nombre de disciples, qui, sous lui, avoient composé une véritable société ou communauté philosophique. Cette société étant devenue suspecte au gouvernement, et une sédition de Crotoniates, dirigée toute entière contre elle, l'ayant forcée de se séparer, ceux qui avoient pu échapper au danger, s'étoient répandus dans toute la Grèce. Voulant bientôt après rétablir l'ancienne communauté que Pythagore avoit formée entr'eux, ils crurent devoir lui donner l'apparence d'une association purement religieuse (1). Pour être plus aisément tolérés, il falloit qu'ils s'attachassent à une religion établie et reçue par-tout; il falloit de plus, que cette religion eut une doctrine secrète, et que ceux qui s'y étoient dévoués formassent déjà entr'eux une espèce de corps ou d'association, telle qu'ils la désiroient.

---

(1) Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs, par M. Fréret, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XXIII, in-4°., et tom. XXXVIII, in-12.

Il y en avoit deux de cette espèce dans la Grèce, celle de Cérès et celle de Bacchus. Quoique la première fût établie en plusieurs endroits, c'étoit proprement dans Athènes qu'il falloit en chercher le centre; mais comme elle y étoit aussi la religion de l'Etat, le gouvernement avoit une singulière attention à prévenir toutes les innovations qu'on auroit voulu y introduire.

Il n'en étoit pas de même de la religion de Bacchus : elle n'avoit point de centre commun; on n'observoit point les mêmes cérémonies par-tout, et on avoit même des opinions différentes sur le fond du dogme religieux, et sur la nature du dieu. Le nom de Bachiques qu'Hérodote donne à ces pythagoriciens, dont nous venons de parler, montre qu'ils se dévouèrent singulièrement au culte de ce dieu; mais ils enseignèrent une nouvelle doctrine, et assujettirent les télètes ou parfaits, à l'observation des pratiques ordonnées aux prêtres égyptiens, c'est-à-dire, à ne vivre que de fruits et de plantes, et à s'abstenir des sacrifices sanglans; au moyen de quoi ils formoient un corps séparé du reste de la société.

C'est-là ce que Platon appelle la *Vie Orphique* (1). Ce qui l'avoit fait nommer ainsi, c'est que les pythagoriciens, devenus bachiques, pour faire recevoir plus aisément leur nouvelle religion, et à l'aide de celle-ci, une partie de la philosophie de Pythagore, cherchèrent à lui donner une origine grecque, en l'attribuant à un Orphée, sous le nom duquel ils publièrent divers ouvrages, de même que sous le nom de son fils Musée. J'ai déjà observé, dit M. Fréret, de qui nous empruntons ces remarques, qu'Aristote croyoit cet Orphée un personnage imaginaire.

Platon parle des ouvrages d'Orphée en plusieurs endroits de ses dialogues (2). Il fait mention de ses hymnes et d'autres ouvrages qui ont paru sous son nom : mais pour bien juger du cas qu'il faisoit des Orphiques, et de ces prétendus écrits d'Orphée, il suffit de voir ce qu'il en dit au second livre des Lois. Il les dépeint comme

(1) Plat. de Legib. l. VI.

(2) Plat. in Cratil. in Protag. et de Legib. l. VI.

des charlatans, qui vont chargés de leurs livres attribués à Orphée et à Musée, frapper à la porte des grands, pour leur offrir de les purifier des crimes dont eux ou leurs ancêtres pourroient être souillés, ou même de faire tomber le courroux des dieux sur leurs ennemis, et le tout au moyen de quelques sacrifices et de quelques cérémonies religieuses. Platon ajoute, que ce n'étoient pas seulement les particuliers qui ajoutoient foi à leurs promesses, mais que souvent ils venoient à séduire les villes et les républiques.

L'existence de cette secte, et l'intérêt qu'elle avoit de répandre ses dogmes sous les noms d'Orphée et de Musée, nous montrent pourquoi on avoit attribué tant d'ouvrages différens à ces deux poëtes.

A mesure que les sectes philosophiques se multiplièrent, et qu'elles acquirent une certaine célébrité, on pensa au moyen de réconcilier la religion populaire avec la philosophie, et cela en diminuant, par une explication allégorique, l'absurdité et l'indécence des fables théologiques et poétiques. Le peuple y étoit aisément trompé,

parce que les sectes les moins religieuses, celles mêmes qui ne formoient que des matérialistes déguisés, montroient le zèle le plus ardent pour les pratiques les plus superstitieuses. Les disciples de Platon, ce sage tant vanté, dont nous parlerons dans ce même article, prirent une autre route, et ils cherchèrent à expliquer la religion par le moyen des principes pythagoriciens sur les différens ordres d'intelligences ou de génies subordonnés, dont Platon parle en quelques endroits de ses dialogues. Ce fut là, sans doute, ce qui fournit aux orphiques le moyen de se joindre aux platoniciens, et de substituer les dogmes de leur secte à l'ancien platonisme, quoiqu'ils voulussent toujours être regardés comme platoniciens. Appollonius de Tyane, Maxime de Tyr, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, et les plus célèbres philosophes des derniers siècles, étoient de véritables orphiques. Proclus, dans son commentaire sur le Tymée, et dans sa Théologie platonicienne, entreprit de montrer que la doctrine de Platon étoit précisément la même que celle des Orphiques. Il a prétendu en-

core que Pythagore tenoit son système, non des Egyptiens, mais d'un certain Aglaophème, prêtre et ministre des orgies de Bacchus (1).

Après avoir suivi d'un coup d'œil général les restes de la secte de Pythagore, dans ceux qui, voulant faire revivre autant qu'il étoit en eux le genre d'association établi par leur maître, et perpétuer sa doctrine, se couvrirent du voile d'associations religieuses, et ensuite du nom célèbre d'Orphée; nous allons parler de quelques-uns des disciples de Pythagore, qui appartiennent particulièrement à cette secte, et dont Diogène de Laërce fait une mention très-étendue. Nous ne citerons parmi eux qu'Empédocle de Tarente, Philolaüs, Eudoxe, et surtout Ocellus-Lucanus, et Timée de Locre, sur lesquels j'insisterai le plus.

Empédocle, ainsi que la plupart de ceux qu'on a donnés pour disciples à Pythagore, n'a pu professer que d'après d'autres que lui sa doctrine, et n'a pas dû recevoir immédiate-

(1) Fréret, Recherches sur le culte de Bacchus, ubi supr.

ment ses leçons; car les temps ne s'accordent pas. Au rapport de ceux qui ont discuté avec le plus de soin l'âge de Pythagore, ce philosophe n'est pas né plutôt que la quatrième année de la XLIIIe. Olympiade, ni plus tard que la quatrième année de la LIIe., et Empédocle ne florissoit que dans la quatre-vingt-quatrième, vers l'an 444 avant J. C. Ainsi, ils n'auroient pu se rencontrer, quand bien même Pythagore auroit vécu jusqu'à quatre-vingt-dix neuf ans, comme l'a prétendu Jamblique; quoique, selon d'autres, il n'ait pas été au-delà de quatre-vingt-dix, et que même, selon Eusèbe, il n'en ait vécu que quatre-vingt. Henry Dodwel (1) veut que le maître d'Empédocle soit un autre Pythagore, qui avoit été disciple de l'ancien.

Empédocle étoit d'Agrigente, en Sicile. Satyrus, dans ses vies, le qualifioit du titre de médecin; et il paroît en effet qu'à cette époque on joignoit assez communément l'étude et la pratique de la médecine à la philosophie. Il étoit en même temps poëte

(1) De Ætat. Pythag.

et excellent orateur. On prétend qu'il exerçoit de plus la magie, et que lui-même en convenoit dans ses poésies, où il se vantoit de pouvoir réprimer les vents, exciter des orages furieux, faire tomber des torrens propres à dévaster les campagnes, et pour tout dire enfin, de posséder le secret d'évoquer les morts. Il faut avouer que, pour un philosophe, c'étoit porter bien loin ses prétentions et son pouvoir.

Timée racontoit, dans le dix-huitième livre de ses *Histoires*, qu'un jour, les vents périodiques, appelés étésiens, s'étant élevés avec tant de violence qu'ils gâtoient tous les fruits, il ordonna qu'on écorchât des ânes, que de leur peau on fît des outres, qu'ensuite on les plaçât au haut des collines et sur le sommet des montagnes, pour rompre le vent, lequel cessa en effet; ce qui le fit surnommer *maître des vents*.

On voit, d'après des vers qu'on cite d'Empédocle, qu'on lui rendoit à Agrigente de grands honneurs; qu'il y étoit regardé comme un dieu, et qu'on s'adressoit à lui

(1) Diog. Laert. in vit. Emped.

pour acquérir non-seulement la science de connoître les maladies, et de procurer la santé, mais encore l'art si mensonger de la divination. Il avoit, au reste, une opinion assez peu favorable de ses concitoyens, à en juger par ce mot qu'on lui attribue : « *Les Agrigentins jouissent des plaisirs avec* » *autant d'ardeur que s'ils devoient mourir* » *demain, et bâtissent des maisons comme* » *s'ils devoient vivre toujours* ».

Selon toutes les apparences, il se mêla beaucoup du gouvernement au sein de sa patrie, quoiqu'il y eût refusé, dit-on, la royauté qu'on lui offroit, et qu'il lui eût préféré une condition médiocre. Ce refus n'a pas empêché qu'on ne l'ait accusé d'avoir montré, dans ce qu'il disoit de lui-même, beaucoup d'orgueil et de présomption.

Il y a bien des sentimens divers au sujet de sa mort. Héraclite, auquel on reprochoit d'ailleurs d'avancer très-souvent des paradoxes, jusqu'à parler d'un homme tombé de la lune en terre, racontoit qu'Empédocle, ayant fait un sacrifice, et invité ses amis à un grand repas, qui s'étoit prolongé

jusque dans la nuit, avoit disparu; que l'ayant cherché en vain, et questionné les domestiques sur ce qu'il étoit devenu, un d'entr'eux déclara, qu'à minuit il avoit entendu une voix forte, qui appeloit Empédocle par son nom; que s'étant levé à l'instant, il n'avoit aperçu autre chose qu'une lumière céleste et la lueur de flambeaux; que ce discours ayant causé une surprise extrême, on redoubla les perquisitions; et qu'ayant cessé enfin de se donner des peines inutiles, le plus intime de ses amis avoit dit, qu'Empédocle avoit reçu un bonheur digne de lui, et qu'il falloit lui immoler des victimes, comme à un homme élevé au rang des dieux.

Un autre écrivain publioit, qu'à son réveil, Empédocle ayant pris le chemin du mont Etna, il s'étoit précipité dans les ouvertures de cette montagne, et avoit disparu ainsi, dans le dessein d'assurer par-là le bruit de son apothéose; mais que la chose s'étoit découverte par une sandale travaillée avec de l'airain, que le volcan rejeta en vomissant des flammes, et que l'on reconnut pour être une des siennes, telles qu'il

avoit coutume d'en porter (1). Empédocle, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un dieu, ne passa que pour un charlatan.

D'autres encore ont rapporté, que les habitans de Sélinunte étant affligés de la peste, causée par l'infection d'une rivière voisine, qui exhaloit de si mauvaises odeurs, qu'elles produisoient des maladies considérables, Empédocle imagina de faire conduire, à ses propres frais, deux autres rivières dans celle-là, pour en adoucir les eaux par ce mélange; qu'effectivement il fit cesser le fléau; qu'il se présenta ensuite aux Sélinuntins, pendant qu'ils assistoient à un festin auprès de ce fleuve; qu'à son aspect, ils se levèrent, et lui rendirent les honneurs divins; que ce fut pour les confirmer dans l'opinion qu'il étoit un dieu, qu'il prit la résolution de se jeter dans le mont Etna.

---

(1) ..... *Deus immortalis haberi*
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus, liceat que perire poëtis.
HORAT. de art. poët. v. 465 et seq.

On s'est inscrit en faux contre ce fait, en prétendant qu'il avoit son tombeau à Mégare. On a prétendu aussi, que, dans les dernières années de sa vie, il s'étoit retiré dans le Péloponnèse, où il avoit fini ses jours. On varie également sur l'âge auquel il est mort. Les uns, comme Aristote, l'ont fait vivre soixante ans, d'autres soixante-dix-sept, et d'autres jusqu'à cent neuf.

Comme il possédoit de gros biens, il dota plusieurs filles, qui manquoient de fortune. Au rapport de Favorin, il jouissoit d'une si grande opulence, que ne craignant pas de l'annoncer par quelques marques extérieures, il portoit la pourpre, un ornement d'or sur la tête, des sandales d'airain, et une couronne delphienne. Il avoit la chevelure longue, l'air imposant, se faisoit suivre par des domestiques, et ne changeoient jamais de manières et de costume. C'est ainsi qu'il paroissoit en public, et l'on remarquoit dans son maintien, selon l'expression du même auteur, cité par Diogène Laërce, une sorte d'apparence royale qui le rendoit respectable à la multitude.

Empédocle admettoit quatre élémens.

Jupiter étoit le feu; et il croyoit, dit-on, que Dieu, par lequel il entendoit sans doute le Dieu suprême, étoit un *feu intelligent ou spirituel.* Junon étoit la terre, Pluton l'air, et Nestis l'eau. Ces élémens, selon lui, sont accompagnés d'un accord qui les unit, et d'une antipathie qui les sépare. Il ajoutoit que les élémens, sujets à de continuels changemens, ne périssent jamais, et que cet ordre de l'univers est éternel. Il concluoit que tantôt une correspondance unissoit les parties dont il est composé, et que tantôt une contrariété les faisoit agir séparément. Il pensoit que l'ame reçoit toutes sortes de formes, d'animaux et de plantes. Il se souvenoit, disoit-il, d'avoir été autrefois jeune garçon, jeune fille, plante, poisson et oiseau.

Empédocle, auteur peu exact sur bien d'autres matières, se trompent lourdement sur ce qui regarde les dieux, dit Cicéron (1); car les quatre élémens dont il veut que tout soit composé, et qui sont privés de sentiment, il les croit divins.

---

(1) De Nat. Deor. l. I.

Archytas de Tarente, ville de la grande Grèce en Italie, est le même que celui dont nous avons déjà fait mention, sous Denys l'ancien, tyran de Syracuse, et qui par une lettre qu'il lui écrivit, sauva la vie à Platon, dont le tyran avoit résolu la mort. Il étoit si considéré de ses concitoyens, qu'on lui confia jusqu'à sept fois la régence, malgré la loi qui défendoit qu'on l'exerçât plus d'un an. Des lettres, citées par Diogène Laërce, et où il est question de manuscrits d'Ocellus Lucanus, montrent assez que le philosophe de Tarente étoit dans la plus étroite correspondance avec Platon. Archytas, mis au nombre des philosophes pythagoriciens, étoit grand géomètre, et trouva, dit-on, la duplication du cube. Il étoit aussi très-habile mécanicien. Il avoit fait un pigeon de bois avec tant d'art, que dès qu'on lui donnoit l'essor, il voloit jusqu'à la fin d'une corde par laquelle on le retenoit. Il croyoit le monde éternel, et l'espèce humaine incréée. Il périt dans un naufrage (1).

(1) Diog. Laert. in Archyt. Cic. de Orat. l. III. Horat. Od. 28. l. I.

BIBLIOTECA NAZIONALE VE ROMA

Philolaüs, philosophe pythagoricien, étoit de Crotone, quoique d'autres le disent né à Métaponte. Il pensoit que tout se fait par le moyen de la nécessité et de l'harmonie. Il enseigna le premier que la terre se meut circulairement, ce que d'autres attribuent à Icétas de Syracuse. Ses ouvrages sur la philosophie pythagoricienne, sont ceux que Platon pria Dion de lui acheter. Il composa aussi un autre livre, que ce même sage, lorsqu'il vint trouver Denys en Sicile, acheta des parens de Philolaüs, et il tira, dit-on, de ce livre, une partie des matériaux dont il se servit pour bâtir son Timée. D'autres prétendent qu'il reçut ce livre des mains de Denys lui-même, qui le tenoit d'un disciple de Philolaüs, lequel, selon un ancien écrivain, cité par Diogène Laërce, fut le premier qui publia les dogmes des pythagoriciens sur la nature, en commençant par cette opinion : « Que la nature, le monde, et tout ce qu'il contient, renferment une harmonie des choses finies avec les choses infinies ».

On dit que Philolaüs fut soupçonné par les Crotoniates d'aspirer à la tyran-

nie, ce qui fut cause de sa mort (1).

Eudoxe naquit à Gnide, et devint tout à la fois astronome, géomètre, médecin, et législateur. Ce fut d'Archytas qu'il apprit la géométrie, et il étudia la médecine sous Philistion de Sicile. Né toutefois dans l'indigence, mais empressé de s'instruire, il s'en fut à Athènes avec le médecin Théomédon, qui le nourrissoit, et qui avoit pour lui une affection toute particulière. Demeurant au Pyrée, il alloit tous les jours régulièrement à Athènes, d'où, après avoir entendu les orateurs, il revenoit au logis. Lorsqu'il fut de retour à Gnide, ses amis ayant contribué à lui amasser quelqu'argent, il partit pour l'Egypte, muni d'une lettre de recommandation qu'Agésilas lui donna pour Nectanèbe, qui parla en sa faveur aux prêtres d'Egypte. Il arriva un jour que le bœuf Apis lui lécha l'habit, d'où les prêtres conclurent qu'il seroit fort célèbre, mais qu'il ne vivroit pas longtemps. Après s'être arrêté dans ce pays près d'un an et demi, il se rendit à Cyzique et

(1) Diog. in Philol.

dans la Propontide, où il exerça la philosophie. Enfin, après avoir vu Mausole, roi de Carie, l'époux d'Artémise, il reprit la route d'Athènes, et y parut avec un grand nombre de disciples, dans le dessein, a-t-on dit, de mortifier Platon, qui anciennement n'avoit pas voulu le recevoir, quoiqu'il paroisse l'avoir admis ensuite à ses leçons. De retour à Gnide, Eudoxe donna des lois à sa patrie. Il florissoit vers la cent troisième Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 160 avant J. C., et il ne vécut que cinquante-trois ans (1).

Parmi les philosophes pythagoriciens, il en est deux qu'il nous importe surtout de connoître, à cause des ouvrages qui les ont rendu célèbres, et qui nous ont été conservés. L'un est Ocellus Lucanus, et l'autre est Timée de Locres, dont le Traité a fourni, en quelque sorte, les matériaux du Timée de Platon ; comme Ocellus, dans son Système de l'éternité du monde, a été suivi par Aristote.

Ocellus, qui vint au monde peu de temps

(1) Diog. in Eudox.

après

après que Pythagore eût ouvert son école en Italie, est né dans la Lucanie, pays de la grande Grèce, qui s'étendoit sur les côtes de la mer Tyrrhénienne ou de Toscane, et qui étoit limitrophe du pays des Brutiens. C'est de cette contrée où il prit naissance qu'il fut appelé Lucanus. Il composa plusieurs livres que Platon pria Archytas de lui procurer; et c'est à ce sujet qu'Archytas lui répondit : « Quant aux livres, je n'ai eu garde de les oublier. Je me suis rendu chez les Lucaniens; je me suis adressé au petit-fils d'Ocellus. Ce que j'ai de lui, ses livres *des Lois*, de *la République*, *de la Royauté*, de *la Piété*, de *la Nature*, de *l'Univers*, qui ne font qu'une partie de ses ouvrages, je vous les envoie. On n'a pu encore avoir les autres. Lorsqu'on les aura trouvés, on vous les enverra également ». Platon lui écrivit : « Je ne puis vous exprimer le plaisir que m'ont donné les livres qui me sont venus de votre part; j'en ai admiré l'auteur. Il se montre bien digne de ses illustres et antiques aïeux ». On les disoit originaires de Myra, et du nombre de ces Troyens que Laomédon

mena avec lui, tous gens distingués par leurs vertus (1).

Il ne nous reste des ouvrages dont nous venons de parler, qu'un fragment de celui *des Lois*, et le dernier tout entier qui concerne la nature, dont la traduction la plus exacte est celle de M. le Batteux, accompagnée des remarques les plus importantes, ainsi que les traductions qu'il nous a données dans le même volume du traité de Timée de Locres, et de la lettre d'Aristote à Alexandre, avec le texte grec de ces trois ouvrages.

Le fond de la doctrine contenue dans l'écrit d'Ocellus, *de la nature de l'Univers*, est constamment, comme le dit le Batteux, celui de l'école de Pythagore, qui faisoit l'univers éternel, qui remplissoit le ciel de dieux, les régions intermédiaires de démons, et l'espace sublunaire des quatre élémens, changeans par leurs générations réciproques.

Ocellus, en écrivant sur la nature de l'univers, s'étoit exercé sur le principal

(1) Diog. l. VIII. segm. 80.

objet qui occupoit tous les esprits. Les poëtes chantoient des théogonies et des cosmogonies : les philosophes faisoient des traités sur la naissance du monde et sur ses élémens de composition (1). Ceux-ci, en parlant de la nature, prenoient ce mot en différens sens, tantôt pour la cause productrice, tantôt pour l'effet produit, quelquefois pour l'essence des êtres, souvent aussi pour leur formation et leur arrangement, que les uns attribuoient à une cause suprême, les autres, à un principe subordonné à Dieu, et chargé par lui de composer et gouverner les individus, chacun dans leur espèce, d'autres enfin à une combinaison fortuite, c'est-à-dire, proprement au hasard. Ocellus entendoit par ce mot *nature*, le principe de l'état de l'univers, et des variations de quelques-unes de ses

(1) Voyez sur tous ces objets, à la suite du traité d'Ocellus, les remarques de M. le Batteux, de l'académie françoise, de celle des inscriptions et belles-lettres, et professeur de philosophie grecque et latine au collége royal.

parties. Il pensoit que l'univers est improduit et indestructible. Car, si l'univers, ajoutoit-il, et il en disoit autant de ce monde qui en fait partie, avoit eu un commencement, il ne seroit pas encore; et si l'on disoit qu'il a été produit, il ne se trouveroit rien en quoi il pût se résoudre et se dissoudre dans sa destruction. C'étoit là le plus fort de ses argumens; tout le reste au fond, tenoit à cela, ou ne prouvoit rien.

Mais le vice de cet argument venoit de ce qu'Ocellus, comprenant bien, qu'à la vérité, il falloit que quelque chose fût de toute éternité, pour que quelque chose pût exister, il en concluoit, sans fondement, que tout avoit toujours été. *Rien n'a pu se faire de rien :* c'est l'axiome, qui, mal entendu, a égaré toute l'ancienne philosophie, et la portée à affirmer que rien ne pouvoit avoir été produit (1). Cet axiome n'a un sens juste, ainsi que l'observe dans ses remarques l'abbé le Batteux, que lorsqu'on

(1) Voyez ce que nous avons déjà dit sur ce sujet, en parlant de Xénophon, ci-dessus, t. V, p. 317.

le rend par celui-ci : *Rien ne peut se faire sans cause.* Or, Ocellus et les anciens philosophes auroient dit, s'ils avoient eu une métaphysique plus exacte et plus éclairée : il y a nécessairement une première cause, qui existe par elle-même, qui est en conséquence éternelle, immuable, indépendante : mais tout ce qui existe n'a pas ces caractères; donc il y a des êtres qui n'existent pas par eux-mêmes, qui tiennent leur existence d'une autre cause, et qui n'ayant dès-lors qu'une existence empruntée, peuvent cesser d'être par le pouvoir et la volonté de la même cause qui les a produits.

Ocellus auroit pu être conduit à cette vérité par ses propres raisonnemens. Après avoir considéré, d'une manière abstraite, le monde, qui, dans le fait, n'est qu'un composé de toutes ses parties, et après avoir dit : « Tout ce que le monde contient » a des rapports nécessaires avec lui, mais » le monde n'en a pas avec un autre être, » il n'en a qu'avec lui-même » ; il ajoute : « Tous les autres êtres sont constitués de » manière qu'ils ne se suffisent pas à eux-» mêmes; ils ont besoin de se concilier

» avec des êtres autres qu'eux. Les animaux » ont besoin de l'air pour respirer ; les » plantes en ont besoin pour naître et pour » se nourrir. Il en est de même de chaque » être selon son objet. Le soleil, la lune, » les planètes, les étoiles fixes, selon leurs » fonctions particulières, sont subordonnés » à l'harmonie générale ». C'en étoit bien assez pour déduire de cette vérité la dépendance, et dès-lors la *contingence* de tous les êtres, celle du monde entier, qui, conséquemment, a un rapport nécessaire avec un autre être, avec une cause première, pour exister, bien loin qu'il n'ait rapport qu'à lui-même.

Ocellus dit encore, peu de lignes après : « Ce qui rend parfaites les autres choses, doit être parfait lui-même; donc, ce qui donne aux autres choses l'existence et la stabilité, doit exister et être stable par lui-même; donc, ce qui donne l'ordre et l'harmonie aux autres choses, doit être ordonné et harmonique par lui-même. Or, le monde est cause de l'ordre, de la conservation, et de la perfection des autres choses; donc, il est par lui-même éternel, parfait, perma-

nent dans tous les temps; et c'est par cette raison qu'il conserve tous les autres ».

Si Ocellus avoit fait attention, que, comme nous l'avons dit, le monde n'est que le composé de toutes ses parties muables et dépendantes, il n'auroit pas avancé que le monde, que l'univers est *tout, le seul tout.* Il auroit cherché hors de lui la cause immuable et indépendante, qui a donné à tous les êtres leur existence, leurs rapports, leur harmonie et le degré de perfection dont chacun d'eux étoit susceptible dans son genre, et pour la perfection du tout. Il auroit nommé le grand Dieu, le vrai Dieu, qui est nécessairement, et par son essence tout ce qu'Ocellus prétend qu'est le monde, et tout ce que le monde, d'après les parties dépendantes et muables dont il est composé, et l'assemblage de ces parties, ne sauroit être par lui-même.

Tous les philosophes de l'antiquité (1) ont cru que l'univers étoit éternel. La plu-

(1) Le Batteux, remarques sur le traité d'Ocellus.

part, et Aristote dit tous (1), ont cru aussi que le monde, arrangé comme il est, avoit été formé dans le temps, et qu'il avoit eu un commencement. L'ancienne tradition du genre humain, étoit que le monde avoit commencé. Les premiers hommes avoient vu naître les villes, les arts, les lois; ce qui les avoit conduits naturellement à juger que tout étoit né de même. Mais l'embarras où se trouvèrent les philosophes, quand ils voulurent expliquer la naissance du monde, leur fit chercher un milieu : ce fut de faire l'univers éternel, et de donner un commencement au monde. Ocellus, sentant les inconvéniens de cette distinction, crut trancher la difficulté, en faisant le monde éternel aussi bien que l'univers. Mais c'étoit substituer une difficulté à une autre. L'éternité de la matière et du monde n'est pas moins un mystère que la création de la matière, et la génération du monde faite dans le temps. Elle est de plus une contradiction.

Premièrement, elle est un mystère, et le plus grand des mystères. Que le monde,

(1) Arist. de cœlo, l. X.

que l'univers se trouve de toute éternité ordonné comme il est; que tout y soit en rapport et en harmonie; que toutes ses parties soient si bien liées, et que plus on en étudie les relations, plus ou moins directes, plus prochaines, ou plus éloignées, et leur merveilleux enchaînement, plus on y découvre d'ordre, plus on y voit briller d'art, d'intelligence et de sagesse, sans qu'on puisse néanmoins en assigner d'autre cause que celle qui feroit dire : cela est ainsi, parce que cela est; avouons-le avec franchise, rien ne pourroit s'offrir à notre entendement de plus inconcevable et de plus mystérieux; et on ne seroit pas même recevable, en bonne philosophie, à raisonner ainsi, puisque ce seroit ne rien dire du tout, et n'assigner aucune cause suffisante, aucune cause réelle.

L'éternité du monde et de la matière seroit de plus une contradiction. L'éternité de la matière et de toutes ses parties, sans aucune cause étrangère de son existence et de ses modifications, emporteroit pour chacune d'elles sa nécessité d'être, et par conséquent son immutabilité, son indépen-

dance. Chaque particule de la matière, celle des moindres atomes, auroit sa force intrinsèque, son activité propre, son degré nécessaire de mouvement, et ne pourroit en recevoir d'autre, en rien perdre, en rien acquérir; elle ne seroit susceptible en aucun genre, ni de plus, ni de moins; ce qui exclut dès-lors toutes les vicissitudes, tous les changemens, toutes les dépendances réciproques, tout l'enchaînement des êtres; en sorte, qu'eu égard à l'essence même de ces êtres, en qui tout seroit essentiel et nécessaire, le monde ne pourroit être ce qu'il est.

La création, au contraire, dès qu'on y fait entrer comme cause une souveraine intelligence, un pouvoir sans bornes, une puissance infinie, repousse toutes les contradictions.

Le monde, l'univers, ayant toujours existé, selon Ocellus, il étoit nécessaire, ajoutoit-il, que ce qui est en lui, ce qui a été ordonné en lui, ait aussi toujours été tel qu'il est. Ainsi, le ciel, la terre, l'intervalle qui les sépare, l'homme, les animaux et les plantes; en un mot, toutes les

parties de l'univers et les parties de ses parties, avoient été en tout temps ce qu'elles sont. Les corpusculistes anciens disoient le contraire. Anaximène, entr'autres, prétendoit que le mélange fortuit des quatre élémens, et leurs différentes fermentations, avoient organisé des germes (1); que ceux des germes dont les produits s'étoient conservés avoient fondé les espèces. Ocellus ne vouloit point de cette idée, qui ne lui paroissoit pas philosophique; et nous avons assez fait voir en effet, par tout ce que nous venons de dire, combien elle l'étoit peu. Mais ne pouvant dire lui-même lequel des deux avoit été avant l'autre, de l'oiseau ou de l'œuf, il les faisoit tous deux éternels. C'étoit couper le nœud, et non le dénouer (2).

Comme Ocellus, en supposant que l'u-

(1) Selon quelques philosophes, les germes étoient des idées célestes que les dieux et les démons semoient d'en haut par toute la nature. Plin. l. XXIII.

(2) Le Batteux, ubi supr.

nivers et toutes ses parties avoient toujours existé, voyoit néanmoins autour de lui, des changemens et des déplacemens continuels de parties, qu'il y voyoit génération et dissolution; il distinguoit dans l'univers, ce qui étoit impassible, de ce qui étoit changeant et périssable. « Les divisions mêmes du ciel, disoit-il, séparent la partie impassible du monde, de celle qui change sans cesse. La ligne de partage entre l'immortel et le mortel, est le cercle que décrit la lune. Tout ce qui est au-dessus d'elle, et jusqu'à elle, est l'habitation des dieux; tout ce qui est au-dessous est le séjour de la nature et de la discorde : celle-ci opère la dissolution des choses faites; l'autre la production de celles qui se font ».

Dans les sphères célestes étoient tous les astres, comme autant de dieux, et parmi eux le soleil, le plus grand, le plus puissant de tous. Là, nul trouble, nul orage, nulle destruction. En-deçà de la lune, tout est en guerre; tout se détruit et se récompose; c'est-là que, par l'influence des astres, surtout par celle du soleil, s'opèrent les générations; ces idées se trouvoient énon-

cées, dans Aristote (1), dans Macrobe (2).

Ocellus, en distinguant la partie impassible de l'univers, celle où il y avoit stabilité de nature et cause de génération, de la partie inférieure où se trouvoient la génération, le changement, et donnant à la première de ces parties la propriété *de mouvoir et de faire*, pour ne laisser à la seconde que d'*être faite et d'être mue*, distinguoit, par-là même, les deux principes si universellement reçus, l'un actif, et l'autre passif, l'un qui agit, et l'autre qui reçoit l'action (3) : mais les faisant tous deux

---

(1) Aristot. de cœlo. II, 1.

(2) Macrob. in Somn. Scip. 21.

(3) Ocellus, et les autres philosophes païens, « ont bien connu, dit M. le Batteux, deux substances, l'une passive, et l'autre active, plus ou moins; parce qu'ils voyoient action et passion dans toute la nature; mais ils n'ont pas été au-delà : ou plutôt ils sont partis de là pour se jeter dans des abîmes de raisonnemens, dont ils n'ont pu se tirer. S'ils avoient eu une idée plus digne de la cause active, ils lui auroient accordé l'ac-

éternels, l'univers, le tout, et toutes ses parties, les faisant tous deux exister nécessairement, et par eux-mêmes, il donnoit toujours dans cette énorme contradiction, contre laquelle sont venus heurter si misérablement tous les anciens philosophes, celle de rendre l'un des deux muable et

---

tion qui produit la seconde substance, aussi bien que celle qui l'arrange. Mais, d'un autre côté, ils retomboient dans la question de l'origine du mal, qui est un autre abîme où la raison se perd, quand elle n'est pas éclairée par la foi ».

Comment a-t-il pu arriver que M. de Voltaire lui-même, ait énoncé cette grande vérité, en parlant de l'optimisme ? « Avouons, dit-il, avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre ainsi que du bien. Avouons qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique. Disons que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé..... C'est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison et dans les calamités de sa nature foible et mortelle ».

dépendant, en ce sens, du moins, qu'il étoit forcé de recevoir de l'autre sa forme, ses modifications et ses changemens (1).

---

(1) « Selon le système de tous les philosophes païens, qui croyoient un Dieu, il y avoit, dit Bayle, un être éternel et incréé, distinct de Dieu même : c'étoit la matière. Cet être ne devoit son existence qu'à sa propre nature; il ne dépendoit d'aucune autre cause, ni quant à son essence, ni quant à ses attributs et à ses propriétés. On n'a donc pu dire, sans choquer les idées qui sont la règle de nos jugemens et de nos raisonnemens, qu'un autre être a exercé sur la matière un si grand empire qu'il l'a tout-à-fait changée ». Dict. au mot Epicure, note S.

En parlant de ces philosophes qui supposoient que la matière existe de toute éternité, et qui lui faisoient recevoir d'un autre être ses modifications et ses changemens, il observe, plus loin, ce qu'en effet ils auroient dû savoir avant tout, qu'*on ne change pas la nécessité fatale des êtres qui existent par eux-mêmes.*

On sera peut-être étonné de ce que dit

En attribuant à la divinité, à la partie supérieure, immortelle et impassible de

---

encore Bayle, et de l'aveu qu'il fait, au commencement de la note T, sur Epicure : « Le système de la création est le seul qui ait l'avantage d'établir les fondemens solides de la providence et des perfections divines ». Et plus loin ; « pour mieux connoître, ajoute-t-il, l'importance de la création, il faut jeter la vue sur les embarras inexplicables à quoi s'engagent ceux qui la nient.... Il a fallu qu'ils reconnussent l'existence indépendante de la matière, et que cependant ils la soumissent à l'autorité d'un autre être. Il a fallu qu'ils avouassent que l'existence nécessaire peut convenir à une substance, qui est d'ailleurs très-chargée de défauts et d'imperfections; ce qui renverse une notion très-évidente, savoir : que ce qui n'est dépendant de qui que ce soit pour exister éternellement, doit être infini en perfection; car qui est-ce qui auroit mis des bornes à la puissance et aux attributs d'un tel être » ? *Ibid.* note T. Voyez ci-dessus, t. V, p. 318, note 1, ce que Bayle a dit, dans un autre endroit, sur le dogme si raisonnable et si nécessaire de la création.

l'univers, l'organisation et les changemens de la partie inférieure, des êtres sublunaires, il s'en falloit bien qu'Ocellus lui en ôtât la conservation et le gouvernement; et quand bien même on eut pu conclure de ses principes, s'ils eussent été mieux d'accord entr'eux, qu'il ôtoit à Dieu toute législation et toute providence, il y a, comme l'observe M. le Batteux, vers la fin de ses remarques sur le traité d'Ocellus, une maxime qu'on ne doit jamais perdre de vue, en discutant les opinions des anciens; c'est de ne point leur prêter les conséquences de leurs principes, ni les principes de leurs conséquences. Qui avoit une plus haute idée de la divinité et de la vertu que les stoïciens? cependant tout étoit emporté par un destin de fer, hommes et dieux. Qui avoit des principes plus destructifs de toute morale qu'Epicure? Il disoit toutefois qu'il n'y avoit de route au bonheur que la vertu. Pythagore disoit que Dieu étoit infini et rond; les Eléatiques, que tout changeoit sans se mouvoir.

J'ai insisté particulièrement sur ce qui tient aux principes métaphysiques dans le

traité d'Ocellus Lucanus, parce qu'ils se trouvent en partie dans presque tous les systèmes des anciens philosophes, et qu'il me restera en conséquence moins de choses à dire à cet égard. Je passe maintenant à la dernière partie de ce traité, relative à la morale. Elle roule toute entière sur le mariage, comme étant la base de toute société.

« Pour ce qui est, dit Ocellus, de la procréation des hommes entr'eux, et des lois de modestie et de sainteté qui doivent la régler, quant à l'objet et aux personnes, il me semble qu'il faut d'abord statuer que l'homme ne doit se proposer que de donner la vie à des hommes; toute autre vue est illégitime.

» Dieu n'a point donné aux hommes les facultés, les organes, et les désirs, pour leur procurer des sensations agréables ; mais pour assurer la perpétuité de leur espèce. Que la conservation de l'espèce soit donc le premier motif des mariages.

» Ceux qui auront, une seule fois, un autre objet, violeront manifestement les droits les plus sacrés de la société (Dieu n'ayant

établi en effet le mariage que pour réparer les pertes qu'elle fait chaque jour) : et s'il arrive que les hommes deviennent pères dans leur brutalité, leurs enfans seront vicieux, méchans, dignes objets de la haine des familles, des hommes, des démons (1), des dieux et des villes.

» Soyons donc pénétrés de ces principes. Ne ressemblons point aux bêtes, que le seul instinct conduit. Ne voyons que la beauté de l'effet et sa nécessité. Car, selon la pensée des sages, il est beau et nécessaire que les maisons soient remplies de familles nombreuses, et que la terre soit couverte d'hommes le plus qu'il est possible, et surtout d'hommes vertueux; l'homme étant le plus parfait de tous les animaux et le plus doux (quand il n'est point dépravé).

» Que la sainteté règne dans les mariages (2); les villes seront bien réglées par

---

(1) Ce mot, dans le sens des anciens, signifie génies, esprits, soit bons, soit mauvais.

(2) » Ayez avec votre épouse, à dit Plutarque, la plus grande décence. Songez que

les lois, les maisons particulières par les mœurs; et les peuples seront amis des dieux. Il est aisé de voir que les nations soit grecques, soit barbares, ont été admirées dans leur gouvernement et leur conduite, non lorsqu'elles ont été nombreuses en habitans, mais quand elles ont été remplies de gens de bien.

» Mais la plupart des hommes se trompent, n'envisageant dans le choix d'une épouse, ni leur propre danger, ni l'intérêt commun, mais seulement la richesse ou l'éclat de la naissance. Aussi, trouvent-ils dans leur hymen la discorde au lieu de l'union, les combats au lieu de la paix. L'épouse riche, noble, soutenue de ses amis,

---

le lien conjugal sera pour elle une école de vertu ou de libertinage ».

Un des sages de la Chine a énoncé plus fortement encore la même maxime, en appliquant aux deux époux les fruits de sagesse et de vertu qu'une conduite pleine de bienséance et de réserve entr'eux leur fera porter à l'un et à l'autre, non-seulement dans l'intérieur de leur maison, mais au dehors.

veut, contre le droit de nature, commander à son époux. L'époux qui résiste, comme il le doit, voulant être le premier et non le second, ne peut établir ni maintenir son autorité.

» Est-il possible alors que les familles et les villes ne soient pas malheureuses? car les villes sont composées de familles, comme un tout de ses parties; or, un tout ressemble nécessairement à ses parties.

» En général, dans les mariages, il faut éviter l'inégalité et la trop grande jeunesse. Il faut élever les jeunes garçons et les jeunes filles dans les vertus et les travaux qui leur conviennent, et qui les portent à l'amour du travail, à la sobriété, et à la tempérance.

» Il y a plusieurs choses, dans la vie humaine, où il est bon de prolonger l'ignorance. C'est assez, selon Ocellus, qu'un jeune homme connoisse le désir de se marier à vingt ans; encore a-t-on dû lui faire sentir avant tout le prix de la continence, et d'une santé vigoureuse.

» Il faut, dit ce philosophe, défendre toute alliance illégitime, qui blesseroit la décence

naturelle et le respect du sang, et ne permettre que celles qui sont conformes aux lois de l'un et de l'autre ».

Il veut que les époux s'occupent du sort de leurs enfans, long-temps avant leur naissance. « Et pour cela, ajoute-t-il, ils doivent vivre sobrement, boire peu de vin, ne prendre aucune nourriture qui puisse mettre le trouble dans leur complexion, ni déranger la bonne disposition du corps. Car, d'un corps troublé, mal disposé, il ne peut sortir rien de sain. Ils doivent donner toute leur attention à ce que leurs enfans soient bien conformés, et à ce qu'étant nés, ils soient bien nourris. Seroit-il pardonnable à des pères d'être indifférens sur les enfans qui naîtront d'eux, et de s'en reposer sur le hasard, des soins qu'ils demandent avant que de naître, et lorsqu'ils seront nés?

» Si on néglige ces avis, dit Ocellus, en finissant, on s'expose à mille maux : les enfans qui naîtront, dégénérant de l'humanité, seront pleins de vices et de défauts, et presque semblables aux brutes ».

Timée de Locres, le second écrivain que nous avons cité comme un des plus célè-

bres disciples de l'école de Pythagore, naquit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans cette partie de l'Italie qu'on nommoit alors la grande Grèce, où étoit située la ville de Locres sa patrie. On avoit de lui une vie de Pythagore, dont parle Suidas, mais qui est perdue. Il ne nous reste de ce philosophe, qu'un petit traité *de la Nature et de l'Ame du monde*, qui donna à Platon l'idée de son Timée, quoiqu'il se trouve des critiques modernes qui prétendent que le premier ne fut publié que dans le second siècle de l'ère chrétienne, et qu'il est l'ouvrage d'un platonicien de ce temps-là, qui crut donner un nouveau relief aux idées de Platon par une plus grande antiquité. Cependant, comme c'est au philosophe de Locres que Platon même fait honneur de son système, en le faisant parler, nous nous en tiendrons à cet égard à l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans.

Timée de Locres, selon la remarque de M. le Batteux, a dit les mêmes choses qu'Ocellus, à quelques expressions près, qu'il a jugé à propos d'emprunter du lan-

gage particulier de l'école pythagoricienne.

Il établit dans son traité de l'ame du monde, deux causes de tous les êtres, l'intelligence, cause de tout ce qui se fait avec dessein, et la nécessité, cause de ce qui est forcé par les qualités des corps. De ces deux causes, l'une a la nature du bon, et se nomme Dieu, principe de tout bien; l'autre ou plutôt les autres, qui marchent après la première, et qui agissent avec elle, se rapportent à la nécessité.

Tout ce qui existe est, ou l'idée, ou la matière, ou l'être sensible, produit des deux autres (1).

La première de ces trois choses, est improduite, immuable, permanente, toujours la même, intelligible, modèle de tous les

(1) Ce produit, comme on le verra bientôt, n'est autre chose que le monde. L'idée ou la pensée de Dieu est le plan. La puissance de Dieu applique ce plan à la matière; et du plan appliqué résulte le monde tel qu'il est. Voilà la triade fameuse ou trinité de Platon. Le Batteux, remarques sur Timée de Locres.

êtres engendrés sujets au changement. On la nomme *idée*, et on la conçoit comme telle, dit Timée.

La matière est la pâte, la mère, la nourrice, ce qui engendre la troisième nature. Car en recevant en soi les traits du modèle dont elle porte l'empreinte, elle forme les êtres produits.

Cette matière est éternelle, selon Timée; elle l'est essentiellement et par elle-même; et cependant, par une métaphysique bien peu exacte, il la fait sujette au changement, recevant toutes ses figures et toutes ses formes, et n'en ayant aucune par elle-même. C'est l'être toujours autre ou *changeant*. On l'appelle *matière, lieu, capacité*.

Le troisième être, est l'ensemble des choses produites par ces deux causes.

Ces trois choses sont connues, chacune d'une manière qui lui est propre : l'idée, par l'esprit; c'est la science : la matière, par une notion bâtarde, qu'on n'aperçoit qu'indirectement; c'est l'analogie : les êtres engendrés par les sens; c'est l'opinion.

Dieu, bon par essence, voyant la matière qui recevoit les formes, et se livroit

de toute manière, sans aucune règle, à toutes sortes de variations, voulut la soumettre à l'ordre et à des variations régulières, plutôt qu'irrégulières, afin que les différences des êtres fussent suivies dans les espèces, et ne fussent plus abandonnées au hasard. Ayant voulu ainsi former un être parfait, il fit ce Dieu engendré, le monde. Le Dieu éternel, a dit ailleurs Timée, le Dieu père et chef de tous les êtres, ne peut être conçu que par l'esprit. Pour ce qui est du Dieu engendré, nous le voyons de nos yeux, c'est le monde et ses parties.

Des êtres produits, le monde est celui qui a le plus de stabilité et de force, parce qu'il a été fait par l'auteur le plus puissant, non d'après un modèle fragile, mais d'après l'idée et l'essence intelligible, d'après le modèle qui comprenoit en lui les formes idéales de tous les animaux possibles.

Ici reviennent les difficultés prises de l'éternité de la matière, de cette matière éternelle par son essence, que Dieu n'eut pu forcer, par-là même, à prendre des formes et des variations régulières, quand il

l'eût voulu (1). Est-il vrai d'ailleurs que le désordre fût dans la nature, avant que Dieu y mît l'ordre? car, selon la remarque d'Aristote, si la matière se mouvoit selon sa nature, avant que d'être ordonnée, il s'ensuit dès-lors, que depuis qu'elle est ordonnée, elle a un mouvement qui est contre sa nature. Or, tout ce qui est contre la nature d'un être, est désordre dans cet être. Dieu n'auroit donc point mis l'ordre dans la matière (2).

Quant à l'ame du monde, car Timée de Locres faisoit le monde animé, Dieu l'ayant d'abord attachée au centre, la portée, dit-il, jusqu'à la circonférence, de manière qu'elle enveloppe l'univers. Il la composa en mêlant l'essence indivisible avec la divisible, de sorte que des deux il ne s'en fit qu'une, dans laquelle furent réunies les deux forces, principes des deux mouvemens, l'un toujours *le même*, l'autre tou-

(1) Voyez ci-dessus la note de Bayle, p. 39.

(2) Le Batteux, remarques sur Timée de Locres, p. 84.

jours *divers*. Les rapports des parties mêlées, ajoute notre philosophe, suivent ceux des nombres harmoniques, que Dieu a choisis ainsi, afin qu'on n'ignorât pas de quoi et par quels principes l'ame avoit été composée. C'est d'après ces idées pythagoriciennes sur l'harmonie, que Timée prétend que ces nombres marquent la distribution de l'univers.

Ceux qui voudront aller plus loin, et lire en entier le traité de Timée de Locres, ou dans le texte grec, ou dans la traduction de le Batteux, y verront la terre placée au centre du monde, et nommée le foyer des dieux, les ames versées dans les animaux comme par infusion, extraites les unes de la lune, les autres du soleil, ou de quelqu'autre des astres errans dans la région de l'être changeant; excepté une parcelle de l'être toujours *le même*, qui fut mêlée en faveur de l'homme, dans la partie raisonnable de l'ame, pour être un germe de sagesse dans les individus privilégiés. Car dans les ames humaines, dit Timée, il y a une partie qui a l'intelligence et la raison, et une partie qui n'a ni l'une ni l'autre. Or,

ce qu'il y a de plus exquis dans la partie raisonnable, vient de l'être immuable, et ce qu'il y a de vicieux, de l'être changeant. Timée parle ensuite du corps et de ses rapports avec l'ame; il en considère les organes; et en traitant de la voix et de l'ouïe, il observe que les sons qui se trouvent arrangés entr'eux selon les proportions musicales, plaisent à l'oreille, et que ceux qui n'ont ni proportion ni règle, lui déplaisent.

Il termine son traité par quelques réflexions relatives à la morale. « En général, » dit-il, dès qu'on se met dans le cas d'être surpris et dominé par les objets du » dehors, le vice commence, et la vertu » finit. Selon que les affections qui naissent » du dehors l'emportent sur nous, ou nous » sur elles, nous sommes vicieux ou vertueux ».

Dans les temps où Timée écrivoit, et où la musique produisant encore de si grands effets, servoit en grande partie, comme instrument de la vraie philosophie, c'est-à-dire, de la véritable sagesse, à régler les passions, il s'expliquoit ainsi à ce sujet : « La musique et la philosophie, qui se tien-

nent par la main, ont été établies par les lois et par les dieux, pour perfectionner l'ame. Elles habituent, elles persuadent, elles forcent la partie irraisonnable d'obéir à l'autre. Elles adoucissent la partie irascible ; elles tranquillisent la concupiscible, et les empêchent toutes deux de se mouvoir contre la raison, ou de rester oisives, quand la raison les appelle. *Car c'est là toute la sagesse : agir et se retenir selon la raison.*

» Quiconque est indocile et rebelle à la sagesse, que les punitions tombent sur lui, tant celles des lois humaines, que celles, qui, selon les traditions, nous menacent des vengeances du ciel et des supplices des enfers; supplices inévitables, préparés sous la terre aux malheureux criminels.

» C'est la juste Némésis qui règle ces peines dans une seconde vie, de concert avec les dieux terrestres, vengeurs des crimes, dont ils ont été les témoins. Le Dieu arbitre de toutes choses leur a confié l'administration du monde inférieur que nous habitons, composé de dieux, d'hommes, d'animaux de toute espèce, qui ont été

formés d'après le modèle parfait de l'idée improduite, éternelle, purement intelligible.

On voit par ce que nous venons de rapporter, que la philosophie, du temps de Timée de Locres, reconnoissoit un Etre suprême, auquel les dieux inférieurs, inventés par les poëtes, étoient subordonnés ; qu'elle n'étoit nullement disposée à affranchir les hommes de la crainte des châtimens réservés par la justice divine à la violation de ses lois ; et que cette crainte, si bien fondée sur les attributs essentiels de la divinité, étoit, au contraire, aux yeux mêmes des sages de l'antiquité profane, le cri de la raison, la voix de la nature, et la tradition du genre humain.

On joint assez communément à la secte italique de Pythagore, la secte éléatique. Mais avant que d'entrer dans les détails qui la concernent, nous croyons devoir parler d'un philosophe, dont le nom est généralement connu, et que nous avons réservé pour cette époque, afin de mettre plus d'ensemble dans ce qui a rapport à la philosophie chez les Grecs de ces temps-là, quoiqu'il appartienne propre-

ment, ainsi que quelques autres dont nous ferons mention par la suite, à l'époque précédente. Ce philosophe est Héraclite d'Ephèse, qui, tout disciple qu'il étoit de Xénophane, si l'on en croit quelques auteurs cités par Diogène Laërce (1), prétendoit ne devoir sa science et sa philosophie qu'à ses propres soins et à ses seules lumières. Il disoit, lorsqu'il étoit jeune encore, qu'il ne savoit rien; et quand il eut atteint l'âge mûr, il se vantoit de tout savoir.

Il fonda une secte particulière, qui eut assez peu de vogue, et qui n'étoit qu'un démembrement de la secte italique. Héraclite florissoit, selon Diogène Laërce, vers la soixante-neuvième Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 504 avant J. C. Il étoit mélancolique, chagrin, presque sauvage, et pleuroit sans cesse sur les misères humaines, qui, au jugement de Démocrite, son contemporain, devoient plutôt exciter le rire et la pitié. Cette triste habitude, jointe à

(1) Diog. Laert. in Heraclit.

son style énigmatique, le fit appeler *le philosophe ténébreux et le pleureur* (1).

Il croyoit que le feu est le principe de toutes choses, et que toutes étant composées du feu, elles devoient toutes se résoudre dans cet élément (2). Les corpuscules du feu, dans lesquels il partageoit la substance universelle, devenoient air, eau, terre, en se condensant; et de terre, ils devenoient eau, air, feu élémentaire, feu éthéré, en se raréfiant; allant et revenant d'un état à l'autre par ces deux routes, qu'il appeloit l'une, *la route d'en haut*, et l'autre, *la route d'en bas*. Toute la nature n'étoit qu'un grand fleuve qui couloit sans cesse dans l'espace.

Pour opérer ces transmutations, le philosophe ne pouvoit se dispenser d'assigner une cause. « Il y a, disoit-il, dans l'univers, un être, doué de connoissance, une raison qui parcourt et pénètre l'essence des êtres ».

(1) Cic. de finib. l. II, c. 5. Senec. Epist. 12. Clem. Alex. Strom. l. V.

(2) Diog. in Heracl. Plut. de Placitis philos. l. I, c. 3.

Or, cette raison, il l'appeloit *Destin* (1). « Héraclite a cru, dit Plutarque (2), que la nature du Destin est la raison ou l'ame qui pénètre tout l'univers; que le Destin lui-même est un corps éthéré, et comme le germe de la production de tous les êtres ».

Ce philosophe pensoit que toutes les parties du monde sont pleines d'esprits et de démons; que la nature de l'ame est une chose si profonde, qu'on n'en peut rien définir, quelque route qu'on prenne pour parvenir à la connoître; que l'univers est fini; qu'il n'y a qu'un seul monde, qui, comme il est produit par le feu, se dissout aussi par cet élément, au bout de certaines périodes, et cela en vertu d'une certaine destinée; que la grandeur du soleil est telle qu'elle paroît (3).

Sans expliquer quelle est la nature du ciel qui nous environne, il y supposoit des

---

(1) Diog. in Heracl. et voyez le Batteux, Histoire des causes premières, à l'article d'Héraclite et de Zénon le stoïcien.

(2) Plut. de Placit. philos. l. I, c. 28.

(3) Diog. in Heraclit.

espèces de bassins, dont la partie concave est tournée de notre côté, et les évaporations pures, qui s'y rassemblent, forment des flammes que nous prenons pour des astres. Les éclipses du soleil et de la lune viennent de ce que les bassins qui forment ces deux astres, sont tournés à rebours de notre côté, et les phases que la lune présente chaque mois, naissent de ce que le bassin qui la forme tourne peu à peu (1). Presque toute sa physique étoit de cette force là.

Socrate ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, qui avoit *la Nature* pour objet, dit à Euripide qui le lui avoit prêté : « Ce que j'en ai compris est excellent; je crois que le reste l'est aussi. Mais on risque de s'y noyer, si on n'est aussi habile qu'un plongeur de Délos (2).

Ce même ouvrage lui attira une lettre très-pressante, et remplie des plus belles promesses, de la part de Darius, fils d'Hystape, par laquelle il l'engageoit à venir à

(1) Diog. in Heracl.

(2) Diog. in Socrat. et in Heracl.

sa cour, et à lui expliquer lui-même son livre sur la nature, conçu en termes si couverts et si énigmatiques, que les plus savans mêmes ne pouvoient bien entendre, dans la plupart des passages, ce qu'il avoit voulu dire. Héraclite fit cette réponse, qui, dans le fond, auroit été assez digne d'un vrai philosophe.

Héraclite d'Ephèse, au roi Darius, fils d'Hystape, salut.

« Tous les hommes, quels qu'ils soient, » s'écartent de la vérité et de la justice. Ils » n'ont d'attachement que pour l'avarice; » ils ne respirent que la vaine gloire par » un entêtement qui est le comble de la » folie. Pour moi, qui ne connois point la » malignité, l'injustice, qui évite tout sujet » d'ennui, qui ne m'attire l'envie de per- » sonne; moi, dis-je, qui méprise souve- » rainement la vanité qui règne dans les » cours, jamais il ne m'arrivera de mettre » le pied sur les terres des Perses. Content » de peu de choses, je jouis agréablement » de la vie, et la passe à mon gré (1) ».

(1) Diog. in Heracl.

Les Ephésiens ayant prié Héraclite de leur donner des lois, il rejeta leur demande avec mépris, parce qu'ils étoient déjà trop corrompus, et parce que, d'ailleurs, ils avoient banni son ami Hermodore. « Ils sont dignes, disoit-il, qu'on les mette à mort dès l'âge de puberté, et qu'on laisse leur ville à des enfans, eux qui ont été assez lâches pour en chasser Hermodore leur bienfaiteur, en se servant de ces expressions : Que personne ne mérite notre reconnoissance ; et si quelqu'un nous rend jusque-là redevables envers lui, qu'il aille vivre ailleurs, et avec d'autres que nous (1) ».

Ces plaintes paroissent exagérées par la misanthropie d'Héraclite. Il est difficile de croire que les Ephésiens, et aucune autre nation, qu'elles qu'aient été la loi de l'ostracisme chez les Athéniens, et celle du pétalisme chez les Syracusains, aient jamais eu assez peu de pudeur et de raison pour énoncer comme une cause directe de bannissement, de grands services rendus à la patrie, et pour y joindre même la défense,

(1) Diog. in Heracl.

à l'égard de tout citoyen, de lui en rendre jamais d'aussi grands.

Héraclite étant allé un jour du côté du temple de Diane, s'y mit à jouer avec des enfans : « De quoi vous étonnez-vous, gens perdus de mœurs, dit-il à ceux qui le considéroient? Ne vaut-il pas mieux s'amuser ainsi, que de partager avec vous l'administration des affaires publiques »?

Il devint à la fin si misanthrope, qu'il se retira dans les montagnes, où il vécut parmi les bêtes sauvages, ne se nourrissant que d'herbes et de racines. Il en contracta une hydropisie, qui l'obligea de revenir à la ville, où il demanda énigmatiquement aux médecins, s'ils pourroient bien changer la pluie en sécheresse? ils ne le comprirent pas. Espérant pouvoir se guérir lui-même, il entra dans une étable, et s'y enfonça dans du fumier de vache, croyant que cette chaleur feroit évaporer par les pores les eaux qui causoient sa maladie. Il éprouva l'inutilité de ce remède, et mourut âgé de soixante ans, haï des hommes autant qu'il les haïssoit.

Il avoit pour maxime assez sage, qu'il

faut éteindre les querelles dans leur naissance, avec autant de soin qu'on en apporte à éteindre un incendie (1).

Pour en revenir à la secte éléatique, qu'on joint pour l'ordinaire, comme nous l'avons dit, à celle de Pythagore, nous avons vu ailleurs (2) ce qui lui a fait donner ce nom.

« Le siècle où brilla l'école d'Elée, dit M. le Batteux (3), est précisément celui des sophistes, dont le nom est resté à cette fausse philosophie, qui croit qu'argumenter, c'est raisonner. On les connoît assez par l'humeur qu'ils donnèrent à Socrate, et par le soin qu'il prit de les rendre en toutes rencontres l'objet de la risée et du mépris qu'ils méritoient. Disputant à outrance sur les matières qu'ils entendoient le moins, plus glorieux de prendre les esprits

(1) Diog. ubi supr.

(2) T. V, p. 324.

(3) Histoire des causes premières, seconde époque, section 2, art. 1er. Tout ce qui suit est pris de ce même article sur l'école Eléatique.

dans les filets d'une dialectique captieuse, que de s'instruire eux-mêmes, ou de chercher à instruire les autres, ils triomphoient quand leurs adversaires surpris se trouvoient sans réplique, quoiqu'ils ne fussent ni persuadés, ni convaincus. C'est ainsi que Gorgias de Léontium, dont nous avons déjà parlé, se rendit fameux à Athènes. Il soutenoit thèse sur-le-champ, et en toutes choses le pour ou le contre, comme on vouloit. Il alla jusqu'à prétendre que l'être étoit la même chose que le néant, et le néant la même chose que l'être. Nous voyons encore, dans Aristote (1), sa preuve qui est pitoyable; mais qui, apparemment, étoit de mise dans un temps où les autres philosophes se payoient de semblable monnoie. Ceux d'Elée, en particulier, étoient forts en ce genre d'escrime, et ce ne fut pas sans raison, que Platon prit pour acteur principal un Eléatique, dans celui de ses dialogues qui est intitulé *le Sophiste*.

Voici une partie de leurs raisonnemens

(1) Aristot. de Xenoph. Zen. et Gorg. c. 6.

sur l'univers. Quelques-uns se trouvent dans Ocellus Lucanus, et en général, ils sont tirés d'une foule d'auteurs graves en cette matière, dont plusieurs ont cité les propres paroles de Xénophane, de Parménide, et de Zénon (1).

« L'univers est tout ce qui est : donc » tout ce qui est, est la même chose que » l'univers. L'univers est un ; donc, tout ce » qui est, est un. Si l'univers est un, il est » unique ; s'il est unique, il est infini ; donc, » tout ce qui est, est infini.

» Car ce qui est tout et unique, comprend » tout, et ne laisse rien hors de lui. Or, ce » qui ne laisse rien hors de lui, n'a rien qui » le termine ; et ce qui n'est terminé par » rien, est infini ; donc tout ce qui est, » est infini.

» Si tout est infini, il n'a ni commen- » cement ni fin : il est donc éternel ; il a » donc toujours été ; il n'a donc jamais été » fait.

» Si tout ce qui est, n'a jamais été fait, » et s'il a toujours été, rien ne se fait donc

(1) Voyez les citations dans le Batteux.

» aujourd'hui ; rien donc ne naît ni ne » meurt.

» En effet, si quelque chose se faisoit, » ce seroit de ce qui étoit auparavant, ou » de ce qui n'étoit pas : de ce qui n'étoit » pas? cela ne se peut; parce que rien ne » se fait de rien ; de ce qui étoit? il n'a » donc pas été fait, puisqu'il étoit. Donc, » rien n'a été fait; donc, si quelque chose » se fait, ce n'est pas un être ; donc, ce n'est » rien.

» L'unité est semblable en tout à elle-» même. Donc, si tout est un, il est sem-» blable en tout à lui-même; car autre-» ment il seroit tel ici et tel là, ce qui fe-» roit diversité, et par conséquent plura-» lité; et dès-lors plus d'unité.

» Si tout est un, il ne peut se mouvoir; » car se mouvoir, c'est passer de l'un dans » l'autre; or, où il n'y a qu'un, il n'y a » point d'autres ».

Il n'est pas nécessaire, dit M. le Batteux, d'avertir que ce sont là des sophismes.

On peut juger par cet échantillon, du goût et du style de l'école d'Elée, en fait de dialectique et de métaphysique. On y

voit tout l'appareil de l'ergotisme; des mots pris à double sens, des énumérations incomplettes, des définitions louches qui s'altèrent dans le raisonnement, et surtout des *sorites*, espèce d'argument la plus trompeuse de toutes; parce que, dans chacune des propositions qu'on y élève, comme par étage, il se glisse aisément de petites inexactitudes, qu'on n'aperçoit pas séparément, mais dont la somme donne, dans la conclusion finale, une erreur grossière à laquelle on est forcé de souscrire, quand on n'a pas arrêté l'argument dans son progrès. Le malheur des Eléatiques est d'avoir pris quelquefois le change, en voulant le donner aux autres, et de n'avoir pu se dépêtrer eux-mêmes de leurs propres filets.

Passons au système qu'on prétendoit prouver par ces beaux raisonnemens. Xénophane de Colophon, que nous ne rappelons ici que parce qu'il étoit regardé comme le plus ancien et le chef des Eléatiques, disoit, ainsi que nous l'avons exposé en parlant en détail de ses opinions (1), que tout

(1) Ci-dessus, t. V, p. 314 et suiv.

est un; qu'il n'est point muable; qu'il est Dieu; que rien ne naît nulle part; qu'il est éternel et de figure ronde. Cicéron qui nous donne ce précis, dit ailleurs : Xénophane a pensé que l'univers, auquel il donnoit l'intelligence, étoit Dieu, parce qu'il étoit infini (1).

Ce tout est infini, dans le sens de Xénophane, et, comme nous l'avons vu ci-dessus, parce qu'il n'est rien au-delà de lui qui le termine. Cette infinité n'empêche pas qu'il ne soit rond, parce qu'elle n'est qu'une négation de limites. Si le globe terrestre étoit suspendu seul au milieu de l'espace et du vide, il seroit infini dans le même sens.

Au reste, et sans avoir besoin, d'après les réflexions que nous avons déjà faites sur la doctrine du philosophe de Colophon, de pousser plus loin cette explication, le système de Xénophane, reprend M. le Batteux en confirmant ce que nous avons dit à ce sujet, n'étoit rien moins que clair et raisonné; ce n'étoit, selon Aristote lui-

(1) Cic. de nat. Deor. l. I.

même, qu'un essai, qu'une ébauche grossière, des assertions sans preuves, plutôt que des explications raisonnées et réduites à un juste système.

Parménide, de la ville d'Elée, qui vivoit dans le cinquième siècle avant J. C., et dont Socrate, dans sa jeunesse, entendit les leçons, avoit été disciple de Xénophane. Il renferma sa doctrine dans deux mots, *un* et *plusieurs*. Ses développemens sophistiques, dit M. le Batteux (1), remplissent presque tout le Parménide de Platon. C'est là qu'on peut voir, si quelqu'un au monde en a le temps et la patience, toutes les subtilités des métaphysiciens sophistes. On se gardera bien d'en citer les raisonnemens, qui sont misérables, ni les résultats qui sont dignes des raisonnemens.

Mais nous rapporterons les paroles de Plutarque, qui sont claires et intelligibles, et qui nous donnent la solution de l'énigme. « Parménide, dit-il, admettoit l'*unum* et » le *multa*, c'est-à-dire, l'être et le non » être; mais il leur conserve à l'un et à

(1) Le Batteux, ubi supr.

» l'autre ce qui leur appartient; il veut que » l'essence de l'*un* par excellence, soit l'ob- » jet de la raison et de la science, parce que » cet *un* est immuable, éternel, incorrup- » tible; et que l'essence de l'*autre*, qui est » *multa*, soit l'objet des sens.... Mais ce » qui est toujours le même, ayant le droit » d'avoir un autre nom que ce qui change » sans cesse, il a donné le nom d'*être* au » premier, et au second, celui de *non être* » ou *néant* (1) ».

Aristote avoit parlé de même que Plutarque. Parménide, dit-il, ayant posé pour » principe que le *non être* n'étoit rien, au- » roit dû en conclure que l'*être* étoit le *seul* » *être*; mais forcé par le spectacle de la na- » ture, et pensant qu'il n'y avoit qu'*un* » seul être selon l'esprit, et qu'il y en avoit » *plusieurs* selon les sens, il admettoit deux » causes ou deux principes, le chaud et le » froid, comme le feu et la terre, unissant » le chaud à l'*être*, et le froid au *non* » *être* (2) ». Aussi définissoit-il Dieu, selon

(1) Plut. advers. Colot.

(2) Arist. Metaph. l. V. C'étoit la pensée de Platon.

Cicéron : Une sphère de feu et de lumière qui embrasse et contient l'univers (1).

Diogène Laërce (2) parle ainsi de Parménide : « On tient de lui ce système que la terre est ronde et située au centre du monde. Il croyoit qu'il y a deux élémens, le feu et la terre, dont le premier a la qualité d'ouvrier, et le second lui sert de matière; que l'homme a été premièrement, formé par le soleil, qui est lui-même composé de froid et de chaud, qualités dont l'assemblage constitue la nature de tous les êtres. Il établissoit la raison dans le jugement, et ne croyoit pas que les sens pussent suffire pour juger sainement des choses, *Que les apparences*, disoit-il, *ne t'entraînent jamais à juger sans examen, sur le seul rapport des yeux, des oreilles, ou de la langue; mais discerne toutes choses par la raison* ».

« Il distinguoit deux sortes de philosophie, l'une fondée sur la vérité, l'autre sur l'opinion ».

(1) Cic. de nat. Deor. l. II.

(2) Diog. in Parmen.

Parménide donna de si bonnes lois à sa patrie, que les magistrats obligèrent, tous les ans, chaque citoyen, d'en jurer l'observation (1).

Zénon d'Elée, disciple de Parménide, essaya, dit M. le Batteux, d'approfondir encore et d'affermir par ses raisonnemens subtils le dogme de l'unité, qu'il ne fit que rendre plus incompréhensible. Parménide avoit soutenu qu'il n'y avoit qu'*un*. Zénon, pour changer la phrase, dit qu'il n'y avoit pas *plusieurs;* et que tout ce que nous voyons n'existoit pas. Il alla même jusqu'à dire, si l'on en croit Sénèque, que l'*un* n'existoit pas, *ne unum quidem esse;* que rien n'existoit, *nihil esse*. Assertion ridicule, qu'il est impossible que Zénon, personnage grave dans son temps, ait pu défendre sérieusement. On aime mieux croire qu'étant dans un état de guerre avec les autres sophistes, il ne soutenoit ces paradoxes que par supposition, et pour réduire ses adversaires à l'absurde.

(1) Plut. Advers. Colot. Diog. Laer. in Parmen.

Ce

Ce fut lui, qui, trop pressé par l'argument tiré du mouvement, osa en nier l'existence. On a avancé très-gratuitement, que Diogène le cynique avoit cru assez répondre à ses sophismes, en se levant et se promenant devant lui sans rien dire.

Mais l'anachronisme est trop grossier, Zénon ayant vécu fort long-temps avant lui; et il faudroit au moins prêter cette sorte de réponse à un autre Diogène, tel que celui d'Apollonie, grand physicien, contemporain d'Anaxagore, et qui a pu l'être de Zénon. Démétrius de Phalère racontoit dans l'*Apologie de Socrate*, que ce Diogène Apolloniate avoit failli périr à Athènes, par l'envie que lui portoient les habitans. Quoi qu'il en soit, la réponse prêtée au cynique étoit insuffisante contre les argumens de Zénon, dont nous ferons bientôt mention; car celui-ci ne nioit pas l'apparence du mouvement; mais il soutenoit que le témoignage des sens devoit être sacrifié au raisonnement.

Pour en revenir à l'opinion, dit Zénon d'Elée sur l'unité, on n'a rien de précis à cet égard sur quoi l'on puisse se fonder.

Lui et tous les philosophes de son temps cherchoient, si l'on veut, la vérité, quand ils méditoient; « mais quand ils disputoient, dit Batteux, ils ne cherchoient qu'à vaincre et à tromper leurs adversaires. Le vrai dénouement de leurs difficultés eût été le dogme de la création, dont les philosophes même ont senti la nécessité, quand ils en ont connu le fait. Ils auroient vu alors un seul être essentiel, dominant sur d'autres êtres produits par une force ineffable; et la dualité se seroit aisément conciliée avec l'unité ».

Il y a du moins une remarque importante à faire; quelle qu'ait été la doctrine particulière de chacun des philosophes Eléatiques, c'est que, comme le dit le même écrivain que nous nous plaisons si souvent à extraire sur des matières aussi difficiles et aussi embarrassées, « les anciens ne faisoient nullement dépendre leur morale de leur métaphysique, et qu'ils regardoient leurs systèmes abstraits, comme de simples conjectures, comme des spéculations ingénieuses, qui pouvoient aiguiser l'esprit dans leurs entretiens philosophiques, mais

sur lesquels il ne falloit point appuyer la conduite de l'Etat ni celle du citoyen. Ils convenoient tous que la nature intérieure des êtres étoit impénétrable; que la science avoit ses bornes très-près de nous; et qu'ainsi les disputes sur les causes ne pouvoient être considérées que comme des amusemens et des jeux philosophiques, dans lesquels les esprits pouvoient s'exercer à l'ombre de la vérité, sans tirer à conséquence pour la conduite ».

Zénon d'Elée, qui servit de maître à Leucippe et à Périclès, vivoit dans le cinquième siècle avant J. C. On prétend qu'il inventa la dialectique, ou l'art de raisonner; si c'est un art d'abuser, comme il l'a fait, du raisonnement et de la raison par des sophismes.

Nous avons dit plus haut qu'il nioit qu'il y eût du mouvement. Voici, à ce sujet, un de ses argumens les plus captieux, réduit à ses moindres termes. Ou le corps est mû dans la place où il est, ou dans celle où il n'est pas. S'il étoit mû dans la place où il est, il n'en sortiroit jamais; encore moins est-il mû dans la place où il n'est pas : donc

il n'y a pas de mouvement. Il suffit pour toute réponse de définir le mouvement. C'est le transport d'un corps du lieu qu'il occupe, dans un autre qu'il va occuper. Le corps n'est donc pas mû, tandis qu'il reste dans la place où il est; mais lorsqu'il passe, sans s'arrêter, dans celle qui la touche immédiatement.

Il tiroit une seconde preuve contre l'existence du mouvement de la divisibilité de la matière à l'infini. S'il y avoit du mouvement, disoit-il, il faudroit qu'un corps pût passer d'un lieu à un autre lieu; car tout mouvement renferme deux extrémités. Or, ces deux extrémités sont séparées par des espaces qui contiennent une infinité de parties; car la matière est divisible à l'infini. Il est donc impossible que le mobile parvienne d'une extrémité à l'autre. Il n'y avoit qu'à nier à Zénon cette divisibilité de la matière à l'infini, prise d'une manière positive, et le laisser discourir. Si l'infini existoit de la manière dont il l'entendoit, une montagne ne seroit pas plus grosse qu'un grain de sable, un éléphant qu'une mite; la partie seroit égale au tout, puis-

que le grain de sable, la mite et la partie, contiendroient, comme la montagne, l'éléphant, et le tout, une infinité de parties. On dira, si l'on veut, que, relativement au nombre de ses parties, on ne peut assigner les bornes même du fini; mais, dans chaque tout, on les voit, on les sent, on les touche; et l'on ne peut, tout au plus, qu'appliquer ici le nom d'inassignable et d'indéfini. Autrement, et pour le dire en un mot, tout fini seroit infini, tout infini seroit égal, sans qu'il pût y en avoir de plus grand ni de plus petit.

Zénon faisoit encore un troisième argument, qui a eu beaucoup de célébrité, et qui étoit connu sous le nom d'*Achille*. Il avoit pour but de faire voir que le mobile le plus vîte, poursuivant le mobile le plus lent, ne pourroit jamais l'atteindre. Il supposoit qu'un homme, qu'il nommoit *Achille*, allât dix fois plus vîte qu'une tortue, et que cette tortue eût une lieue d'avance : cela posé, pendant qu'Achille parcourt la lieue que la tortue a d'avance sur lui, celle-ci fait un dixième de lieue; et pendant qu'Achille parcourt le dixième, la tortue fait le cen-

tième d'une lieue. Ainsi de dixième en dixième, la tortue devancera toujours *Achille*, qui ne pourra jamais l'atteindre (1).

Si Zénon, comme on l'a observé, eût été géomètre, il n'eût pas fait ce mauvais raisonnement; car cette progression qu'il établit, a un terme, et ce terme est un $\frac{1}{99}$, c'est-à-dire, qu'Achille atteindra la tortue lorsqu'il aura fait une lieue et un $\frac{1}{9}$ de lieue.

Zénon d'Elée voyant s'élever dans sa patrie un tyran, nommé Néarque, conspira contre lui. Ayant été pris et interrogé sur ses complices, il répondit qu'il n'en avoit point d'autres que les amis même du tyran. En ayant nommé quelques-uns, il finit par déclarer qu'il avoit quelque chose à dire en secret à Néarque. S'étant approché de lui, comme pour lui parler à l'oreille, il la saisit avec les dents, et ne lâcha prise que par les coups dont il fut percé. D'autres auteurs racontoient les circonstances de sa mort d'une autre manière. Après qu'il eut nommé ses complices, Néarque lui demanda s'il y avoit encore

(1) Arist. Physic. l. VI, c. 9.

quelque coupable : Oui, répondit Zénon; *c'est toi-même qui es la peste de la ville.* Il adressa ensuite ces paroles à ceux qui étoient présens : *Je m'étonne de votre peu de courage, si, après ce qui m'arrive, vous continuez encore de porter le joug de la tyrannie.* On ajoute que s'étant mordu la langue, il la cracha au visage du tyran; et ce spectacle anima tellement le peuple, qu'il se souleva contre Néarque, et l'assomma à coup de pierres. Un dernier écrivain, nommé Hermippe, disoit que Zénon fut jeté et mis en pièces dans un mortier (1).

Nous ne pouvons mieux faire pour suivre la chaîne des systêmes et de leurs auteurs, que de revenir à M. Batteux.

« Leucippe (2) d'Elée, ou, selon quelques-uns d'Abdère (3), disciple des Eléatiques,

(1) Diog. Laert. in Zen. Cic. Tusc. l. II. Val. Max. l. III, c. 3.

(2) Batteux, Hist. des causes premières, seconde époque, sect. 4, art. 1; et voyez Diog. Laert. in Leucip.

(3) Selon d'autres encore; de Milet. Ce

et en particulier du sophiste Zénon, excédé des subtilités de ses maîtres, ne se contenta pas de les abandonner; il prit partout le contrepied de leurs idées. Ils avoient paru anéantir la matière, pour ne laisser l'existence qu'aux choses intelligibles; il anéantit les choses intelligibles pour ne laisser subsister que la matière. Ils ne reconnoissoient qu'un être; il en voulut une infinité. Ils n'admettoient qu'un seul monde; il en admit un nombre infini. L'univers étoit rond; il perdit toute espèce de figure ou de forme. Il étoit plein; il fut semé de vides. La substance étoit continue; elle fut coupée en une infinité de parcelles. Elle sembloit être Dieu, et Dieu par-tout; elle fut matière en tout, et Dieu nulle part. Elle avoit, dans plusieurs écoles, quatre sortes de mouvemens, et toutes sortes de qualités inhérentes; elle n'eut aucune qualité, et ne conserva que la figure et le transport local. Enfin l'action de la divinité avoit une influence très-spéciale sur les êtres; tout se

---

philosophe florissoit vers le milieu du 5e. siècle avant J. C.

fit par le hasard des rencontres et le pur mécanisme des parties.

» Ce fut alors, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant Descartes, que naquirent ces tourbillons, si fameux dans le dix-septième siècle, pour former et soutenir dans l'espace, ces globes immenses qui nous éclairent. Tout ce qu'il y avoit de force mouvante dans les atomes, se partageant selon la figure et la masse de chacun d'eux, forma des concrétions de différentes espèces, qui, se balançant dans le vide, se pressant, se poussant mutuellement, trouvèrent enfin cet équilibre heureux, qui fixa la forme et l'état de l'univers.

» Voici comment les mondes se sont arrangés, le nôtre en particulier, par les simples lois du mécanisme.

« Les atomes, doués d'un mouvement aveugle et irrégulier, se portèrent par hasard vers un même point, et y formèrent un amas considérable de matière. Ce fut le chaos particulier de notre monde. Dans ce chaos, il y avoit des atomes de différentes figures, de différentes grandeurs, de différens poids. Tout ce qu'il y avoit

de plus massif se porta en bas, en forme de sédiment; et tout ce qu'il y avoit de plus subtil fut poussé en haut par le choc et la répulsion des atomes grossiers. Ceux-ci, par leur action continue, empêchant les autres de descendre, les forcèrent de rester dans la partie environnante, à une certaine distance, où avec le temps ils formèrent la circonférence de notre monde. Les autres atomes, de la même espèce et de la même finesse, se rendant peu à peu dans les mêmes lieux par les mêmes raisons, cette enceinte lumineuse qu'on appelle *ciel*, s'étendit autour de nous, et forma ensuite, dans elle-même, tous les astres. Ces corpuscules subtils, donnant, par leur mouvement continuel vers la circonférence, à l'air qu'ils traversoient une forte impulsion, en firent un courant rapide. Ce courant embrassa les astres, les emporta sans leur faire quitter leur sphère, et détermina ces cours périodiques, qui conservent encore aujourd'hui leur première détermination. Ainsi la terre et l'eau furent formées des parties grossières; le feu et le ciel des parties subtiles ». Tel est le précis que Plu-

tarque nous a donné de la cosmogonie des anciens atomistes (1), au nombre desquels

(1) Plut. de Placit. Philos. l. I.

Bayle en parlant de cete secte, à l'article Démocrite, remarque (r), prouve assez bien qu'elle n'est pas encore aussi absurde que le spinosisme : « car, dit-il, les atomistes reconnoissent une distinction réelle entre les choses qui composent l'univers ; après quoi, il n'est pas incompréhensible, que, pendant qu'il fait froid en un endroit, il fasse chaud en un autre, et que, pendant qu'un homme jouit d'une parfaite santé, un autre soit bien malade. Dans le spinosisme, où tout l'univers n'est qu'une seule et unique substance, c'est une contradiction à quoi il ne manque rien. C'est, dis-je, une contradiction de cette nature, que de soutenir que Pierre est docte, pendant que Guillaume est ignorant, et ainsi de toutes sortes d'attributs contraires, qui se vérifient tout à la fois de plusieurs personnes, les uns de celles-ci, les autres de celles-là. En supposant une infinité d'atomes réellement distincts les uns des autres, et doués tous essentiellement d'un principe actif, on conçoit

fut Démocrite, dont nous parlerons bientôt, et par la suite Epicure, né long-temps

---

l'action et la réaction, et les changemens continuels qui se remarquent dans la nature; mais où il n'y a qu'un seul principe, il ne peut y avoir d'action et de réaction, ni de changement de scène. Ainsi, en quittant le droit chemin, qui est le système d'un Dieu créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes; il faut reconnoître entr'eux des antipathies et des sympathies, les supposer indépendans les uns des autres, quant à l'existence et à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire pour l'action et la réaction. Ne demandez pas pourquoi, en certaines rencontres, l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose, que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons et ses motifs en la produisant ».

Ajoutons que cette réaction est elle-même une contradiction, dès qu'on suppose, dans les différens principes, une action nécessaire; puisque, comme l'observe ailleurs Bayle lui-même, rien ne peut contraindre, changer, ni modifier la nécessité des êtres.

après, et dont cette secte, en général, tira principalement son nom.

« Lorsqu'il étoit question, dit M. Batteux, de renverser un pareil édifice, on sent bien qu'il n'étoit pas besoin de grands efforts : il suffisoit de faire quelques questions aux Epicuriens; de leur demander, par exemple, si la pesanteur est par elle-même une cause suffisante de mouvement dans un vide infini; s'ils concevoient aucun mouvement sans direction; et s'il pouvoit y avoir aucune direction dans un vide infini, où il n'y a ni centre naturel, ni centre ordonné; en un mot, pourquoi les atomes se mouvoient vers le haut plutôt que vers le bas, ou autrement.

» On pouvoit leur demander, en second lieu, comment s'étoit pu former aucun amas d'atomes, sans qu'il y eût des rencontres; comment il pouvoit y avoir eu des rencontres, sans qu'il y eût eu inégalité de mouvement; et quelle inégalité de mouvement il pouvoit y avoir dans un espace qui cédoit également à tout ce qui se mouvoit?

» On pouvoit leur demander encore, pour-

quoi ces atomes s'étoient arrêtés à la circonférence d'un monde, et n'avoient pas poursuivi leur route dans l'infini, etc.

» On ne parle point de quantité d'autres absurdités palpables dans les détails (1). Comment pouvoient-ils faire croire au genre humain que les yeux n'ont point été faits pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les dents pour broyer les alimens? que deux atomes qui ne vivent ni ne sentent, pouvoient commencer à vivre et à sentir par leur contact réciproque? Straton du moins

---

(1) « Par exemple, comment ces atomes subtils et de la plus grande finesse poussés en haut par le choc et la répulsion des atomes grossiers qui composent notre monde, et se rendant peu à peu dans les mêmes lieux, il en résulta cette enceinte lumineuse qu'on appelle *le ciel*, laquelle s'étendit autour de nous, et forma ensuite dans elle-même tous les astres, c'est-à-dire, des corps immenses, dont la masse demandoit, pour sa composition, des atomes au moins aussi grossiers que les nôtres, et dans un nombre qu'il n'est pas possible de définir ».

avoit des atomes vivans, doués d'un mouvement spontané, d'une sorte de sentiment sourd, dont il croyoit pouvoir tirer parti pour les espèces animées. Mais Epicure a eu peur même de cette vitalité. Pour lui il étoit plus sûr et plus net de rendre purement mécanique la composition du monde et de ses parties, malgré l'absurdité qu'il y avoit de tirer du hasard et du mécanisme seul, la raison, la sagesse, le sentiment et la vie ».

Démocrite d'Abdère, naquit vers l'an 460 avant J. C. Il prit ses leçons de Leucippe et d'Anaxagore, duquel nous ferons mention après tous les autres. Il voyagea en Egypte, où il apprit des prêtres du pays la géométrie, se rendit en Perse pour s'instruire dans la science des Mages, et pénétra jusqu'à la Mer-Rouge. On l'a fait même voyager jusque dans les Indes et l'Ethiopie pour conférer avec les gymnosophistes.

Après avoir terminé ses voyages, et dépensé tout son bien qu'il avoit emporté en argent, il vécut si pauvrement, que son frère Damaste, pour soulager son indigence, fut obligé de le nourrir. Il y avoit une loi qui

interdisoit la sépulture dans sa patrie, à quiconque auroit dépensé son patrimoine. Démocrite ne voulant pas donner prise à ses envieux et à ses calomniateurs, lut aux principaux d'Abdère un de ses ouvrages. Cette lecture lui valut une somme considérable, et l'honneur d'être enterré au dépens du public, après une vie qui fut au moins de cent ans (1).

Sa passion pour l'étude lui fit choisir pour retraite les lieux les plus cachés. Il s'ensevelit même pendant quelque temps dans un sépulcre qui étoit dans la campagne à quelque distance d'Abdère. Des jeunes gens de la ville ayant découvert le lieu où il s'étoit retiré, formèrent le dessein d'aller lui faire peur. Ils s'habillèrent en spectres, et dansèrent autour de lui avec des torches allumées. Démocrite, sans s'émouvoir, et sans cesser d'écrire, se contenta de leur dire : *Ne cesserez-vous pas de faire les fous* (2)?

Son caractère moqueur, et la pitié que lui inspiroient les folies des hommes, quoi-

(1) Diog. Laert. in vit. Democr.

(2) Lucian. in Philopseud.

qu'avec cette pitié orgueilleuse, il ne fût peut-être pas le moins fou d'entr'eux, le portoit, comme on sait, à rire de tout. On prétend que les Abdéritains regardant cette manie comme l'effet d'un cerveau troublé, écrivirent au fameux Hippocrate, pour le prier de venir le voir et de le guérir. Il se rendit à leur invitation; mais le philosophe fit briller, dit-on, tant d'esprit et de bon sens dans ses réponses, que le médecin avoua, que non-seulement Démocrite n'étoit pas fou, mais que personne n'étoit plus capable que lui de guérir la folie des hommes. On ajoute pourtant à ce trait des fables; et il paroît qu'on en a fait beaucoup sur Démocrite, qui portent à révoquer en doute le voyage et la visite d'Hippocrate. On croit également que les lettres où ce médecin célèbre fait mention de lui, sont supposées.

Diogène Laërce donne une grande liste des ouvrages de Démocrite, dont il ne nous reste plus rien, et qui embrassoient presque toutes les sciences et beaucoup d'objets de littérature. On dit qu'il s'étoit aveuglé lui-même pour méditer plus profondément les matières philosophiques; mais ce

fait qui a été contredit, et qu'on a raconté de bien des manières, est destitué de toute vraisemblance.

Démocrite emprunta de Leucippe les atomes et le vide, et il admettoit comme lui des mondes à l'infini, auxquels il donnoit un commencement. Il pensoit aussi que les atomes se meuvent en tourbillon, et que de là proviennent toutes les concrétions, le feu, l'eau, l'air et la terre; que ces matières sont des assemblages d'atomes; que leur solidité les rend impénétrables, et fait qu'ils ne peuvent être détruits, quoique les mondes composés de ces mélanges soient sujets à corruption; que le soleil et la lune sont formés par les mouvemens et les circuits de ces matières; qu'il en est de même de l'ame, qu'il dit être la même chose que l'esprit; que l'intuition se fait par des objets qui tombent sous son action; que tout s'opère absolument par la raison du mouvement de tourbillon, qui est le principe de la génération, et qu'il appelle *nécessité;* que la fin de nos actions est la tranquillité d'esprit, non celle qu'on peut confondre avec la volupté, comme quel-

ques-uns l'ont mal compris, mais celle qui met l'ame dans un état de parfait repos, de manière, que, constamment satisfaite, elle n'est troublée par quelque passion que ce soit. Cet état, il le nomme la vraie situation de l'ame, et le distingue sous différens noms. Il disoit encore que les choses faites sont des sujets d'opinion; mais que les atomes et le vide sont tels par la nature. C'est ainsi que Diogène Laërce expose la doctrine de Démocrite (1), dont Epicure ne fit que conserver le système, à quelque changement près, comme l'inflexion des atomes, dont il fut l'inventeur (2).

Cicéron nous fait connoître en particulier quelques-unes des opinions de Démocrite dans son traité de la Nature des dieux (3), où il fait parler ainsi Velléius: Démocrite, quel égarement! donne la qualité de dieux, et aux images des objets qui nous frappent; et à la nature qui fournit,

(1) Diog. in vit. Democr. Edit. Menag. l. IX, segm. 44.

(2) Cic. de Nat. deor. l. I.

(3) *Ibid.*

qui envoie ces images; et aux idées dont elles nous remplissent l'esprit. Cicéron, dans un autre endroit (1), fait dire à Cotta, que tantôt Démocrite attribuoit la divinité à ces images, dont il croyoit que l'univers est rempli; tantôt à des images animées, qui nous font ordinairement du bien ou du mal, c'est-à-dire, vraisemblablement, suivant qu'elles nous portent à l'un ou à l'autre par la manière dont elles nous font envisager les objets; tantôt à de certaines grandes images qui embrassent par dehors le monde entier.

Quelque idée que Démocrite ait attachée à ces opinions et à toutes ces images qui sont autant d'énigmes dont on a peine à fixer le véritable sens, et quelque fût d'ailleurs la source de laquelle ces images étoient émanées, il est toujours vrai de dire qu'on étoit fondé à croire, que, comme on le lui reprochoit, à la suite des passages de Cicéron que nous venons de citer, lors même qu'il divinisoit toutes ces choses, il anéantissoit autant qu'il étoit en lui la di-

(1) Cic. de Nat. deor. l. I.

vinité, dont il ne laissoit subsister que le nom.

Tout cela n'étoit en dernière analyse, dans le systême de Démocrite, que des atomes et l'effet des atomes, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne dît aussi que Dieu étoit un esprit; que cet esprit étoit dans une sphère de feu; et qu'il étoit l'ame du monde (1).

Ce qu'il y a de plus clair et de plus certain (2), parmi tant de contradictions apparentes, et d'obscurité réelle, c'est que Démocrite ne croyoit rien. « Je nie, disoit-il, que nous sachions si nous savons quelque chose, ou si nous ne savons rien : je nie que nous sachions même si nous savons ou ne savons pas cela : je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien (3) » : digne membre de la secte

(1) Cyrill. contr. Julian. Vid. Observ. Menag. in Diog. Laert. l. IX, segm. 43.

(2) M. d'Olivet, Théologie des philosophes, à la suite de la traduction du 1er. liv. de la Nature des dieux.

(3) Cic. Quæst. acad. l. II, n. 23.

Eléatique, dont le dogme favori étoit l'incompréhensibilité de toutes choses. Cette secte, qui avoit Xénophane pour chef, forma Protagore, et donna naissance à celle de Pyrrhon.

C'étoit bien la peine, au reste, que Démocrite eût composé tant d'écrits, qu'il eût affirmé ou nié tant de choses, et tant étudié pour ne rien savoir. C'est le triste résultat de ceux qui n'ont qu'une fausse science, tout en se croyant, dans le fond de leur ame, supérieurs aux autres en lumières.

Diogène Laërce fait vivre Démocrite 99 ans, Lucien 108, et Hipparque, 109. On raconte aussi plus d'une fable sur sa mort.

Protagore, ce disciple de Démocrite dont nous venons de parler, étoit comme lui de la ville d'Abdère. Il seroit difficile de déterminer au juste l'époque de sa naissance. Au moins, dans le temps où il se rendit célèbre, dut-il être beaucoup plus jeune que son maître; ce qui nous contraint à rejeter l'époque fixée par Diogène Laërce, qui, si le texte de cet écrivain n'est pas

corrompu, a fait fleurir le disciple avant que le maître fût né. Il raconte cependant lui-même que Protagore, qui exerçoit dans sa jeunesse le métier de porte-faix, ne fit connoissance avec Démocrite qu'à l'occasion d'un fagot que celui-ci lui vit lier et disposer avec tant d'art, qu'il jugea que ce jeune homme étoit capable de tout autre chose que ce qu'il avoit fait jusque-là (1). Il le prit chez lui, et se chargea de le former. Protagore fut bientôt en état de se passer de son secours. Parcourant les villes et les bourgs des environs d'Abdère, il donnoit aux enfans des leçons de grammaire et d'autres plus relevées, selon qu'il les en trouvoit plus capables. Il étendoit lui-même ses connoissances, et s'étant acquis de la réputation, il mit un si haut prix à ses instructions, qu'il n'exigeoit pas moins de cent mines (2) de chacun de ceux qui

(1) Diog. Laert. in Protag., et voyez Suidas au mot Protagoras.

(2) Ce seroit, selon l'évaluation de M. l'abbé Barthélemy, un talent et quarante mines, c'est-à-dire, 9,000 liv. de notre monnoie, ce qui paroît un peu fort.

venoient l'entendre. Il s'enrichit beaucoup par ce moyen; et Platon (1) a remarqué qu'il avoit plus gagné lui seul, que n'auroient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles que lui.

Le principe fondamental du systême de Protagore, tiré du Théétète de Platon, de Sextus Empyricus, et de Diogène Laërce, étoit, que la science ne consiste que dans le sentiment qu'on a de ce qu'on sait; que rien n'existe hors de l'homme, et que les notions qui nous viennent par les sens, ne sont que des modifications de notre ame. « Protagore prétend quelque part, au rapport de Platon, qui énonce l'opinion extravagante de ce philosophe par la bouche de Socrate, que l'homme est la mesure de tout, la mesure des choses qui existent et de la non-existence des choses qui n'existent pas. *Les choses sont pour moi*, dit-il, *telles qu'elles me paroissent; et de même pour vous, telles qu'elles vous paroissent*».

« Mais, reprend plus loin Socrate dans ce même dialogue, si ce que chacun ima-

(1) Plut. in Theæt. et in Men.

gine

gine d'après ses sens est vrai; si personne n'a l'avantage de mieux juger de l'impression des sens, que celui qui la reçoit; si l'un n'est pas plus capable que l'autre, de juger de la justesse ou de la fausseté de l'opinion d'autrui; si enfin chaque homme seul a le droit d'estimer bon ce qu'il imagine, et de croire que ses pensées sont justes et vraies; pourquoi Protagore vouloit-il que sa profonde science le fît reconnoître pour le docteur des autres? pourquoi en exigeoit-il de si grandes récompenses? pourquoi serions-nous regardés comme des ignorans? pourquoi falloit-il aller entendre ses leçons? chacun de nous n'est-il pas la mesure de sa propre science? Comment s'empêcher de dire que Protagore ne fait que badiner dans tout ce qu'il nous débite »?

Socrate attaque ensuite d'une manière plus directe l'opinion de Protagore. « Celui qui a appris une chose, dit-il, et qui s'en souvient, ignore-t-il cette chose? non, sans doute.... Or, tel est mon raisonnement: celui qui voit, sait, disons-nous; car nous sommes convenus (d'après Protagore), que vision, sensation, et science sont la même

chose. Celui qui voit, et qui par-là est devenu sachant ce qu'il a vu, s'il ferme les yeux, pourra toujours avoir le souvenir; mais il ne verra point : par conséquent il ne saura pas. Ainsi il arrivera qu'il n'aura pas la science dont il conservera le souvenir ». Ce qui est admettre tout à la fois qu'il sait et qu'il ne sait pas.

Protagore, en affirmant, comme nous l'avons vu, qu'il n'y a point hors de nous d'existence absolue; que tous les objets que nos sens nous représentent comme existans, naissent dans le moment par rapport à chacun de nous, tels que nous les apercevons, tels que nous les sentons; et qu'ils ne sont plus rien au moment où ce sentiment n'est plus en nous; établissoit, néanmoins, sur ce fondement, que le mouvement est le principe général des choses, et que tous les êtres que nous nous figurons, sont produits par les différentes déterminations de ce mouvement, et par leur mélange réciproque et continuel. Il supposoit d'ailleurs deux sortes de mouvemens, l'un actif, l'autre passif, tous deux infinis en quantité, et qui produisoient à chaque instant, par

leur choc et par leur rencontre, les sensations et les objets sensibles.

Mais à quoi conduisoient, dit M. Hardion en exposant le système de Protagore (1), des principes si dépourvus de raison et de solidité? à soutenir que toutes les opinions étoient vraies (2); que tous les hommes avoient également la science, et qu'il ne pouvoit y avoir en eux ni erreur, ni mensonge, ni contradiction; que tout étoit arbitraire et soumis à l'empire de la *fantaisie*, les lois, les règles de conduite, les vertus, les distinctions du vrai et du faux, de ce qui est juste ou injuste, honnête ou honteux (3); que, par conséquent, on pouvoit, sur quelque sujet que ce fût, soutenir le pour et le contre, et même si l'on vouloit, contester la possibilité de disputer pour et contre (4). Voilà quelles étoient les ma-

(1) Mém. de l'Acad. des Inscr. 7°. Dissert. t. XV, in-4°., et t. XXII, in-12, 7 mars 1738.

(2) Plat. in Theæt.

(3) Isocr. Paneg. Helen.

(4) Senec. Ep. 88.

tières ordinaires, ou des subtiles disputes, ou des longs discours de Protagore, et des sophistes qui sortirent de son école. C'étoit là ce qui excitoit le zèle de Socrate, dont tous les entretiens tendoient à confondre ces extravagances, tantôt par une ingénieuse ironie, tantôt par une lumineuse dialectique.

Comme Protagore, dit encore M. Hardion (1), n'avoit que des idées vagues et confuses, il ne pouvoit se soutenir que par l'éloquence des mots; et c'est par-là que souvent un discoureur l'emporte sur l'homme modeste, qui sait se renfermer dans une judicieuse circonspection. Parmi divers ouvrages qu'on attribue à ce philosophe (2), il avoit composé plusieurs traités sur la rhétorique; et il paroît (3) qu'il s'étoit principalement attaché à ce qui regarde la mécanique du discours, c'est-à-dire, la disposition et l'élocution. Il n'avoit pourtant pas

(1) Mém. de l'Acad. ubi supr.

(2) Diog. Laert. in Protag.

(3) Aristot. in Rhetor. l. II, c. 24. Suid. Apul. Florid.

entièrement négligé la partie de l'invention; car il passe pour le premier qui ait travaillé à réduire en art, ce qu'en termes de rhétorique et de logique, on appelle les lieux communs, par lesquels on entend certaines formules générales, où l'on puise les preuves dont on a besoin dans toutes les matières qu'on traite.

Protagore (1) ayant lu à Athènes, ou dans la maison d'Euripide, ou dans celle de Mégaclide, ou dans le lycée, un traité des dieux, on le dénonça aux magistrats, pour avoir dit, au commencement de cet ouvrage, qu'il ne pouvoit s'expliquer sur la nature des dieux, parce qu'il ne savoit point s'il y en avoit ou s'il n'y en avoit pas, cette matière étant difficile et obscure, et la vie de l'homme trop courte pour l'éclaircir; comme si le ciel et la terre n'eussent pas suffi pour attester une suprême intelligence.

Les uns ont assuré qu'il avoit été condamné à mort, les Athéniens ne pouvant souffrir

(1) Diog. Laert. in Protag. Philost. in vit. Sophist. l. I. Suid. in Protag.

qu'on mît en doute une chose aussi évidente que l'existence de la divinité, dont la croyance est d'ailleurs si nécessaire au maintien de l'ordre, au bon état des sociétés, et au bonheur de tous les hommes. Les autres se sont bornés à dire qu'on l'avoit seulement banni d'Athènes et de son territoire; mais tous ont écrit que ses livres avoient été brûlés publiquement, et qu'on avoit ordonné à ceux qui en avoient des copies, de les rapporter, pour les livrer au feu. Il se sauva sur une barque, et erra pendant quelques jours d'île en île, cherchant à éviter la rencontre des galères d'Athènes; mais ayant été surpris par le mauvais temps, il fit naufrage, et périt à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir passé quarante, dit Platon (1), à faire le métier d'empoisonner les ames. Quel usage de la vie!

Une vingtaine d'années après, Diagore, né dans l'île de Mélos, une des plus fertiles de la mer Egée, eut la même fin que Protagore. Il avoit été, dit-on, disciple de Dé-

(1) Plat. in Menon.

mocrite. Il donna pourtant dans toutes les superstitions du paganisme, parcourant la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères. Les malheurs de sa patrie, que les Athéniens étoient parvenus à soumettre, malgré la résistance la plus opiniâtre, et dont on avoit transporté comme esclaves les habitans dans l'Attique, après avoir fait mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes (1); plus encore le chagrin qu'on lui causa en lui dérobant un poëme; ou, selon d'autres, le refus que lui fit un ami de lui rendre un dépôt, en se mettant à couvert par un serment prononcé à la face des autels, sans que les dieux prissent soin de punir un tel parjure (2); le précipitèrent du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il divulgua les secrets des mystères, ce qui étoit au nombre des plus grands crimes. Il brisa quelques effigies des dieux, et souleva contre lui toute la Grèce, en niant haute-

(1) Plat. in Alcib.

(2) Hesych. illustr. in Diag. Schol. Aristoph. in Nub. act. 3, scen. 1.

ment leur existence; en sorte que son nom devint une injure. Les magistrats d'Athènes le citèrent à leur tribunal, et le poursuivirent de ville en ville (1). On promit un talent à ceux qui apporteroient sa tête, deux talens à ceux qui le livreroient en vie; et pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze (2). Diagore ne trouvant plus d'asile dans la Grèce, s'embarqua, et périt comme Protagore dans un naufrage (3).

Nous plaçons ici Anaxagore comme le fait M. Batteux (4), tout ancien qu'est ce philosophe, par rapport à la plupart de ceux dont nous venons de parler, parce que son système semble être une correction des leurs.

L'édifice cependant, quoique bien supé-

---

(1) Aristoph. in Nub. Schol. Aristoph. in Ran. vers. 328.

(2) Aristoph. in Av. Scholiast. ibid. Suid. in Diag.

(3) Athen. l. XIII, c. 9.

(4) Hist. des Causes premières, p. 372 et suiv.

rieur à celui que ces derniers ont élevé, est encore défectueux dans un point bien important, qui est celui de la création, sur lequel nous ne répéterons pas ce que nous avons fait observer en plusieurs endroits.

Anaxagore de Clazomène, ville maritime d'Ionie, dans l'Asie mineure, naquit dans la soixante et dixième Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 500 avant J. C., et mourut la première année de la soixante-dix-huitième, l'an 428 avant l'ère chrétienne. Il demeura trente ans à Athènes, où il eut pour disciples Périclès (1) et Socrate. On croit, selon le rapport de Diogène Laërce, dans la vie d'Anaxagore, qu'il avoit vingt ans lorsque Xerxès passa en Grèce, et qu'il en vécut soixante et douze.

Ce philosophe est le premier qui ait prononcé nettement que l'intelligence étoit séparée de toute matière, et qui laissant à celle-ci une inertie complète, ait placé dans l'autre le principe, non-seulement de l'or-

(1) Voyez ce que nous avons dit d'Anaxagore, relativement à Périclès. Ci-dessus, t. VI, p. 312, 314.

dre, mais de tout mouvement (1). Athènes, frappée d'admiration, éleva deux autels en son honneur, l'un *à l'intelligence* et l'autre *à la vérité* (2); et il fut appelé lui-même l'intelligence, par un sentiment d'admiration pour la profondeur de son esprit et de ses lumières, autant que pour faire honneur à sa doctrine (3).

« Toutes choses étoient dans la masse » primitive; l'intelligence porta son action » sur cette masse et y mit l'ordre, dont le » monde est le résultat (4) ». C'est par ce début que commençoit l'ouvrage d'Anaxagore. Tout étoit; mais sans ordre, sans mouvement, sans beauté. C'étoit le chaos. L'intelligence a ordonné, mu, séparé, revêtu de grâces ce qui étoit; et le chaos est devenu le monde. L'intelligence a donc été cause; mais, dans le système, faux en cela

(1) Cic. de Nat. deor. l. I. Aristot. de An. l. II. Batteux, Hist. des Causes premières, seconde époq., sect. 4, art. 2.

(2) Ælian. 1. cap. ult.

(3) Plut. in Pericl.

(4) Diog. Laert. in Anaxag.

et incomplet, d'Anaxagore, elle ne l'a pas été pour créer ni pour tailler les pièces qui composoient l'univers ; elle l'a été pour les employer selon leur nature et leur forme, dans les desseins réguliers qu'elle a inventés et exécutés.

Si, d'un côté, Anaxagore n'accordoit à la matière aucune force mouvante, ni capable de produire le mouvement même dans le vide, de l'autre aussi, outre la figure et l'étendue, il donnoit à ses atomes une essence spécifique, telle qu'elle paroît être dans quelques genres, comme le feu, l'eau, l'air, etc. Cette essence, selon lui, n'étoit pas moins dans les autres genres, quoiqu'elle nous échappât dans l'analyse. Par conséquent, au lieu des quatre élémens si connus dans la physique ancienne, Anaxagore en admettoit un nombre indéfini, autant qu'il en falloit pour composer le monde tel qu'il est, et l'assurer dans son état avec ses espèces : dans l'état présent des choses, il y a de l'air, du feu, de la lumière ; donc, selon le raisonnement du philosophe, dans le chaos préexistant, il y avoit des atomes qui étoient air, feu, lumière, etc. S'il n'y

en eût point eu, le monde n'en auroit pas. Ce sont ces espèces ou atomes qu'il appeloit *Homéoméries*, c'est-à-dire, des élémens d'une forme et d'une espèce fixe, semblables à celles des masses qui en sont composées. Voilà le sujet matériel qui attendoit de toute éternité les ordres et l'action de la cause suprême, infiniment intelligente et puissante.

Nous avons dit qu'Anaxagore étoit le premier des *physiciens*, qui ait eu recours à cette cause pour exécuter toutes choses. *Primus omnium rerum descriptionem et modum mentis infinitæ vi ac ratione designari et confici voluit* (1). Tout, dit M. Batteux, est renfermé dans ce texte précieux. Un esprit infini, *mens infinita;* la force, la sagesse, *vis et ratio;* le plan et l'exécution, *designari et confici;* les détails et les formes, *descriptionem et modum;* l'universalité des êtres, *omnium rerum :* tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu (2).

Ainsi, dans la nature, deux sortes de

(1) Cic. de Nat. deor. l. I.

(2) Voyez aussi Aristot. de Physic. 8, 1.

lois, les unes appartenant à la matière, en qui Dieu même ne peut rien changer, à la nature de laquelle il est obligé de se conformer dans l'emploi qu'il en fait : les autres, provenant de l'intelligence divine, qui a combiné, assemblé, assorti, selon ses idées, tel ou tel corps, de telle ou telle espèce, pour en former tel composé. Dans les premières lois, la matière commande à Dieu, qui est obligé de l'employer telle qu'elle est; comme l'artisan emploie le fer comme fer, le bois comme bois, sans en pouvoir changer la nature. Dans les secondes lois, c'est Dieu qui commande, et qui impose à la matière qu'il combine telle forme artificielle qu'il lui plaît.

Nous avons fait sentir ailleurs, d'après les propres remarques de Bayle, l'insuffisance de ce système, et les contradictions qu'il renferme.

Anaxagore disoit que le soleil est une masse de feu plus grande que le Péloponnèse; que la lune est habitée, et qu'il y a des montagnes et des vallées; que la voie lactée est une réflexion des rayons du soleil qui n'est point interceptée par des astres;

que les comètes sont des assemblages d'étoiles errantes qui jettent des flammes, et que l'air élance comme des étincelles; que les vents viennent de l'air raréfié par le soleil; que le tonnerre est produit par le choc des nues, l'éclair par leur frottement, et le tremblement de terre par l'air qui pénètre dans la terre (1). C'en étoit assez, sur quelques-uns de ces articles, pour un temps où il y avoit encore bien peu de connoissances exactes et de progrès parmi les Grecs, dans la physique ainsi que dans l'astronomie.

Il abandonna, de bonne heure, son patrimoine à ses proches, et les quitta bientôt eux-mêmes pour ne s'occuper que de la contemplation de la nature, ne voulant pas s'embarrasser des affaires publiques. Quelqu'un lui ayant reproché, à ce sujet, qu'il ne se soucioit pas de sa patrie, il lui répondit, en lui montrant le ciel : *Ayez meilleure opinion de moi; je m'intéresse beaucoup à ma patrie.*

Malgré les sentimens de respect et d'ad-

(1) Diog. Laert. in Anaxag.

miration que les Athéniens avoient conçus pour Anaxagore, il fut accusé devant les magistrats; et les écrivains ont beaucoup varié sur sa condamnation. Au rapport de Plutarque, il fut mis en prison, d'où Périclès ne le tira qu'avec peine (1) : on jugea même, dit-on, qu'il devoit encourir la peine de mort, ayant été accusé d'impiété par Cléon, pour avoir défini le soleil une masse ardente, et, par un autre, ayant été accusé tout à la fois d'impiété et de trahison. Mais Périclès ayant demandé, tout simplement, à ses juges, s'ils avoient quelque crime capital à lui imputer à lui-même, et personne n'ayant répondu à cette question, il ajouta : « Or cet homme est mon maître : ainsi ne vous laissez pas prévenir par la calomnie pour le perdre, et suivez mon avis en le renvoyant absous ». C'en fut assez pour qu'Anaxagore obtînt son élargissement. Ne pouvant néanmoins supporter l'affront qu'on venoit de lui faire, il se retira à Lampsaque où il mourut.

Les principaux de la ville ayant envoyé

(1) Plut. in Nic.

chez lui dans les derniers jours de sa maladie, pour savoir s'il n'avoit rien à ordonner avant sa mort, il pria qu'il fût permis aux enfans de se divertir tous les ans, le jour du mois qu'il seroit décédé; coutume qui étoit encore en usage à Lampsaque du temps de Diogène Laërce. Les habitans de cette ville rendirent à sa mémoire les plus grands honneurs, et l'ensevelirent dans un tombeau sur lequel ils mirent cette épitaphe :

« Ici repose Anaxagore, étant arrivé au monde céleste, et ayant atteint, avec la fin de sa carrière, la connoissance entière de la vérité (1) ».

Sur ce qu'on lui demandoit, lorsqu'il se fut retiré à Lampsaque, s'il étoit banni par les Athéniens, « nullement, répondit-il, ce sont eux qui le sont à mon égard ».

Il paroît avoir été le premier qui ait pensé que le sujet du poëme d'Homère, étoit de recommander la vertu et la justice; opinion qui fut fort étendue après lui,

(1) Diog. Laert. in Anaxag.

par Métrodore de Lampsaque, un de ses amis (1).

Anaxagore eut pour disciple Archélaüs d'Athènes, ou, selon d'autres, de Milet; et celui-ci donna des leçons à Socrate. Archélaüs ne profita guère de celles qu'il avoit reçues de son maître, et n'étoit pas digne d'en donner à son élève, qui, heureusement, les eut bientôt oubliées.

Nous avons vu qu'Héraclite assignoit pour principe des choses, le feu, au rapport de Plutarque (2). Archélaüs disoit « que l'air, qu'il supposoit infini, sa condensation, et sa raréfaction, étoient les principes des êtres; que, de ces deux dernières propriétés, la première produisoit l'eau, et la seconde le feu ».

La terre devoit aussi avoir un principe productif; et l'on voit par Diogène Laërce (3), que, suivant ce philosophe, quand l'eau est liquéfiée par la chaleur, les parties qui

(1) Diog. Laert. in Anaxag.
(2) Plut. de Placit. Philos. l. I, c. 3.
(3) Diog. in Archel.

s'en séparent pour former le feu, laissent pour résidu la terre.

Archélaüs prétendoit que les animaux avoient été formés de limon (1), en s'en tenant à une cause purement matérielle; il soutenoit aussi que ce qu'on appelle juste ou injuste, n'est pas tel par lui-même, mais en vertu des lois; doctrine perverse, qui détruit toute moralité proprement dite, qui détruit la nature intrinsèque des choses, et contre laquelle la saine philosophie s'est toujours élevée.

---

(1) Voyez, à ce sujet, dans les Œuvres de Fontenelle, t. III, in-12, un excellent article sur l'existence de Dieu, dans lequel il démontre que l'homme, ainsi que les animaux, indépendamment de leur structure si admirablement organisée pour les usages et pour la fin auxquels ils sont destinés, n'ont pu être formés de manière à se conserver, que par l'action de Dieu même.

LETTRE LIX.

Suite de la précédente.

SOCRATE.

APRÈS tant d'égaremens de l'esprit humain, Socrate parut enfin, et las des rêveries de presque tous les philosophes qui l'avoient précédé, il n'eut pas la manie de se perdre, comme eux, dans de vains raisonnemens sur tout ce qui existe, sur l'origine de ce que les sophistes, dit Xénophon (1), appellent *la nature*, sur les causes nécessaires, selon eux, qui ont donné naissance aux corps célestes. Il admiroit l'aveuglement de ces faux sages, qui se flattoient de pénétrer tant de mystères impénétrables à l'esprit humain. « Aussi, ajoutoit-il, ceux qui se piquent d'en parler le mieux, sont bien loin de s'accorder entr'eux sur leurs principes. Qu'on les voie ensemble, on seroit tenté de se croire dans une assemblée de fous. Quels

(1) Xenoph. Memor. l. I.

symptômes en effet remarquons-nous dans les malheureux atteints de folie? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, et ne craignent rien de ce qui est redoutable. Il en est de même de ces prétendus philosophes (1).

» Quant à leurs recherches sur les objets de la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance; et les autres, que le nombre des substances est infini : celui-ci soutient que toutes les parties de la matière sont dans un mouvement continuel, et celui-là qu'il n'y a pas même de mouvement; ici on vous prouvera que tout naît et périt, et là qu'il ne peut jamais y avoir de naissance ni de destruction (2)».

Se bornant donc à ce qui est à la portée de notre foible raison, quand elle n'est pas éclairée d'une lumière supérieure, Socrate établit pour fondement de nos connoissances les plus importantes, l'existence de la divinité, qui se manifeste, disoit-il, par celle de l'univers. On devoit reconnoître également les attributs inséparables de son es-

(1) Xenoph. Memor. l. I.

(2) *Ibid.*

sence divine, sa puissance, sa providence, sa justice. Ces principes posés (1), Socrate vouloit qu'on étudiât la nature, mais seulement jusqu'au point où cette étude est vraiment utile à l'homme; et lui-même, au rapport de Xénophon (2), avoit commencé par se rendre très-savant dans la physique de ces temps-là. Du reste, quel emploi de la vie, de se consumer dans des spéculations de curiosité, qui sont au-dessus de nous, et qui, quand elles n'y seroient pas, tiennent toujours la place d'un travail plus utile, quelquefois même nécessaire (3)!

Socrate fut le premier, dit Cicéron (4), qui fit descendre la philosophie du ciel, la plaça dans les villes, l'introduisit même dans les maisons particulières, et la força de s'occuper de la vie commune des hommes, du réglement des mœurs, des vertus et des

(1) Batteux, Hist. des Causes premières, p. 224 et suiv.

(2) Xenoph. Memor. l. IV.

(3) *Ibid.* l. I.

(4) Tuscul. l. V. Acad. Quæst. l. I.

vices, et de tout ce qui est bon ou mauvais en soi.

Rien de ce qui concerne un personnage tel que Socrate ne pouvant nous être indifférent, nous nous permettrons, à son sujet, de plus grands détails que ceux où nous sommes entrés, sous cette époque, sur tant d'autres philosophes, qui, à tout prendre, n'en avoient pour la plupart que le nom. Et après tout, mon fils, la vie d'un vrai sage est bien plus digne de notre attention, que celle d'un grand politique tel que Philippe, d'un Alexandre ou de tout autre conquérant. Le vrai sage fait honneur à l'humanité, à l'instruction et au bonheur de laquelle il se consacre tout entier, tandis que ces derniers font le plus souvent la désolation du genre humain, si même aux yeux de la raison, par leurs préjugés barbares, par leurs fausses idées de sagesse ou de grandeur, ils n'en font pas, en un sens, la honte et l'opprobre, loin d'en faire la gloire et l'ornement.

L'an 469 avant J. C. Socrate (1) naquit la quatrième année

(1) Diog. Laert. in Socrat. et Plat. in Theæt.

de la 77e. Olympiade, un an après la naissance de Thucydide, et la même année ou l'année d'après celle dans laquelle Cimon, fils de Miltiade, remporta une double victoire contre les Perses, l'une sur mer proche l'île de Cypre, et l'autre sur terre, près du fleuve Eurymédon. Socrate eut pour père un sculpteur, nommé Sophronisque, et pour mère une sage-femme appelée Phænarète. Athènes fut sa patrie, et le village d'Alopèce le lieu de sa naissance. Il embrassa dans sa jeunesse l'état de son père : on voyoit encore à Athènes, du temps de Pausanias, un Mercure et des Grâces qui étoient son ouvrage (1) : et par la suite faisant une sorte d'allusion à l'état de sa mère, il disoit, de lui-même, qu'il exerçoit la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au-dehors toutes leurs pensées (2). C'étoit en effet un des grands talens de Socrate. Il traitoit les matières qu'il vouloit développer, dans un ordre si simple, si naturel et

(1) Pausan. l. IX.
(2) Plat. in Theæt.

si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vouloit, et qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit.

La première profession qu'il avoit exercée lui avoit déjà fait naître les plus hautes conceptions. Ces belles proportions (1), ces formes élégantes que le marbre recevoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour étendre ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature (2), les sciences exactes (3) et les arts agréables, fixèrent tour à tour son attention. Il s'étoit

(1) M. Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis, t. V, p. 67.

(2) Plat. in Phædon.

(3) Xenoph. Memor. l. IV.

rendu

rendu fort habile dans la rhétorique ; mais les trente tyrans lui défendirent de l'enseigner (1).

Dans l'étude de la philosophie, son premier maître avoit été Anaxagore, et après l'accusation qu'on intenta contre ce philosophe, et qui le détermina à se retirer à Lampsaque, Socrate fréquenta l'école d'Archélaüs, qui eut un attachement tout particulier pour lui. On dit que ce fut Criton, qui, charmé des heureuses dispositions de son esprit, le tira de son atelier pour le mettre en état de s'appliquer à des objets plus relevés et vraiment dignes de lui (2). La morale, cette science d'une utilité générale, et qu'on devroit regarder comme de première nécessité, quoique peu de gens en fassent le cas qu'elle mérite, étant devenue le sujet de ses méditations les plus ordinaires, il commença à en parler dans les boutiques et jusque dans les marchés, exhortant chacun à examiner *ce qu'il y avoit en lui de bon ou de mauvais*, l'un

(1) Diog. Laert. in Socr.

(2) Diog. *ibid*,

pour le perfectionner, et l'autre pour le réformer. Souvent il s'animoit en parlant, jusqu'à se frapper lui-même et à se tirer les cheveux; ce qui étoit cause qu'on se moquoit de lui. Mais se mettant au-dessus de toute injure, quoique par une sorte de dédain philosophique, il méprisoit si hautement le mépris et la raillerie, que quelqu'un lui ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui admiroient sa patience: «Si un âne m'avoit donné une ruade, irois-je lui faire un procès»?

N'est-il pas vrai, lui dit-on un jour, en se montrant indigné des propos qu'on tenoit contre lui, que voilà un homme qui médit cruellement de vous? «Non, répondit Socrate; car je ne mérite pas les médisances dont il me charge». Une autre fois on lui rapportoit que quelqu'un l'accabloit de malédictions: «Il faut, dit-il, les souffrir; il n'a pas appris à mieux parler» (1).

L'empire que Socrate savoit prendre sur lui-même, étoit le fruit d'un long travail; car il étoit, dit-on, naturellement enclin

(1) Diog. Laert. in Socr.

à la colère : au moins n'avoit-il rien négligé pour vaincre ce caractère vif et emporté, et pour mettre à la place la plus grande modération et l'égalité même la plus parfaite. D'après ce que Sénèque avoit recueilli à ce sujet (1), Socrate avoit exigé de ses amis, qu'ils prissent soin de l'avertir quand ils le verroient près de se mettre en colère, leur donnant ce droit sur lui, comme il l'avoit pris sur eux. En effet, au premier signal, au premier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant un jour de l'émotion contre un esclave, « Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en colère ». Un autre jour, ayant reçu un soufflet (2), il se contenta de dire en riant : « Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque ».

On a assez entendu parler de l'exercice continuel que l'humeur non moins violente que bizarre et fantasque de sa femme donnoit à sa patience. Socrate dit lui-

(1) Senec. de Irâ, l. I, c. 5.

(2) *Ibid.* l. II.

même, dans Xénophon (1), que n'ignorant pas le caractère de Xanthippe, quand il l'avoit épousée, il l'avoit choisie tout exprès, dans la ferme persuasion que s'il venoit à bout de soutenir ses brusqueries, il n'y auroit personne, si difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colère de lui arracher son manteau en pleine rue. Un jour même, après avoir vomi contre lui toutes les injures que son emportement pouvoit lui dicter, elle finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Socrate, selon sa coutume, ne fit qu'en rire. « Il falloit bien, dit-il, qu'il plût après un si grand tonnerre (2) ».

Plusieurs écrivains ont prétendu qu'il avoit épousé une seconde femme, petite-fille d'Aristide le juste, et que toutes deux, perpétuellement en guerre, ne se réunissoient que pour l'accabler d'invectives et pour le tourmenter. Mais cette opinion du double mariage de Socrate, et d'un décret

(1) Xenoph. in Conviv.

(2) Diog. in Socr.

des Athéniens qui en avoit été la cause, a été pleinement réfutée (1).

Nous avons vu plus haut combien Socrate se montroit empressé à semer en tous lieux les principes de la saine morale, profitant pour cela de toutes les circonstances favorables qui se rencontroient, et les faisant naître adroitement lorsqu'elles ne se présentoient pas. Il étoit donné aux Athéniens, dit Platon (2), comme un vif et puissant aiguillon pour les réveiller de la honteuse mollesse dans laquelle ils s'endormoient; et plus ils se révoltoient contre ses avis salutaires, plus il croyoit qu'il étoit de son devoir de redoubler de soins et d'efforts. Mais il s'attachoit particulièrement à faire germer ces principes dans le cœur des jeunes gens, plus dociles, pour l'ordinaire, quand ils ont un cœur droit, et qu'ils daignent écouter et recevoir les bonnes impressions qu'on leur donne, et plus

(1) Mém. de l'Acad. des Inscr. Dissert. de M. Batteux, t. XI, in-12; et t. VIII, in-4°.

(2) Plat. in Apolog. Socr.

zélés ensuite pour les répandre (1). Il mettoit tout en œuvre pour se les attacher, et s'associoit même à leurs plaisirs, sans partager leurs excès. Il commençoit par étudier leur caractère, afin de s'insinuer plus aisément dans leur esprit. Quand il y avoit réussi, il savoit tirer parti de leurs dispositions et de leurs penchans, pour les animer, les exciter, les retenir au besoin, les gouverner à son gré, et les conduire au but qu'il se proposoit. Par les questions qu'il leur faisoit, par celles qu'il avoit l'art de leur suggérer, et par les réponses et les réflexions qui en naissoient comme d'elles-mêmes, il leur donnoit des idées plus justes, et les amenoit sur les objets importans, à des définitions plus exactes et plus précises. Entre tous ses disciples, il s'en étoit trouvé deux surtout, Critias et Alcibiade, qui l'avoient singulièrement intéressé, par le désir qu'il avoit conçu de mettre un frein à l'ambition qu'il démêloit dans le cœur de chacun d'eux, et qui faisoit souhaiter à celui-ci d'être à la tête de la république,

(1) Libanius, in Apolog.

et au premier de la subjuguer. Remplis l'un et l'autre (1) de la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, distingués tous deux par leur naissance et par leurs richesses, ils cherchoient également à s'instruire pour étaler leurs connoissances aux yeux du peuple (2). Mais Alcibiade étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité; et dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Alcibiade et Critias, pour échapper à la force et à la sagesse de ses discours, qui contrarioient sans cesse leur vanité et toutes leurs passions, prirent enfin le parti d'éviter sa présence (3).

Je ne dois pas omettre ici une leçon que Socrate donna un jour à Alcibiade, qui fai-

(1) M. Barthélemy, Voyage du jeune Anach. t. V, p. 456.

(2) Xenoph. Memor. l. IV.

(3) Xenoph. *ibid.* Plat. in Conviv.

soit valoir devant lui ses richesses et les grandes terres qu'il possédoit. Il le mena dans un lieu où étoit exposée une carte géographique qui représentoit toute la terre, telle qu'elle étoit connue des anciens. Sur cette carte, lui dit-il, cherchez, je vous prie, l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins et la démêla. Cherchez maintenant, continua Socrate, les terres qui vous appartiennent. C'est trop peu de chose, dit Alcibiade, pour être marqué dans un si petit espace. « Voilà donc, répliqua Socrate, ce qui vous enorgueillit si fort, un point de terre imperceptible (1) ».

Ce raisonnement pouvoit être poussé bien plus loin, ajoute M. Rollin (2), en citant ce trait qu'Elien nous a conservé. Qu'étoit-ce en effet que l'Attique comparée à toute la Grèce, et la Grèce à l'Europe, et l'Europe à toute la terre, et la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes qui l'environnent? quel avorton, quel néant

(1) Ælian. l. III, c. 28.
(2) Hist. anc. t. IV, p. 373.

que le prince le plus puissant de la terre, au milieu de cet abîme de corps et d'espaces immenses, et quelle place y occupe-t-il (1)?

Si Socrate fut abandonné de quelques-uns de ses disciples, qui poussèrent même l'ingratitude jusqu'à se tourner contre lui, il fut consolé de cette perte par les heureux fruits qu'une quantité d'autres retirèrent

(1) Je me rappelle un trait bien propre à confondre une autre espèce d'orgueil qu'on tire de sa naissance. Supposons, disoit, dans un cercle nombreux, un homme d'un très-grand sens et de beaucoup d'esprit, que tous les ancêtres du plus noble d'entre nous se trouvassent pêle-mêle rassemblés dans un certain espace, et qu'ils se tinssent en rond par la main, chacun d'eux portant écrit sur le front ce qu'il étoit sur la scène du monde. Nous trouverions parmi eux des rois, des princes, des ducs et pairs, des comtes, des marquis, et parmi tout cela des financiers, des gens d'affaires, des paysans, des laboureurs, des artisans, et des valets. En remontant de siècle en siècle, d'âge en âge, il en seroit à peu près de même pour chacun de nous.

de ses leçons et de ses entretiens. Ceux-ci rouloient le plus souvent sur la divinité et le culte qui lui est dû, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame, sur la nature de la justice, et sur le vrai bien. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile (1)! Souvent aussi, il s'entretenoit avec ses disciples sur la vanité, ses petitesses, ses misères et les maux qu'elle entraîne; sur les attraits et les dangers de la mollesse et de la volupté; sur le travail; sur la force de l'ame et la tempérance. Il leur parloit du prix de l'amitié, du choix des amis, qui ne peuvent être tels s'ils ne sont vertueux (2).

On remarque parmi plusieurs de ces entretiens familiers, que Xénophon nous a rapportés, celui qu'il eut avec Aristodème (3), jeune homme rempli de fausses idées, et qui ne rendoit aucun culte à la divinité, regardant l'univers comme l'ou-

(1) Cic. de Legib. l. I. De Offic. l. III.
(2) Xenoph. Memor. l. I et II.
(3) *Id. ibid.* l. I.

vrage du hasard. Socrate, de questions en questions, et se bornant à ce qui, avec tant soit peu de droiture dans le cœur, est fait pour convaincre tous les esprits, l'amène à discerner les œuvres du hasard de celles qu'on est forcé d'attribuer à une intelligence, parce qu'elles marquent un but, une fin qu'elle s'est proposée : il lui montre partout des rapports et un ordre admirable. « Hé quoi, lui dit-il, en lui remettant sous » les yeux une foule d'objets si bien ordonnés, lorsque ces ouvrages sont faits avec » tant d'intelligence, vous doutez qu'ils » soient le fruit d'une intelligence!... Vous » croyez en avoir une vous-même, et vous » ne croirez pas qu'il existe une intelligence hors de vous ; et tout vous semblera » le produit d'un aveugle hasard »! Mais je ne vois pas, dit Aristodème, l'ouvrier qui a fait ces chefs-d'œuvre, et je connois les artisans qui ont fait les ouvrages que j'aperçois sur la terre. « Vous ne voyez pas non » plus, reprit Socrate, votre esprit qui gouverne votre corps : dites donc aussi que » vous faites tout par hasard, et rien avec » intelligence ». — Mais je ne méprise pas

la divinité, mon cher Socrate; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — « Cependant, Aristodème, dit Socrate, plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer ». Soyez persuadé, repartit le disciple, que je ne négligerois pas les dieux, si je croyois qu'ils prissent quelqu'intérêt à ce qui regarde les hommes.

Pour donner à Aristodème de plus justes idées, Socrate entre ici dans le détail des faveurs spéciales qu'ils leur prodiguent, et de l'excellence des dons qu'ils leur ont faits. « Lorsqu'on compare, ajoute-t-il, les hommes à tout ce qui les environne, ne voit-on pas clairement qu'ils sont comme des dieux entre les autres animaux; que par la conformation même de leur corps et par la supériorité de leur ame, ils sont nés pour leur commander ». L'animal qui auroit les pieds du bœuf et l'intelligence de l'homme, auroit les mêmes volontés que nous, sans pouvoir les remplir : accordez-lui les mains de l'homme, et privez-le de l'intelligence, il n'en sera pas moins borné. Vous réu-

nissez ces deux avantages, dignes de tant de reconnoissance, et vous vous croyez négligé par les dieux! Que faut-il donc qu'ils fassent, pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous?

Socrate, dans cet entretien, s'attache également à imprimer dans l'esprit d'Aristodème, l'idée d'une providence spéciale de leur part. « Et quand ils la manifestent, lui dit-il, à tous les hommes, n'y a-t-il donc que vous qu'ils exceptent? êtes-vous donc le seul qui ne soyez pas l'objet de leurs soins?

» Quoi! nous pensons que tous les dieux peuvent récompenser et punir; eux-mêmes nous ont inspiré cette pensée : et vous seul croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenses! Ne savez-vous pas, après tout, que les villes et les nations les plus anciennes et les plus sages, sont celles qui se distinguent le plus par la piété, et que, dans l'âge où l'homme a le plus de jugement et de sagesse, il est aussi le plus religieux?

» O mon cher Aristodème, considérez que votre esprit, tant qu'il est uni à votre

corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire également que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu même ne pourra tout embrasser! votre pensée peut en même temps s'occuper des événemens dont vous êtes témoin, et des affaires de l'Egypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra pas s'occuper à la fois de tout l'univers!

» Comme vous éprouvez la reconnoissance d'un homme, en l'obligeant, sa prudence, en le consultant; de même aussi, voulez-vous éprouver quelle est la puissance, quelles sont la sagesse et la bonté des dieux; révérez-les, et méritez, par vos services, qu'*ils daignent vous éclairer sur ce qu'ils n'ont pas soumis à notre foible raison.* Vous reconnoîtrez alors que la divinité voit tout, d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est par-tout, et qu'elle porte ses soins sur tout ce qui existe ».

Par ces discours, dit Xénophon, Socrate enseignoit à ses disciples à ne rien faire d'impie, d'injuste, de déshonnête,

non-seulement en présence des hommes, mais même en secret et dans la solitude, puisque les dieux ont toujours les yeux sur nous, et qu'aucune de nos actions ne peut leur être cachée (1).

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité, mais il s'énonça toujours clairement, comme on vient de le voir, sur son existence et sur sa providence, dont il étoit intimement convaincu (2). Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; et en cela il suivoit la théologie de tous les peuples, qui tous ad-

---

(1) Xenoph. Memor. l. I.

« Socrate, ainsi que le répète Xénophon en plusieurs endroits de ce même livre, n'avoit pas sur la Providence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont cachées aux dieux, et que d'autres leur échappent. Il étoit persuadé que les dieux voient toutes nos actions, qu'ils entendent tous nos discours, et pénètrent dans les profondeurs de nos plus secrètes pensées ».

(2) Voyez M. Barthélemy, Voyage du jeune Anach. t. V, p. 443 et suiv.

mettoient un Dieu suprême, tel qu'il étoit si bien exprimé dans Homère. C'est ainsi que Socrate en parle dans un entretien avec un autre jeune homme, appelé Euthydème, où il traite encore de la Providence, des bienfaits dont elle nous comble, de l'amour des dieux envers les hommes, tout invisibles qu'ils se rendent à nos yeux. « Le Dieu suprême, dit-il, celui qui a fait et qui dirige le monde, ce monde en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; le Dieu, qui, pour notre usage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeunesse et dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ses ordres avec plus de promptitude que la pensée, et qui leur défend de s'égarer jamais; ce Dieu se manifeste à nous par sa puissance; mais il ne se montre pas lui-même à nos yeux. Ce qui sert même de ministres à la divinité, s'y dérobe en quelque manière. Le soleil répand sa clarté sur toute la nature; mais il ne nous permet pas d'arrêter curieusement sur son disque nos regards téméraires, et on ne peut, sans être privé de la vue, avoir l'audace de le fixer.... Si, dans

notre foible nature, quelque chose approche des dieux, c'est notre ame sans doute; nous sentons qu'elle règne en nous; mais nous ne pouvons la voir. Gardez-vous bien de mépriser les substances invisibles; reconnoissez leur puissance par leurs effets, et révérez la divinité (1) ».

En adorant un Dieu suprême, Socrate, comme on le voit par-tout, admettoit, au-dessous de lui, des dieux inférieurs formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et auxquels ce philosophe vouloit qu'on offrît des sacrifices. C'est ce qui explique tout ce que, dans sa retraite des dix mille (2), Xénophon rapporte des avis qu'il avoit reçus de Socrate à ce sujet, et la croyance de ce dernier à la divination et aux oracles (3).

Placé comme les autres hommes, entre les biens et les maux qui nous affectent si

---

(1) Xenoph. Memor. l. IV.

(2) Voyez ci-dessus, la retraite des dix mille, à la suite de l'expédition du jeune Cyrus.

(3) Xenoph. Memor. l. I.

vivement, Socrate savoit souffrir ceux-ci avec courage, et ceux-là ne l'éblouissoient point par une vaine apparence de bonheur.

« Le vrai bien, au jugement de ce sage (1), » est permanent et inaltérable; il remplit » l'ame sans l'épuiser, et l'établit dans » une tranquillité profonde pour le présent, » dans une entière sécurité pour l'avenir. » Il ne consiste donc point dans la jouis- » sance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, » des richesses et des honneurs. Ces avan- » tages, et tous ceux qui irritent le plus » nos désirs, ne sont pas des biens par eux- » mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou » nuisibles par l'usage qu'on en fait (2), ou » par les effets qu'ils produisent naturel- » lement : les uns sont accompagnés de » tourmens, les autres suivis de dégoûts et » de remords. Tous sont détruits, dès qu'on » en abuse; et l'on cesse d'en jouir, dès » qu'on craint de les perdre.

---

(1) Voyage du jeune Anacharsis, t. V, p. 445.

(2) Plat. in Menon. Xenoph. Memor. l. III, et IV.

» Nous n'avons pas de plus justes idées » des maux que nous redoutons : il en est, » tels que la disgrâce, la maladie, la pau- » vreté, qui, malgré la terreur qu'ils ins- » pirent, procurent quelquefois plus d'a- » vantages que le crédit, les richesses, et » la santé (1).

» Comme toutes nos actions sont des » choix, et que, trop souvent, ces choix » sont d'autant plus aveugles de notre part, » qu'ils sont plus importans, nous risquons » sans cesse de tomber dans les piéges qui » nous environnent. De-là, tant de con- » tradictions dans notre conduite, tant de » vertus fragiles, tant de systèmes de bon- » heur renversés.

» Cependant les dieux nous ont accordé » un guide pour nous diriger au milieu de » ces routes incertaines : ce guide, c'est la » sagesse, qui est le plus grand des biens, » comme l'ignorance est le plus grand des » maux (2). La sagesse est une raison éclai-

(1) Xenoph. Memor. l. IV.

(2) Plat. in Euthyd. Diog. Laert. in Socr. l. II, segm. 31.

» rée (1), qui, dépouillant de leurs fausses » couleurs les objets de nos craintes et de » nos espérances, nous les montre tels qu'ils » sont en eux-mêmes.

» Cette sagesse conduit à la vertu, et » celle-ci s'augmente par l'exercice et la » méditation ».

Mais, disoit-on à Socrate, il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir (2); et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous?

« Si vous êtes des esclaves, répliquoit » Socrate, vous ne devez plus compter sur » votre vertu, et par conséquent sur le » bonheur. La sagesse, qui peut seule le » procurer, ne fait entendre sa voix qu'à » des hommes libres, ou qui s'efforcent de » le devenir (3). C'est moins la tyrannie des » passions qu'il faut craindre que celle de » l'ignorance, qui vous livre entre leurs

(1) Xenoph. Memor. l. IV.
(2) Plat. in Protag.
(3) Xenoph. Memor. l. IV.

» mains, en exagérant leur puissance : dé-
» truisez son empire, et vous verrez dis-
» paroître ces illusions qui vous éblouis-
» sent, ces opinions confuses et mobiles
» que vous prenez pour des principes. C'est
» alors que l'éclat et la beauté de la vertu
» font une telle impression sur nos ames,
» qu'elles ne résistent plus à l'attrait impé-
» rieux qui les entraîne. Alors on peut
» dire que nous n'avons pas le pouvoir
» d'être méchans (1); parce que nous n'au-
» rons jamais celui de préférer avec con-
» noissance de cause le mal au bien, ni
» même un plus petit avantage à un plus
» grand (2) ».

D'après ces principes, il est aisé de sentir que Socrate faisoit dépendre en grande

(1) Arist. Magn. Mor. l. I, c. 9.

(2) Plat. in Protag. id. in Menon.

Dans ces passages, nous avons cru devoir offrir le précis de ce que dit M. Barthélemy, sur cette partie de la doctrine de Socrate. L'exposé qu'il en fait nous ayant paru également intéressant par les réflexions qu'il renferme, et par celles qu'il fait naître;

partie le bon usage de notre liberté, et son affranchissement du joug des opinions et des passions, du soin que nous prendrons de nous éclairer, de méditer, et de pratiquer.

Cependant il ne se reposoit pas tellement sur les forces de la nature humaine, et sur celles de notre volonté, qu'en tout cela il ne crût nécessaire le secours de la divinité, et qu'il ne voulût qu'on y eût sans cesse recours par la prière, pourvu qu'on sût bien ce qu'on devoit lui demander, ce qui étoit le plus propre à l'homme, et ce qui pouvoit nous être le plus avantageux; ou que plutôt, en la priant, on s'en remît à elle du choix des biens qui nous étoient le plus convenables; et que, surtout, notre prière partît d'un cœur droit et pur (1). Les faveurs de la divinité, disoit-il, sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance (2).

C'est particulièrement, dans le second Alcibiade, que Platon fait parler Socrate

(1) Plat. in Alcib. 2. Xenoph. Memor. l. IV.

(2) Xenoph. *ibid.*

sur ces grands objets, et dans le même esprit que Xénophon le fait parler en plusieurs endroits. C'est-là aussi que Socrate fait comprendre à son disciple le besoin extrême où nous sommes, « que Dieu même » nous envoie quelqu'un qui nous instruise » de sa part, et qui nous enseigne comment nous devons nous gouverner envers les dieux et envers les hommes. Il » faut qu'avant toutes choses, lui dit-il encore, Dieu dissipe les ténèbres qui couvrent votre ame, et qu'ensuite, il vous » donne les remèdes nécessaires pour vous » mettre en état de discerner nos biens et » nos maux. Car présentement, vous ne » sauriez faire cette différence ».

« Qu'il dissipe donc, répond Alcibiade, qu'il détruise mes ténèbres, et tout ce qu'il voudra détruire en moi; je m'abandonne à sa conduite, et je suis prêt d'obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvu que j'en devienne meilleur ».

C'est ainsi que Socrate s'appliquoit à former ses disciples, dont la plupart lui étoient singulièrement attachés. Ce qu'il leur disoit à tous pour régler leurs principes et

leur conduite, l'accommodant à chacun d'eux selon leurs besoins, il se le disoit à lui-même, et le mettoit en pratique. Sa prière la plus habituelle consistoit à demander aux dieux de lui accorder ce qu'il lui étoit utile d'obtenir, persuadé qu'ils connoissoient bien mieux que nous ce qui nous est le plus avantageux (1). Aussi faisoit-il beaucoup de cas de cette prière d'un ancien poëte, qui la composa, au jugement de Socrate, pour des amis imprudens, lesquels demandoient à Dieu des choses qui leur paroissoient bonnes, et qui étoient pourtant très-mauvaises : « Grand Dieu donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, soit que nous ne vous les demandions pas, et éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions ». Socrate vantoit encore beaucoup une prière presque semblable, que les Lacédémoniens faisoient en public et en particulier, conjurant les dieux de leur donner *ce qui est beau avec ce qui est bon* (2).

(1) Xenoph. Memor. l. I.

(2) Plat. Alcib. 2.

Parmi

Parmi les vertus de Socrate, brilloit surtout le plus parfait désintéressement. Il ne recevoit aucun honoraire des leçons qu'il donnoit, trop heureux, malgré l'extrême modicité de sa fortune, de pouvoir s'en passer. C'étoit sur cela d'ailleurs qu'il fondoit, en partie, sa liberté. Se faire payer de ses entretiens, c'étoit, disoit-il, se rendre esclave, puisqu'on s'imposoit en conséquence l'obligation de ne pas les interrompre à son gré. Il ne comprenoit pas, outre cela, qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu, « comme si l'on pouvoit en retirer une plus grande récompense, que d'acquérir un ami; ou comme si l'on devoit craindre, en rendant un homme honnête et vertueux, qu'il n'eût pas, tout le reste de sa vie, la plus grande reconnoissance pour le plus grand de tous les bienfaits (1) ». Disons beaucoup plus encore; peut-on être mieux payé, dans cette vie même, des leçons de vertu que l'on donne, que par l'ineffable douceur et l'avantage inestimable de la faire germer dans les cœurs?

(1) Xenoph. Memor. l. I.

Quoique Socrate, qui avoit pour amis les plus riches d'Athènes, ne crût pas devoir souffrir qu'ils lui fissent part de leurs richesses par forme de salaire, il ne rougissoit pas cependant, s'il lui manquoit quelque chose, de l'avouer. Se trouvant un jour au milieu d'eux, *Si j'avois de l'argent*, dit-il, *j'aurois acheté un manteau.* L'avis étoit général : il y eut une sorte de combat entre ses disciples à qui lui feroit ce présent. C'étoit s'y prendre un peu tard, dit Sénèque, qui rapporte ce trait (1); ils auroient dû prévenir sa demande et ses besoins.

Socrate refusa les offres et les présens d'Archélaüs, fils naturel de Perdiccas, et roi de Macédoine, qui vouloit l'attirer à sa cour : il donnoit pour motif de son refus, « qu'il ne vouloit point aller trouver un homme, qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre ».

Sénèque avoit assez raison de ne pas approuver cette réponse. « Eût-ce donc été, dit-il, rendre à ce prince un petit ser-

(1) Senec. de Benef. l. VII, c. 24.

vice, que de le détromper de ses fausses idées de grandeur et de magnificence, de lui inspirer du mépris pour les richesses, de lui en montrer le véritable usage, de l'instruire dans le grand art de régner, et de lui apprendre en un mot à bien vivre et à bien mourir» (1)?

Un seul jour, une seule heure, en effet, bien employée pour de si grands objets, eût-elle été achetée trop cher, de tous les trésors d'Archélaüs?

Ce qui contribuoit le plus au désintéressement de Socrate, c'est qu'il savoit se borner à l'absolu nécessaire. En voyant la grande quantité de matières d'or et d'argent que le luxe étaloit en certaines rencontres : *Que de choses*, disoit-il, *que je ne désire pas, et dont je n'ai pas besoin* (2)!

Au lieu de se laisser subjuguer, avec la multitude, par l'opinion; de tenir, comme les ames étroites et vulgaires, aux faux jugemens des hommes, qui n'estiment que ce qui brille à leurs yeux, et qui les distin-

(1) Senec. de Benef. l. V, c. 6.
(2) Cic. Tusc. Quæst. l. V.

gue des autres par des dehors futiles, des modes bizarres, ou un éclat emprunté (1), Socrate préféroit en tout la plus grande simplicité. Rien n'étoit plus commun que ses vêtemens; personne n'étoit plus sobre, plus frugal que lui dans ses repas, plus uni et plus pauvre même dans toute sa manière de vivre. On ne peut s'en former une plus juste idée, ainsi que de sa façon de penser à cet égard, que par l'entretien qu'il eut un jour sur ce sujet avec Antiphon, qui lui adressa ces paroles, en présence de ses disciples, qu'il cherchoit à éloigner de lui (2).

« Je croyois, Socrate, que ceux qui professoient la philosophie, devoient être les plus heureux des hommes. Mais il me semble que vous avez tiré un parti tout con-

(1) « Dans le jugement et les éloges qu'il fait du mérite, le commun des hommes, dit Bacon, est semblable à l'eau de la rivière, qui élève ce qui est léger et enflé, et qui laisse aller au fond ce qui est de poids et solide ». Essais de politique et de morale.

(2) Xenoph. Memor. l. I.

traire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resteroit pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers et des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons ; et vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit ; il donne, quand on le possède, le moyen de vivre avec plus d'agrément et de décence : vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs disciples suivent leur exemple ; si vous faites de même, vous pourrez vous vanter d'être le premier maître du monde, pour enseigner l'art de se rendre malheureux ».

« Je le vois, mon cher Antiphon, répondit Socrate, ma vie vous paroît bien triste, et je gage que vous aimeriez mieux mourir que de vivre comme moi. Examinons donc ce que vous trouvez de si dur dans ce genre de vie qui vous cause tant d'effroi.

» Vous méprisez la manière dont je me nourris : est-ce que mes alimens sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me don-

nent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Seroit-ce enfin que les mets qui vous nourrissent sont plus agréables à votre palais, que les alimens dont je vis ne le sont au mien? ignorez-vous, qu'avec un bon appétit, on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir, ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas?

» On change d'habits pour se garantir successivement du chaud ou du froid : on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? m'avez-vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? avez-vous vu que mes pieds fussent blessés et ne me permissent pas d'aller où je voulois? ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps foible, deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés, que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercices? croyez-vous qu'ayant fait prendre à mon corps l'habitude de supporter les privations et les fatigues, je n'y résis-

terai pas bien plus aisément que vous, qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

» Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? c'est que je connois d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant dont on en jouit, et qui promettent des douceurs inaltérables?

» Vous savez qu'on ne peut embrasser gaiement une entreprise dont on n'espère aucun succès; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas de perdre le fruit de ses peines. Eh! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux? cette espérance fait mon bonheur.

» S'il faut servir ses amis, ou sa patrie, qui sera plus en état de le faire? sera-ce celui qui vit comme moi, ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? qui supportera mieux les fatigues de la guerre? qui défendra plus constam-

ment une ville assiégée? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que de mets les plus recherchés?

» Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appelez le bonheur : et moi, je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, et qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection ».

L'austérité dans laquelle Socrate vivoit en particulier, ne le rendoit point sombre et sauvage, dans les sociétés et les entretiens, comme cela étoit assez ordinaire aux philosophes de son temps. Il étoit fort gai et fort enjoué; c'étoit lui qui faisoit la joie et l'agrément du repas (1). S'il étoit invité à quelque festin, et qu'il ne refusât pas de s'y rendre, il trouvoit aisé, néanmoins, ce qui paroît si difficile aux autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortoit ceux qui pouvoient suivre son exemple, à ne pas

(1) Xenoph. in Conviv.

toucher aux mets qui excitent encore à manger, lorsqu'on n'a plus faim, et aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée. Il disoit que rien n'étoit plus funeste que ces excès, à l'estomac, à la tête, et à l'esprit. « Circé, ajoutoit-il en riant, n'employoit pas d'autre enchantement pour changer les hommes en pourceaux; et si Ulysse a pu se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il étoit éclairé par les conseils de Minerve, et que sa sobriété naturelle ne lui permettoit pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y étoit plus invité par le besoin ». C'étoit ainsi, dit Xénophon, que Socrate savoit mêler le badinage à ses plus graves leçons (1).

Quoique peu aisé, il se piquoit d'être propre sur soi et dans sa maison, au point même, que Diogène, qui donnoit toujours dans l'extrême, l'accusoit de trop de recherche (2). C'est que Socrate, au contraire, n'aimoit pas tout ce qui étoit outré et qui sentoit l'affectation. Ayant remar-

(1) Xenoph. Memor. l. I.

(2) Ælian. l. IV, c. II.

qué qu'Antisthène, qui, jeune encore, avoit été du nombre de ses disciples, laissoit voir avec une sorte de complaisance un côté de son manteau qui étoit déchiré, *Antisthène*, lui dit-il un jour, *j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton manteau* (1).

Socrate, quoiqu'il n'eût pas dédaigné d'orner sa maison (2), étoit logé fort à l'étroit. La petitesse même de cette maison l'a rendue célèbre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui paroissoit en être surpris : *Plût au ciel*, lui dit-il, *que je pusse la remplir de vrais amis* (3)!

Ce sage étoit, selon Xénophon, bien au-dessus des foiblesses de l'amour. Il en connoissoit les suites funestes, et exhortoit ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. S'étant aperçu que Critobule, fils

---

(1) Ælian. l. IV, c. 35. Diog. Laert. in Antisthen.

(2) Ælian. l. IV, c. 11.

(3) C'est ce que Phèdre a si bien exprimé par ce vers :

Utinam ! inquit, veris hanc amicis impleam !

de Criton, avoit eu l'imprudence de donner un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguoit par ses attraits, il ne lui dit rien à lui-même; mais s'adressant en sa présence à Xénophon, de qui nous tenons ce récit (1) : Répondez-moi, lui dit-il, n'avez-vous pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme prudent, que pour un téméraire? Auriez-vous cru qu'avec son air réservé, ce fût un étourdi prêt à se jeter tête baissée dans le péril? J'étois loin de le croire, répartit Xénophon. — Eh bien! regardez-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jeter dans les flammes. — Et qu'a-t-il donc fait, Socrate, pour que vous preniez de lui cette idée? — Comment, n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser la fille d'Alcibiade, cette jeune personne qui réunit tant de charmes? — Oh! si c'est-là sa témérité, je crois que je serois capable de la même audace. — Ah malheureux! tu ne prévois pas combien tu payerois cher ce baiser cueilli sur une si

(1) Xenoph. Memor. l. I.

belle bouche. Tu es libre : veux-tu donc, en un instant, devenir esclave? veux-tu te perdre dans le sein des plus dangereuses voluptés? veux-tu détruire dans ton cœur l'amour de l'honnêteté, de la décence, et te livrer aux soins les plus honteux? — Par Hercule, mon cher Socrate, voilà une terrible puissance que vous donnez à un baiser. — En es-tu donc étonné? ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle phalange, n'est pas plus grande qu'une demi-obole, et qu'appliquée seulement sur les lèvres, elle cause des douleurs mortelles, et prive les hommes de la raison? — Je le sais : mais c'est qu'en pinçant les chairs, elle y insinue je ne sais quel venin. — Insensé! tu ne sais donc pas qu'une belle bouche, en donnant un baiser insinue dans notre sang un invincible poison? tu ne sais donc pas que la beauté est bien plus redoutable encore que la phalange? celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, et par le seul aspect, répand en nous je ne sais quoi, qui nous tourne la tête. Si l'on donne le nom d'archers aux amours, c'est parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, mon cher

Xénophon, je n'ai qu'un conseil à te donner : quand tu verras des attraits capables de te charmer, détourne les yeux et prends la fuite : et vous, Critobule, je vous exhorte à voyager une année entière : ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi, ajoute Xénophon, qu'il ne connoissoit, pour les cœurs trop foibles contre l'amour, d'autre remède que la fuite. Elle empêche l'imagination de former des désirs que n'inspireroit pas dans ce moment le trouble des sens, et empêche même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

Notre sage encourageoit d'ailleurs les jeunes gens dans la noble entreprise, non-seulement de vaincre l'amour, mais de dompter toutes leurs passions, de manière à acquérir un empire absolu sur eux-mêmes. Il leur citoit les beaux vers d'Hésiode, par lesquels ce poëte invite son cher Persès à s'éloigner du vice et à se livrer tout entier à la vertu. « La voie qui conduit à l'un, lui dit-il, est toujours ouverte, et les occasions sont fréquentes. Pour arriver à l'autre, les dieux veulent qu'il en coûte; le chemin en paroît d'abord long, pénible, es-

carpé. Mais dès qu'on y est entré, il s'applanit; et les difficultés s'évanouissent (1)».

Socrate citoit aussi un superbe morceau dans lequel Prodicus plaçoit Hercule, très-jeune encore, entre la volupté et la vertu, la première cherchant à le séduire par ses dangereux attraits, la seconde, lui montrant à sa suite les vrais biens, les plaisirs purs et durables, la gloire solide, qui ne peuvent s'allier avec la lâcheté et la mollesse (2).

Socrate voulant qu'on se formât une idée juste de la nature et de la grandeur de l'homme, faisoit consister l'essence de son être, non dans son corps, aveugle et périssable, mais dans son ame, faite pour commander au corps, douée des plus nobles facultés, et susceptible d'intelligence et de raison. Nous ne saurions rien trouver, disoit-il, qui soit plus proprement et plus précisément nous, que notre ame (3).

Bien loin que l'étude de la sagesse et les

---

(1) Hesiod. Opera et Dies. v. 290 et suiv.
(2) Xenoph. Memor. I, II.
(3) Plat. in Alcib. I.

leçons que Socrate en faisoit à ses disciples, l'empêchassent de remplir tous les devoirs d'un bon citoyen, il prouvoit par son exemple que cette étude ne sert qu'à nous y rendre plus fidèles. A l'armée, il se montroit un des plus soumis à la discipline, des plus endurcis à la fatigue, et des plus courageux. Il porta les armes, comme le faisoient tous les Athéniens, mais avec des motifs plus purs et plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, et s'y distingua toujours par sa valeur. Au siège de Potidée, dans une sortie de la garnison, nous l'avons vu arracher des mains de l'ennemi son cher Alcibiade tout couvert de blessures; et quelque temps après, lui faire décerner le prix de la valeur qu'il avoit mérité lui-même (1).

A la bataille de Délium, il se retira des derniers à côté du général qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petit pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant aperçu le jeune Xénophon, épuisé de forces et renversé de son cheval, il le prit sur ses

(1) Plat. in Alcib. Diog. Laert. in Socr.

épaules et le mit en lieu de sûreté (1). Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate (2).

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de sénateur, et il avoit fait serment, en cette qualité, de ne juger que conformément aux lois. Revêtu ensuite de la qualité d'épistate, il présidoit à l'assemblée du peuple. Pressé par la multitude de condamner à mort, contre la loi, neuf capitaines qui avoient d'ailleurs remporté une victoire signalée, mais contre lesquels on avoit intenté une accusation pour n'avoir pas fait ce qu'il leur avoit été impossible de faire (3), Socrate refusa constamment de porter le décret. Le peuple s'irrita, les grands menacèrent; mais seul intrépide, au milieu des clameurs et des menaces, il

(1) Strab. l. IX. Diog. Laert. in Socr.

(2) Plat. in Lach.

(3) Xenoph. Memor. l. I et l. IV; Hist. græc. l. I.

aima mieux garder son serment, que de complaire à la multitude, et d'appaiser par une injustice les hommes puissans qui se flattoient de le faire trembler (1). Il donna une semblable preuve de courage et de fermeté, sous la domination des trente tyrans, qui lui avoient ordonné, à lui et à quatre autres de ses concitoyens, d'amener de Salamine Léon le Salaminien, afin qu'on le fît mourir. Car ils donnoient de ces ordres à plusieurs personnes pour les charger de la haine qu'excitoient ces iniquités. « Je fis voir alors, dit Socrate lui-même, non point par paroles, mais en effet, que je me souciois peu de la mort, et que mon unique soin étoit de m'abstenir de commettre des impiétés et des injustices. Toute la puissance de ces trente tyrans, quelque grande qu'elle fût, ne put ni me surprendre ni m'ébranler, jusqu'à me faire violer la loi et trahir ma conscience. Les quatre autres s'en allèrent à Salamine et amenèrent Léon. Pour moi, je me retirai dans ma maison, et il ne faut pas douter que ma mort n'eût

(1) Diog. Laert. in Socr.

suivi ma désobéissance, si bientôt après ce gouvernement n'eût été aboli (1) ».

Les maximes, les exemples, et toute la conduite de Socrate, lui valurent les éloges de la Pythie, et furent cause qu'interrogée par Chéréphon, elle rendit cet oracle en sa faveur : *De tous les hommes, Socrate est le plus sage* (2).

Socrate étonné du jugement que le dieu, par la bouche de la Pythie, avoit porté de lui, voulut en découvrir le véritable sens. Il parcourut pour cet effet presque toutes les conditions, et s'adressant d'abord à des hommes d'Etat, à des gens qui passoient généralement pour sages, il ne trouva en eux qu'une très-grande confiance, mais très-peu fondée, dans leur prétendue sagesse. Il passa ensuite à la classe des poëtes; il descendit à celle même des artisans, et les vit remplis de l'idée qu'ils étoient instruits des choses les plus importantes et qu'ils pouvoient juger de tout.

---

(1) Diog. Laert. in Socr. Plat. Apolog. Socr.

(2) Plat. in Apolog. in Tim.

Après ces épreuves, Socrate se dit à lui-même, qu'il valoit mieux pour lui être ce qu'il étoit avec toute son ignorance, qui lui permettoit du moins de découvrir et de faire sentir celle des autres, que d'être semblable à eux avec toute leur présomption et leur faux savoir : « Il me semble, en conséquence, ajoutoit-il, en parlant aux Athéniens, qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage ; et que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine est bien peu de chose, ou, pour mieux dire, qu'elle n'est rien ; et quant à ce que l'oracle a nommé *Socrate*, il s'est sans doute servi de ce nom pour me proposer en forme d'exemple, comme disant à tous les hommes, le plus sage d'entre vous, c'est celui qui reconnoît, ainsi que Socrate, qu'il n'y a réellement aucune sagesse en lui (1) ».

Cependant, cette déclaration de la Pythie et les discours de Socrate, envenimèrent, plus que toute autre chose, la jalousie qu'un mérite aussi rare que le sien avoit

(1) Plat. in Apolog.

depuis long-temps excitée contre lui. Il s'étoit surtout attiré la haine des sophistes, ces hommes vains et fastueux, qui, allant de ville en ville, se faisoient annoncer eux-mêmes comme des oracles, qui ne marchoient qu'accompagnés d'une foule de disciples, à qui ils avoient persuadé d'abandonner jusqu'à leur patrie pour les suivre; et qui trafiquoient à grand prix de leur prétendu savoir, se piquant de parler de tout, de disputer sur tout, et de tout enseigner. Religion, morale, politique, physique, géométrie, astronomie, histoire, musique, poésie, éloquence; on ne pourroit presque rien nommer qui ne fût de leur ressort (1). Mais ou ils donnoient à ceux qui s'honoroient du titre de leurs disciples de faux principes et des idées peu justes de la nature des choses, ou, en genre même de

(1) Plat. in Apolog. in Tim. init. in Protag.

Voyez dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. la Dissertation de M. Fraguier, sur l'ironie de Socrate, t. VI, in-12; et t. IV, in-4°.

sciences exactes, ils se livroient à de fausses applications, ils tiroient de fausses conséquences, abusant ainsi de ces sciences même par l'habitude qu'ils s'étoient faite de déraisonner sur tout le reste. En même temps qu'ils gâtoient le jugement par la dialectique la plus vicieuse et à force de sophismes, ils corrompoient le goût par l'affectation, par l'enflure, par des ornemens souvent puériles et toujours recherchés.

Socrate voyant que les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sotte estime d'eux-mêmes, et un mépris général pour les autres, avec tous les défauts, tous les vices de leurs maîtres, s'étoit attaché à décréditer ces sophistes orgueilleux.

Conversant avec eux en présence de la jeunesse d'Athènes, séduite par leurs vains discours et leur fausse éloquence, il les faisoit tomber insensiblement, par des questions simples en apparence, mais adroitement préparées, en contradiction avec eux-mêmes, et dévoiloit leur ignorance. Cependant, pour ne pas trop effaroucher leur amour propre, non-seulement il ne paroissoit animé que du désir de connoître la vé-

rité, considérant en effet cet amour du vrai, et la connoissance que nous pouvons en acquérir, comme la source constante de la véritable sagesse et du vrai bonheur; mais il annonçoit hautement *qu'il ne savoit autre chose, si ce n'est seulement qu'il ne savoit rien* (1) : aveu modeste, qui, dans le sens où il le faisoit, est toujours vrai, si l'on fait réflexion à tant de choses que nous savons mal, et à tant d'autres qu'il nous reste à savoir.

Il employoit contr'eux avec beaucoup de finesse l'ironie (2), voilée d'abord sous un air de simplicité, qui mettoit d'autant moins en garde contre lui. La nature, qui lui avoit donné une si belle ame (3), sembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour soutenir le caractère ironique. Outre qu'il étoit fort laid, il avoit, comme l'a rapporté Cicéron d'après Zopyrus (4), quelque chose d'hébété et de stupide. Tout l'air de sa per-

(1) Plat. in Apol. Socr.
(2) Cic. de Orat. n. 270.
(3) M. Fraguier, ubi supr.
(4) Cic. de Fato. n. 10.

sonne qui n'avoit rien que de très-commun et de très-pauvre, répondoit parfaitement à l'air de son visage. Entrant en lice sous ces dehors avec les sophistes, flattant d'abord leur vanité, et usant ensuite, comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, de comparaisons basses et prises des métiers les plus vils, il s'en faisoit écouter avec une sorte d'attention dédaigneuse; puis ils se jetoient avec emphase, pour lui répondre dans des lieux communs, épuisant toute leur rhétorique, et parlant beaucoup sans rien dire. Socrate les pressant alors par de nouvelles questions, faisoit jouir les auditeurs de tout leur embarras, et finissoit par se plaindre de ce que de si savans hommes ne daignoient pas l'instruire. Les jeunes gens s'apercevoient cependant du foible de leurs maîtres, et l'admiration qu'ils avoient pour eux se tournoit en mépris. Aussi le nom de sophiste étoit-il devenu peu à peu odieux et ridicule.

On conçoit aisément que des hommes, qui étoient en possession depuis long-temps de la plus haute réputation en genre d'esprit et de savoir, et qui se trouvoient com-

promis tout à la fois du côté de l'honneur et de l'intérêt, ne pouvoient pardonner à Socrate le tort qu'il leur faisoit. D'autres encore, jaloux de ses vertus, qu'ils ne se sentoient pas la force d'imiter, fatigués de ses leçons, par lesquelles il ne cessoit de combattre les passions, les illusions, et les vices qui leur étoient chers, grossirent la foule de ses ennemis. Les uns et les autres préparèrent de loin sa perte. Anytus, l'un de ses envieux, accrédité par ses richesses et par des services signalés qu'il avoit rendus à l'Etat, commença, dit-on, par indisposer Aristophane contre lui (1). Le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, et en particulier pour celles d'Aristophane, tandis qu'il témoignoit une estime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide, fut peut-être le vrai motif de la vengeance du poëte comique, et de l'abus honteux et cruel qu'il fit en cette occasion de ses talens.

Il composa une pièce intitulée *les Nuées*.

(1) Diog. Laert. in Socr.

Il y introduit sur la scène (1), le philosophe perché dans un panier et guindé au milieu des airs et des nuées, d'où il débite les choses les plus propres à le rendre ridicule, et à lui attirer le mépris; en même temps que, dans toute la pièce, le poëte s'applique à le rendre l'objet de la haine de tous ses concitoyens, en lui faisant dire mille impertinences contre les dieux et surtout contre Jupiter; en lui faisant jouer le personnage d'un homme qui se met au-dessus de tous principes de justice; d'un ennemi déclaré du culte public, qui ne reconnoît ni n'adore les dieux des Athéniens, mais qui se forge de nouvelles divinités; pour tout dire enfin, d'un corrupteur de la jeunesse.

Aux fêtes de Bacchus, pendant lesquelles la curiosité attiroit à Athènes une multitude de Grecs, cette pièce fut mise au concours et reçut des applaudissemens; mais un autre qu'Aristophane remporta le prix. Comme le nom de Socrate étoit répété sans cesse, qu'on pouvoit même le croire en personne sur le théâtre, tant on avoit

(1) Aristoph. in Nub. act. 1, sc. 3.

rendu au naturel ses traits dans le masque du comédien qui en faisoit le rôle, il s'éleva, à la première représentation, une sorte de rumeur parmi les étrangers, qui, ne connoissant pas celui qui étoit l'objet de la comédie, demandoient quel est ce Socrate ? Le philosophe, qui se trouvoit au spectacle, non par hasard, mais parce qu'il avoit su qu'on devoit le jouer, et qui s'étoit placé dans l'endroit le plus apparent, s'étant aperçu de l'inquiétude des étrangers, se leva pour la faire cesser, et resta debout jusqu'à la fin de la pièce, exposé aux regards de tout le monde : tant l'élévation de son ame, ajoute Elien (1), qui nous a conservé ce trait, lui faisoit mépriser, et les traits satyriques, et les Athéniens eux-mêmes. Si l'on en croit ce qu'on lit dans Sénèque, il fit plus que d'assister à un pareil spectacle avec tant d'égalité d'ame et de fermeté, mais il s'offensa si peu des plaisanteries amères qu'on faisoit sur son compte, qu'il rit d'aussi bon cœur que lorsque sa femme Xanthippe lui avoit jeté de l'eau sale sur la

(1) Ælian, l. II, c. 13.

tête (1). Il disoit, qu'il lui étoit avantageux de s'exposer à la censure des poëtes comiques, Aristophane n'ayant pas été le seul qui l'eût joué sur le théâtre. « Je dois me corriger, ajoutoit-il, si leurs reproches sont fondés, et mépriser ces reproches, s'ils ne le sont pas (2) ».

Pendant bien des années encore, la pièce d'Aristophane n'eut pas d'autres suites apparentes : mais les premiers coups étoient portés, et les impressions défavorables restoient gravées dans l'esprit du peuple.

Plus de vingt-quatre ans s'étant écoulés, on auroit cru que la persécution étoit finie à l'égard de Socrate, lorsqu'environ trois années après l'expulsion des trente tyrans, la destruction de l'oligarchie, et le rétablissement de l'ancienne forme de gouvernement, la haine, qui, même lorsqu'elle paroît assoupie, veille encore, fit éclater tout à coup l'orage qu'elle avoit préparé en secret.

Anytus avoit fait entrer dans ses senti-

(1) Senec. de Const. Sap. c. 18.

(2) Diog. in Socr.

mens et ses projets Lycon, orateur public. L'un et l'autre engagèrent Mélitus, poëte tragique, mais sans talent, à intenter une accusation contre Socrate, et Lycon se chargea de diriger toute la procédure (1).

La dénonciation, qui fut présentée au second des archontes, et qui renouveloit les anciennes invectives d'Aristophane dans les Nuées, étoit conçue en ces termes :

« Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pythos, intente une accusation criminelle contre Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèse. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et qu'il introduit parmi nous des divinités nouvelles, sous le nom de génies ; Socrate est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes : pour peine, la mort (2) ».

Les amis de Socrate se disposèrent dès ce moment à le défendre. Lysias, le plus célèbre orateur de son temps, ne tarda pas à lui apporter un discours où il avoit mis

(1) Diog. in Socr.

(2) Plat. Apol. Xenoph. Memor. l. IV. Diog. Laert. in Socr.

les raisons et les moyens de Socrate dans tout leur jour, et où il avoit employé tout ce que l'éloquence pouvoit lui fournir de plus propre à émouvoir les juges. Socrate y vit avec plaisir le talent de l'orateur; mais n'y trouvant pas la fermeté de l'innocence, il le refusa, et demeura ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne mendier les suffrages ni par des discours étudiés, ni par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient en usage alors (1).

Un de ses amis, nommé Hermogène (2), le prioit un jour de travailler à sa défense (3): « Je m'en suis occupé depuis que je respire, » répondit Socrate; qu'on examine ma vie » entière : voilà mon apologie ».

« Mais, reprit Hermogène, la vérité a » besoin de soutien, et vous n'ignorez pas » combien, dans nos tribunaux, l'éloquence

---

(1) Quintil. l. II, c. 1. Cic. de Orat. l. I, c. 34. Diog. in Socr. Val. Max. l. VI, c. Extern. n. 2.

(2) M. Barthélemy, Voyage du jeune Anach. t. V, p. 47 et suiv.

(3) Xenoph. Apol. et Memor. l. IV.

» a perdu d'innocens et sauvé de coupables.
» Je le sais, répliqua Socrate; j'ai même
» deux fois entrepris de mettre en ordre mes
» moyens de défense; deux fois le génie qui
» m'éclaire m'en a détourné, et j'ai reconnu
» la sagesse de ses conseils.

» J'ai vécu jusqu'à présent le plus heu-
» reux des mortels. J'ai comparé souvent
» mon état à celui des autres hommes, et
» je n'ai envié le sort de personne. Dois-je
» attendre que les infirmités de la vieillesse
» me privent de l'usage de mes sens, et
» qu'en affoiblissant mon esprit, elles ne
» me laissent que des jours inutiles ou des-
» tinés à l'amertume (1). Les dieux, suivant
» toutes les apparences, me préparent une
» mort paisible, exempte de douleur, la
» seule que j'eusse pu désirer. Mes amis, té-
» moins de mon trépas, ne seront frappés,
» ni de l'horreur du spectacle, ni des foi-
» blesses de l'humanité; et dans mes der-
» niers momens, j'aurai encore assez de
» force pour lever mes regards sur eux, et

(1) Xenoph. Memor. l. IV.

» leur faire entendre les sentimens de mon » cœur (1).

» La postérité prononcera entre mes ju- » ges et moi : tandis qu'elle attachera l'op- » probre à leur mémoire, elle prendra quel- » que soin de la mienne, et me rendra cette » justice, que, loin de songer à corrompre » mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à » les rendre meilleurs (2) ».

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des héliastes, auquel l'archonte roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occasion, étoit composé de cinq cents juges (3).

Représentons-nous ici un vieillard vénérable, âgé, comme il le dit lui-même (4),

---

(1) Xenoph. Apol.

(2) *Id. ibid.* Memor. l. IV.

(3) Mém. de l'Acad. des inscr. t. XVIII, in-4°.; et t. XXIX, in-12. Mémoire dans lequel on examine plusieurs questions générales concernant les ministres des dieux à Athènes, seconde partie.

(4) Plat. Apol.

de plus de soixante-dix ans, célèbre par les leçons de vertu qu'il avoit données à un si grand nombre de ses concitoyens, par sa modération, son égalité d'ame et toute sa conduite, paroissant pour la première fois devant des juges, toujours ferme, intrépide, tranquille sur son sort, abandonnant à Dieu le succès de sa cause (1), et dédaignant pour se défendre tout autre langage que celui de la vérité, à laquelle, dans cet instant fatal qui doit décider de son sort, il jure sans peine de rester toujours fidèle (2).

Mélitus et les autres accusateurs de Socrate, qui parlèrent les premiers, avoient concerté à loisir leurs attaques ; et dans leurs plaidoyers soutenus de tout le prestige de l'éloquence (3), ils avoient rassemblé tout ce qu'ils avoient cru le plus capable de prévenir les juges.

Un de leurs chefs d'accusation avoit pour

---

(1) Plat. Apol.

(2) Il falloit que l'accusateur et l'accusé jurassent tous deux qu'ils n'emploieroient que la vérité.

(3) Plat. Apol.

objet la religion. Socrate étoit un impie qui ne croyoit point de dieux; c'est ce qu'affirmoit d'abord Mélitus, et sur quoi Socrate répond en ces termes (1):

« Vous dites des choses très-incroyables, mon cher Mélitus, et vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. Pour moi, Athéniens, il me paroît que Mélitus n'a intenté cette accusation que pour m'insulter et par une conduite de jeune homme : car il est venu ici justement comme pour me tenter, en proposant une énigme, et disant en lui-même, voyons si Socrate, cet homme qui passe pour si sage, connoîtra que je me moque et que je dis des choses qui se contredisent, ou si je le tromperai lui et tous les auditeurs ».

En effet, Mélitus, dans sa dénonciation, l'avoit accusé d'introduire des divinités nouvelles, sous le nom de génies ou démons. « Ces divinités, ces génies, dit Socrate à » son dénonciateur, sont-ils des enfans des » dieux, ou ne le sont-ils pas? s'ils le sont

(1) Je me sers ici de la traduction de M. Dacier.

» (comme il le faisoit avouer à Mélitus), il » y a donc des dieux; et je reconnois leur » existence ».

Quant à cette autre partie de l'accusation d'impiété, qui portoit sur ce que Socrate introduisoit de nouvelles divinités et ne reconnoissoit pas les mêmes dieux que sa patrie, Platon ne lui fait rien dire sur ce sujet, dans son apologie; mais Xénophon nous a conservé la réponse de Socrate, principalement sur le dernier article : « J'admire, dit-il à ses juges, comment Mélitus peut me faire un tel reproche, puisqu'on m'a vu, pendant les fêtes, offrir des sacrifices sur les autels publics, que tout le monde en a été témoin, et que Mélitus lui-même a pu s'en convaincre par ses propres yeux, s'il a voulu y faire quelque attention (1) ».

Socrate ne se bornoit pas à ces sacrifices publics, il en offroit souvent dans l'intérieur de sa maison (2). Il répétoit à ses amis, après sa condamnation, qu'on n'avoit pu prouver contre lui, qu'à la place de Jupi-

(1) Xenoph. Apol.

(2) *Id.* Memor. l. I.

ter, de Junon, et des autres dieux, il eût sacrifié à ces nouvelles divinités dont on parloit; que jamais il eût juré par elles, ni qu'il les eût jamais nommées (1). Il n'est que trop constant, d'ailleurs, qu'il croyoit, comme nous l'avons dit, aux oracles de ces prétendus dieux, et à la divination; qu'il engageoit ses amis à y croire et à agir d'après cette croyance. Nous avons vu, en parlant de la retraite des dix mille (2), les conseils que Socrate avoit donnés à Xénophon, relativement à l'oracle de Delphes, qu'il devoit consulter sur cette expédition, et auquel il lui recommandoit d'obéir. Nous avons vu aussi la manière dont Xénophon se conduisoit d'après les leçons qu'il avoit reçues de lui.

A l'égard de l'autre reproche de vouloir faire reconnoître de nouveaux dieux, comme il avoit pour principal fondement ce génie ou démon familier, dont il se vantoit sans

---

(1) Xenoph. Memor. l. I, et l. IV.

(2) A l'article de l'expédition de Cyrus le jeune, lettre LIII, t. VIII, p. 54, 103; et la note de M. Larcher.

cesse de recevoir des avertissemens, Socrate répond ainsi :

« Vous m'accusez d'introduire de nouvelles divinités, parce que je ne crains point d'assurer que j'entends une voix divine qui me donne des avertissemens salutaires; mais ceux qui fondent leur divination, ou sur le gazouillement des oiseaux, ou sur le bruit du tonnerre, ne reçoivent-ils pas des avertissemens par des voix? la Pythie sur le trépied ne rend-t-elle pas les oracles par la voix? Que Dieu, comme je le pense, connoisse l'avenir, et qu'il l'annonce à qui il lui plaît, tout le monde le dit et le pense comme moi; mais les autres attribuent à des augures, à des présages, à des devins, ce qui nous découvre les choses qui doivent arriver; et moi je l'attribue à un génie avec plus de raison qu'on n'en a pour accorder cette force et cette puissance divine à des oiseaux. La preuve que je ne ments pas contre Dieu même, c'est qu'ayant fait part à plusieurs de mes amis de ces avertissemens de la divinité sur l'avenir, je n'ai jamais été démenti par l'événement (1) ».

(1) Xenoph. Apol.

Ces paroles excitèrent une grande rumeur parmi les juges; les uns se moquant de ce qu'il disoit, les autres se montrant jaloux de ce qu'il étoit plus favorisé des dieux qu'ils ne l'étoient eux-mêmes.

« Ecoutez, reprit Socrate, ce qu'il me reste encore à dire à ceux qui refusent de croire que je sois particulièrement honoré de l'assistance divine du génie qui m'est familier. Souvenez-vous de l'oracle de Delphes, qui prononça hautement que personne n'étoit plus désintéressé, plus juste et plus sage que moi ». Ce discours ayant encore plus irrité les juges, « Hé quoi, dit Socrate, l'oracle n'a-t-il pas fait plus d'honneur à Lycurgue qu'à moi! puisqu'on rapporte que ce législateur des Lacédémoniens, entrant dans le temple de Delphes, le Dieu lui dit : Je songe si je dois t'appeler un homme ou un Dieu. Quant à moi, ce n'est pas à un Dieu qu'il m'a comparé, quoiqu'il m'ait mis fort au-dessus de tous les autres hommes. Pour vous, juges, ne croyez pas légèrement à la divinité qui a parlé, mais examinez vous-mêmes en détail la vérité de l'oracle qu'elle a prononcé. Connoissez-

vous quelqu'un qui se soit rendu moins esclave que moi des voluptés du corps; quelqu'un plus désintéressé que moi, qui n'ai voulu recevoir ni dons ni salaire de qui que ce soit; quelqu'un de plus juste, et de plus homme de bien que celui qui sait tellement s'accommoder à sa situation présente, et se contenter de ce qu'il a, que loin de rien envier à autrui, il n'a besoin de personne? n'est-ce pas enfin être sage, que de n'avoir pas laissé échapper un seul moment, depuis que j'ai commencé à me connoître, sans m'être occupé de l'étude et de la recherche de la vertu? Ce qui prouve, au reste, que ce n'a pas été en vain, c'est le grand nombre de ceux, tant citoyens qu'étrangers, qui pleins d'amour pour la vertu et la sagesse, ont voulu se lier étoitement avec moi; qui souhaitent ardemment de me faire part de leur bien, quoique tout le monde sache que je suis trop pauvre pour être jamais en état de rendre ce qu'on m'auroit donné; qui, ne pouvant rien me redemander, puisque je ne leur ai aucun genre d'obligation, se croient très-redevables envers moi.... Si donc on ne peut me convaincre de mensonge dans tout

ce que je viens d'alléguer, comment ne serois-je pas digne de louanges de la part des dieux et des hommes »?

Nous nous abstiendrons pour le moment de toute réflexion sur cette première partie de l'apologie de Socrate. Il passe au second chef d'accusation, qui avoit pour objet les mœurs.

« Vous m'accusez, dit-il à Mélitus, de corrompre la jeunesse : dites-moi, si, de tous les jeunes gens qui m'ont fréquenté et que j'ai instruits, il en est quelqu'un, qui, de pieux qu'il étoit, ait fini par se montrer impie; qui, de modeste et bien réglé, ait cessé de l'être; qui, de sagement économe, soit devenu prodigue; de sobre, se soit adonné au vin et à la débauche; de courageux et laborieux, soit devenu lâche et fainéant; ou qui se soit enfin livré à quelque autre genre de volupté » ?

Mais j'en ai connu, dit Mélitus, à qui vous avez persuadé de vous écouter préférablement à leurs parens.

« Je l'avoue, dit Socrate, mais c'est relativement à leur instruction; car c'est à quoi je me suis étudié. Ainsi un malade doit plu-

tôt croire un médecin que son propre père. Ainsi dans les assemblées du peuple, tous les Athéniens croient plutôt ceux qui sont les plus sages, que leurs parens les plus proches. Ainsi encore, lorsqu'il est question de choisir des généraux d'armée, vous ne donnez pas toujours vos voix à vos pères, à vos frères, à vous-mêmes, mais à ceux que vous croyez qui entendent mieux la guerre ».

Cela est très-convenable, dit Mélitus, et c'est ce qui arrive le plus communément.

« N'est-il donc pas étrange, reprit So-» crate, qu'en tout autre chose, celui qui est » le plus habile, ne soit pas, à votre avis, » celui qu'on doit préférer; et que moi, si » je suis plus estimé que tout autre par un » certain nombre de mes concitoyens dans » ce qu'il y a de plus excellent, l'art d'in-» struire les hommes, je sois, pour cela » même, accusé par vous et appelé en juge-» ment comme pour un crime capital (1) »?

Socrate et ceux de ses amis qui étoient présens, dirent encore beaucoup d'autres choses pour sa justification, que je ne rap-

(1) Xenoph. Apol.

porte pas, dit Xénophon (1), mon principal objet étant de faire voir que ce que Socrate avoit le plus à cœur, étoit de ne pas passer pour impie envers les dieux, et pour injuste envers les hommes. Il y a plus de détails dans ce que lui fait dire Platon, plus d'étude, ce semble, et plus d'art. La manière dont ce dernier écrivain a recueilli les discours de son maître, pour en former son apologie, a fait regarder ce morceau comme un des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais j'ai cru devoir préférer le récit de Xénophon, à cause de son caractère de simplicité et de vérité, et parce qu'il fait plus ressortir celui de Socrate, dont on se forme par-là une plus juste idée.

Nous ne devons pas néanmoins passer sous silence quelques endroits de l'apologie de Socrate, telle que nous l'a donnée Platon, parce qu'ils renferment, ou les plus belles maximes dont on puisse être redevable à la sagesse humaine, ou des choses dignes d'être rapportées à cause de leur force et de leur énergie. Ainsi parle Socrate

(1) Xenoph. Apol.

à ses juges dans un de ces endroits si remarquables et si intéressans :

« Quelles que soient les poursuites d'A-
» nytus, qui vous a représenté qu'il ne fal-
» loit pas m'appeler en jugement, ou qu'a-
» près m'y avoir appelé, vous ne sauriez
» vous dispenser de me faire mourir, parce
» que, si j'échappois, vos fils, qui ne sont
» déjà que trop attachés à la doctrine de
» Socrate, ne manqueroient pas d'être en-
» tièrement corrompus; si vous me disiez
» présentement : Socrate, nous n'avons au-
» cun égard aux instances d'Anytus, et
» nous te renvoyons absous; mais c'est à
» condition que tu cesseras de philosopher
» et de faire tes recherches accoutumées;
» et si tu y retombes, et que tu sois décou-
» vert, tu mourras; si, dis-je, vous me ren-
» voyiez à ces conditions, je vous répon-
» drois sans balancer : Athéniens, je vous
» honore et vous aime, mais j'obéirai plu-
» tôt à Dieu qu'à vous; et pendant que je
» vivrai, je ne cesserai jamais de philoso-
» pher, en vous exhortant toujours, en vous
» reprenant à mon ordinaire, et en vous
» disant à chacun, quand je vous rencon-

» trerai : *Etant honnête homme, comme* » *vous l'êtes, et citoyen de la plus fameuse* » *cité du monde pour la sagesse et pour la* » *valeur, ne rougissez-vous pas de ne pen-* » *ser qu'à amasser des richesses, qu'à ac-* » *quérir de la gloire, du crédit et des hon-* » *neurs, et de négliger les trésors de pru-* » *dence, de vérité et de sagesse, de ne pas* » *travailler, en un mot, à rendre votre ame* » *aussi bonne et aussi parfaite qu'elle puisse* » *l'être?* Et si quelqu'un me nie qu'il soit » ainsi disposé, s'il me soutient qu'il a soin » de son ame, je ne le quitterai pas sur sa » parole; mais je l'interrogerai, je l'exa- » minerai, je le réfuterai; et si je trouve » qu'il ne soit pas vertueux, mais qu'il fasse » semblant de l'être, je lui ferai honte, et » je lui reprocherai son ignorance et son » peu de sagesse, de préférer des choses si » viles et si périssables, à celles qui sont » d'un si grand prix, et qui ne nous quitte- » ront jamais.

» Voilà de quelle manière je parlerai aux » jeunes et aux vieux, aux citoyens et aux » étrangers; mais plutôt aux citoyens, parce » que vous me touchez de plus près. Sachez,

» après tout, que c'est ce que Dieu m'or-
» donne; et je suis convaincu qu'il n'est ja-
» mais arrivé un si grand bien à votre ville,
» que ce service continuel que je rends à
» Dieu. Toute mon occupation, c'est de
» travailler à vous persuader, jeunes et
» avancés en âge, qu'*il ne faut pas tant ai-*
» *mer son corps, les richesses et toutes les*
» *autres choses, de quelque nature qu'elles*
» *puissent être, qu'il faut aimer son ame;*
» *car je ne cesserai de vous dire que la*
» *vertu ne vient point des richesses; mais*
» *au contraire que les vraies richesses vien-*
» *nent de la vertu, et que c'est de là que*
» *naissent tous les autres biens qui arrivent*
» *aux hommes, en public et en particulier.*

» Si, en tenant ce langage, je corromps
» la jeunesse, il faut donc que ces maximes
» soient un poison. Car si l'on prétend que
» je dis autre chose, ou on se trompe, ou
» l'on vous en impose. Après cela, que me
» reste-t-il à vous dire? faites ce que de-
» mande Anytus, ou ne le faites pas; ren-
» voyez-moi, ou ne me renvoyez pas; je
» n'agirai jamais autrement, quand je devrois
» mourir mille fois.

» Ne croyez pas, au reste, Athéniens, » que ce soit pour l'amour de moi que je » me défends, et vous auriez bien tort de le » croire; c'est pour l'amour de vous. Par » l'arrêt que vous allez rendre, ne péchez » pas contre Dieu, et ne soyez pas mécon- » noissans du présent qu'il vous a fait; car » si vous me condamnez à la mort, vous » ne trouverez pas facilement un autre ci- » toyen comme moi, que Dieu ait attaché » à votre ville.... Il me semble que c'est » moi que Dieu a choisi, afin que je vous » excite, que je vous aiguillonne, et que je » sois tous les jours après vous, sans jamais » vous abandonner; et sur ma parole, vous » aurez de la peine à en trouver un autre » qui s'en acquitte comme moi : si vous vou- » lez donc m'en croire, vous me renverrez...

» Que ce soit Dieu qui m'ait donné à votre » ville, voici d'où vous pouvez sûrement » l'inférer : c'est qu'il y a là quelque chose » de plus qu'humain, que j'aie négligé, pen- » dant tant d'années, mes propres affaires, » pour ne m'attacher qu'à faire les vôtres, » en vous prenant chacun en particulier » comme un père ou un frère aîné pour-

» roient faire, et en vous exhortant sans » cesse à vous appliquer à la vertu.

» Si j'avois tiré quelque fruit et quel- » que récompense de mes exhortations, » vous auriez quelque chose à dire; mais » vous voyez que mes accusateurs même, » qui m'ont calomnié avec tant d'impu- » dence, n'ont pourtant pas eu le front de » me le reprocher, ni de produire un seul » témoin que j'aie jamais exigé ni demandé » le moindre salaire; et j'ai sur cela, en ma » faveur, un témoin qu'on ne peut démen- » tir, c'est ma pauvreté.

» Mais peut-être qu'il paroîtra extraor- » dinaire et absurde que je n'aie pas craint » de donner particulièrement des avis à » chacun, et que je n'aie jamais eu le cou- » rage de me trouver dans vos assemblées » du peuple, pour donner mes conseils à » la patrie. Ce qui m'en a empêché, Athé- » niens, c'est cet esprit familier, cette voix » divine, dont vous m'avez si souvent en- » tendu parler, et que Mélitus a si fort tâché » de tourner en ridicule. Cet esprit s'est at- » taché à moi dès mon enfance. C'est une » voix qui ne se fait entendre que lorsqu'elle

» veut me détourner de ce que j'ai résolu, » quoique jamais elle ne le fasse pour m'exhorter à rien entreprendre. C'est elle qui » s'est toujours opposée à moi, quand j'ai » voulu m'ingérer dans les affaires de la république; et elle s'y est opposée fort à » propos, puisqu'il y a long-temps que je » ne serois plus en vie, si je m'étois mêlé » des affaires de l'Etat, et je n'aurois rien » avancé, ni pour vous ni pour moi. Ne » vous fâchez pas, je vous prie, si je ne » vous déguise rien : tout homme qui voudra s'opposer franchement et généreuse» ment à tout un peuple, soit à vous ou à » d'autres, et qui se mettra en tête d'empêcher qu'il ne se commette des iniquités » dans la ville, ne le fera jamais impuné» ment. Il faut de toute nécessité que celui » qui a dessein de combattre pour la justice, » pour peu qu'il veuille vivre, demeure » simple particulier, et qu'il ne soit pas » homme public ». Socrate en donne des exemples pris de lui-même, soit comme nous l'avons rapporté (1) du temps qu'il

(1) Ci-dessus, p. 160 et suiv.

étoit sénateur, soit à l'époque de la domination des trente tyrans.

Dans un autre endroit, prévenant le reproche qu'on pourroit lui faire de n'avoir pas suivi l'exemple de tant d'autres accusés, qui, ayant toujours passé pour de grands personnages, supérieurs aux autres en sagesse et en vertu, s'étoient cependant laissé entraîner à des choses d'une bassesse étonnante, quand on les avoit appelés en justice, conjurant, suppliant leurs juges avec larmes, faisant apporter leurs enfans pour exciter plus de pitié, faisant venir tous leurs parens, tous leurs amis; Socrate plus ferme qu'eux, dit à ses accusateurs et à ceux qui devoient décider de son sort :

« Je suis né comme les autres hommes; » j'ai des parens; j'ai trois fils, dont l'aîné » est encore jeune, et les autres sont fort » petits; et cependant je ne les ferai pas » amener ici pour vous engager à m'absou- » dre à leur considération.

» Pourquoi ne le ferai-je pas? ce n'est ni » par une opiniâtreté superbe, ni par aucun » mépris que j'aie pour vous; mais c'est » pour votre honneur et pour celui de toute

» la

» la ville. Car il ne me semble ni beau ni
» honnête, tant pour vous que pour moi,
» d'user de ces sortes de moyens, à l'âge
» que j'ai et avec toute ma réputation,
» vraie ou fausse; car il suffit que ce soit
» une opinion généralement reçue que So-
» crate ait quelque avantage sur la plupart
» des hommes..... Agir comme on se le
» permet ordinairement, et surtout ceux
» qui jouissent d'une grande considération
» parmi vous, c'est faire un très-grand af-
» front à votre ville; c'est donner lieu aux
» étrangers de penser que, parmi les Athé-
» niens, ceux qui ont le plus de vertu, et
» que tous les autres choisissent préférable-
» ment à eux-mêmes pour les élever aux
» honneurs et aux dignités, ne diffèrent, en
» aucune façon, des moindres femmes....

» Mais sans parler de la vraie gloire, qui
» est si fort blessée d'une telle indignité, il
» ne me paroît pas juste de prier son juge,
» ni de se faire absoudre par des supplica-
» tions. Il faut se bien convaincre de cette
» vérité, que le juge n'est pas assis sur son
» siége, pour faire plaisir, en violant la loi.
» C'est ainsi qu'il l'a juré par un serment qui

» doit être inviolable. Il n'est point en son » pouvoir de faire grâce à qui il lui plaît : » il est obligé de faire justice. Il ne faut » donc pas que vous preniez l'habitude du » parjure, et vous ne devez pas vous y » laisser accoutumer; sinon, les uns et les » autres nous blesserions également la jus- » tice et la religion, et nous deviendrions » tous également coupables. Ainsi, n'atten- » dez pas de moi, Athéniens, que j'aie re- » cours, pour vous fléchir, à des choses que » je ne crois ni justes, ni honnêtes, ni pieu- » ses, et que par-là je vous force ainsi à » violer votre serment : c'est alors que je » prouverois, contre moi-même, que je ne » crois point de dieux; mais il s'en faut bien » que je pense ainsi. Je suis plus persuadé » de leur existence que mes accusateurs, et » je le suis tellement, que je m'abandonne » à vous et à Dieu, afin que vous me jugiez » comme vous le trouverez le meilleur et » pour vous et pour moi (1) ».

Dans tout ce que dit Socrate à ses juges, il ne dément point son égalité d'ame et sa

(1) Plat. Apol.

noble fermeté. Son air, son geste, son visage, ne sentoient point l'accusé. On l'eût pris pour le maître de ses juges, au ton dont il leur parloit (1). Cette contenance si ferme aigrit les esprits. Il fut condamné à la pluralité de trente-trois voix; et si Anytus et Licon ne se fussent levés pour l'accuser, Mélitus auroit perdu mille drachmes (2), que le dénonciateur devoit payer dans le cas où il n'auroit pas pour lui la moitié des suffrages et un cinquième en sus (3).

Le jugement ayant été prononcé, Socrate reprit la parole. Il se félicita de n'avoir pas encore un plus grand nombre de boules contre lui; et comme la loi permettoit à l'accusé, lorsque l'accusateur demandoit qu'il fût condamné à mort, de commuer lui-même la peine, en choisissant l'une de ces trois choses, une prison perpétuelle, une amende, ou l'exil, Socrate dit à ses juges: « Mélitus me juge donc digne de mort; à la » bonne heure: et moi, de quelle peine me

(1) Cic. de Orat. n. 231.
(2) 900 liv.
(3) Plat. Apol.

» jugerai-je digne ? Athéniens, vous verrez » clairement que je ne choisis que ce que » je mérite. A quoi en effet vais-je me con- » damner, pour n'avoir pas tenu secret ce » que j'ai appris de bon toute ma vie; pour » avoir négligé ce que les autres recherchent » avec tant d'empressement, les richesses, » les emplois, les dignités; pour n'être ja- » mais entré dans aucune faction, dans au- » cune cabale, comme il n'est que trop or- » dinaire dans cette ville; pour n'avoir voulu » prendre aucune profession, aucun état, » où je pusse travailler en même temps » pour votre utilité et pour la mienne ; » n'ayant jamais eu d'autre but que celui de » me tenir continuellement à portée de vous » procurer, à chacun en particulier, le plus » grand de tous les biens, en vous persua- » dant de n'avoir soin d'aucune des choses » qui sont à vous, avant que de prendre soin » de vous-mêmes, de manière à vous ren- » dre très-sages et très-parfaits ?

» Après tous ces crimes, de quoi suis-je » donc digne ? d'un grand bien, sans doute, » si vous proportionnez la récompense au » mérite, et d'un bien qui puisse convenir à

» un homme tel que moi. Eh ! qu'est-ce qui
» convient à un pauvre qui est votre bien-
» faiteur, et qui a besoin d'un grand loisir
» pour ne l'employer qu'à vous exciter,
» qu'à vous exhorter? Rien ne lui convient
» tant, Athéniens, que d'être nourri dans
» le prytanée. Cela lui est dû à bien plus
» juste titre qu'à ceux qui ont remporté le
» prix des courses de chevaux et de chariots
» aux jeux olympiques. Ceux-ci font seule-
» ment que vous paroissez heureux; et moi
» je vous rends heureux en effet par mes
» leçons. D'ailleurs ils n'ont pas besoin de
» ce secours; et moi, j'en ai besoin. S'il faut
» donc, dans la justice, m'adjuger un prix
» digne de moi; telle est la récompense que
» je mérite, celle d'être nourri aux dépens
» du public.

» Mais me dira-t-on peut-être: *Socrate,*
» *ne pourras-tu te tenir en repos et garder*
» *le silence?*... Non je ne le puis. Le plus
» grand bien de l'homme, c'est de parler de
» la vertu tous les jours de sa vie, et de
» s'entretenir de toutes les autres choses
» dont vous m'avez entendu converser avec
» vous, soit en m'examinant moi-même,

» soit en faisant cet examen avec es autres ; » *car une vie sans examen n'est pas une vie...*

» Dans la vérité, si j'étois riche, je me » condamnerois à une amende telle que je » pourrois la payer ; mais je ne suis pas en » état de le faire, à moins que vous ne vou- » liez que l'amende soit proportionnée à mon » indigence ; et je pourrois en ce cas vous » payer une mine d'argent (1). Il est vrai » que Platon que voilà, Criton, Critobule » et Apollodore, veulent que je la pousse à » trente mines (2), dont ils répondent. Je me » condamne donc à trente mines (3) ; et voilà » mes cautions qui sont très-solvables ».

Socrate s'étant soumis lui-même à l'amende, les juges délibérèrent ; et plus irrités

---

(1) Ou 100 drachmes, 90 liv.

(2) Ou 3000 drachmes, 2700 liv.

(3) Ceci prouve contre M. Dacier, dans une note de sa traduction de l'Apologie de Socrate, par Platon, que ce n'étoit point s'avouer coupable que de choisir l'une des trois choses, dans laquelle la loi permettoit à l'accusé de commuer lui-même la peine de mort prononcée contre lui par ses juges.

que jamais de la première demande qu'il avoit faite d'être nourri dans le prytanée aux dépens du public, ils le condamnèrent irrévocablement à la mort. La sentence étant portée, Socrate parla encore quelque temps. Il s'adressa d'abord à ceux de ses juges qui avoient prononcé sa condamnation, et leur fit sentir l'opprobre dont ils se couvroient, eux et la ville d'Athènes, pour avoir fait mourir celui qui généralement étoit regardé comme sage.

« Je n'aurois pas manqué, leur dit-il, » de paroles persuasives et de tout autres » moyens, si j'avois voulu les employer. » Ç'auroit été sans doute une grande satis- » faction pour vous de me voir lamenter, » soupirer, pleurer, et faire toutes les autres » bassesses que vous voyez faire tous les » jours à ceux qui se trouvent dans la même » situation que moi; et toutefois après votre » arrêt, je ne me repens pas de n'avoir pas » commis de telles indignités. On trouve » mille moyens pour se soustraire à la mort, » quand on est résolu de tout dire et de tout » faire. *Ce n'est pas là ce qui est difficile*, » Athéniens, *que d'éviter la mort; mais il*

» *l'est beaucoup d'éviter la honte.* Elle vient » plus rapidement encore; et déjà de son » pas léger elle atteint mes accusateurs. Je » vais être livré à la mort par votre ordre, » et ceux-là vont être livrés à l'infamie par » l'ordre de la vérité. Pour moi, je suis con- » tent de mon arrêt; ils le sont aussi du » leur. C'est ainsi que cela devoit être; et » ce partage ne pouvoit être ni mieux ni » plus justement fait.

» Après cela, je vais vous prédire ce qui » vous arrivera, à vous qui m'avez con- » damné; car c'est lorsque la mort approche, » que les hommes ont les lumières les plus » sûres et les plus capables de leur dévoiler » l'avenir. Vous ne m'aurez pas plutôt fait » mourir, que la vengeance divine vous » poursuivra et vous traitera bien plus cruel- » lement que vous ne m'avez traité. En » vous défaisant de moi, vous n'avez cher- » ché qu'à vous délivrer d'un censeur im- » portun; il s'en élevera contre vous un » plus grand nombre, qui étoient retenus » par ma présence, et que vous n'aperceviez » pas. Si vous pensez qu'il n'y avoit qu'à tuer » les gens, pour contenir les autres hommes

» et pour les empêcher de vous reprocher » que vous vivez mal, vous vous trompez.

» Cette manière de se délivrer de ses » censeurs n'est ni honnête ni possible. » Celle qui est en même temps très-hon- » nête et très-facile, c'est, non de fermer » la bouche aux hommes, mais de se ren- » dre meilleur. Cela suffit pour ceux qui » m'ont condamné ».

Socrate s'adresse ensuite à ceux qui l'ont absous par leurs suffrages.

« La voix divine, leur dit-il, qui m'a- » vertissoit si souvent, et qui, dans les » moindres occasions, ne manquoit jamais » de me détourner de ce que j'allois en- » treprendre, et qui ne m'étoit pas bon, » aujourd'hui qu'il m'arrive ce que vous » voyez, et que la plupart des hommes » prennent pour le plus grand de tous les » maux, ne m'a donné aucun signe, ni ce » matin quand je suis sorti de ma maison, » ni lorsque je suis monté à cette chambre; » ni lorsque j'ai commencé à vous parler. » Cependant il m'est arrivé très-souvent » qu'elle m'a interrompu et détourné au mi- » lieu de mes discours; et aujourd'hui elle

» ne s'est opposée à moi en quoi que ce » soit que j'aie pu dire ou faire; qu'est-ce que » cela peut signifier? Il y a toute apparence » que ce qui m'arrive est un fort grand bien; » car nous nous trompons tous, sans doute, » si nous pensons que la mort soit un mal. » En voici une preuve bien évidente; c'est » que si je n'avois pas dû me procurer au- » jourd'hui quelque bien, le Dieu qui a soin » de moi n'auroit pas manqué de m'en aver- » tir à son ordinaire ».

Socrate examine après cela, si, pour les gens de bien, car c'est ici d'eux seuls qu'il veut parler, la mort est en effet un vrai bien. S'accommodant d'abord à l'opinion de ceux qui vouloient qu'elle ne fût autre chose qu'une privation de sentiment, il ne la leur fait envisager dès-lors, que comme un paisible sommeil, qui nous affranchit de toutes les peines de la vie. Mais ensuite, revenant au sentiment qui étoit véritablement le sien, et qu'il enseignoit à ses disciples, c'est-à-dire, que la mort est un passage de ce lieu dans un autre, où les hommes vertueux recevront la récompense qu'ils auront méritée; car pour les impies, il ensei-

gnoit également (1), qu'ils souffriroient dans l'autre vie des supplices éternels : « Quel » heureux changement n'est-ce pas, dit-il, » de se trouver devant les véritables juges, » qui administrent la justice avec tant d'é- » quité, de pouvoir s'entretenir avec les » grands hommes, de pouvoir interroger » tous ces sages qui sont plus heureux que » nous en toutes choses, et qui jouissent de » l'immortalité? Vous ne devez donc, ajoute- » t-il, concevoir que de bonnes espérances » sur la mort ; persuadés de cette vérité » constante, qu'*il n'y a aucun mal pour un* » *homme de bien, ni pendant sa vie ni* » *après sa mort, et que les dieux ont soin* » *de ce qui le regarde* ».

Il finit par recommander ses enfans à tous ceux qui sont présens, et par les conjurer, « que s'ils voient qu'ils préfèrent les » richesses à la vertu, et qu'ils se croient » quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, » ils ne manquent pas de les bien reprendre, » de leur faire honte de ce qu'ils ne s'appli- » quent pas aux choses qui méritent tous

(1) Plat. in Phæd.

» leurs soins, et par-là même d'en user à » leur égard, comme il en a usé à l'égard » de ses concitoyens (1) ».

Leur ayant ainsi donné à tous les plus belles leçons dans ces instans où l'homme se montre tout entier ce qu'il est, ainsi qu'il n'avoit cessé de leur en donner pendant tout le cours de sa vie, il prit, avec un air de sérénité et de contentement, le chemin de sa prison. Apollodore, l'un de ses amis et de ses disciples, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent, *Voudriez-vous*, lui dit-il, en souriant, *que je mourusse coupable?* Voyant ses autres disciples qui l'accompagnoient, fondre en larmes autour de lui; « Ne savez-» vous donc pas, leur dit-il, que dès le pre-» mier moment de ma vie, la nature m'a-» voit condamné à mourir? Si la mort m'en-» levoit de grands biens, il y auroit pour » moi et pour les miens quelque sujet de » pleurer; mais si elle ne fait que prévenir » pour moi bien des maux, ils doivent se » réjouir de mon bonheur (2) ».

(1) Plat. in Apol.
(2) Xenoph. Apol.

Anytus se trouvant sur son passage, « Voyez, dit-il à ses amis, comme il est » fier de son triomphe; il ne sait pas que » la victoire reste toujours à l'homme ver- » tueux (1).

Plutarque a conservé un autre mot de Socrate, que nous avons déjà vu en substance plus haut, qui concerne encore plus ses juges que ses accusateurs, et qui montre comme tant d'autres de ses discours, qu'il rapportoit tout à l'ame et non au corps : *Anytus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal* (2).

Socrate reçut des visites fréquentes de ses disciples dans sa prison, où il demeura trente jours; l'arrêt de sa condamnation ayant été prononcé le lendemain de celui où le prêtre d'Apollon avoit mis une couronne sur la poupe du vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans dans l'île de Délos, pour y faire quelques sacrifices, et étant défendu par la loi de faire mourir

(1) Xenoph. Apol.
(2) Plat. Anim. tranquil.

personne dans la ville, jusqu'à ce que le vaisseau fût de retour (1).

La veille du jour où il devoit arriver, Criton, son intime ami, se rendit de grand matin à la prison (2). Il le trouva dormant du sommeil le plus paisible; et dès qu'il fut éveillé, il employa les plus fortes raisons et les plus vives instances pour l'engager à profiter, la nuit suivante, des moyens sûrs qu'on lui avoit ménagés pour s'évader, le geolier même étant gagné, et pour passer en Thessalie, où on lui garantissoit une retraite honorable et une vie tranquille. Criton lui représenta qu'il ne pouvoit se refuser à ses prières, aux prières de tous ceux qui lui étoient dévoués, à celles même des étrangers qui avoient apporté des sommes considérables pour son évasion, sans trahir sa propre cause, jusque dans l'opinion publique, qui le blâmoit déjà de s'y être si mal pris pour la défendre; ses amis qui perdroient en lui ce qu'ils avoient de plus cher, et auxquels on reprocheroit de n'avoir pas

(1) Plat. in Phæd.

(2) Plat. in Crit.

sacrifié tous leurs biens pour lui sauver la vie ; ses concitoyens auxquels il étoit de sa bonté et de sa justice d'épargner le crime qu'ils alloient consommer ; ses enfans, que, si jeunes encore, il laisseroit dans la plus affreuse indigence.

Socrate commença par lui demander s'il connoissoit hors de l'Attique un lieu où l'on pût être exempt de mourir (1). Ce sage exige ensuite qu'ils réfléchissent mûrement, l'un et l'autre, pour bien juger s'ils doivent faire ce que Criton propose, ou s'ils ne le doivent pas (2).

« Je suis accoutumé, lui dit-il, à ne me rendre qu'aux raisons qui me paroissent les plus justes, après que je les ai bien examinées. Si nous n'avons donc, dans cette occasion, des raisons plus fortes, soyez très-persuadé que je ne me rendrai point, quand bien même toute la puissance du peuple s'armeroit contre moi, et que pour m'épouvanter comme un enfant elle m'accableroit de nouvelles chaînes, me menace-

(1) Xenoph. Apol.
(2) Plat. in Crit.

roit de me priver des plus grands biens, et me feroit souffrir la mort la plus cruelle ».

Pour procéder avec équité dans cet examen, il considère, relativement à tout ce que Criton lui avoit dit des jugemens défavorables qu'on porteroit contre Socrate et contre ses amis, ce qu'on doit penser des opinions, et quelles sont celles qui doivent nous servir de règles; si ce sont les opinions fausses ou les opinions saines et conformes à la véritable sagesse; si c'est l'opinion de la multitude ou celle de l'homme instruit et conduit par des lumières pures et des principes solides.

« Réfléchissez bien, je vous prie, dit-il ensuite, et répondez-moi : Si, en suivant l'opinion des ignorans, nous détruisons ce qui ne se conserve en nous que par la santé, et qui se corrompt par la maladie, tel que notre corps, pourrons-nous vivre après que cela aura été corrompu »? Non, assurément, repart Criton. « Mais peut-on vivre, poursuit Socrate, après la corruption de ce qui n'a de salut que par la justice, et que l'injustice seule détruit; ou croyons-nous moindre que le corps cet être que la justice ou

l'injustice ont pour objet »? Non, sans doute. « *Nous ne devons donc pas*, mon cher Criton, *nous en rapporter à l'opinion du grand nombre, mais à la décision de celui qui discerne le juste de l'injuste, et qui n'est autre que la vérité même.* — Mais le peuple a le pouvoir de nous faire mourir. — Cela est vrai, mon cher Criton; et toutefois cela ne change pas la nature des choses, qui demeure toujours la même; car prenez bien garde; *ne reste-t-il pas toujours comme une vérité constante dans votre esprit, qu'il ne faut pas tant souhaiter de vivre que de bien vivre? et bien vivre, qu'est-ce autre chose que vivre honnêtement et justement?*

Examinons donc, avant toutes choses, s'il y a de la justice ou de l'injustice, que je sorte d'ici sans la permission des Athéniens. Si cela est juste, il faut faire tous nos efforts pour y réussir. Si, au contraire cela est injuste, il faut en abandonner le dessein. Car, pour toutes ces considérations que vous m'avez alléguées, ne sont-ce pas des considérations de cette vile populace qui fait mourir sans raison, et qui voudroit

ensuite faire revivre de même, s'il lui étoit possible. Pour nous, qui pensons d'une autre manière,... voyons si vous avez quelque chose à reprendre à ce que je vais dire, et exposez-le, afin que je me rende; sinon, ne me pressez pas davantage de sortir d'ici malgré les Athéniens. Je serois assurément très-ravi que vous pussiez me persuader de le faire; mais je ne le ferai pas sans cette intime persuasion..... Nous sommes déjà convenus qu'il ne falloit faire d'injustice en aucune manière. Il ne faut pas même en faire à ceux qui nous en font, quoique le peuple croie que cela soit permis; ni faire le moindre mal à qui que ce soit, quelque chose qu'il vous ait faite, ce dont si peu de Grecs néanmoins tombent d'accord; ni repousser le mal par le mal, à plus forte raison ne point en faire à ceux qui ne le méritent pas. Ces principes une fois reçus entre nous, supposons que lorsque nous nous disposerons à fuir, les lois et la république viennent se présenter en corps devant nous, et qu'elles nous disent : Socrate, qu'allez-vous faire? Exécuter l'entreprise que vous tramez, qu'est-ce autre chose, que ruiner en-

tièrement la république et les lois? croyez-vous qu'une ville subsiste, après que la justice, non-seulement n'y a plus de force, mais qu'elle a été même corrompue, renversée, foulée aux pieds par des particuliers?

« Répondrons-nous que la république nous a fait injustice, et qu'elle n'a pas bien jugé?

» A cela, que diront les lois? n'est-il pas vrai, Socrate, que nous sommes convenus, vous et moi, de nous soumettre au jugement de la république. Quel sujet de plainte, après tout, avez-vous contr'elle et contre nous, qui puisse vous laisser oublier ce que vous nous devez, au point de faire tous vos efforts pour nous détruire? Ne vous avons-nous pas fait naître? n'est-ce pas par notre moyen et par les lois que nous avons établies sur le mariage, que votre père épousa celle qui vous a mis au jour, qu'il vous a donné l'éducation que vous avez reçue, et qu'il vous a formé aux exercices que nous avons jugé contribuer le plus à l'avantage commun des citoyens? Cela étant, oseriez-vous soutenir que vous n'êtes pas notre enfant, notre nourrisson, notre sujet? et si vous

l'êtes, pensez-vous avoir même droit que nous? Croyez-vous que ce droit que vous ne pourriez pas avoir contre un père ou contre un maître, de lui rendre mal pour mal, injure pour injure, vous l'auriez contre votre patrie et contre les lois, de manière que si nous tâchions de vous perdre, vous fussiez autorisé à faire en sorte de nous prévenir et de perdre les lois et votre patrie? Appelleriez-vous cette action une action juste, vous qui êtes sincèrement attaché à la vertu? Ignorez-vous que la patrie est plus considérable et d'une bien plus haute importance, qu'elle est bien plus digne de respect et de vénération devant les dieux et devant les hommes, que père et mère et que tous les parens ensemble; qu'il faut honorer sa patrie, lui céder, et la ménager plus qu'un père, lorsqu'elle est en colère; qu'il faut ou la ramener par vos conseils, ou obéir à ses commandemens, et souffrir sans murmurer tout ce qu'elle vous ordonnera, la prison, les chaînes, la mort? Il faut se soumettre à tout sans balancer, sans prétendre secouer le joug, sans reculer ni quitter son poste, sans

cesser jamais d'être aux ordres de sa patrie, et toutefois de la conseiller, selon ce qui est raisonnable. Si c'est une impiété de faire violence à son père ou à sa mère, c'en est une beaucoup plus grande de la faire à sa patrie ».

Criton avoua qu'il ne pouvoit rien opposer au langage que Socrate faisoit tenir aux lois et à la république.

« Elles pourroient continuer, reprit Socrate, en disant : Après vous avoir fait naître, vous avoir nourri dans notre sein, vous avoir élevé, et lorsque nous vous faisions encore, dans le cours de votre vie, tout le bien dont nous sommes capables, nous n'avons pas laissé de publier qu'il étoit permis à chaque particulier, après qu'il auroit bien examiné les lois et les coutumes de la république, s'il n'y trouvoit pas son compte, de se retirer où il lui plairoit avec tout son bien; mais aussi, dès qu'instruit, comme il l'est, de ces dispositions de la loi et de la police que nous faisons exercer dans la république, s'il demeure au milieu d'elle, nous disons qu'il s'est obligé, par le fait, à suivre tout ce que nous avons droit

de lui commander, et qu'il est injuste, s'il nous désobéit.

» Vous, Socrate, en particulier, si vous le faites, me diroient-elles, vous êtes plus coupable que tout autre. Personne n'a donné plus que vous des marques de sa soumission aux conditions que nous avons établies. A l'exception des expéditions militaires, vous n'êtes sorti d'Athènes qu'une fois, pour voir les jeux de l'isthme (1); vous n'avez pas eu la curiosité de voyager et de voir d'autres villes; vous avez toujours témoigné que vous étiez content de vivre selon nos maximes. Dans votre propre affaire, vous pouviez être seulement condamné à l'exil, si vous l'eussiez voulu, et faire alors, du consentement de la république, ce que vous tâchez de faire aujourd'hui sans sa permission; mais vous fîtes le fier, comme n'étant pas fâché, quant même il faudroit mourir; et vous préférâtes, ce sont vos termes, la mort à l'exil.

(1) Qui se célébroient tous les trois ans dans l'Isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune.

Maintenant vous n'avez aucun respect pour ces belles paroles; vous ne vous souciez plus des lois, puisque vous voulez les renverser; vous faites ce que feroit le plus vil esclave, en tâchant de vous sauver contre les conditions du traité que vous avez signé, et que vous avez gardé pendant le cours de soixante-dix années. Vous serez donc la risée de vos concitoyens; et dans quelle ville bien policée vous retirerez-vous où vous obteniez les suffrages et l'estime de ceux qui auront de l'amour pour leur république? Vous les confirmerez tous dans la bonne opinion qu'ils ont de vos juges, et vous leur ferez approuver la sentence qui a été prononcée contre vous; car tout corrupteur des lois passera toujours facilement pour corrupteur de la jeunesse et du peuple. Vous aurez de plus exposé vos amis au danger, ou d'être privés de leur patrie, ou de perdre leurs biens. Quant à vos enfans, sera-ce en Thessalie que vous les éleverez, et n'avez-vous pas d'autre bien à leur faire que de les rendre étrangers à leurs concitoyens? Si, au contraire, vous en laissez le soin à vos amis, ne le prendront-ils

pas encore plus vivement après votre mort, et ne leur rendront-ils pas tous les services dont ils sont capables? *Ne faites pas, après tout, tant d'état de vos enfans, de votre vie, et de quelque chose que ce puisse être, que de la justice*, afin que quand vous serez arrivé devant le tribunal de Pluton, vous ayez de quoi vous défendre devant vos juges. Car ne vous y trompez pas, si vous faites ce que vous conseille Criton, vous ne rendez votre cause et celle des vôtres ni meilleure, ni plus juste, ni plus sainte, soit ici pendant votre vie, soit là-bas après votre mort ».

Criton ne trouvant rien à répliquer, Socrate lui dit, en terminant cet entretien : « Demeurez donc en repos, et *passons cou-* » *rageusement par-là, puisque c'est par-là* » *que Dieu nous conduit, et qu'il nous ap-* » *pelle* (1) ».

J'aurois voulu, mon fils, abréger plus que je ne l'ai fait, ce beau morceau; mais il m'a paru renfermer de si utiles et de si importantes vérités, que je me serois re-

(1) Plat. in Crit.

proché

proché de ne pas vous offrir, dans leur ensemble, tout ce qu'elles ont de plus frappant dans la bouche d'un philosophe païen, et de plus digne de vos réflexions. Il en sera de même de ce que renferme le dialogue de Platon, qui a pour titre le *Phédon*, ou *de l'immortalité de l'ame*.

Phédon étoit un des disciples de Socrate; et dans ce dialogue, il raconte à Echécratès tout ce qui a accompagné la mort de son maître, ainsi que les derniers entretiens de ce sage, qui l'ont précédée.

Le deuxième jour après sa conversation avec Criton, qui étoit le lendemain de l'arrivée du vaisseau qu'on avoit envoyé à Délos, les amis de Socrate se rendirent plus matin que de coutume à la prison, ainsi qu'ils en étoient convenus entr'eux la veille. Le geolier sortit pour les prier d'attendre un peu, parce que les onze magistrats chargés du soin de faire exécuter la sentence des juges étoient actuellement occupés à faire ôter à Socrate les chaînes dont il étoit lié, et à lui annoncer sa mort prochaine. Il revint presqu'aussitôt, et les introduisit auprès de Socrate. Ils trouvèrent Xanthippe à ses

côtés, et tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, *Socrate*, s'écria-t-elle, avec tous les accens de la douleur et du désespoir, *vos amis vous voient aujourd'hui pour la dernière fois.* Socrate, tournant les yeux sur Criton, lui dit: *Qu'on emmène cette femme chez elle.* On l'arracha de ces lieux, faisant retentir l'air de ses cris et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples plus rempli de patience et de courage; ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Criton cependant lui fit observer que la vivacité de ses entretiens nuiroit à l'effet de la ciguë, et que celui qui devoit lui donner le poison en faisoit faire la remarque depuis long-temps, parce qu'il seroit obligé de réitérer plusieurs fois la dose (1). Eh! laissez-le dire, répondit So-

(1) C'étoit à l'exécuteur à fournir la ciguë, dont la livre, qui formoit la prise, coûtoit douze drachmes..... On peut voir dans Plutarque la mort de Phocion, qui fut obligé de payer à l'exécuteur sa dose de ciguë. *Note de M. Dacier.*

crate, qu'il fasse seulement son métier, et qu'il prépare deux prises de ce poison, et trois, s'il est nécessaire.

L'entretien de Socrate et de ses amis avoit déjà roulé sur quelques sujets qui les avoient intéressés. L'un d'eux avoit demandé d'abord à Socrate ce qui avoit pu le déterminer à s'occuper de poésie dans la prison, à composer un hymne à Apollon, et à mettre en vers quelques-unes des fables d'Esope, lui qui n'avoit jamais fait des vers auparavant. « C'est, lui avoit-il répondu, parce que toute ma vie, j'ai eu des songes, qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, m'avoient toujours recommandé la même chose : Socrate, *exercez-vous à la musique*. J'avois toujours pris cet ordre pour une simple exhortation à continuer de vivre comme j'avois vécu, et de m'avancer dans l'étude de la *sagesse*, qui formoit toute mon occupation; *et qui est la musique la plus parfaite*»; par où Socrate vouloit faire entendre qu'il n'y en a pas de plus belle que celle qu'offre une suite d'actions bien ordonnées, une vie entière que la sagesse met toujours d'accord avec elle-

même. « Mais, depuis mon jugement, continue Socrate, la fête d'Apollon ayant retardé ma mort, j'ai pensé que, peut-être, ces songes m'ordonnoient-ils de m'exercer à cette musique populaire et commune que forme le rythme dans la poésie; et qu'avant que de sortir de ce monde, il y avoit plus de sûreté à se sanctifier en obéissant aux dieux, et en essayant de faire des vers, qu'à leur désobéir ».

La conversation tomba ensuite sur le désir qu'un vrai sage doit avoir de la mort, sans que pour cela il lui soit libre d'avancer ses jours. « Car c'est-là, dit Socrate, une chose, qui, par sa nature, ne change jamais, comme le font tant d'autres choses, qui changent réellement selon les coutumes; au lieu que celle-là ne varie en aucune occasion, non pas même pour ceux à qui la mort seroit meilleure que la vie. On nous dit tous les jours en effet, dans les cérémonies et les mystères, *que Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission*. Mais on peut mettre encore cette vérité plus à notre portée : car rien n'est

plus facile à comprendre, ni mieux dit que ceci : *Que les dieux ont soin des hommes, et que les hommes sont une des possessions des dieux ;* d'où il est aisé de conclure, qu'il est contre la justice que nous leur devons de se donner la mort à soi-même, et qu'il faut attendre que Dieu nous envoie un ordre formel de sortir de la vie, comme celui qu'il m'envoie présentement ».

Cela me paroît très-raisonnable, dit Cébès, un des amis de Socrate : mais comment accorder ce que vous disiez en premier lieu, du désir qu'un vrai sage doit avoir de la mort, avec ce que vous venez de dire ensuite, que les dieux prennent soin des hommes, et que les hommes sont une des possessions des dieux? Peut-on souhaiter, si l'on est vraiment sage, de sortir de la domination, de la tutelle de si bons maîtres, et d'une vie où des êtres si parfaits, et les meilleurs gouverneurs du monde, veulent bien avoir soin de nous?

« J'avoue, répondit Socrate, que si je ne croyois pas trouver, dans l'autre vie, des dieux aussi bons et aussi sages, et des hommes beaucoup plus gens de bien que nous;

si je n'espérois pas arriver à l'assemblée des justes, j'aurois tort de n'être pas fâché de mourir.... Mais souffrez que j'explique devant vous les raisons qui me persuadent qu'un homme, qui a vieilli dans la recherche de la sagesse, doit mourir avec beaucoup de courage, et avec une ferme espérance qu'il jouira dans l'autre vie d'une félicité qui ne se trouve pas dans la vie qu'il mène ici bas ».

La raison qu'apporte d'abord Socrate peut se réduire, en dernière analyse, à celle-ci : L'homme a un désir naturel de connoître la vérité ; et plus son esprit s'étend et se développe par l'exercice de ses facultés, plus aussi ce désir s'accroît et s'étend à l'infini. Il ne peut être satisfait ici bas ; et Socrate en assigne les causes les plus sensibles et les plus frappantes : on ne peut donc qu'attendre avec fondement un autre état de vie, où ce désir sera rempli, où le voile qui nous déroboit la vérité sera levé, où les obstacles qui nous empêchent de la bien connoître n'existeront plus ; et ce nouvel état pour notre ame, le sage doit y aspirer de toutes ses forces, et ne cesser de s'y préparer.

Reprenons de suite, d'après cette analyse, les paroles de Socrate dans ce qu'elles nous offrent de plus intéressant : eh quel objet, mon fils, dans la grande histoire de l'esprit humain, sans laquelle toute autre histoire est sans ame et sans vie, seroit plus digne de nous arrêter? Il faut d'ailleurs en convenir, tous ces entretiens de Socrate sont, pour tout être qui pense, une mine riche et féconde, qu'on ne sauroit assez creuser.

« Les véritables philosophes, dit Socrate, ne travaillent toute leur vie qu'à apprendre à mourir. Il seroit donc d'un ridicule extrême qu'ayant couru sans relâche vers cette unique fin, ils reculassent et la craignissent, quand elle se présente à eux, et qu'ils sont en état de l'obtenir après une si longue et si pénible recherche.

» Ce qu'on appelle la mort, ne consiste-t-il pas dans la séparation de l'ame et du corps, de manière que le corps demeure seul d'un côté, et que l'ame existe seule de l'autre.

» Vous paroît-il qu'un vrai sage recherche ce qu'on appelle des voluptés, qu'il

fasse aucun cas de tout ce qui regarde le soin du corps, des beaux habillemens, et de tout ce qui ne sert qu'à le parer? Ne croyez-vous pas qu'il méprise ces choses; toutes les fois que la nécessité ne le force pas d'en faire usage? Ne vous paroît-il pas, en un mot, que toute l'occupation d'un vrai philosophe n'a nullement le corps pour objet, qu'au contraire il ne travaille qu'à s'en séparer, pour ne s'occuper que de son ame; qu'il s'étudie, plus particulièrement que les autres hommes, à la rendre libre, et à la détacher de tout commerce avec le corps?

» Comment en effet s'acquiert la sagesse? est-ce par la vue, par l'ouie, par les autres sens, et leur déposition est-elle fidèle? (à moins, selon l'idée de Socrate, que l'intelligence, que la raison ne les rectifie et n'en règle l'usage).

» En quel temps donc est-ce que l'ame trouve la vérité? Pendant qu'elle la cherche avec le corps, nous voyons clairement que ce corps la trompe et l'induit en erreur. N'est-ce pas, surtout, par le raisonnement qu'elle découvre ces vérités qu'elle désire connoître, et ne raisonne-t-elle pas mieux

que jamais, lorsqu'elle n'est troublée ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par la douleur, ni par la volupté, et que renfermée en elle-même, et laissant là le corps, sans avoir avec lui d'autre communication que celle qui (dans l'état présent des choses) lui est absolument nécessaire, elle s'attache à ce qui est vrai en soi, pour le bien saisir?

» C'est dans ces occasions, surtout, que l'ame du philosophe méprise son corps, qu'elle le fuit, et qu'elle cherche à être seule.

» Que dirons-nous, ajoute Socrate, en s'adressant à Simmias, de toutes ces choses qui sont proprement l'objet de l'ame? Dirons-nous, par exemple, que la justice est quelque chose ou qu'elle n'est rien »?

Nous dirons, répond Simmias, que c'est quelque chose assurément. — « Ne le di-» rons-nous pas aussi du bon et du beau »? — Sans doute. — « Or, les avez-vous ja-mais vus, des yeux du corps »? — Non, certes. — « Et par quel autre sens corporel avez-vous jamais touché et connu l'essence de toutes les autres choses, de celles même qui appartiennent au corps, c'est-à-dire,

ce qu'elles sont en elles-mêmes? Est-ce par le moyen du corps qu'on en connoît, d'une manière précise, la vérité? ou plutôt, n'est-il pas certain que celui de nous qui se mettra en état d'examiner le plus exactement qu'il le pourra, et d'approfondir par la pensée ce qu'il veut trouver, parviendra le mieux à le connoître? Et celui-là le fera le plus simplement et le plus purement, qui examinera chaque chose par la pensée seule.... étant libre et dégagé, autant qu'il se peut, de toute la masse du corps, qui ne fait que troubler l'ame, et l'empêche de trouver la sagesse et la vérité.

» De ce principe, ne s'ensuit-il pas nécessairement que les véritables philosophes sont ceux qui, ayant cette opinion, se disent : Voilà un chemin qui pourroit nous égarer avec notre raison dans toutes nos recherches, parce que tant que nous aurons notre corps, et que notre ame sera *embourbée dans une si grande corruption*, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, je veux dire la vérité. Car le corps nous fait naître mille obstacles et mille traverses.... Il nous remplit de folles amours, de désirs,

de craintes, de vaines imaginations, et de mille autres sottises; en sorte qu'il n'y a rien de plus vrai, que ce qu'on dit ordinairement, que *le corps ne nous mène jamais à la sagesse....* Le plus grand de tous nos maux, c'est que, lors même qu'il nous laisse quelque loisir, et que nous nous mettons à méditer, il vient se fourrer là tout d'un coup, au milieu de nos recherches; il nous embarrasse, nous trouble, et nous déconcerte de manière qu'il nous empêche de discerner la vérité....

« S'il est donc impossible de rien connoître purement pendant que nous sommes avec le corps, il faut de deux choses l'une, ou que l'on ne connoisse jamais bien la vérité (pour laquelle cependant nous sentons que nous sommes faits), ou qu'on ne la connoisse qu'après la mort; parce qu'alors l'ame délivrée de ce fardeau du corps, sera toute entière à elle-même : et *pendant que nous serons dans cette vie, nous n'approcherons de la vérité qu'autant que nous nous éloignerons du corps; que nous n'aurons d'autre commerce avec lui que celui qu'exige la nécessité; que nous ne lui permettrons pas*

de nous remplir et de nous infecter de sa corruption naturelle ; et que nous nous conserverons purs de toutes ses souillures, jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne nous délivrer.... Quant à celui qui n'est pas pur, il ne lui est point permis d'atteindre à ce qui est la pureté même.

» Si cela est ainsi, mon cher Simmias, tout homme qui arrivera où je vais présentement, a grand sujet d'espérer, que là, mieux qu'ailleurs, il possédera tout ce que nous cherchons dans cette vie avec tant de peine et de soins ; de sorte que ce voyage, qu'on m'a ordonné, me remplit d'une douce et agréable confiance : et il fera le même effet sur tout homme qui sera persuadé que l'ame doit être purgée pour connoître la vérité. Or, purger l'ame, n'est-ce pas, comme nous l'avons dit, la séparer du corps et l'en dégager comme de ses liens ; ce qui est précisément ce qu'on appelle la mort ?

» Nous avons donc raison de dire que les véritables philosophes, ceux qui méprisent et haïssent leur corps, (en tant qu'il est un obstacle à l'entier accomplissement de leur désir) ne travaillent proprement qu'à

mourir, et que la mort ne leur paroît nullement terrible.... Disons plus encore ; le vrai sage ira avec une grande joie dans les lieux où il pourra jouir de ce qu'il aime, intimement persuadé que nulle autre part il ne rencontrera cette sagesse pure qu'il cherche.

» Au contraire, toutes les fois que vous verrez un homme gémir et reculer, quand il est sur le point de mourir, c'est une marque sûre que c'est un homme qui n'aime point la sagesse, mais qu'il aime son corps, ou les honneurs, ou les richesses, ou tous les trois ensemble ».

De toutes ces réflexions, ne conclurons-nous pas encore, Simmias, que ce qu'on nomme la force, convient particulièrement au vrai philosophe ? La tempérance, qui en fait partie, cette sorte de sagesse qui consiste à ne pas se laisser vaincre par ses désirs, à vivre avec sobriété et avec modestie, n'est-elle pas le propre de ceux qui méprisent leur corps, et qui passent leur vie dans l'étude et la pratique de la vraie philosophie ?

Et premièrement, quant à la force, qu'est-

elle dans les autres hommes, qu'une apparence, qu'un faux semblant de valeur, qui, de même que dans ces fanfarons de bravoure, dont le stupide vulgaire se plaît à répéter avec emphase les prétendus actes de courage, vient uniquement de vaine gloire, de jactance, de respect humain, d'une crainte servile de l'opinion, et dès-lors n'offre plus en effet que petitesse d'esprit, que foiblesse d'ame, et au fond qu'une véritable lâcheté (1).

« En second lieu, n'en est-il pas de même, de ces hommes qu'on regarde comme tempérans, et qui ne le sont, dans le fait, que par intempérance; car ils ne surmontent certaines voluptés que parce qu'ils sont vaincus par d'autres voluptés qui les maîtrisent.

---

(1) Nous nous sommes permis, dans ces deux alinéa, que nous n'avons pas marqué d'un guillemet, de développer le sens de ce que dit Socrate, que ces hommes qu'on appelle forts et vaillans, ne le sont, excepté les vrais philosophes, que par timidité et par crainte.

» Ne nous y trompons pas, mon cher Simmias, ce n'est pas là le droit chemin qui mène à la vertu, que de changer des voluptés pour des voluptés, des tristesses pour des tristesses, des craintes pour des craintes, et de faire comme ceux qui changent une grosse pièce de monnoie pour plusieurs petites. Mais la sagesse est seule la pièce de bon aloi, pour laquelle il faut donner en échange toutes les autres. Avec cette pièce, on achète tout, on a tout, force, tempérance, justice. En un mot, la vertu est toujours vraie, quand elle est avec la sagesse; au lieu que toutes les autres vertus dénuées de la sagesse, et dont on fait des échanges continuels, ne sont que des ombres de vertu. C'est une vertu esclave du vice, et qui n'a rien de solide. La véritable vertu est effectivement et réellement une purgation de toutes nos passions déréglées; et il y a bien de l'apparence que ceux qui ont établi les purifications que nous appelons *télètes*, n'étoient pas des hommes ordinaires, mais de grands et profonds génies, qui, dès les premiers temps, ont voulu nous faire comprendre, sous ces

énigmes, que celui qui arrivera dans l'autre vie sans être purifié, sera précipité dans l'abîme, et que celui qui y arrivera après avoir été expié et purifié, sera reçu dans le séjour des dieux.... Je n'ai rien oublié pour être de ce nombre; et j'y ai travaillé toute ma vie ».

Il s'en faut bien que tout soit lumière dans le reste de cet entretien de Socrate, lorsqu'il en revient à ce qui concerne l'immortalité de l'ame. Cébès lui parle de l'opinion de ces hommes qui s'imaginent, que lorsque l'ame a quitté le corps, elle n'est plus, qu'elle meurt avec lui, que dès le moment qu'elle le quitte, elle s'évanouit comme une vapeur ou comme une fumée qui se dissipe en s'envolant, et qu'elle n'existe plus nulle part (1); tandis, ajoute Cébès,

(1) L'auteur du livre de la Sagesse, comme le remarque M. Dacier, dans une note, a fait parler ainsi les impies : *Notre vie*, disent-ils, *n'est qu'un souffle, et après notre mort, notre ame se perd comme une vapeur, et passe comme un nuage et comme un brouillard que les rayons du soleil dissipent.* Après quoi, il ajoute, que *ceux qui tiennent*

que, si l'ame subsistoit seule, ramassée et recueillie en elle-même, délivrée de tous les maux dont vous avez parlé, il y auroit une grande et belle espérance que tout ce que vous avez dit se trouveroit conforme à la vérité.

Socrate répond à cette opinion, par une autre, bien ancienne, dit-il, selon laquelle les ames, en quittant ce monde, passent dans un autre, d'où elles reviennent dans celui-ci. Il prétend donner de la force à cette opinion, qui tient à celle de la métempsycose, à la transmigration des ames dans d'autres corps, en posant en principe, « que toutes les choses qui ont des contraires naissent de ces contraires, qu'ainsi la vie naît de la mort, que l'ame ne meurt par conséquent que pour revivre; que s'il n'en étoit pas ainsi, et que la mort ne produisît pas la vie, comme la vie produit la mort,

---

ce langage, n'ont attendu aucune récompense de la justice, et n'ont tenu aucun compte de la gloire réservée aux ames saintes : car Dieu a créé l'homme incorruptible, et l'a fait à son image. Sap. c. 2.

tout étant absorbé par elle, seroit bientôt fini et retomberoit dans le néant ».

Il me semble, ajoute-t-il, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités, et que nous ne nous sommes pas trompés quand nous les avons reçues; car il est certain qu'il y a un retour à la vie; il est certain que les vivans naissent des morts; il est certain que les ames des morts existent; et il est certain qu'à ce retour à la vie, les bonnes ames sont mieux et les méchans plus mal ».

Socrate passe de-là à un autre dogme, qu'il ne donne cependant pas pour absolument sûr, comme il paroît par le dialogue de Platon, intitulé le Ménon. Ce dogme est celui de la réminiscence, opinion qu'il trouvoit déjà établie, et qui suppose la création des ames avant le corps. Il prétendoit confirmer ce dogme par une preuve tirée de ce que tous les hommes, disoit-il, s'ils sont bien interrogés, trouvent tout d'eux-mêmes, ce qui supposoit, selon lui, qu'ils le savoient déjà; et ce qui toutefois montre seulement que la raison, bien dirigée, peut être conduite de conséquences en conséquences, à de nouvelles idées qui naissent et sont

une suite des premières. Tout ce qu'il dit ensuite, prouve bien, observe M. Dacier dans une de ses notes, qu'il se fait une réminiscence des choses qu'on a apprises dans ce monde, mais ne prouve pas qu'il s'en fasse une des choses qu'on ait apprises dans un autre monde, qui ait précédé pour nous celui-ci.

La réponse directe à l'opinion qu'objecte Cébès, ne pouvoit se tirer, en premier lieu, que d'une métaphysique plus simple et plus éclairée qu'elle ne l'étoit alors. On a démontré depuis, comme l'a fait en toute rigueur M. de Condillac, par une série de propositions liées étroitement l'une à l'autre (1), qu'indépendamment du sentiment réfléchi et individuel du *moi*, qui constate la simplicité de l'être qui en a la perception, l'opération de l'ame, qui consiste à

(1) Voyez cette démonstration répétée dans plusieurs endroits de son *Cours d'Etudes*, particulièrement t. III, *de l'Art de raisonner*, chap. 3, p. 4 et suivantes. Voyez aussi, t. I, *Leçons préliminaires*, art. IV, et t. IV, *de l'Art de penser*, chap. I.

comparer deux sensations, deux idées, pour en déduire une troisième, qui est le jugement que nous portons de leur convenance ou de leur disconvenance, ne pourroit avoir lieu dans un être composé de parties, tel que le suppose l'objection de Cébès, qui fait évanouir l'ame comme une vapeur, comme une fumée. Dans un tel être, en effet, en laissant à part la divisibilité de la matière à l'infini, ou du moins telle qu'on ne puisse en assigner le terme, une première partie auroit une idée ou une sensation, une seconde partie auroit une autre sensation, une autre idée, sans qu'une troisième, qui ne seroit aussi qu'une molécule, qu'une portion de cet être, pût les avoir à la fois, et se trouver par-là en état de les comparer pour en juger. Prétendre que chacune de ces molécules pourroit réunir en elle seule les idées, les sensations des autres molécules, et ainsi les comparer, ce seroit faire de chacune, séparément, un être simple, pour ne pas diviser de nouveau les sensations et les idées; ce seroit doubler, tripler la même opération, à proportion du nombre de ces molécules; ce seroit

multiplier le sentiment du *moi*, qui est cependant individuel; ce seroit, en un mot, faire deux ou trois ames, ou plus encore, et nous sentons très-bien que nous n'en avons qu'une.

Il auroit fallu, en second lieu, pour achever de répondre à Cébès, lui faire observer que cette ame, quelle que fût sa nature, et en la supposant même contre sa nature, contre son essence, composée de parties, pouvoit sans difficulté, si elle n'avoit pas été créée pour rentrer dans le néant, et rien n'y rentre en effet, pas même la plus petite particule de matière, pouvoit, dis-je, n'éprouver ni dissolution ni anéantissement, et être conservée en entier par celui qui l'a formée; soit qu'il la dégageât tout simplement de ce corps matériel et grossier qui lui sert comme d'enveloppe, de ses organes qui la mettent en correspondance avec tous les objets sensibles; soit, dans le système des pythagoriciens, qu'il la réunît à un autre corps; ou qu'enfin il la réunît dans un autre séjour, à un corps plus subtil et moins assujettissant pour elle; qu'ainsi, en toute hypothèse, la question se réduit

soit, en dernière analyse, à celle-ci : Dieu veut-il dissoudre pour toujours notre ame, en la supposant pour un instant matérielle? et spirituelle, au contraire, et incapable de dissolution, comme elle l'est réellement, veut-il l'anéantir? ou, dans quelque supposition que ce soit, ne veut-il ni l'un ni l'autre?

Or, pour résoudre cette importante question, par les seules lumières naturelles, il suffit de s'arrêter à ces quatre considérations, que nous allons seulement effleurer.

Premièrement, et ceci tient à la preuve que Socrate a déjà apportée, cette ame est douée d'un désir illimité de connoître la vérité; elle la cherche, et veut la trouver partout, jusque dans les erreurs auxquelles elle tient le plus fortement, ou par ignorance, ou par prévention, ou par l'effet de ses passions, qui naissent, en grande partie, comme l'a dit notre sage, du corps auquel elle se trouve liée, et dont elle doit travailler sans cesse à se dégager. Plus cette ame exerce, développe, étend sa raison, plus se développe et s'accroît en elle le désir qu'elle a de connoître le vrai; et à mesure

que ses recherches augmentent, et qu'elle fait dans la poursuite de la vérité de nouveaux progrès, à mesure aussi l'horizon s'agrandit à ses yeux, sans que jamais elle puisse arriver au terme, ni que son désir puisse être pleinement satisfait.

2t. Cette ame a de même un désir illimité du bonheur, et de quelques biens qu'elle jouisse, quelques genres de biens qu'elle accumule, jamais elle ne peut le remplir ici bas. Plus elle croit atteindre à ce bonheur auquel elle aspire, plus il s'éloigne. Il en est de chacun de nous, à cet égard, comme d'un homme qui étant au bas d'une haute montagne, s'imagineroit, lorsqu'il en auroit gagné la cime, pouvoir toucher le ciel avec la main; à peine seroit-il arrivé sur le sommet, que le ciel lui paroîtroit encore plus loin qu'il ne l'étoit auparavant.

3t. Susceptible des plus hautes idées, de celles de l'éternel et de l'infini, notre ame l'est également du sentiment et du désir de son immortalité. Aussi, est-ce la foi de la nature et la croyance de tous les peuples.

Or, ces désirs si naturels, qui sont comme le noble instinct de l'ame humaine,

et qu'on ne peut étouffer qu'à force d'illusions, et en se contredisant et se démentant soi-même, l'auteur de la nature, le principe de notre être, peut-il les avoir gravés en nous, pour les rendre vains et illusoires, pour qu'ils n'atteignent jamais leur but, et ne parviennent jamais à leur véritable fin? Cette fin n'est point remplie sur la terre; il faut donc, pour que tout soit d'accord dans nos facultés, dans nos penchans, dans leur objet, pour que Dieu soit d'accord avec lui-même, qu'il y ait un autre ordre de choses, une autre vie, où, sous les conditions qui conviennent à une nature telle que la nôtre, ces penchans puissent avoir leur effet.

4e. Mais ce qui complète la démonstration de l'immortalité de notre ame aux yeux de quiconque reconnoît un Dieu (et on extravague, quand, au milieu de l'harmonie de tous les êtres, de celle même de toutes les parties qui constituent chaque espèce d'être en particulier, on ne le reconnoît pas), aux yeux surtout de celui qui admet une loi naturelle, c'est cette loi même, fondée sur la différence intrinsèque du bien et du

mal

mal moral, du juste et de l'injuste; sur le témoignage irréfragable et le cri de la conscience dans une ame qui n'est pas descendue au dernier degré d'aveuglement, d'avilissement et de corruption; sur cette moralité de l'homme qui naît en lui du sentiment intime de sa liberté, de ce qu'il est capable de choix, de mérites et de démérites, de louange et de blâme, d'approbation secrète et de satisfaction intérieure quand il a fait le bien, d'accusation de lui-même, de condamnation au propre tribunal de sa conscience quand il est sorti de l'ordre et qu'il a commis quelque injustice, de ce qu'il est susceptible, en un mot, de vice et de vertu, de peines et de récompenses proprement dites.

Cette loi émanée d'un législateur souverainement sage, souverainement juste, et tout-puissant, exige une sanction qui lui donne toute la force nécessaire, et sans laquelle elle ne seroit plus une loi. Cette sanction, qui entre essentiellement dans le plan de tout législateur, et qu'il attache à sa loi par des moyens plus ou moins efficaces à proportion de sa sagesse et de son

pouvoir, seroit non-seulement imparfaite, mais absolument défectueuse dans la législation de l'Etre suprême, si elle se bornoit pour nous à cette vie. Quels que soient ici bas les effets naturels de notre manière d'agir, les suites ordinaires du vice et de la vertu, ces effets et ces suites ne sont pas tels à beaucoup près, que l'homme injuste y trouve toujours son châtiment et l'homme juste sa récompense. Il y a plus; la vertu, l'accomplissement de nos devoirs, exigent souvent qu'on leur sacrifie jusqu'à son repos, jusqu'à sa vie même; et dès-lors toute espérance nous seroit ôtée de parvenir au bonheur pour lequel l'homme a un penchant invincible, qu'il ne peut oublier et démentir, même en apparence, que par un excès d'égarement et de désespoir : tout seroit donc défectuosité monstrueuse et contradiction manifeste dans le plan de la sagesse suprême, s'il n'y avoit point d'autre ordre de choses que celui dans lequel nous sommes placés sur la terre, d'autre vie que celle-ci. Sous l'empire d'un Dieu parfaitement sage, souverainement juste, et tout-puissant, il y a donc, pour la sanction de

sa loi, un état à venir dans lequel nous entrerons en sortant de ce monde, et d'après toutes les preuves énoncées, notre ame est immortelle. De-là aussi, parmi tous les peuples, l'idée de leur Elisée, de leur Tartare, sous quelque point de vue qu'ils les envisagent, et de quelque manière qu'ils les composent.

Voilà, mon fils, comment Socrate, avec des idées plus précises, eût pu répondre démonstrativement à Cébès. Mais il tourne le plus souvent autour des preuves, sans leur donner toute la force dont elles seroient susceptibles. Il les entrevoit en quelque sorte, les sent et les suppose, plutôt qu'il ne les établit.

Nous allons néanmoins donner quelque idée de sa manière de philosopher sur les objets dont il s'agit, ou peut-être, de celle, en partie, que lui prête Platon qui le fait parler. On y trouvera, d'ailleurs, quelques germes féconds qui ne demanderoient qu'à être mieux développés.

Il veut commencer, ainsi que nous l'avons fait, par prouver que l'ame n'est pas du nombre des êtres composés, et qu'elle

ne tient rien par sa nature, de celle du corps auquel elle est liée. « Les choses matérielles et composées, dit-il, sont celles que vous pouvez voir, toucher, ou percevoir par quelque sens; au lieu que les choses immatérielles, telles que la beauté, la bonté, la justice, ne peuvent être comprises que par la pensée, et qu'on ne les voit jamais (c'est-à-dire, en elles-mêmes et dans leur essence, que l'ame seulement aperçoit par les idées qu'elle a de l'ordre et des rapports qu'il renferme). A laquelle de ces deux classes appartient notre ame » (dont nous n'avons la perception que par ses opérations intellectuelles, par ses idées et ses volontés)?

Socrate emploie encore, et à peu près dans ces termes, cet autre raisonnement, pour convaincre ses disciples de la distinction de l'ame et du corps, et de la supériorité de l'une sur l'autre : « quand l'ame et le corps sont ensemble, la nature ordonne à celui-ci d'obéir et d'être esclave, et à l'autre d'avoir l'empire et de commander. Or, ne trouvez-vous pas, que, de ces deux êtres, celui-là seul a quelque chose

de divin, et par conséquent d'immatériel, d'incorruptible, qui est fait par sa nature pour éclairer, pour conduire, pour commander, tandis que ce qui est aveugle et mortel n'est digne que d'être esclave et d'obéir »?

Socrate répète aussi, au même endroit, ce qu'il avoit déjà insinué plusieurs fois, que, « quand l'ame est engagée dans la matière qui la porte à juger des objets par les sens, elle s'égare, elle se trouble, elle a des vertiges, comme si elle étoit ivre; au lieu que quand elle examine les choses en elle-même, sans y appeler le corps, elle se porte à ce qui est pur, éternel, immortel, immuable, comme étant de même nature, et s'y unit autant qu'elle le peut; et plus elle s'en rapproche, plus ses égaremens cessent, plus elle devient et reste toujours la même, parce qu'elle est attachée et unie à ce qui ne change jamais. C'est cet état de l'ame qu'on nomme sagesse ».

Aussi Socrate s'attache-t-il partout à faire voir combien l'ame diffère essentiellement du corps par sa nature et par ses opérations.

Plus loin, pour répondre à un doute qu'élève Simmias, en supposant que l'ame pouvoit n'être autre chose que le résultat de l'organisation du corps et de la disposition régulière de ses parties, comme l'harmonie est l'effet qui résulte des sons que rendent les cordes d'une lyre, lorsqu'elles sont bien disposées et bien tendues; Socrate lui fait observer que l'ame est si peu le résultat de l'organisation du corps, que plus elle exerce la force active qui lui est propre, et plus, en domptant les penchans qui naissent du corps, elle montre qu'elle est d'une nature tout-à-fait dissemblable.

« De toutes les choses qui composent » l'homme, demande Socrate à Simmias, » trouvez-vous qu'il y en ait quelque autre » en lui qui commande, que l'ame seule, » surtout quand elle est prudente et sage? » commande-t-elle en lâchant la bride aux » passions du corps, ou en leur résistant? » je veux dire, par exemple, quand le corps » a soif pendant le frisson de la fièvre, l'ame » ne l'empêche-t-elle pas de boire? ou quand » il a faim ne l'empêche-t-elle pas de man- » ger; et mille autres choses semblables, où

» nous voyons manifestement que l'ame
» combat les passions du corps?

» Or, ne faut-il pas convenir, que si l'ame
» n'étoit qu'une harmonie qui résultât de la
» seule disposition des parties du corps, elle
» ne pourroit chanter le contraire de ce que
» chantent les choses qui la tendent, qui la
» lâchent, et qui l'ébranlent, ni avoir d'au-
» tres passions que celles des parties qui la
» composent; qu'elle devroit nécessairement
» les suivre, et qu'elle ne pourroit jamais
» les guider?

« Nous voyons néanmoins que l'ame fait
» tout le contraire; que quand elle est sage
» et qu'elle veut user avec courage de la
» force dont elle est douée, elle gouverne
» et conduit les choses mêmes dont Sim-
» mias semble craindre qu'elle ne soit com-
» posée, qu'elle leur résiste, qu'elle les
» combat pendant presque toute sa vie, et
» que quant à tout ce qui dépend de sa
» volonté, elle en est la maîtresse en toutes
» façons, punissant et réprimant les unes
» plus durement par les douleurs et par les
» travaux de la gymnastique et de la méde-
» cine, et traitant les autres avec plus de

» douceur, en se contentant de menacer et » de gourmander les convoitises, les colè- » res, les craintes, (lorsqu'elle n'a pas be- » soin de pratiques plus sévères pour les » vaincre). Nous voyons, en un mot, que » l'ame parle au corps comme à quel- » que chose qui est d'une autre nature » qu'elle ».

A ces réflexions, Socrate eût pu en ajouter une, qui détruisoit d'une manière plus tranchante et plus précise encore, ce que pouvoit avoir de spécieux l'objection de Simmias, prise de l'harmonie de la lyre : il eût pu lui faire remarquer que cette harmonie, dont nous avons la perception à la faveur des sons, qui eux-mêmes ne sont en nous qu'une sensation occasionnée par les vibrations de l'air sur l'un de nos organes, n'existe en effet comme harmonie, que dans notre ame, qui a seule, en tant qu'être immatériel, la force, non-seulement de percevoir les sons, mais de les comparer, d'en saisir les rapports, et d'en juger les accords ou les dissonances; en sorte que cette comparaison qu'elle en fait et ce jugement qu'elle en porte, rentrent dans la démonstration que nous

avons donnée de sa spiritualité et de sa simplicité.

Nous n'insisterons pas sur quelques autres raisonnemens de Socrate, qui ont aussi pour objet de prouver son immortalité. On voit qu'en général, le sentiment de la dignité de l'ame et de sa prééminence sur le corps, celui de la fin qui est réservée à un être dont la nature est si différente de celle du corps, et si excellente prise en elle-même, celui encore de sa moralité, et l'idée claire d'une justice suprême, qui ne pouvoit laisser la vertu sans récompense et le vice sans châtiment, fixoient assez le jugement de Socrate sur un état à venir, pour lui faire concevoir la plus ferme espérance.

Cette espérance lui paroissoit si belle, qu'à supposer même qu'il fût possible qu'elle nous trompât, ce qui n'est pas plus possible au fond qu'il ne l'est que Dieu nous trompe, ou que Dieu n'existe pas, il pensoit, « qu'il n'y avoit point d'homme de bon sens qui ne dût au moins regarder comme incontestable qu'un tel espoir valoit bien la peine qu'on en courût le risque. Car, ajoutoit-il, quel plus beau danger! Il faut s'enchanter

soi-même de cette espérance bienheureuse ».

« Si ce que j'avance est vrai, avoit-il dit plus haut, il est très-nécessaire de le croire; et si après ma mort cela ne se trouvoit pas vrai, j'en aurois toujours tiré cet avantage dans cette vie, que j'aurois été moins sensible aux maux qui l'accompagnent ».

Indépendamment du bonheur de cette vie, qui est bien plus pur et plus réel, pour celui qui croit à l'existence d'un Etre suprême, à la vertu, à la récompense qui doit la suivre, on peut dire qu'en sacrifiant quelques plaisirs, quelques faux biens que la raison et la vertu condamnent, on n'auroit fait après tout, si le doute étoit fondé, que risquer le fini contre l'infini.

De manière ou d'autre, on ne peut nier que ce ne soient là de ces objets sur lesquels il importe le plus de s'éclairer. Simmias le sentoit si bien, lui qui étoit de tous les disciples de Socrate le plus difficile à persuader, qu'il vouloit qu'on n'épargnât rien pour s'assurer de la vérité.

« Il faut faire de deux choses l'une, di» soit-il, ou apprendre des autres ce qui en » est, ou le trouver soi-même. Si l'une et

» l'autre voie sont impossibles, il faut, par-
» mi toutes les raisons humaines, choisir
» la meilleure et la plus forte, et s'abandon-
» nant à elle comme à une nacelle, passer
» cette mer orageuse avec son secours, et
» tâcher par elle d'échapper aux tempêtes et
» aux écueils ; *à moins que nous ne puis-*
» *sions en trouver une plus sûre et plus fer-*
» *me, comme quelque promesse ou quelque*
» *révélation divine, afin que, sur elle, com-*
» *me sur un vaisseau qui ne craint aucun*
» *danger, nous achevions heureusement le*
» *voyage de cette vie* (1) ».

(1) « C'est-là, dit M. Dacier, dans une note de sa traduction, un passage bien remarquable. Voici des philosophes qui reconnoissent, qu'il faut tâcher de se convaincre de l'immortalité de l'ame par sa propre raison ; que cependant, comme cette raison est très-foible et très-bornée, elle sera toujours combattue par des doutes et des incertitudes ; et qu'il n'y a qu'une promesse, qu'une révélation divine, qui puisse dissiper tous les nuages de l'ignorance et de l'incrédulité ».

Je suis persuadé que ce que nous avons

Il est aisé de voir, que, tout en satisfaisant aux questions et aux doutes de Simmias et de Cébès, Socrate ne pensoit pas que rien dût balancer dans notre esprit les motifs que nous avons d'être intimement persuadés de l'immortalité de l'ame.

« Quoi, disoit-il, une ame de la nature » de la nôtre, et créée avec tant d'avantages, » n'auroit pas plutôt quitté le corps, qu'elle » seroit dissipée et anéantie. Il s'en faut

---

dit plus haut forme une démonstration rigoureuse, soit de la spiritualité de l'ame, soit de son immortalité. Mais qu'il y a peu d'hommes encore, qui soient en état de saisir en leur entier ces genres de preuves; et qu'il est heureux que la divinité ait conduit le genre humain à ces vérités si nécessaires au maintien de la société, par voie d'instinct, pour ainsi parler, et de sentiment! Mais surtout qu'il est heureux pour nous tous que le christianisme ait fortifié, ou ce sentiment ou les preuves mêmes, par tout le poids de la plus belle, de la plus respectable autorité, aux yeux de quiconque en a étudié les fondemens avec un esprit juste et un cœur droit que les passions n'ont osé dépraver!

» beaucoup, mon cher Simmias et mon cher
» Cébès : voici plutôt ce que nous devons
» croire très-fermement. Si l'ame se retire
» pure, sans conserver aucune souillure du
» corps, comme s'étant toujours recueillie
» en elle-même, en méditant toujours, c'est-
» à-dire, *en philosophant avec vérité, et en*
» *apprenant effectivement à mourir, car la*
» *philosophie n'est-elle pas une préparation*
» *à la mort?* si l'ame, dis-je, se retire en
» cet état, elle va à un être semblable à
» elle, à un être divin, immortel et plein
» de sagesse, dans lequel elle jouit d'une
» merveilleuse félicité, délivrée de ses er-
» reurs, de son ignorance, de ses craintes,
» de ses amours qui la tyrannisoient, et de
» tous les autres maux attachés à la nature
» humaine. Mais c'est tout le contraire, si
» elle se retire pleine de souillures et d'im-
» puretés, comme ayant été toujours oc-
» cupée du corps, possédée de son amour,
» enivrée de lui, et enchantée par les vo-
» luptés et les convoitises, en sorte qu'elle
» ait cru alors qu'il n'y avoit rien de réel
» et de véritable, que ce qui est corporel,
» que ce qu'on peut voir, toucher, boire,

» manger, tout ce qui est en un mot l'objet » des plaisirs charnels, fuyant et haïssant » toute autre espèce de volupté, toutes cel- » les qui appartiennent proprement à l'ame, » et dont la vraie philosophie, (l'amour de » la sagesse) peut seule nous faire jouir ».

Telle étoit constamment la doctrine de Socrate; et il regardoit, comme un grand défaut la disposition de certains esprits, soit à ne se contenter d'aucunes raisons, quelque suffisantes qu'elles dussent paroître à quiconque ne chercheroit point à échapper à la vérité par de vaines subtilités, soit même à être ce qu'il appeloit des *misologues*, c'est-à-dire, des gens qui en viennent jusqu'à haïr les raisons, comme il y a des *misanthropes* qui haïssent les hommes : deux maladies de l'ame, qui naissent de la même source. « Car de même que la misanthropie naît insensiblement, de ce qu'ayant été trompé plusieurs fois par les hommes sur lesquels on comptoit le plus, parce qu'on ne les avoit point étudiés avec assez de soin, on en vient, par une injuste et fausse conséquence, à penser que tous les hommes sont trompeurs, et à avoir pour tous le même éloignement;

de même aussi, il arrive, par un aveuglement étrange et un malheur bien déplorable, que, quoiqu'il y ait des raisons qui sont vraies, certaines, et très-capables d'être comprises, il se rencontre pourtant des gens, qui, après les avoir entendues avec une sorte d'indifférence ou les avoir laissé échapper de leur mémoire, en doutent, pour avoir ouï quelquefois de ces disputes frivoles, où tout paroît tantôt vrai tantôt faux; et au lieu de s'accuser eux-mêmes de ces doutes, d'en accuser leur manque d'art, dit Socrate, ou en d'autres termes, leur peu de justesse dans l'esprit, leur peu de droiture dans le cœur, leur imagination, par laquelle tant de gens raisonnent beaucoup plus que par la raison même, ils s'en prennent aux preuves; et parce qu'ils ont l'esprit aigri ou prévenu, ils passent leur vie à haïr et à calomnier toutes les raisons, et se privent par-là de la vérité et de la science » : portrait, hélas! trop ressemblant à tant de prétendus esprits-forts de nos jours!

« Ne nous laissons donc pas préoccuper, continue Socrate, par cette pensée qu'il n'y a rien, dans toutes les raisons qu'on peut

offrir, de sain et de solide. Persuadons-nous plutôt que c'est nous-mêmes qui n'avons encore rien en nous de sain, de solide et de vrai; et faisons courageusement tous nos efforts pour acquérir ou pour recouvrer, à cet égard, ce qui nous manque ».

Plus loin, Socrate tâche de prémunir ses disciples contre un abus trop commun de son temps, comme il l'a été du nôtre. C'est l'abus où tombent ceux, qui, dans l'étude de la nature, s'arrêtent presque toujours aux causes secondes, sans remonter à l'Intelligence suprême, qui a donné à toutes choses l'être, la forme, l'arrangement qui les lie, et qui en fait un si bel ensemble. Il cite, à ce sujet, Anaxagore lui-même, qui, après avoir dit que l'Intelligence est la cause de tous les êtres, qu'elle les a disposés et arrangés, ne la faisoit plus intervenir en rien, pour expliquer ce bel ordre et cette belle disposition qui règnent dans l'univers; mais lui substituoit l'air, les tourbillons, les eaux, et d'autres choses à peu près semblables. En quoi, ajoute notre sage, il me paroît agir absolument comme agiroit un homme qui commenceroit par dire que Socrate fait par

l'intelligence tout ce qu'il fait, et qui ensuite, voulant rendre raison de chaque chose que je fais, diroit qu'aujourd'hui, par exemple, je suis ici assis sur mon lit, parce que mon corps est composé d'os et de nerfs; que les os étant durs et solides sont séparés par des jointures, et que les nerfs capables de s'étendre et de se retirer lient les os avec les chairs et avec la peau, qui les embrasse les uns et les autres; que les os étant libres dans leurs emboîtures, les nerfs, qui peuvent s'étendre et se retirer, font que je puis plier les jambes comme vous voyez, et que telle est la cause pour laquelle je suis ici..... Tandis que la vraie cause est, que j'ai jugé qu'il étoit meilleur pour moi d'être assis, en ce lieu, comme je le suis, et plus juste d'attendre tranquillement la peine que les Athéniens m'ont imposée; car je puis bien vous jurer que ces nerfs que voici et ces os seroient depuis long-temps à Mégare ou en Béotie, si je n'avois pas été persuadé qu'il étoit beaucoup meilleur et plus juste de souffrir le supplice auquel ma patrie m'a condamné, que de m'enfuir comme un banni ou comme un esclave. Mais de donner ces autres causes,

et de s'en contenter, voilà ce qui me paroît très-ridicule.

« Qu'on dise que, si je n'avois ni os ni nerfs, ni autres choses de cette espèce, je ne pourrois faire ce que je jugerois à propos; à la bonne heure, on dira fort bien : mais de dire que les os et les nerfs sont la cause de ce que je fais, et non pas le choix de ce qui est plus à propos et en quoi je me sers de l'intelligence, voilà ce qui est de la dernière absurdité ».

C'est ainsi que Socrate, en vrai philosophe, en vrai sage, voyoit les choses en grand, remontoit sans cesse à la première cause, et se gardoit bien de l'exclure en quelque sorte, comme ces faux sages dont nous venons de parler, de l'étude des choses naturelles.

« La puissance de celui qui les a toutes disposées et placées pour le mieux, ils ne la » cherchent pas; ils ne croient pas même » qu'il y ait en tout cela aucune vertu divine; mais ils croient avoir trouvé, dans » leurs propres arrangemens et leurs systêmes, un Atlas, plus fort, plus constant et » plus capable de soutenir toutes choses; et

» ce bon et sage principe, ce lien immortel, » seul capable en effet de lier et d'embrasser » tout, ils le prennent pour une chimère ». Ainsi s'exprime Socrate.

C'est au reste dans des vues conformes aux siennes, ou plus relevées encore, que des écrivains du mérite le plus distingué (1), bien différens de nos spinosistes ou épicuriens modernes, aveugles partisans du mouve-

(1) Tels que Derham, dans sa *Théologie physique* et sa *Théologie astronomique*; Nieuwentvt, dans son excellent livre de *l'Existence de Dieu, démontrée par les Merveilles de la Nature*; Pluche, dans *le Spectacle de la Nature*; Bonnet, dans *la Contemplation de la Nature*; Réaumur, dans ses *Mémoires sur les Insectes*. Ajoutez à ces ouvrages *les Leçons de la Nature*, ou *l'Histoire naturelle, la Physique et la Chimie, présentées à l'esprit et au cœur*. 4 vol. in-12, chez la veuve Nyon, rue du Jardinet, 2e. édit.; et l'ouvrage si intéressant et si profond tout à la fois de William Paley, traduit de l'anglois, sous le titre de *Théologie naturelle*, 1 vol. in-8°., chez Magimel, quai des Augustins, n°. 59.

ment, de la matière, et d'une aveugle nécessité, nous apprennent, par les heureux fruits de leur travail et de leurs savantes recherches, à reconnoître et à admirer dans tous les ouvrages du créateur, sa puissance, sa sagesse, et sa bonté. Ainsi nous font-ils trouver, dans l'étude de la nature, la source des plus hautes pensées et des plus doux sentimens. Envisagée comme elle doit l'être, tout y devient esprit et vie; tandis que, comme l'a si bien dit Rousseau, la nature est morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu.

Je ne finirois pas, si je voulois recueillir, du dernier entretien de Socrate, tout ce qui peut servir de matière importante à nos réflexions. L'objet le plus direct de ces entretiens étant l'immortalité de l'ame, je vais terminer, mon fils, cette espèce d'analyse du Phédon, par les conséquences que notre sage a cru devoir tirer du dogme qu'il s'est fortement attaché à graver dans l'esprit et dans le cœur de ses disciples.

« Une chose à laquelle il est essentiel, » leur dit-il, de faire attention, c'est que si » l'ame est immortelle, elle a besoin qu'on

» la cultive, qu'on en ait soin, non-seule-
» ment pour ce que nous appelons le temps
» de la vie, mais encore pour celui qui la
» suit, c'est-à-dire, pour l'éternité; et la
» moindre négligence sur ce sujet peut avoir
» des suites infinies. Si la mort étoit la ruine
» et la dissolution de tout, ce seroit un grand
» gain pour les méchans, après leur mort,
» d'être délivrés en même temps de leur
» corps, de leur ame, et de leurs vices. Mais
» puisque l'ame est immortelle, elle n'a
» d'autre moyen de se délivrer de ses maux,
» et il n'y a d'autre salut pour elle, que de
» devenir très-bonne et très-sage, car elle
» n'emporte avec elle que ses bonnes et ses
» mauvaises actions, ses vertus ou ses vices,
» qui sont la cause de son bonheur ou de son
» malheur éternel ».

Dans la suite de ce même entretien, Socrate expose plusieurs vérités du même genre, qu'une tradition constante, ainsi que l'observe M. Rollin (1), quoiqu'altérée par bien des fables, a toujours conservées parmi les païens.

(1) Rollin, Hist. anc. t. IV, p. 434.

« Quand les morts, conduits par leur dé-
» mon (1), sont arrivés dans le lieu où toutes
» les ames doivent être assemblées, ils sont
» tous jugés, tant ceux qui ont mené une
» vie sainte et juste, que ceux qui ont vieilli
» dans l'injustice et dans l'impiété.

» Ceux qui ont vécu de manière, qu'ils
» ne sont ni entièrement criminels, ni abso-
» lument innocens, sont envoyés, dans un
» endroit où ils souffrent des peines propor-
» tionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que
» purgés et nettoyés de leurs péchés (2), et
» mis ensuite en liberté, ils reçoivent la ré-
» compense des bonnes actions qu'ils ont fai-
» tes. Ceux qui sont jugés incurables à cause
» de la grandeur de leurs péchés, et qui ont
» commis des sacriléges et des meurtres, ou

---

(1) Mot grec, qui signifie *esprit*, *génie*, et selon nous, *ange*.

(2) La même tradition d'une expiation passagère pour de certaines fautes, ou si l'on veut, la même opinion dictée par les seules lumières de la raison, étoit reçue chez les Romains, comme on peut le voir dans l'Enéide, l. VI, v. 735 et suiv.

» d'autres crimes semblables, sont, par une » juste et fatale destinée, précipités dans le » Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Quant » à ceux qui se trouvent avoir commis des » péchés, grands à la vérité, mais dignes » de pardon, comme de s'être laissé aller à » quelque violence contre leur père ou leur » mère dans l'emportement de la colère, ou » d'avoir tué quelqu'un par un pareil mouve- » ment, et qui s'en sont repentis dans la » suite, ils souffrent les mêmes peines que » les derniers, et dans le même lieu, mais » pour un temps seulement, jusqu'à ce que, » par leurs prières et leurs supplications, ils » aient obtenu le pardon de la part de ceux » qu'ils ont maltraités.

» Enfin ceux qui ont passé leur vie dans » une sainteté particulière, délivrés des de- » meures basses et terrestres, comme d'une » prison, sont reçus là haut dans une terre » pure, où ils habitent; et comme l'amour » de la sagesse les a suffisamment purifiés, » ils y vivent, sans leur corps (1), pendant

(1) La résurrection des corps étoit peu connue chez les païens.

» toute l'éternité dans une joie et dans des » délices qu'il n'est pas facile d'expliquer, » et que le peu de temps qui me reste ne me » permet pas de vous dire.

» Ce que je vous ai exposé, suffit bien, ce » me semble, pour faire voir que nous de- » vons travailler toute notre vie à acquérir » la vertu et la sagesse : car voilà une magni- » fique espérance et un grand prix qui nous » est proposé.....

» Tout homme donc qui, pendant sa vie, » a renoncé aux voluptés du corps, qui a » regardé tout ce qui appartient à ce corps » comme des ornemens étrangers, et qui » prenant le parti contraire, n'a recherché » que les voluptés qui se trouvent dans la » véritable science, et a orné son ame, non » d'une parure empruntée, mais des orne- » mens qui lui sont propres, comme la tem- » pérance, la force, la vérité, celui-là plein » d'une ferme confiance sur le bonheur de » son ame, doit attendre tranquillement » l'heure de son départ, comme étant tou- » jours prêt pour ce voyage, quand la Par- » que l'appellera ».

Lorsque Socrate eut achevé de parler,

Criton

Criton lui demanda quels ordres il avoit à lui donner, soit par rapport à lui-même et aux autres, soit à l'égard de ses enfans, ou relativement à toutes ses affaires, afin qu'en les exécutant, lui et ses amis eussent au moins la consolation de lui faire quelque plaisir.

« Ce que je vous recommande en ce jour, » Criton, ainsi que je vous l'ai recommandé » en tout temps, c'est d'avoir soin de vous, » reprit Socrate; vous ne sauriez vous rendre » à vous-même un plus grand service, ni » me faire à moi et à ma famille un plus » grand plaisir, quand vous ne me promettriez » et ne m'offririez rien présentement: au lieu » que, si vous vous négligez, et que vous » ne vouliez pas régler votre vie sur le mo- » dèle (1) que je vous ai toujours proposé, » et le suivre comme à la trace, toutes les » protestations et toutes les offres de services » que vous pourriez me faire aujourd'hui,

(1) Ce modèle, c'est Dieu; car Socrate disoit toujours, qu'il falloit se rendre semblable à Dieu, autant que la foiblesse humaine pouvoit le permettre. Note de M. Dacier.

» me seroient, et à mes enfans, entièrement » inutiles ».

« Nous ferons tous nos efforts, Socrate, » répondit Criton, pour vous obéir. Mais » comment voulez-vous que nous vous en- » terrions » ?

« Tout comme il vous plaira, dit Socrate, si vous pouvez m'attraper, et que je n'échappe pas de vos mains »; et en même temps, nous regardant avec un petit sourire (1) : « je ne saurois venir à bout, dit-il, de persuader à Criton que Socrate est celui qui s'entretient avec vous, et qui arrange toutes les parties de son discours. Il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mourir tout à l'heure; il me confond avec mon cadavre; c'est pourquoi il me demande comment il faut m'enterrer : et tout ce grand discours que je viens de faire pour vous prouver, que, dès que j'aurai avalé le poison, je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et que j'irai jouir de la félicité des bienheureux, enfin tout ce que j'ai dit pour votre

(1) C'est Phédon qui parle, et qui continue le récit qu'il fait à Echécratès.

consolation et pour la mienne, tout cela lui est inutile; c'est autant de perdu à son égard. Je vous prie donc d'être mes cautions auprès de Criton.... Répondez pour moi, que je ne serai pas plutôt mort que je m'en irai, afin que le pauvre Criton supporte plus constamment mon trépas, et qu'en voyant brûler mon corps ou le mettre en terre, il ne se désespère pas, comme si je souffrois de grands maux, et qu'il ne dise pas à mon enterrement qu'on expose Socrate, qu'on emporte Socrate, qu'on enterre Socrate. Car il faut que vous sachiez, mon cher Criton, lui dit-il, en se tournant de son côté, que de mal parler de la mort, ce n'est pas seulement faire des fautes dans ce qu'on dit, mais que c'est faire des plaies aux ames. Il faut avoir plus de confiance et de courage, et dire qu'on enterre mon corps. Du reste vous l'enterrerez comme il vous plaira, et de la manière la plus conforme à nos lois et à nos coutumes ».

En finissant ces paroles, il se leva, et passa dans une chambre voisine pour s'y baigner. Criton le suivit, et il voulut que nous l'attendissions. Nous le fîmes, soit en nous en-

tretenant de ce qu'il nous avoit dit, soit en parlant du malheureux état où nous allions nous trouver : car nous nous regardions tous, dit Phédon, comme des gens, qui, privés d'un très-bon père, allions passer le reste de notre vie comme des orphelins.

Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena dans sa chambre, où il étoit encore, ses trois enfans, les deux petits, et celui qui étoit déjà assez grand; et l'on fit entrer les femmes de sa maison. Il leur parla quelque temps, en présence de Criton, leur donna ses ordres, et leur ayant commandé ensuite de se retirer et d'emmener ses enfans, il revint nous trouver. C'étoit environ vers le coucher du soleil.

En arrivant, il s'assit sur son lit, sans nous dire grand'chose; car le valet des onze arriva presque en même temps, et s'approchant de lui, « Socrate, dit-il, je n'aurai pas à faire de vous la même plainte que j'ai tous les jours à faire de ceux qui sont dans la situation où vous vous trouvez. Car dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi, et me maudissent : mais pour

vous, depuis que vous êtes ici, je vous ai toujours vu le plus ferme, le plus doux, et le meilleur de tous ceux qui ont mis le pied dans cette maison; et je suis bien assuré, que, même à présent, vous n'êtes pas fâché contre moi : vous ne l'êtes sans doute que contre ceux qui sont la cause de votre malheur. Vous les connoissez, sans que je les nomme. Maintenant donc, Socrate, vous savez ce que je viens vous annoncer. Adieu; tâchez de supporter constamment cette nécessité ». En finissant ces mots, il se mit à pleurer, et nous tournant le dos, il se retira un peu. Socrate le regardant, lui dit : Adieu mon ami; je suivrai le conseil que vous me donnez. Voyez, nous dit-il, quelle honnêteté dans cet homme. Pendant ma prison, il est venu me voir souvent, et s'est entretenu avec moi : il vaut mieux que tous les autres. Qu'il me pleure de bon cœur! Mon cher Criton, obéissons-lui de bonne grâce, et qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé.....

Celui qui devoit donner la ciguë l'apporta bientôt toute préparée dans une coupe. Socrate le voyant entrer : Cela est fort bien,

mon ami, lui dit-il; mais que faut-il que je fasse? Car vous le savez, et c'est à vous à me conduire.

Il n'y a, lui répondit-il, autre chose à faire, sinon, quand vous aurez bu, de vous promener, jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties, et de vous coucher ensuite sur votre lit. En même temps il lui présenta la coupe. Socrate la prit, non-seulement sans aucune émotion, et sans changer ni de couleur ni de visage, mais avec joie; et regardant cet homme d'un œil ferme et assuré à son ordinaire: Que dites-vous de ce breuvage, lui dit-il? Est-il permis d'en faire des libations aux dieux? Socrate, répartit cet homme, nous n'en broyons qu'autant qu'il en faut pour une prise.

J'entends, dit Socrate; mais au moins il est permis, et il est juste de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et qu'ils le rendent heureux. C'est ce que je leur demande de tout mon cœur. Après avoir parlé ainsi, il garda quelque temps le silence, et but ensuite toute la coupe avec une tranquillité merveilleuse, et avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusque-là, nous avions eu presque tous la force de retenir nos larmes; mais en le voyant boire la ciguë, et après qu'il l'eût bue, il ne fut plus en notre pouvoir de les empêcher de couler. Malgré tous nos efforts, continue toujours Phédon, il fallut que je me couvrisse de mon manteau pour pleurer en liberté sur moi-même; car ce n'étoit pas le malheur de Socrate que je pleurois, mais le mien, en faisant réflexion quel ami j'allois perdre. Criton, qui n'avoit pu retenir plus que moi ses larmes, m'avoit déjà prévenu et s'étoit levé; et Appollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à faire des sanglots et à jeter des cris lamentables, de manière qu'il n'y eut personne à qui il ne fit fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : au contraire, il gronda ceux qu'il voyoit ainsi pleurer : « Que faites-vous, » mes amis, leur dit-il? Quoi, des hommes » si admirables! Où est donc la vertu? N'é- » toit-ce pas pour cela que j'avois renvoyé » ces femmes, de peur qu'elles ne tombas- » sent dans ces foiblesses; car j'ai toujours » entendu dire qu'il falloit mourir tranquil-

» lement et en bénissant Dieu : tenez-vous » donc en repos, et témoignez plus de force » et de constance. Ces paroles nous rem- » plirent de confusion, et nous forcèrent » de retenir nos pleurs ».

Cependant Socrate continuoit à se promener, et quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme celui qui lui avoit apporté le poison l'avoit ordonné. Ce même homme s'approcha de lui; il lui serra le pied de toutes ses forces, lui demanda s'il le sentoit, et Socrate répondit que non. Il lui serra les jambes, lui tâta le corps, et nous fit signe qu'il étoit déjà tout froid. Socrate se tâta aussi lui-même, et il nous dit que dès que le froid gagneroit le cœur, alors il nous quitteroit. Un instant après, Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles : Nous devons un coq à Esculape. Acquittez-vous de ce vœu pour moi, et ne l'oubliez pas. Cela sera fait, répondit Criton. Mais voyez si vous n'avez pas quelqu'autre chose à nous dire; il ne répondit rien, et un peu de temps après, il se remua. L'homme qui étoit toujours à ses côtés, lui ayant découvert la tête qui

étoit légèrement couverte de son manteau, reçut ses derniers regards, qui demeurèrent attachés sur lui. Criton, voyant cela, s'approcha, et lui ferma la bouche et les yeux.

Voilà, Echécratès, dit Phédon en terminant son récit, quelle fut la fin de notre ami, de cet homme, qui, sans contredit, a été le plus homme de bien, le plus sage et le plus juste de tous ceux que nous avons connus (1).

Un témoignage si éclatant est confirmé en ces termes par Xénophon (2), l'historien fidèle des faits et des paroles mémorables de son cher maître, et son plus tendre ami : « Tous ceux que leurs penchans entraînent au bien, et qui ont connu Socrate, le regrettent encore, parce qu'ils trouvoient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu; je l'ai vu tel que je l'ai dépeint; si religieux qu'il n'osoit rien entreprendre sans l'avis du ciel; si juste, qu'il ne s'est jamais permis de faire le moindre tort à

(1) Plat. in Phed.

(2) Xenoph. Memor. l. IV. in fin.

personne, et qu'il faisoit le plus grand bien à tous ceux qui recherchoient son amitié; si tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paroissoit le plus agréable à ce qu'il croyoit le plus honnête; si prudent qu'il ne se trompoit jamais entre le bon et le mauvais parti. Il n'avoit pas besoin pour cela de consulter les autres; il n'avoit qu'à suivre le sentiment exquis par lequel il se laissoit conduire. Capable, pour tout dire enfin, d'éclaircir les plus grandes difficultés, de donner des choses les plus abstraites les définitions les plus claires, habile à connoître les hommes, toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, à les porter à l'honneur et à la vertu : tel me parut Socrate; et c'est prouver assez qu'il étoit le meilleur et le plus heureux des hommes. Que ceux qui ne seront pas de mon sentiment comparent les mœurs de Socrate avec celles des autres mortels; et qu'ils jugent ».

On se plaît, mon fils, à suivre le sage le plus célèbre de l'antiquité païenne dans tous les détails de sa vie, et plus encore dans ses derniers momens : aussi n'ai-je pas fait difficulté de m'étendre sur le grand spec-

tacle qu'ils nous présentent, et qui est, à tous égards, si intéressant. Cicéron a dit qu'il ne pouvoit lire le récit de sa mort dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes (1).

Des auteurs, postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, dit M. Barthélemy (2), assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice (3); qu'ils lui élevèrent un autel; que sans daigner écouter ses accusateurs, ils firent mourir Mélitus et bannirent les autres (4); qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conserva long-temps son tombeau (5); d'autres ont dit que les accusateurs de Socrate ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir (6). Ces

(1) Cic. de Nat. deor. l. III, n. 82.

(2) Voyage du jeune Anacharsis, t. V, p. 535, note.

(3) Argum. in Busir. Isocr. t. II, p. 149.

(4) Diod. Sic. l. XIV, p. 266; Diog. Laert. l. V, §. 43; Menag. ibid.

(5) Themist. *Orat.* XX.

(6) Plut. de Invid.

traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon et de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, et qui ne parlent nulle part du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs. Il y a plus; Xénophon, qui survécut à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause du déréglement de son fils, dont il avoit négligé l'éducation, soit à cause de ses extravagances particulières (1). Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athènes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

Je vous en ai dit assez, mon fils, pour vous donner une haute idée de ce philosophe. Mais puisque ce n'est point un simple éloge que nous permet la qualité d'historien, il est juste d'opposer aux beaux endroits par lesquels il s'est rendu l'objet de l'admiration de tous les siècles, les endroits foibles qui ont jeté quelque ombre sur sa gloire, et les reproches qu'on s'est cru en

(1) Xenoph. Apol.

droit de lui faire. Rien ne paroît moins fondé que les soupçons qu'on a formés sur sa conduite avec ses disciples. Si, dans le fond, ses mœurs n'eussent pas été pures, elles eussent excité, au moins de la part de quelques-uns d'entr'eux, des plaintes et des réclamations. Aristophane et ses accusateurs n'eussent pas manqué de faire valoir contre lui un genre d'attaque, qui, plus que tout autre, suffisoit pour le perdre et pour le couvrir d'infamie. Jamais cependant ils n'ont osé recourir à un tel moyen (1). Si Socrate témoignoit de l'attachement à ses jeunes amis, et se servoit quelquefois d'expressions trop tendres, ce n'étoit, comme on le voit dans Platon (2), que pour gagner leur affection, de manière à pouvoir les attacher eux-mêmes plus fortement à la vertu. Rien ne prouve plus en sa faveur que l'aveu que fait publiquement Alcibiade, dans

(1) Voyez la dissertation de M. Fraguier sur l'ironie de Socrate, sur son prétendu démon familier, et sur ses mœurs. Mém. de l'Acad. des Insc. t. VI, in-12, t. IV, in-4°.

(2) Plat. in Alcib.

le Banquet de Platon (1), de ses desseins secrets sur la vertu de Socrate, de tout l'art dont il usa pour la vaincre, et de la honte, mêlée d'admiration, qui lui demeura de l'inutilité de ses efforts : ce que je viens de vous avouer, dit-il au même endroit, sur les piéges que j'ai tendus inutilement à la sagesse de Socrate, je peux le dire avec vérité de Charmide, d'Enthydème, et de bien d'autres jeunes gens qu'il a su attirer à lui par les apparences d'un sentiment dont il étoit très-éloigné.

« J'avoue cependant, dit ici M. Rollin (2), que certains principes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui luttoient dans les jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, et la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Alcibiade, ne donnent pas une grande idée de la délicatesse de ce philosophe sur ce qui regarde la modestie et la pudeur. Que dire, (pour

(1) Plat. Symp.

(2) Hist. anc. t. IV, p. 450.

ne pas relever sa liaison avec Aspasie, cette courtisane si célèbre); de la visite qu'il rend à une femme d'Athènes, nommée Théodote, d'une médiocre (disons mieux d'une fort mauvaise) réputation, uniquement pour s'assurer par ses propres yeux de sa rare beauté, qui faisoit grand bruit; (j'ajoute, et qui s'en assure en effet, en assistant à une séance qu'elle accorde à un peintre auquel elle veut bien servir d'étude dans l'état le plus complettement indécent? Que penser des éloges que, dans cet état si révoltant, si dangereux même pour un sage, il prodigue à ses charmes, dont il ne remportera, dit-il, que des désirs et des tourmens; éloges qu'il lui promet de répandre, et qui ne lui seront pas inutiles?) Que penser, pour tout dire enfin des préceptes qu'il lui donne, pour s'attirer des amis, et pour leur tendre des piéges dont ils ne puissent se débarrasser (2). De telles louanges, de telles promesses, de telles leçons conviennent-elles à un philosophe? Je passe bien d'autres choses sous silence ».

(1) Xenoph. Memor. l. III.

Quel contraste, il faut en convenir, avec les maximes de Socrate! Et ne seroit-on pas tenté, après cela, de nous taxer d'une sorte de prévention, dans l'apologie que nous avons cru devoir faire d'ailleurs de sa conduite?

Le second sujet de reproche, est le génie ou démon familier dont il parloit si fréquemment à ses disciples, qui l'accompagnoit, disoit-il, depuis son enfance (1), et qui lui faisoit éprouver en lui-même ce qui peut être n'étoit jamais arrivé à personne (2). Il protesta jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience (3) : et l'on se demande en conséquence, s'il ne vouloit que s'accréditer dans l'esprit de ses disciples et de ses concitoyens, en se donnant pour un homme inspiré, ou s'il étoit réellement persuadé de ce qu'il avançoit; ou bien encore, si, comme quelques-uns de ses défenseurs l'ont prétendu, son langage n'étoit

(1) Plat. in Theag.
(2) Plat. de Republ. l. VI.
(3) Id. Apol. Diog. Laert. in Isocr.

qu'un voile dont sa modestie avoit su couvrir la justesse de ses conjectures et la sagacité de son esprit?

Etrange manière toutefois d'être modeste, que de se vanter d'être inspiré par quelque divinité, pour ne pas faire trop d'honneur à son propre jugement. Il me paroît d'ailleurs difficile de croire à la modestie de Socrate, après ce qu'il a dit de lui-même avec tant de jactance, à s'en tenir au rapport de Xénophon (1).

Aussi, pour ne pas le juger coupable d'avoir voulu en imposer aux Athéniens, M. Barthélemi se montre-t-il assez disposé à affirmer que c'est de très-bonne foi et avec une intime persuasion, que Socrate en étoit venu à s'attribuer une prérogative toute particulière. Attaché, dit-il (2), à la religion dominante, il pensoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philosophes (3), que les dieux touchés

(1) Xenoph. Apol. Voyez ci-dessus p. 181 et suiv.

(2) Voyage du jeune Anacharsis, t. V, p. 464.

(3) Cic. de Divin. l. I, c. 3 et 43.

des besoins, et fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoiloient quelquefois l'avenir par différens signes (1). En conséquence, il exhortoit ses disciples, tantôt à consulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination (2). Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre (3), étoit attentif aux songes, et leur obéissoit comme à des avertissemens du ciel (4).

M. Barthélemi ajoute à ces causes l'espèce d'exaltation que pouvoient produire en lui de fréquentes et longues contemplations. D'après tout cela, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines?

Cependant, continue M. Barthélemi, et c'est une des inculpations les plus graves à l'égard de Socrate, dont ce célèbre écrivain ne parle d'ailleurs qu'avec les plus grands éloges, « on trouve dans l'histoire de sa

(1) Xenoph. Memor. l. I.

(2) Id. *ibid.* l. IV.

(3) Aristot. de Divin. c. 1.

(4) Plat. in Crit. in Phed. Cic. de Divin. l. I, c. 25.

vie, des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout à coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie, et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier (1) ?

» Je cite un second exemple. Au siége de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration, se le montrèrent l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entr'eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente (2).

» Vouloit-il se donner en spectacle à

(1) Plut. de Gen. Socr.

(2) Plut. in Conviv. Fav. apud. Aulugel. l. II, c. 1. Diog. Laert. l. II, §. 28.

l'armée? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables »: surtout, ajouterons-nous, quand cette sagesse et cette vertu n'ont pour fondement qu'une raison et des vues tout humaines, sans aucun autre secours.

Un dernier reproche qu'on a fait à Socrate, est qu'ayant eu, ce semble, de si grandes idées de la divinité, il lui ait associé en quelque sorte d'autres dieux, qu'il considéroit toutefois comme des dieux subalternes; et qu'adoptant à leur sujet, avec tant d'indulgence, les fables du paganisme, il leur rendit un culte si déshonorant pour la philosophie. On a voulu le faire passer pour le martyr de l'unité d'un Dieu: mais en quoi l'a-t-il été? S'il reconnoissoit un Dieu suprême, les Athéniens, tous les Grecs, toutes les nations, quoique sous différens noms, le reconnoissoient comme lui. Il ne suivoit en cela que la tradition commune,

celle du genre humain; et ce n'étoit pas sur cela que portoient les chefs d'accusation qu'on intentoit contre lui. On lui imputoit de ne pas reconnoître les dieux de la république, et il prouvoit le contraire par ses enseignemens publics et par toute sa conduite. Il a vécu, il est mort dans le polythéisme, selon toute la force du terme. Ce n'étoit pas là se rendre le martyr, à beaucoup près, du dogme d'un seul et vrai Dieu.

On a beaucoup parlé de l'ironie amère de Socrate; mais nous sommes à cet égard de l'avis de M. Barthélemi. « Je ne me suis point étendu, dit-il, sur l'ironie de Socrate, persuadé qu'il ne faisoit pas un usage aussi fréquent et aussi amer de cette figure que Platon le suppose. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire les conversations de Socrate rapportées par Xénophon, et celles que Platon lui attribue. Dans les premières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette souvent de ne pas trouver dans les secondes. Les deux disciples ont mis leur maître aux prises avec le sophiste Hippias (1). Que l'on

(1) Xenoph. Memor. l. IV. Plat. in Hipp.

compare ces dialogues, et l'on sentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été présent à celui qu'il nous a conservé (1) ».

Les disciples de Socrate n'ont pas, comme il auroit pu s'en flatter, honoré la mémoire de leur maître par un esprit d'union et de concorde. Les jalousies ont divisé ces hommes qui passoient pour des sages, comme Diogène Laërce nous l'apprend de plusieurs, et en particulier de Platon et de Xénophon (2). Ne pouvant pas nous étendre sur tous, nous allons le faire sur Platon, qui a joué un si grand rôle après Socrate, parmi tous les philosophes de la Grèce.

---

(1) Voyage du jeune Anacharsis, t. V, p. 534, note sur le chap. LXVII.

(2) Diog. Laert. in vit. Plat. in Xenoph. in Aristip. in Anthist.

LETTRE LX.

Suite des précédentes.

PLATON,

et quelques autres philosophes du même temps.

PLATON, fils d'Ariston et de Périctione, naquit à Athènes, dans le temps où commença la guerre du Péloponnèse. Il étoit par sa mère de la même famille que Solon, et son père rapportoit son origine à Codrus, en qui finit la royauté parmi les Athéniens. Platon eut deux frères, nommés Adimante et Glaucon, et une sœur nommée Potone, qui fut mère de Speusippe, dont nous avons déjà parlé, relativement à Dion (1). D'après ce que nous disent, de ce philosophe, Diogène Laërce et Elien, il avoit dans sa taille je ne sais quoi d'imposant qui étoit tempéré par la douceur de sa physionomie. Son front étoit large, ses traits réguliers, son air grave et modeste. Le sourire seul approchoit de ses lèvres. Il laissoit entre-

(1) Diog. Laert. in Plat.

voir un grand désir de faire parler de lui, et n'étoit pas toujours exempt de passions et d'envie, quoiqu'il donnât de si belles leçons pour apprendre à les modérer et à les dompter (1). On rapporte même de lui des vers pour une courtisane de Colophone, qu'il aimoit malgré sa vieillesse et ses rides, dans lesquelles il prétendoit que l'amour se tenoit encore en embuscade; d'autres pour une nommée Xantippe, qui s'ils étoient de lui, et non d'Aristippe, qui les lui avoit, dit-on, supposés pour le décrier et se venger de ses railleries, ne seroient rien moins qu'une preuve de sa sagesse. Ce qui seroit plus propre à le diffamer encore, ce sont ceux, si toutefois la malignité de ses ennemis ne les lui a pas prêtés, qu'il paroissoit avoir faits pour Dion à qui il écrivoit : *Vous rendez mon ame folle d'amour;* pour Aster, auquel il disoit, *qu'il voudroit être le ciel, afin d'être tous yeux pour le regarder;* pour Agathon, à l'égard duquel il s'expliquoit de la manière la plus licencieuse; pour

(1) Ælian. l. II, c. 10. Diog. ubi supr.

Phèdre,

Phèdre, pour Alexis (1). Mais si tels ont été en effet les égaremens de sa jeunesse, il fut au moins, de bonne heure, redevable à Socrate et à la philosophie, de son retour à la vertu. Il conçut dès-lors toute l'horreur que doivent inspirer les passions brutales, et s'éleva contr'elles dans tous ses écrits. Il en est un surtout (2), le livre des Lois, où il condamne le gouvernement de Lacédémone et celui de Crète, à cause de leurs exercices publics, qui faisoient naître et qui entretenoient les feux abominables, qui, dans un sexe ou dans l'autre, pervertissoient l'ordre de la nature : et il appelle cette détestable infamie, *un des péchés les plus audacieux et les plus exécrables que l'intempérance puisse faire commettre contre la divinité.*

On dit que Platon avoit à peu près vingt ans, lorsqu'étant sur le point de disputer le prix de la tragédie au théâtre Dionisyen, il entendit Socrate, et brûla ses poésies (3).

(1) Diog. l. III, Segm. 29, 30, 31, 32, in Plat.

(2) Plat. de Legib. l. I.

(3) Diog. l. III, Segm. 5 et 6.

Après la mort du sage de la Grèce, il s'attacha à Cratyle, disciple d'Héraclite, et à Hermogène, qui enseignoit les dogmes de Parménide. A trente-deux ans, voulant étendre ses connoissances, il fut voir, avec quelques disciples de Socrate, Euclide de Mégare, qui avoit eu le même maître. De là il fut à Cyrène; et après y avoir pris les leçons de Théodore, mathématicien, il passa en Italie, pour entendre ceux des derniers philosophes pythagoriciens, qui avoient encore quelque réputation, tels que Philolaüs et Euryte. Il fut ensuite consulter les prêtres de l'Egypte; et on dit qu'il fit ce voyage avec Euripide. Il avoit aussi le dessein d'aller voir les Mages; mais la guerre qui étoit allumée en Asie l'empêcha d'effectuer son projet (1).

De retour dans sa patrie, malgré le désir qu'il ressentoit d'être utile aux hommes (2), il s'éloigna des affaires publiques, par les mêmes raisons qui en avoient éloigné Socrate. Tantôt il comparoît le peuple d'A-

(1) Diog. in Plat.

(2) Plat. Epist. VII.

thènes à un vieillard décrépit qui retombe dans la foiblesse et le radotage des enfans (1); tantôt à un troupeau de bêtes féroces, dont on ne pouvoit approcher sans courir le risque d'en être dévoré; tantôt à un champ stérile, qui ne produisoit que de mauvaises herbes, parmi lesquelles les plantes utiles étoient étouffées (2). Ne voulant donc ni s'exposer vainement à sa fureur, ni risquer de prendre part à ses injustices, il s'en tint à une vie privée, et se renferma dans l'étude de la sagesse. Il acheta un terrain non loin d'Athènes et près de l'Académie. Celle-ci tiroit son nom d'Académus Athénien, qui avoit possédé autrefois l'emplacement où elle étoit située. On y voyoit depuis, un gymnase, et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui couloient à l'ombre des platanes et de plusieurs autres espèces d'arbres. C'est dans les allées de ce jardin délicieux que notre philosophe donna ses leçons.

(1) Cic. Epist. ad famil. l. I, Epist. 9.
(2) Plat. de Republ. l. VI.

Selon Aristoxène, cité par Diogène Laërce (1), Platon avoit porté les armes dans trois expéditions, celle de Ténagre, celle de Corinthe, et celle de Délium.

Ayant déjà parlé de ses voyages en Sicile, à l'occasion de Dion et des deux Denys, nous n'allons plus nous occuper que de sa philosophie. Lorsqu'il veut traiter de l'origine des êtres et de la formation du monde, comme il le fait particulièrement dans son Timée, il présente son système de manière qu'on a beaucoup de peine à saisir le fond de sa doctrine, et à en déterminer le véritable sens. Des savans, tels que M. Fraguier (2), l'homme de France,

(1) Diog. in Plat.

(2) Voyez dans la *Théologie des philosophes*, par M. l'abbé d'Olivet, vers la fin de son premier volume du texte et de la traduction de Cicéron *de Nat. Deor.* p. 176 et suiv. l'exposition qu'a faite M. Fraguier de la doctrine de Platon, telle que la renferme, selon lui, le Timée; et plus loin, dans les additions, la réfutation du P. Hardouin relativement à cette exposition, p. 355.

peut-être, qui a le mieux entendu Platon, si l'on en croit M. Grou, l'excellent traducteur de ses lois et de sa république (1), ont prétendu y voir la création du monde proprement dite, quoique dans le fait, ses idées n'annoncent rien de semblable. D'autres ont cru y apercevoir le pur matérialisme, dont Platon étoit encore plus éloigné. Cicéron (2), qui avoit traduit cet ouvrage, convient que l'obscurité des choses, et non celle des mots, est telle qu'on ne l'entend pas. Jean de Serre, qui l'a mis en latin, ainsi que toutes les œuvres de Platon, va plus loin encore, et ose bien le soupçonner de ne s'être pas entendu lui-même. Cependant, comme ce Timée n'est au fond que le développement du Timée de Locres, dont nous avons donné le précis (3), on peut, jusqu'à un certain point, expliquer l'un par l'autre, ce qui nous dispensera même, d'après ce que nous avons dit de

(1) Préface de la traduction de la République de Platon, p. 62.

(2) Cic. de Finib. l. II, c. v.

(3) Ci-dessus, p. 46 et suiv.

celui-ci, de nous étendre beaucoup sur cette matière, et de réfuter plus amplement des erreurs, qui, pour le fond, sont toujours les mêmes.

Platon commence sa cosmogonie ou formation de l'univers, par les idées les plus relevées, les plus propres à le mener à la création, sans laquelle rien ne s'explique comme il faut dans la nature, s'il eût su tirer de ces mêmes idées de justes conséquences.

« Il faut d'abord distinguer, dit Platon (1), » ce qui est toujours et qui n'a jamais commencé, et ce qui a commencé, et qui » n'est jamais; (c'est-à-dire, ce qui n'est » jamais en tant qu'existant par soi-même » et par son essence). De ces deux êtres, » l'un se connoît par l'intelligence et par » le raisonnement, et il est toujours le » même; l'autre se connoît par les sens qui » ne raisonnent pas; il naît, il meurt, et » n'est jamais un être vraiment être ».

Ce langage, dit M. Batteux (2), n'est

(1) Plat. in Tim. sub. init.

(2) Mém. de l'Acad. des inscrip., sep-

point obscur ni énigmatique pour quiconque aura lu et entendu les premiers articles du livre de Timée de Locres. Par l'*être toujours le même*, il est clair que Platon entend la substance divine, qui, douée d'intelligence et d'activité, n'éprouve jamais en soi aucun changement. Par l'*être qui n'est jamais vraiment être*, il entend la substance matérielle, dont la nature est de pouvoir s'altérer, se corrompre, et prendre à chaque instant des formes nouvelles.

« Tout ce qui naît, continue Platon, a » une cause de sa naissance; car rien de ce » qui se fait ne peut se faire sans cause. Or, » ce monde est né, car il est sensible : ce » qui est sensible est variable, ce qui est variable a une cause de ses variations : le » monde a donc une cause de ses variations; » il a donc une cause (comme étant un être » variable); il est donc né ».

Mettez le mot *créé* à la place du mot *né*, et vous aurez une démonstration complète de la création. En effet, ce qui est variable,

---

tième mémoire sur le principe actif de l'univers, t. XXXII, in-4°. et LVII, in-12.

ce qui est muable et dépendant, ne peut être un être nécessaire, ne peut exister par lui-même; il doit donc trouver le principe de son existence dans un autre être qui existe par sa propre essence, qui existe nécessairement : il doit donc avoir été créé. Mais Platon n'a pas raisonné d'une manière aussi exacte; et s'il l'eût fait, nous verrions bientôt qu'il n'eût pas tardé à tomber en contradiction avec lui-même.

« Tout effet, ajoute Platon, est bon ou » mauvais; s'il est mauvais, c'est qu'il a été » produit d'après un mauvais modèle; s'il » est bon, c'est qu'il a été produit d'après » une idée bonne et sans défauts, à laquelle, » par conséquent, il n'y a rien à ajouter » ni à changer; en un mot, d'après une idée » parfaite. Or, le monde est le plus beau » et le plus parfait de tous les êtres pro- » duits; donc il y a eu dans sa cause un mo- » dèle parfait ».

Platon veut nous conduire par-là à un autre principe qu'il distingue du premier, et qui agit d'après lui; ce second principe est l'*idée* ou la cause *exemplaire* d'après laquelle le premier règle son action sur la matière.

Mais cette matière, Platon la fait éternelle, existante aussi par elle-même, ayant une ame et un mouvement désordonnés, un principe de rebellion, qui tend toujours à contrarier et à miner les formes qu'elle a reçues. Il la suppose capable de les prendre toutes, de les quitter, d'en changer, de suivre d'autres mouvemens, d'autres directions. Comment peut-on dès-lors la supposer existante par elle-même, existant de toute éternité par sa propre essence?

Il dit ailleurs, avec bien plus de raison, relativement à une cause supérieure, à une cause première, que « partout où nous portons nos regards, nous découvrons diverses espèces de mouvemens. Un corps en choque un autre, ou reçoit le mouvement d'un autre corps; ce qui force à croire qu'il existe une cause subsistante par elle-même, qui produit tous ces mouvemens, et qui se meut elle-même, ainsi qu'elle meut toutes les autres choses du monde (1) ».

Il dit encore, en substance, dans le Timée: « Cette cause qui a mis tant de beauté,

(1) Plat. de Legib. et in Phed.

tant d'ordre, dans ses productions, ne peut être, comme source de tout ordre, de toute beauté et de toute perfection, que la cause la plus excellente, et ne peut avoir suivi que le modèle éternel qu'elle trouvoit en elle-même. Souverainement bonne, elle n'a pu vouloir que ce qui étoit bien. L'imperfection et le changement, le passé et l'avenir, ne se trouvent point dans cette nature très-parfaite. L'éternité est immobile dans l'unité d'être, c'est-à-dire, en Dieu, n'admettant ni variation ni succession. Il est le seul dont on ne peut pas dire proprement : il a été ou il sera; mais seulement, *il est*. Il a fait naître ce que nous appelons le temps, en ornant les cieux, en formant le monde; et cette durée successive, marquée par les révolutions des corps célestes, est une image mobile de l'immobile éternité, et passera comme le monde, quelle que soit la fin qu'il doit avoir (1)».

Rien n'est plus admirable et plus vrai que ces raisonnemens de Platon : que ne s'en tenoit-il là, et que ne nous faisoit-il grâce

(1) In Tim. passim.

de cette matière éternelle, ayant une ame déréglée, un mouvement désordonné qui tient à son essence, laquelle cependant est susceptible de changement, que Dieu change en effet, et dans laquelle il met l'ordre, quoique contraire à sa nature aveugle, fatale et nécessaire (1).

C'est ici, dans Platon, comme dans Timée de Locres, que commence la génération du monde. Dieu, voyant le désordre qui étoit dans la matière, voulut lui donner un mouvement réglé et soumis à des lois.

Quand le moment de produire le monde fut arrivé, « l'intelligence, dit Platon (2), ayant la supériorité sur la nécessité, l'amenant, par la persuasion, à de meilleurs effets, et la nécessité cédant à la raison et à la sagesse, ce fut le commencement de la formation du monde ».

Dieu lui forma d'abord une ame (3), qui

(1) Voyez ci-dessus, p. 48 et suivantes, ce que nous avons dit sur le système de Timée de Locres, le même que celui de Platon.

(2) Plat. in Tim.

(3) In Tim. et Batteux. Mém. de l'Acad. ubi sup.

devoit elle-même régir, contenir, et même former les parties du monde. Il la composa en mêlant une partie de lui-même ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, dans une portion de l'ame brute du second principe; c'est-à-dire, pour parler sans figure, que les idées de la sagesse éternelle se sont portées sur les secousses aveugles de la déraison éternelle, la puissance réglée sur la puissance déréglée, pour rendre celle-ci un instrument d'ordre et de règle.

Mais, de cette raison éternelle, il est resté une partie pure; et de la déraison éternelle, il est aussi resté une partie brute, aux deux extrêmes; de manière que ce n'a été que dans l'intervalle des deux extrêmes que le mélange à eu lieu. Voici les paroles de Platon : « De la substance toujours *la même* et de la substance toujours *autre*, Dieu a composé une troisième nature mi-partie des deux, qu'il a placée entre elles, pour faire des trois un seul tout continu, dans lequel l'être *autre* fût forcé d'entrer : après avoir fait cette union des trois essences ou substances, *par un lien de continuité*, il par-

tagea le mélange selon les proportions harmoniques des nombres, etc. ».

Et plus bas, il dit, que « l'ame du monde est composée de trois principes, *du même*, de *l'intermédiaire* et de *l'autre* »; ce qui ne peut s'entendre qu'en supposant qu'au centre du monde l'*autre* est brut; que *le même* est pur à la circonférence; et que l'intervalle qui les sépare est occupé par l'essence mixte.

« L'ame du monde étant formée et distribuée harmoniquement, bientôt elle se porta elle-même sur la substance matérielle, qui n'étoit qu'un être informe, vague, indéterminé, sans figure, sans contour, sans aucune espèce d'état. Celle-ci fut d'abord circonscrite par des surfaces qui ne peuvent être moindres que triangulaires ». On peut voir le reste dans Platon, et dans ses commentateurs.

Mais d'où viennent (1) toutes les espèces qui font la beauté et la variété de l'univers, au ciel, dans l'air, sur la terre, et dans les eaux?

---

(1) Batteux, ubi supr. et Plat. in Tim.

Elles viennent des idées divines qui ont été versées dans l'ame du monde, lorsque Dieu la composa, comme nous avons vu ci-dessus, en unissant ses pensées victorieuses avec celles de l'ame brute. La collection de ces idées formant le tableau universel des formes de l'univers, l'ame du monde en a eu en soi l'expression. C'est d'après ce modèle que cette ame a travaillé tous les individus primitifs qui devoient commencer la série de chaque espèce, dont le prototype éternel se trouvoit dans *le même*, c'est-à-dire, dans l'idée de Dieu, communiquée à l'ame du monde. La fonction de l'idée a été de conformer ces individus dans l'unité de l'espèce, comme un sceau appliqué à la cire. Celle de la matière a été de présenter plusieurs portions d'elle-même au même sceau d'unité. Par ce moyen l'ordre a été mis dans le désordre, *le même* dans le *divers*, le *un* dans *l'autre*; en un mot, l'idée de Dieu dans la matière brute. Voilà l'ouvrage de la divinité dans l'ame du monde, et de l'ame du monde dans l'univers.

C'est après avoir produit l'ame du mon-

de (1), que la divinité produisit le ciel et les astres qu'elle anima, et dont elle fit des dieux visibles. Ici Platon expose l'origine des dieux, comme l'avoient fait Homère et Hésiode; et il conserve les noms et les divisions des natures divines, tels qu'il les trouvoit établis chez sa nation. Il parle avec les anciens poëtes de dieux, de démons, de demi-dieux, et de héros.

Lorsque Dieu eut produit les dieux visibles et invisibles, substances célestes et immortelles, il considéra dans son esprit le modèle éternel du plus parfait des mondes, et y trouva encore le modèle ou l'image de trois espèces d'êtres, les habitans de l'air, de la terre, et des eaux, qui devoient être produits dans le monde réel; pour qu'il ne restât pas incomplet, avant que de les produire il assembla tous les dieux visibles et invisibles, et leur tint ce discours.

« Dieux des dieux, dont je suis l'auteur » et le père, vous savez que les ouvrages » de mes mains sont indestructibles, si ce » n'est par ma volonté. Ce n'est pas que

(1) In Tim.

» vous soyez absolument indestructibles et
» immortels, puisque vous avez été engen-
» drés. Mais il y auroit de la cruauté à dé-
» truire ce qui est arrangé d'une manière
» si juste et si parfaite. Vous ne périrez
» donc pas. Ma volonté a plus de force pour
» vous conserver que votre nature n'en a
» pour cesser d'être. Tels sont maintenant
» les ordres que j'ai à vous donner : Nous
» avons trois genres d'êtres mortels à for-
» mer, pour rendre l'univers entier et com-
» plet. Si ma main seule les organise et les
» produit, ils seront égaux aux dieux. Je
» vous en remets le soin. Allez, travaillez
» tous, selon la nature dont vous êtes doués,
» et imitez le modèle que vous présente ce
» que j'ai fait en vous. Comme il convient
« qu'il y ait un animal entre les autres, qui
» ait quelque chose de plus divin et qui soit
» le roi des autres animaux, qui honore la
» justice et les dieux de son propre mouve-
» ment, je vous en donnerai les premiers
» germes et les premiers linéamens. Encore
» une fois, allez, attachez le mortel avec l'im-
» mortel; que les animaux naissent, qu'ils
» croissent, qu'ils se nourrissent; quand ils

» se décomposeront, vous recueillerez leurs » élémens ».

Il dit; et aussitôt il prit la coupe dans laquelle il avoit fait le mélange de l'ame du monde. Il en recueillit les restes, en y ajoutant néanmoins une plus grande dose de parties divisibles et inégales. Il distribua ces ames, par égales portions, dans chacun des astres, comme sur autant de chars de feu, pour les promener dans l'univers, et leur montrer les lois et les destins des êtres.

Les dieux obéirent aux ordres de leur père; ils empruntèrent, du feu, de la terre, de l'eau, et de l'air, autant de parties substantielles qu'il étoit nécessaire; ils les joignirent ensemble avec des liens invisibles, mais non indissolubles, pour n'en faire qu'un seul corps, auquel ils unirent fortement l'ame immortelle.

Le premier ouvrage sorti de la main des dieux avec l'intervention et le secours du Dieu suprême, l'homme, fut d'abord créé mâle dans tous les individus; mais les hommes injustes, lâches et timides, à la seconde génération furent convertis en femmes, et ensuite ceux d'un esprit léger, et qui avoient

été assez insensés pour s'imaginer, que, sur le seul rapport de sens, ils pourroient s'élever à la connoissance des choses intellectuelles, furent changés en oiseaux, et telle fut la génération de l'espèce volatile: celle des quadrupèdes naquit de la métamorphose de ceux qui, tout-à-fait étrangers à la philosophie, négligèrent l'étude des choses célestes, et ne s'occupèrent que de ce qui étoit animal et terrestre. Les plus méchans et les plus vils d'entr'eux, donnèrent naissance aux reptiles, dans lesquels ils furent transformés. Enfin les plus méprisables et les plus coupables de tous, devinrent la génération des poissons, comme indignes de respirer le même air dans lequel nous vivons.

Nous ne porterons pas plus loin le détail fastidieux de toutes les rêveries de Platon dans son Timée. On auroit pu à juste titre, lui demander où il avoit pris toutes les extravagances qu'il nous débite, et sur quoi elles étoient fondées.

Mais ce qui doit le plus nous surprendre, mon fils, si nous n'avons pas suffisamment étudié l'étendue et les bornes de l'esprit humain, c'est ce mélange qu'on rencontre,

dans ce même ouvrage, des plus hautes conceptions, des pensées les plus sublimes, et des idées les plus fausses, des imaginations les plus folles et les plus bizarres.

Parmi les fictions de Platon, nous devons placer l'idée, on ne peut pas plus étrange, qu'il s'étoit formée d'une république parfaite, telle qu'il nous l'a tracée dans son ouvrage, intitulé : *de la République*, qui fut considéré dans les siècles suivans, comme un conte ou une rêverie philosophique; et c'est ainsi que seront considérés après nous la plupart des systèmes qu'on a enfantés ou qu'on a fait revivre de nos jours. La république de Platon passa même en proverbe pour exprimer les projets et les entreprises impossibles. Nous verrons par la suite qu'il y en avoit dans le nombre, qui, par leur immoralité, leur extravagance et leur inconséquence, méritoient encore d'autres qualifications que celles-là. Il faut avouer néanmoins que dans le cours de cet ouvrage, il se trouve aussi d'importantes leçons, et de grandes et utiles vérités.

Dans son premier livre, après avoir fait parler Socrate, le vieillard Céphale et son

fils Polémarque sur la nature de la justice, Platon, par la bouche de Socrate, s'attache d'abord à établir contre un sophiste, nommé Thrasimaque, les avantages de la justice sur l'injustice, et combien le sort du juste est préférable à celui du méchant. Dans le second livre, notre philosophe, mettant toujours ses pensées dans la bouche de son maître, propose pour mieux s'assurer de ce qu'est la justice et de ce que sont ses effets à l'égard d'un particulier, de considérer les choses plus en grand, et devoir ce qu'elle est par rapport à une société toute entière; afin que comparant ensuite le grand modèle avec le petit, on se serve du premier comme d'un moyen pour mieux connoître le second. Ici commence le plan de la république de Platon, qu'il continue et développe dans les livres suivans. Il avoit composé un dialogue, intitulé, l'*Homme politique*, où montrant tous les vices et tous les dangers du pouvoir entre les mains de la multitude, il ne vouloit absolument d'autre administration que celle d'un seul; parce qu'à moins d'être roi, on ne peut conduire un Etat sans être maîtrisé par les caprices de ceux que

l'on gouverne : dans sa république, il revient quelquefois au principe de la monarchie, proprement dite; et cependant, par une sorte d'analogie qu'il semble trouver entre le gouvernement monarchique et l'aristocratique, il ne présente au fond dans ses développemens qu'une espèce d'aristocratie, telle qu'il l'entendoit, c'est-à-dire, le gouvernement des sages; et ces sages, *où* les trouvera-t-on? Il divise les citoyens en trois classes, les magistrats ou gouverneurs, les guerriers qu'il appelle les *gardiens*, et les mercénaires. Il ne prescrit autre chose, à ceux de cette troisième classe, que de remplir chacun la tâche que leur impose leur condition, de laboureur, d'artisan, etc. n'étant faits d'ailleurs que pour suivre aveuglément les impressions qu'ils reçoivent de ceux qui les gouvernent. Il veut que les magistrats, les gouverneurs, soient des philosophes, soient des sages; car il distingue les vrais et les faux philosophes, et fait voir ce qui rend ces derniers si dangereux. Il exige que les premiers contemplent sans cesse les choses célestes, et méprisent les choses terrestres; qu'on les fasse passer par toutes sor-

tes d'épreuves ; qu'on s'assure par toutes sortes de moyens de leur capacité et de leurs vertus ; que leur vie soit mêlée de contemplation et d'action ; qu'ils apprennent toutes les sciences propres à élever l'esprit, afin qu'ils s'en servent comme de degrés pour parvenir à la plus sublime de toutes les connoissances, celle du souverain bien, à laquelle doivent aboutir toute connoissance philosophique et toute vraie philosophie (1). On conçoit assez combien, avec les passions des hommes, il est difficile de former de pareils sages, au-dessus de toutes les passions.

A l'égard des guerriers, comme Platon met en eux toute la force de l'Etat, et qu'il n'est que trop à craindre, qu'ils ne finissent par dévorer le troupeau qu'on confia à leur garde, il demande qu'on choisisse, parmi les différens caractères, ceux qui sont les plus propres à la fonction qu'ils doivent remplir. Il les veut d'un caractère doux et ardent tout à la fois, en sorte qu'ils soient doux envers leurs amis, qui sont leurs concitoyens, violens et intrépides à l'égard des ennemis,

(1) De Republic. l. V, VI et VII.

ainsi, dit-il, que des chiens bien dressés, qu'il donne pour exemple, afin de prouver que ces deux caractères ne sont pas incompatibles. Il s'étend bientôt après sur le genre d'éducation qu'on doit leur donner. On formera leur corps par la gymnastique, et leur ame, par la musique, c'est-à-dire, dans le sens où il l'entend, par ce qui tient à l'harmonie en tout genre, et qui est propre à mettre de l'ordre dans toutes les facultés de notre ame. A cette occasion, il condamne Homère, et bannit tout autre poète semblable de la république, comme n'ayant débité que des fables au sujet des dieux et des héros. Il ne rejette point absolument toute poésie, mais celle seulement qui est imitative, et dont le but est de flatter les passions. Il ne conserve de poètes que ceux qui chantent ou des hymnes en l'honneur de la divinité, ou les louanges des hommes qui se sont distingués par de grandes actions, ou les charmes et les préceptes de la vertu.

Ce n'est pas assez, selon Platon, de veiller sur les poètes, et de les contraindre à n'offrir que des modèles de bonnes mœurs, dans leurs vers, ou à n'en point faire du

tout; il faut aussi avoir l'œil sur tous les artistes, pour qu'ils ne travaillent que dans un très bon genre, s'ils veulent qu'on les admette; dans la crainte que les gardiens, entourés d'images vicieuses et se nourissant, pour ainsi dire, chaque jour, de cette vue, n'en contractent à la fin quelque grand vice dans l'ame, sans s'en apercevoir. Ondoit, en conséquence, chercher des ouvriers habiles, en architecture, en peinture, en sculpture etc., et capables de suivre à la trace la nature du beau et du décent, afin que les jeunes gens élevés parmi leurs ouvrages, comme dans un air pur et serein, reçoivent de salutaires impressions de tous les objets qui viendront frapper leurs sens, et que, dès l'enfance, tout les porte insensiblement à imiter et à aimer la droite raison, et à établir entre elle et toute leur conduite un parfait accord.

Platon étend sa réforme à l'harmonie et à la musique proprement dite. Il exige qu'elle n'ait rien de mou, d'efféminé, rien que de noble et de décent, rien qui ne porte à la vertu et n'en fasse passer dans l'ame les images et les sentimens.

« Jamais, dit Socrate qu'il fait parler,

» nous

» nous ne serons excellens musiciens, ni » nous ni les guerriers que nous voulons » former, si nous ne nous familiarisons avec » les idées de la tempérance, de la force, » de la générosité, de la grandeur d'ame, » et des autres vertus sœurs de celles-ci, » idées qui s'offrent à nous en mille objets » différens, et si, par l'habitude à nous rem- » plir de ces mêmes idées, nous n'appre- » nons à les discerner elles et leurs images, » partout où elles se trouvent, soit en grand » soit en petit, sans jamais en mépriser la » connoissance, persuadés que sous quel- » que forme qu'elles se présentent, elles » sont l'objet de la même science et de la » même étude. Conséquemment, le plus » beau de tous les spectacles, pour quicon- » que est capable de le goûter, seroit celui » d'une ame, en qui se trouveroient toutes » les vertus dans un parfait accord entr'elles ».

Quant à la gymnastique, sœur, dit Socrate, de cette musique simple dont il vient de parler, il veut qu'elle soit simple aussi, et telle qu'elle doit être pour des guerriers. Il demande qu'on leur forme un corps robuste, à qui toute espèce de nourriture puisse

convenir, qui soutienne également le froid et le chaud, et qui soit à l'épreuve de toutes les fatigues. Il leur prescrit un régime austère; point de multiplicité dans les mets; point de recherche et de délicatesse dans les alimens; rien de ce qui peut mettre dans la nécessité, pour purger les humeurs, de recourir aux médecins. Il exclut formellement ceux qui guérissent les maladies par des médicamens; et ici Platon, qui fait toujours parler Socrate, pose en principe, qu'il vaut mieux mourir que de vivre, lorsqu'on ne peut se bien porter et rétablir sa santé par la diète et par l'exercice; oubliant ainsi ce qu'avoit si bien dit son maître, que la divinité elle-même nous a placés dans un poste dont nous ne pouvons sortir sans qu'elle l'ordonne. Il veut en général, pour la jurisprudence et pour la médecine, qu'on se borne au soin et au salut de ceux qui ont reçu de la nature un corps sain et une belle ame. Quant à ceux, dit-il en propres termes, dont le corps est mal constitué, on les laissera mourir, et l'on punira de mort les méchans incorrigibles (1). Quelle affreuse ma-

(1) De Republ. l. III.

xime de lèse-humanité! « les hommes mal constitués, on les laissera mourir ». Mais ces hommes à charge à l'Etat, selon Platon, lui sont-ils donc inutiles, s'ils lui donnent lieu et à tous ses membres, d'exercer les vertus de compassion, d'humanité, de bienfaisance, toutes les vertus sociales, tous les sentimens qui tiennent à la nature, aux liens du sang, aux affections les plus douces du cœur humain? Mais ces hommes encore à charge à eux-mêmes, comme il le prétend, n'eussent-ils pas après tout préféré la vie à la mort, et regardé celle-ci, malgré leurs infirmités, comme un don barbare et un présent funeste? N'eussent-ils plus trouvé dans celle-là aucune des douceurs qui contribuent à y attacher si fortement les êtres que nous considérons comme les plus malheureux? Appartient-il d'ailleurs aux hommes de priver un autre homme, sans sa faute, de la vie que l'auteur de son existence lui a donnée? D'après ses principes faux et meurtriers, notre philosophe vouloit qu'on ne conservât que les enfans sains et bien conformés, et que l'on exposât ceux

qui seroient difformes ou infirmes (1).

C'est particulièrement dans le cinquième livre de l'ouvrage dont nous parlons, que se trouvent rassemblés les paradoxes les plus étranges et les plus contraires à la saine raison, à l'ordre essentiel des sociétés, aux lois de la nature, aux plus doux sentimens, et à toute moralité. On ne conçoit pas comment le disciple de Socrate a pu mettre dans la bouche de son maître de pareilles extravagances, si contraires à la pureté de sa doctrine.

Il commence par établir une véritable communauté entre les guerriers ou gardiens de l'Etat; c'est-à-dire, ainsi qu'il l'explique lui-même, qu'ils n'auront rien en propre, ni maisons, ni terres, ni possessions; mais qu'ils recevront des autres leur nourriture, comme la juste récompense de leurs services, et qu'ils vivront en commun. Ce point, si l'exécution en étoit moins chimérique, relativement à une telle classe d'hommes, aussi nombreuse, aussi peu faite pour être seule assujettie à un pareil régime, n'est pas encore, de tous les articles, celui sur lequel on a les reproches les plus graves à faire à Platon.

(1) De Republ. l. V.

Il fait entrer des femmes guerrières dans cette communauté qu'il a établie entre les gardiens de l'Etat; il les suppose capables des mêmes fonctions que les hommes, appelées au même genre de vie, aux mêmes emplois; et sans considérer assez attentivement les intentions de la nature dans la constitution et les qualités diverses, soit physiques, soit morales, qu'elle a partagées entre les deux sexes, il donne aux femmes, dont il fait aussi les gardiennes de la république, une institution purement militaire. Il les fait habiter dans les camps, partager toutes les fatigues de la guerre selon leurs forces, passer par tous les exercices de la gymnastique, combattre, jeunes et vieilles, avec les guerriers (1). « Qu'elles ne fassent » point de difficulté, dit-il, de quitter leurs

(1) Voyez ci-dessus, t. III, p. 225 et suiv. ce que nous avons déjà dit, en parlant des lois que Lycurgue donna aux Spartiates, dont Platon lui-même critique ailleurs avec assez d'amertume, le caractère et les mœurs; tandis qu'il prend de leur législateur ce que jamais il n'eût dû emprunter de lui.

» habits. La vertu leur tiendra lieu de vê-
» tement ».

Qu'une telle sentence vient bien là, soit pour sauver les droits de la pudeur, si sacrée parmi toutes les nations, que même, sans très-peu d'exceptions, les peuples les plus sauvages couvrent, surtout parmi les femmes, certaines parties du corps; soit pour prévenir les suites et les inconvéniens d'une pareille licence!

Platon, pour fonder son système politique, assimile en plusieurs endroits, dans les deux sexes, l'homme aux animaux, au chien, au cheval, aux oiseaux de proie, etc. Partant de cette similitude, en dégradant ainsi la nature de l'homme, par laquelle il diffère si essentiellement des brutes à tant d'égards et leur est si supérieur, il veut, ne le considérant plus par rapport au mariage que comme un être purement passif, et ne lui laissant aucune détermination en propre dans une des choses qui en exigent le plus, que ce soient les magistrats seuls qui interviennent pour l'assortiment des époux. Il y aura à cet effet, des fêtes solennelles, dans lesquelles on rassem-

blera les guerriers et les guerrières, car nous verrons par la suite qu'ils ne doivent faire qu'une même classe; et les magistrats tirant au sort, ou plutôt le dirigeant avec adresse, le feront tomber sur les époux et les épouses dont ils pourront attendre la meilleure race; c'est ici que le mensonge et la tromperie seront légitimes. Comme le nombre des mariages sera réglé de manière que le nombre des citoyens soit toujours à-peu-près le même, en remplaçant ceux que la guerre, les maladies, ou les autres accidens peuvent enlever, afin que la république ne soit ni trop grande, ni trop petite; on ne sauroit apporter trop de précautions pour qu'en excluant ceux dont on attend le moins, ils ne s'en prennent qu'au sort et ne se portent pas à la révolte.

Platon va plus loin encore. « Les femmes de nos guerriers, dit-il, seront toutes communes à tous; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux ». Après les premiers instans d'une union contractée selon la loi, ou plutôt selon l'arrangement fait par les magistrats, la séparation devoit avoir lieu, et le prétendu mariage n'exis-

toit plus. Il falloit attendre, de part et d'autre, un nouveau concours qui assignât d'autres nœuds, en conséquence desquels les femmes, en donnant, de chacun de ces hymens passagers, un enfant à l'Etat, pussent appartenir successivement, d'année en année, à différens guerriers. Disons-le en un mot, c'étoit, tout à la fois, un concubinage réel mis à la place d'un véritable mariage, et dans les intervalles, un célibat continuel (1).

---

(1) Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici ce que dit si bien M. de la Harpe, dans son *Cours de littérature*, t. III, seconde partie, p. 39, tant sur les femmes guerrières, que sur les femmes communes à tous les guerriers. « L'article des femmes est toujours celui où Platon est le plus malheureux. Il veut les faire élever dans les mêmes exercices que les hommes, et qu'elles portent les armes comme eux. Sa raison, c'est qu'il n'y a de différence d'un sexe à l'autre, que celle de la force, en quoi d'abord il se trompe beaucoup; mais en admettant même cette assertion, dont on prouveroit aisément la faus-

» Que les parens, ajoutoit Platon, ne connoissent pas leurs enfans, ni ceux-ci leurs

---

sexe, comment un philosophe tel que lui n'a-t-il pas fait attention aux conséquences aussi nombreuses qu'importantes qui résultent de cette seule disparité de constitution physique? Comment n'a-t-il pas vu qu'il seroit inconséquent et absurde, dans l'ordre naturel, que cette disparité si marquée fût un accident isolé, et qui ne tînt pas à une disparité bien plus étendue de moyens, de fonctions et de devoirs qui enrichissent à la fois les deux sexes, précisément par l'opposition et la compensation de ce qui manque à chacun d'eux? Ce qui lui manque à lui, c'est la liaison des idées. S'il l'avoit consultée avec plus d'attention, et s'il eût rempli ce premier devoir du philosophe, d'analyser d'abord parfaitement le réel avant de chercher le possible, d'où il résulte souvent que ce qui est n'est autre chose que ce qui doit être; s'il eût suivi cette marche dans l'examen des différences spécifiques des deux sexes, et de l'action réciproque du physique et du moral dans tous les deux, il auroit bien autrement encore adoré cette providence bienfaitrice, dont il parle

parens. Du moment que quelqu'un aura été marié, à compter depuis ce jour jusqu'au septième mois et jusqu'au dixième, il regardera tous ceux qui naîtront dans l'un ou l'autre de ces termes, et qui auront été portés au bercail commun, les mâles comme ses fils, les femelles comme ses filles, de même

---

d'ailleurs si bien, mais qu'il étoit loin d'avoir assez étudiée. Cette étude, au reste, devoit être un des grands avantages de ceux qui ont eu le secours inappréciable de la révélation. Eux seuls peuvent savoir qu'il n'y a de vraie philosophie, ou, pour mieux dire, qu'il n'y a de vraie sagesse que dans ces simples paroles du créateur, lorsqu'il voulut faire une compagne pour Adam, et que, pour la lui donner, il la tira de sa propre chair : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul;* et Platon ne s'apercevoit pas que, dans son système, l'homme, avec une femme seroit encore seul. Heureusement ce système est totalement impraticable; aussi, un philosophe révolutionnaire (Condorcet) s'est-il empressé de l'adopter, il y a quelques années. Il n'a pas fait plus de fortune chez lui que chez Platon; mais je suis fâché que ce soit Platon qui le lui ait fourni ».

que ces enfans l'appelleront du nom de père. Les enfans qui naîtront un jour de ces enfans seront ses petits-fils et ses petites-filles, et le regarderont comme leur aïeul. Tous ceux qui seront nés dans le même intervalle se traiteront de frères et de sœurs, et pourront se marier entr'eux, selon que le sort en décidera ».

Ainsi notre philosophe prétendoit-il par ses institutions, qui mêloient tout, qui confondoient tout, resserrer les liens qui devoient unir cette classe de citoyens, et n'en faire qu'une seule famille, en y mettant en commun les noms d'époux, de père et de mère, d'enfans et de frères? Pouvoit-il donc ignorer que le sentiment qui se partage d'une manière aussi incertaine, s'affoiblit à proportion qu'il s'étend; qu'il n'est plus qu'un sentiment factice, incapable de remplacer ceux que la nature inspire; et qu'on aime tout le monde alors de manière à n'aimer personne, si l'on n'a pas du moins, pour aimer, d'autres motifs que ceux-là?

Ce n'est pas tout; et quand une fois la raison humaine s'est égarée, quand elle n'est plus qu'une fausse philosophie, qu'une sa-

gesse mensongère, le jouet de l'imagination ou de l'orgueil ou de toute autre passion, on ne peut dire quel sera le terme où elle s'arrêtera. Dans le système de république de Platon, lorsque l'un et l'autre sexe auront passé l'âge fixé par les lois, et cet âge étoit pour les femmes depuis vingt ans jusqu'à quarante, et pour les hommes depuis trente jusqu'à cinquante-cinq, il n'y aura plus de règle; tout commerce, hors de cet âge, sera permis indistinctement; à condition.... La plume tombe ici des mains, et se refuse à transcrire de pareilles horreurs. Quelle espèce de sage, grand Dieu, que ce divin Platon! les suppressions, les avortemens, tout ce qui peut empêcher les enfans de naître, ou les écarter, si l'on n'a pu prévenir leur naissance, les retrancher de la société en les exposant, car l'Etat ne se chargeoit point de les nourrir; toutes ces infamies, tous ces crimes, devoient passer en loi dans le plan de notre législateur, aussi dénaturé, aussi cruel, à cet égard, qu'insensé; et telles étoient les conditions sous lesquelles il vouloit bien lâcher la bride, pour un certain âge, aux désirs les plus effrénés.

Je ne dirai rien des prérogatives, si conformes d'ailleurs à l'extrême dépravation des peuples de la Grèce dans un certain genre, qu'il accordoit aux jeunes guerriers qui se seroient signalés. On ne peut déjà que craindre d'en avoir trop dit; et cependant, mon fils, il falloit en dire assez, pour vous rendre toujours plus sensibles les égaremens de l'esprit humain abandonné à lui-même, en vous donnant surtout pour leçon et pour exemple, ce Platon, surnommé divin par les Grecs, et qui a dit en effet de si belles choses sur Dieu, sur le beau, le juste, l'honnête, et comme nous allons le voir, sur la sagesse même par opposition à celle qui n'en porte que le nom. O raison, quand tu n'as que toi pour guide et pour soutien, que tu as donc bien plus sujet encore de t'humilier de ta foiblesse et de tes écarts, que de t'enorgueillir de tes forces et de tes lumières!

Platon, dans le même livre que nous venons d'extraire, pose en principe, que les Etats ne seront jamais bien gouvernés, tant qu'ils ne le seront pas par des rois ou des magistrats philosophes; ce qu'on ne peut guère espérer; car il faudroit qu'ils fussent

élevés par de vrais sages, ou qu'ils fussent élus par une multitude qui eût elle-même, dans la plupart de ceux qui la composent, les lumières propres à former des philosophes, des sages; ce qui est non-seulement plus difficile encore, mais impossible, surtout par les seules lumières naturelles.

Au reste, Platon distingue avec soin, comme nous l'avons dit, la vraie et la fausse philosophie. Cette dernière est le partage de ceux qu'il appelle Philodoxes, c'est-à-dire, *amateurs de l'opinion*, plutôt *qu'amateurs de la sagesse*. Eh! plût à Dieu qu'on eût retenu ce terme de *Philodoxes*, et qu'on l'eût appliqué, de notre temps, à cette foule de prétendus sages, qui se disent philosophes, et qui n'aiment que les opinions singulières qu'ils se sont faites, ou qu'ils ont adoptées sur parole; qui ne nous offrent, pour toute doctrine, que des opinions vagues, variables, incertaines, sur lesquelles ils sont si peu d'accord entr'eux, et qu'eux-mêmes contredisent et démentent à chaque instant; que les paradoxes les plus bizarres et les plus insensés; que les systêmes les plus opposés à tous les principes de sagesse et de

sens commun, et les plus propres à détruire, à anéantir toute religion, toute morale, et toute vérité!

Les vrais philosophes, au jugement de Platon (1), sont ceux qui, portant leurs regards sur l'exemplaire éternel de la vérité, qui est Dieu même, de cette vérité toujours simple, uniforme, qui ne s'altère, dit-il, ni par la génération, ni par la corruption, prennent pour objet de leur contemplation, et pour fondement de leurs connoissances réelles, l'essence immuable des choses, la beauté, la bonté, la justice, considérées, non dans des êtres particuliers qui varient continuellement, mais dans leur source primitive et dans ce qu'elles sont en elles-mêmes. Ce sont ceux encore, qui, pleins d'horreur pour le mensonge, et bien éloignés de toute feinte et de toute charlatanerie, se montrent vrais en tout; CAR Y A-T-IL RIEN QUI SOIT PLUS ÉTROITEMENT UNI QUE LA SAGESSE ET LA VÉRITÉ; ceux qui n'ont de goût que pour les plaisirs purs, ces plaisirs propres de l'ame. Quant aux plaisirs du

(1) De Republ. l. V et VI.

corps, ils les dédaignent, si, peu contens d'être philosophes de nom, ils le sont d'effet. Le vrai philosophe, le vrai sage, est tempérant, modéré dans ses désirs; il a une ame vraiment grande, juste, élevée, sublime, qui, portant ses pensées sur tous les temps et sur tous les êtres, compte pour peu de chose la vie humaine, et la regarde comme le moindre terme de ses espérances. Exempt de dureté, d'avarice, de bassesse, de lâcheté, d'orgueil et de fierté, il est doux, affable, humain, généreux, ami de l'ordre et de la justice, comme il l'est de la vertu.

Cet ordre invariable qu'il admire dans les objets dont il fait son étude, et qui gardent toujours entr'eux la même harmonie, les mêmes rapports, il s'applique tout entier à l'imiter et à l'exprimer en lui, et devient ainsi, autant que la foiblesse humaine le comporte, un homme divin, et réglé dans toutes ses actions.

Tels sont les traits épars, à la faveur desquels Platon a voulu nous peindre le vrai philosophe (1), et que je n'ai eu que la peine

(1) Vers la fin du Ve. livre de la République, et le commencement du sixième.

de rapprocher. Il parle ensuite des faux philosophes, des faux sages, qu'il peint sous des couleurs tout opposées, et qui occasionnent, dit-il, le décri universel où tombe la philosophie. Il ne nie pas qu'il ne se rencontre parmi eux des hommes heureusement nés, doués de génie, de talens, et capables de se porter au plus grand bien, si de fausses maximes, de faux principes, des passions déréglées, l'exemple de leurs concitoyens, un orgueil démesuré, les suffrages de la multitude dont ils ambitionnent la faveur, et qui est un si mauvais juge de ce qui est beau, juste et vrai en soi, l'espoir de quelque avancement, de quelques biens particuliers, la crainte de certaine classe d'hommes, tels qu'étoient, selon Platon, les sophistes de ce temps-là, ennemis dangereux et puissans, qui punissoient par la perte de la fortune, de la réputation, de la vie même, ceux qui ne se rendoient pas à leurs faux mais subtils argumens, et qui ne se rangeoient pas de leur parti; si toutes ces choses, en un mot, prises ensemble ou séparément, n'avoient pas altéré en eux cet heureux fonds qu'ils avoient reçu de la na-

ture, et n'avoient pas servi à les dépraver. On peut, au reste, ajoute Platon, assurer, sans crainte de se tromper, qu'au milieu de tant de causes de séduction, s'il se trouve dans ce nombre quelqu'un qui échappe au naufrage commun, il est redevable aux dieux de son salut.

Mais, dit-il encore, qu'on ose s'approcher d'un homme aussi mal disposé que le sont la plupart de ceux dont on vient de parler; qu'on ait assez de courage pour lui faire entendre la vérité, et qu'on lui dise qu'avec toutes ses grandes connoissances, supposé qu'il en ait, il est dépourvu de raison; qu'il en a néanmoins grand besoin pour se conduire; que d'ailleurs la raison ne s'acquiert point sans que l'on veuille s'assujettir à suivre ses lumières; qu'il s'égare dans de vains sophismes; que ses opinions sont dépourvues de vérité, de bon sens, et de solidité : croyez-vous que, disposé en effet comme il l'est, il prêtât volontiers l'oreille à de pareils discours? Et quand bien même ils pourroient trouver accès dans l'ame de quelqu'un né avec un esprit bien fait, le réveiller, le changer, et le ramener malgré

lui à la sagesse, que pensez-vous que fassent ses amis, dans l'idée que ce changement va discréditer leur secte; que, quant à lui, ils vont perdre ses bonnes grâces et tous les avantages qu'ils s'en promettoient? Ne traverseront-ils pas ses bons desseins de tout leur pouvoir? Discours, actions (railleries piquantes, reproches amers, mépris affectés), que n'emploieront-ils pas pour le dissuader, en même temps que, remplis d'animosité, de fureur, contre l'importun donneur d'avis qui sera parvenu à l'éclairer, ils mettront tout en œuvre pour le perdre, soit en lui dressant des piéges secrets, soit en le traduisant devant les juges. Image, hélas! trop naïve de la conduite qu'ont tenue, à certaines époques, nos coryphées de la moderne philosophie?

Que peuvent donc faire, continue Platon, ceux qui goûtant la douceur et le bonheur qu'on trouve dans la possession de la sagesse, convaincus de la folie de la plupart des hommes, et voyant d'ailleurs qu'il n'est personne qui veuille les seconder pour tirer la justice de l'oppression et faire triompher la vérité, se considèrent comme étant en-

vironnés d'une multitude de bêtes féroces, dont ils ne veulent point partager les injustices et la rage, et auxquelles ils tenteroient en vain de s'opposer, sûrs de se rendre inutiles à eux-mêmes et aux autres, et de périr sans avoir pu opérer aucun bien? L'unique parti qu'ils aient à prendre n'est-il pas alors de se tenir en repos? et comme un voyageur, accueilli d'un violent orage, s'estime heureux de rencontrer un mur pour se mettre à l'abri de la pluie et des vents, de même voyant que l'injustice règne partout impunément, ne mettront-ils pas le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite leur cœur exempt d'iniquité et de crimes, à passer leurs jours dans l'innocence, et à sortir de cette vie avec une conscience tranquille et remplie des plus belles espérances (1)?

On voit ici que Platon frémissoit encore au souvenir de la mort de Socrate, dont il empruntoit le nom en parlant ainsi. Il faut en effet des motifs d'un ordre bien supérieur à tous les motifs purement humains,

(1) De Republ. l. VI.

pour se faire un devoir de maintenir hautement les droits de la vérité, de la justice, et de travailler constamment à dissiper l'aveuglement de ses concitoyens, au risque de son repos, de sa liberté, de sa vie même.

Le parti que Platon a fait prendre, en dernier lieu, au vrai sage, de mener une vie retirée, où il puisse goûter les heureux fruits de la sagesse, de la justice, de l'ordre, auquel il conforme toutes ses actions, suppose, comme il le dit assez, que, vu l'état des choses, telles qu'elles étoient de son temps, il ne se flattoit guère que ce vœu qu'il avoit énoncé, de voir régner de vrais philosophes, pût s'accomplir; mais il croyoit du moins avoir bien fait comprendre que, sans cela, un Etat quelconque ne pouvoit être heureux.

Comme son principal dessein étoit, ainsi que nous l'avons remarqué, de faire connoître en quoi consiste la justice et quels en sont les fruits, en comparant une société entière à un particulier, il revient, en plusieurs endroits, sur cet objet; et après avoir montré (1) qu'un Etat est juste, lorsque le

(1) L. IV.

peuple et ses guerriers sont soumis aux magistrats, et les magistrats aux lois, il examine, si, dans l'ame de chaque homme, il ne se rencontre pas trois parties qui répondent à ces trois ordres de citoyens qu'il a distingués, et il observe qu'en effet la raison représente le magistrat, le courage le guerrier, les passions le peuple: d'où il conclut que l'homme est juste, lorsque le courage et les passions obéissent en lui à la raison.

Dans l'avant-dernier livre de sa République (1), Platon insiste de nouveau sur cet accord qui doit se trouver dans l'homme pour le rendre vraiment juste et vraiment heureux; mais il porte ses développemens plus loin; il oppose cet homme, qu'il a peint comme le roi et le maître de lui-même, à celui qui se laisse tyranniser par ses passions: celui-ci, dit-il, gémit dans une servitude basse et honteuse; la plus excellente partie de ce qui compose sa nature, est soumise aux volontés de la partie la plus méprisable et la plus furieuse. Entraîné par la

(1) L. IX.

violence de ses appétits déréglés, il ne sait ce qu'il veut, se porte à toutes sortes d'excès, et par une suite nécessaire, est rempli de mal-aise, de troubles et de repentirs; de même qu'un Etat, à proportion qu'il s'éloigne davantage de l'état monarchique et qu'il tombe enfin sous le pire des gouvernemens, celui de la tyrannie, devient le plus sujet à d'horribles convulsions, éprouve le plus dur esclavage, et finit par être en proie à tous les genres de calamités.

Le résultat de tout ceci n'est autre chose que ce que Platon vient d'établir, et qu'il reprend en ces termes: « Voulez-vous, dit-il à Glaucon, l'un des interlocuteurs de son dialogue, que nous fassions venir le héraut, ou que je publie moi-même à haute voix, que Glaucon, fils d'Ariston, a déclaré que le plus heureux des hommes est celui qui est le plus juste et le plus vertueux, c'est-à-dire celui qui est vraiment maître de lui-même et qui se gouverne selon les principes de l'état monarchique, et qu'il a jugé que le plus malheureux étoit celui qui est le plus injuste et le plus méchant, c'est-à-dire, celui qui étant d'un caractère très-

tyrannique, exerce en effet sur lui-même et sur les autres la plus cruelle tyrannie ? »

Nous remarquerons, en passant, que, vers la fin de ce neuvième livre, Platon fait très-bien sentir la distinction que l'on a raison de faire entre ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. « Sur quel fondement, dit-il, » les hommes se sont-ils accordés à mettre » de la distinction entre les actions honnêtes » et les actions honteuses ? N'est-ce point » parce que les unes soumettent la partie » animale de l'homme à la partie raisonnable, ou plutôt divine; et que les autres » assujettissent à la partie brutale et féroce, » celle qui est douce et apprivoisée ? c'est-» à-dire, qui est conduite par la raison ».

Dans le dernier livre de sa République (1), Platon fait voir que la justice est si belle en elle-même, que ni les richesses, ni les dignités et les honneurs, ne méritent en aucune manière que nous négligions, pour les obtenir ou les conserver, un si précieux trésor, avec toutes les vertus et

(1) L. X.

tous

tous les vrais biens qu'il renferme. Hors de là, tout ce qui paroît si désirable, tout ce qui paroît grand aux yeux des hommes, l'est-il en effet ? « Et peut-on appeler grand » ce qui s'écoule en un si petit espace de » temps? Qu'est-ce que l'intervalle qui sé- » pare notre enfance de la vieillesse, en » comparaison de l'éternité ! pensez-vous » qu'une substance immortelle doive bor- » ner ses soins et ses vues à un temps si » court, et non pas plutôt envisager l'éter- » nité toute entière » ?

Platon ne se contente pas de considérer la beauté intrinsèque de la justice, de la vertu. Après l'avoir dépouillée de tout ce qui lui est accessoire pour la mieux faire briller de son propre éclat, il lui rend ce qu'il avoit paru lui ôter : « Les méchans, » dit-il, sont haïs des dieux et des hommes ; » les vrais justes leur sont chers. Mais puis- » que les justes sont chéris des dieux, ils » n'ont donc que des biens à attendre de » leur part; et s'ils en reçoivent quelquefois » des maux, c'est en expiation des péchés » de leur vie passée (ou, pour le dire en- » core, ce sont des épreuves dont le but est

» d'augmenter leurs mérites). Il faut donc » reconnoître, à l'égard de l'homme juste, » que, soit qu'il se trouve dans l'indigence, » ou dans la maladie, ou dans quelque autre » situation que le commun des hommes re- » garde comme malheureuse, ces maux pré- » tendus tourneront à son avantage durant » sa vie ou après sa mort, parce que la pro- » vidence des dieux est attentive aux inté- » rêts de celui qui travaille à devenir juste, » et à parvenir, par la pratique de la vertu, » à la plus parfaite ressemblance que l'hom- » me puisse avoir avec Dieu ».

Platon prouve ensuite que, de la part des hommes, à parler en général, le juste, reconnu pour tel, reçoit ici bas des récompenses extérieures de sa vertu, c'est-à-dire, tous les fruits qu'il peut se promettre de l'estime et de la bienveillance de ceux au milieu desquels il se trouve. Cependant, ajoute-t-il, ces avantages ne sont rien en comparaison des biens réservés dans l'autre vie à la vertu; comme rien n'est comparable aux maux qui doivent y être un jour le châtiment du vice.

Vers la fin du dixième et dernier livre,

Platon s'arrête sur ce qui concerne la nature de notre ame. Il veut « qu'on la considère attentivement des yeux de l'esprit, telle qu'elle est en elle-même, dégagée de tout ce qui lui est étranger. Alors on verra, dit-il, qu'elle est infiniment plus belle; on aura des idées plus distinctes de la nature de la justice et de l'injustice, et des autres choses dont nous avons parlé.... Pour connoître notre ame, il faut faire réflexion aux choses vers lesquelles elle est capable de se porter, à cette liaison étroite qu'elle a avec tout ce qui est divin, immortel, éternel, et à ce qu'elle devient, lorsque, se livrant entièrement à cette sublime contemplation, elle s'élève par un noble essor du fond de cette mer fangeuse où elle est plongée, et se débarrasse autant qu'il est en elle de tout ce qui l'y retient encore... C'est alors que vous verrez clairement quelle est sa nature; si elle est simple ou composée; en un mot, quelle est son essence et sa manière d'être »....

» Si nous nous en tenons à ce que nous avons dit, conclut Platon, et c'est par là qu'il termine son dernier livre, nous croi-

rons que notre ame est immortelle, et capable par sa nature d'un grand bonheur ou d'un grand malheur. Nous marcherons toujours par la route céleste; nous nous attacherons à la pratique de la justice et de la sagesse. Par là nous serons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux; et après avoir remporté sur la terre le prix destiné à la vertu, semblables à des athlètes qu'on mène en triomphe dans toutes les villes après leur victoire, nous serons encore couronnés dans un autre séjour ».

O mon fils, au milieu du mélange de sagesse et de folie, d'erreurs et de vérités que nous venons de rencontrer dans un même ouvrage, et qui a dû si fort vous surprendre, qu'il est du moins consolant de voir que cet ouvrage nous ramène, en finissant, à de si justes et de si hautes pensées!

En terminant cette espèce d'analyse de *la République* de Platon, je ne dois pas oublier que c'est dans son deuxième livre, qu'en parlant de la constance du vrai juste, de celui qui aime la justice pour elle-même, Platon a mis dans la bouche de Glaucon ce morceau si frappant que J. J. Rousseau a

fait valoir en l'appliquant à Jésus-Christ : « Dépouillons-le de tout, hormis de la justice; et pour mettre entre lui et le méchant une parfaite opposition, qu'il passe » pour le plus scélérat des hommes, sans » avoir jamais commis la moindre injustice, » de sorte que sa justice soit mise aux plus » rudes épreuves, et qu'elle ne soit ébranlée » ni par l'infamie, ni par les mauvais traitemens; mais que, jusqu'à la mort, il » marche d'un pas assuré dans les sentiers » de la justice, passant toute sa vie pour un » méchant, tout juste qu'il est. Le juste, » tel que nous l'avons dépeint, sera fouetté, » tourmenté, mis aux fers; enfin, après lui » avoir fait souffrir tous les maux, on le » mettra en croix ».

C'est ce passage qui a fait dire à Rousseau, dans son beau morceau sur Jésus-Christ et sur l'Evangile : « Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tout le prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si parfaite, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y méprendre ».

» Ne semble-t-il pas, dit aussi M. Bossuet, en parlant de ce même endroit de Platon (1), que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de la vertu dans l'esprit d'un philosophe, que pour la rendre effective dans la personne de son fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre? Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son fils unique.

» En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre, et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes »?

Pour ne pas nous étendre au delà des

(1) Discours sur l'Histoire universelle, seconde partie, n°. 6.

bornes que nous devons nous prescrire, nous dirons peu de choses du livre *des Lois*, qui, moins rempli de ce feu d'imagination et de cette élévation de génie, qui brillent dans plusieurs endroits de la *République* de Platon, mérite toutefois d'être lu, comme renfermant en général, et à quelques exceptions près, des idées plus saines sur ce qui tient à la constitution d'un Etat. Dans celle qu'il nous trace, en douze livres dont cet ouvrage est composé, il admet les mariages privés et dont les liens sont permanens, les propriétés et même l'inégalité des fortunes, d'après laquelle il établit quatre classes de citoyens. Mais il veut en même temps que le plus riche ne possède tout au plus que quatre fois autant que le plus pauvre (1). La forme de gouvernement à laquelle il s'en tient ici, est une aristocratie plus sévère que celle de Solon, mais plus éloignée de l'oligarchie que celle de Sparte du temps de la grande puissance des Ephores (2). Il veut que les lois qu'on doit

(1) De Legib. l. V.
(2) Ibid. l. VI.

établir dans ce genre de gouvernement, et qu'il seroit beaucoup trop long pour nous de parcourir, portent avant toutes choses sur la vertu, et qu'elles en embrassent toutes les parties, au lieu de s'attacher à une seule. « Prenez bien garde, dit-il, s'il m'échappe quelque réglement qui ne tende point à la vertu, ou qui ne l'envisage que partiellement. Je suis en effet dans la persuasion intime, qu'une loi n'est bonne qu'autant qu'elle vise toujours au point duquel dépendent essentiellement les vrais biens, les biens qui ne changent jamais, et qu'elle néglige les richesses et les autres avantages de cette nature, s'ils sont séparés de la vertu (1) ».

D'après ce simple exposé, il ne nous paroîtra pas surprenant que le savant traducteur des *Lois* de Platon ait avancé que l'on pourroit définir ce traité, « l'art de rendre un état heureux, non par l'abondance, les richesses, la gloire des armes, l'étendue de la domination, mais par la pratique du bien et l'éloignement du mal ». Ce n'est pas,

(1) De Legib. l. IV.

ajoute-t-il, qu'il prétende, à beaucoup près, que cet ouvrage soit exempt de toute tache, ni comparable, à aucun égard, aux lois de Moïse, encore moins aux sublimes leçons de la religion chrétienne; mais c'est beaucoup qu'on y trouve bien des traits de lumière, qui méritent que, par la lecture de l'ouvrage même, on s'empresse à les y recueillir.

Nous croyons devoir faire remarquer ici que Platon, avant que d'exposer son plan de constitution, traite en particulier du rétablissement des sociétés depuis la grande catastrophe d'un déluge qui détruisit les villes, et fit oublier les sciences et les arts qui étoient connus à cette époque (1).

C'est dans le dernier livre des Lois, que Platon, comme l'observe M. de la Harpe dans son Cours de littérature (2), établit et justifie la providence par des moyens puisés dans la plus saine philosophie. Il prouve très-bien que l'indifférence ou l'impuissance, à l'égard des choses humaines, sont égale-

(1) De Legib. l. III.

(2) T. III, à l'article de *Platon*.

ment incompatibles avec la nature divine; et il est le premier chez lequel on trouve cet argument invincible, que l'homme qui ne peut jamais voir que les accidens de l'individu et du temps, c'est-à-dire, ce qui est partiel et passager, ne sauroit être juge compétent des desseins de Dieu, qui doit nécessairement rapporter et subordonner le particulier au général, et le temps à l'éternité.

« Il n'y a, en bonne philosophie, ajoute M. de la Harpe, aucune réponse possible à cette démonstration; il n'y en a que dans l'athéisme qui n'est point une philosophie, et l'on s'attend bien que Platon ne doit pas aimer les athées. Il est même, dans sa législation, très-sévère à leur égard, et d'autant plus que la justice divine est la première base de toutes ses lois civiles et criminelles, et que le sacerdoce et le culte sont chez lui au premier rang dans l'ordre politique; en quoi Platon ne diffère d'aucun législateur, ni d'aucun gouvernement connu depuis l'origine des sociétés : ce n'est pas en ce point qu'on peut le trouver novateur et romanesque. Quant aux athées, voici ses paroles à

l'article des lois contre l'impiété : « Parmi » ceux qui nient la divinité, il en est qui » par une suite de leur bon naturel, s'abs- » tiennent de mal faire et vivent bien : il » en est qui ne cherchent dans cette opi- » nion qu'une sauvegarde à leurs passions » et à leurs vices. Les uns et les autres sont » plus ou moins nuisibles à l'ordre public. » Les premiers seront punis de cinq ans de » détention, et pendant ce temps ils ne » verront que les magistrats chargés de l'in- » spection des prisons, et qui les exhorteront » à rentrer en eux-mêmes et à revenir au » bon sens. Ils seront ensuite mis en liberté; » mais s'ils se rendent de nouveau coupa- » bles du même crime, ils seront mis à » mort. Les autres seront condamnés à une » prison perpétuelle, et après leur mort, » ils seront privés de la sépulture et jetés » hors du territoire de la république ».

« L'on ne sera pas surpris de cette ri- gueur, si l'on se rappelle combien tous les gouvernemens de la Grèce étoient ennemis de l'irréligion, et que les deux ou trois so- phistes qui manifestèrent une opinion con- traire à l'existence des dieux, n'évitèrent

le supplice que par un exil volontaire. Les Romains, encore fort étrangers à toute espèce de philosophie, lorsqu'ils firent leurs lois, ne supposèrent pas apparemment que l'on pût nier l'existence de la divinité, puisqu'en ordonnant des peines capitales contre le sacrilége et l'impiété, ils ne firent aucune mention de l'athéisme, qui pourtant vers les derniers temps de la république, et à l'époque de l'extrême dépravation des mœurs, devint commun chez eux comme chez les Grecs, mais de la même manière que parmi nous, c'est-à-dire, que la divinité étoit plutôt oubliée ou méconnue par inconsidération, que niée par conviction. Il y eut pourtant cette différence que Rome n'eut point de professeur d'athéisme proprement dit, et que la France et l'Europe en ont eu, dont plusieurs même, dans les deux derniers siècles, périrent du dernier supplice. Malgré ces exemples et l'autorité de Platon, mon avis, si j'étois obligé d'en avoir un, ne seroit jamais pour une peine capitale; mais il me semble que l'on pourroit dire à celui qui professe ouvertement l'athéisme : Votre doctrine est contraire à tout ordre social, et

vous êtes par conséquent très-coupable de n'avoir pas du moins gardé pour vous seul une opinion qui ne peut faire que du mal. Dès que vous l'avez fait connoître, vous ne pouvez plus vivre sous nos lois, dont vous méconnoissez le premier principe. Retirez-vous donc de notre territoire, et allez vivre ou l'on voudra vous souffrir ».

Après tout, auroient-ils même raison de se plaindre, si l'on s'accordoit généralement à les éloigner de la société, dont ils brisent, autant qu'il est en eux, les plus fermes liens; et ne devroit-ce pas être assez pour eux, qu'en les tenant isolés par quelque signe extérieur, il leur fût permis de jouir loin du commerce des hommes, de la vie, de la nature, tout en méconnoissant son auteur, et de se suffire à eux-mêmes?

Pour terminer cet article par l'idée qu'on doit se former de la méthode, du génie, de l'imagination poétique, et du style, tantôt simple, tantôt sublime, mais presque toujours harmonieux de Platon, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter le jugement qu'en porte le même écrivain que nous venons de citer; puisqu'il est reconnu pour

être en ce genre un des meilleurs critiques, et qu'il a d'ailleurs assez étudié Platon dans sa propre langue, pour le bien juger.

« L'ordre et la méthode ne sont sûrement pas, pour Platon, au nombre des mérites et des devoirs; car sa métaphysique, et sa physique, et sa musique, et sa physiologie, et ses mathématiques sont indifféremment semées dans ses livres de *la Républiqe* et *des Lois*. Tout est pêle mêle dans ses ouvrages; ce qui n'empêche pas que la lecture n'en soit agréable, parce qu'il jette sur tous les objets une étonnante profusion d'idées, la plupart très-hasardées et souvent fausses, mais toujours plus ou moins séduisantes, ou par une imagination qui exerce celle du lecteur, ou par l'attrait d'un style orné et fleuri, ou par le piquant de la controverse et du dialogue. C'est peut-être le plus bel esprit de l'antiquité, et celui qui a parlé de tout avec le plus de facilité et d'agrément. Aussi les poètes et les orateurs les plus célèbres chez les Grecs et les Romains, avoient-ils sans cesse dans les mains ses nombreux écrits, et ne se cachoient pas ou se glorifioient même du profit qu'ils en tiroient. On sait

quelle vénération avoit pour lui Cicéron, qui le traite toujours d'homme divin, et qui ne connoît pas de plus grande autorité que la sienne; et nous apprenons de Plutarque que ce fut la lecture de Platon qui détermina Démosthène au genre d'éloquence politique qu'il adopta, celui qui consiste à préférer en toute occasion ce qui est honnête et glorieux; et tel est en effet le principe de toutes ses harangues. Si l'on cherche ce qui put donner à Platon cette puissante influence qu'il exerça long-temps sur les plus grands esprits, on verra que ce ne pouvoit être (au moins à bien des égards) que la partie morale de sa philosophie..... Personne, parmi les païens, n'a mieux parlé de la divinité et de nos rapports avec elle. On croit, à la vérité, que les livres des Hébreux, qui font partie de nos livres saints, ne lui ont pas été inconnus; et ce qui peut appuyer cette conjecture, c'est qu'ils étoient assez répandus en Egypte, lorsque Platon y voyagea, puisqu'il ne s'écoula guère qu'un siècle depuis lui jusqu'à Ptolémée Philadelphe, que la célébrité des écrits de Moïse, et le désir d'enrichir la fameuse bibliothèque d'Alexan-

drie, formée par son père, engagèrent à faire traduire en grec les livres sacrés des Hébreux. Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est la conformité frappante des idées de Platon avec celles de l'Ecriture, sur l'inévitable jugement de Dieu, sur sa présence à toutes nos actions et à toutes nos pensées, conformité qui va même jusqu'à celle des expressions et des phrases ».

N'omettons pas ce qu'ajoute dans un autre endroit notre judicieux critique sur la diction de Platon.

« Cicéron disoit que si les dieux vouloient parler la langue des hommes, ils parleroient celle de Platon; ce qui, sans doute, ne se rapportoit pas seulement à l'élégance de son élocution, mais aussi à la nature de ses conceptions philosophiques, qui sont d'un ordre très-élevé. C'est aussi, sans contredit, de tous les philosophes anciens, celui qui a le plus brillé par le talent d'écrire. Sans parler de cette pureté de diction qu'on appeloit atticisme, et que tous les critiques anciens lui accordent dans le plus haut degré, il a su concilier la sévérité des matières les plus abstraites avec les ornemens du langa-

ge, et l'on voit que celui qui conseilloit à Xénocrate de sacrifier aux grâces, n'avoit pas négligé leur culte et avoit profité de leur commerce. Il n'est pourtant pas exempt de défauts dans son style, non plus que dans sa composition et dans sa méthode. S'il a communément de l'éclat et de la richesse, il a aussi quelquefois du luxe et de la recherche, et très-souvent de la diffusion et du désordre. Quant à l'obscurité qu'on peut lui reprocher en plusieurs endroits, elle n'est pas dans sa manière d'écrire, mais dans sa manière de philosopher ».

Voici, après tout, comme en parle Denys d'Halicarnasse (1), celui de tous les anciens qui lui a été le moins favorable, et contre le jugement duquel on s'est récrié, même de son temps : « Platon tient le milieu entre le simple et le sublime. Il est mêlé de l'un et de l'autre; mais il n'est pas également parfait dans l'un et dans l'autre. Quand il veut écrire simplement et sans art, il est agréable et poli au-delà de tout ce qu'on peut dire. Sa diction est pure et aussi claire

(1) Epist. ad Pomp.

que l'eau la plus transparente.... Mais lorsqu'il veut élever ou enfler son style, ce qui lui arrive souvent, il est fort au-dessous de lui-même; il s'exprime avec moins de grâce; son langage n'est pas si pur; il a même quelque chose de grossier : en alongeant extrêmement sa phrase et sa pensée, il perd beaucoup de cette clarté qui lui est ordinaire, et étale mal à propos une vaine richesse d'expressions.

« Qu'on n'aille pas cependant s'imaginer que je condamne sans réserve, dans Platon, le style orné et figuré. Je ne suis ni assez mal avisé ni assez stupide pour porter un pareil jugement d'un si grand homme. Je sais qu'il y a chez lui des endroits élevés, admirables, marqués au coin du génie; j'ai voulu seulement indiquer les défauts auxquels il est sujet en ces rencontres..... Il est vrai que s'il tombe, ce n'est qu'en passant, et si légèrement, que cela ne mérite pas qu'on le reprenne; mais je souhaiterois qu'un si grand écrivain ne donnât aucune prise à la censure ».

Platon s'étoit acquis tant de réputation dans toute la Grèce, qu'ayant paru aux jeux

Olympiques, dans le temps où Dion se préparoit à faire la guerre à Denys, il fixa les regards de tous les assistans; ce qui, sans doute, le flatta d'autant plus qu'il désiroit avec ardeur de se faire un grand nom et d'en perpétuer la mémoire par ses ouvrages et par ses discours; et c'est pour cela, dit-on, qu'il faisoit souvent des voyages en différens lieux (1). Il mourut la treizième année du règne de Philippe, et fut enterré dans l'académie où il avoit coutume de donner ses leçons (2).

On rapporte de lui, que voyant quelqu'un jouer aux dés, ce qui, sans doute, lui étoit arrivé plus d'une fois en sa présence, il le reprit; le joueur dit, qu'il le reprenoit pour peu de chose : *l'habitude n'est pas peu de chose*, lui répondit Platon (3).

Il recommandoit aux ivrognes de se regarder dans un miroir, afin que la honte qu'ils auroient de leur état, si toutefois on en étoit susceptible alors, leur inspirât de

(1) Diog. Laert. l. III. in Plat.
(2) Phavor. in Diog. *ibid.*
(3) Diog. in Plat.

l'aversion pour ce vice. Il ne vouloit pas qu'on bût avec excès, si ce n'étoit, ajoutoit-il aux fêtes de Bacchus (1); et combien cette exception étoit-elle peu digne d'un tel sage!

Il étoit si prévenu en faveur de son système de République, que le croyant conforme à la vérité et susceptible d'exécution, il désiroit ardemment que le jeune Denys lui permît de former dans quelqu'endroit de sa domination, une colonie qu'il pût faire vivre selon les lois de la politique qu'il avoit conçue; et que même il refusa aux Arcadiens d'être leur législateur, à moins qu'ils ne commençassent par lui laisser toute liberté d'établir parmi eux la communauté des biens et des femmes (2). Il y a une foule de gens qui seroient encore de son avis; des gens pauvres et avides, pour la communauté des biens; et les libertins, pour la communauté des femmes.

En rendant justice à Platon, et en admirant avec toute l'antiquité les idées vraies

(1) Diog. in Plat.

(2) Diog. ibid. et Plat. de Leg. l. V.

et sublimes qu'il a répandues dans la plupart de ses écrits, on doit reconnoître, mon fils, et c'est une leçon importante pour tous ceux qui se livrent à l'étude de la philosophie, que les écarts de son génie viennent presque tous de ce qu'il a donné trop d'essor à cette imagination vive et féconde qu'il avoit reçue de la nature, et qu'il a consultée, sur certains objets, beaucoup plus que sa raison.

EUCLIDE.

Parmi tous les disciples de Socrate, celui qui a obtenu et mérité la plus grande réputation, est sans contredit Platon; mais il en est un que nous ne devons pas omettre, et qui s'est acquis quelque célébrité par l'abus même qu'il a fait du raisonnement; c'est Euclide, qu'on ne doit pas confondre avec le mathématicien du même nom, dont nous ferons mention par la suite. Le premier fut fondateur de l'école de Mégare, ainsi appelée du nom de la ville où il étoit né.

Nous avons dit ailleurs ce qui l'avoit contraint à se déguiser en femme pour jouir des entretiens de Socrate, et profiter de ses leçons. Ayant pris un goût trop vif pour les

ouvrages de Parménide et pour les écrits de l'école d'Elée (1), il prit aussi celui de la dispute et des formes syllogistiques (2), qui commencèrent à s'introduire de son temps. Ses principes étoient d'ailleurs assez conformes à ceux de Platon. Il disoit que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même (3). Il eût pu faire des progrès dans la science des mœurs et y former ses disciples, s'il ne se fût pas laissé dominer par cet attrait dont il n'avoit pu se défendre pour les subtilités métaphysiques et pour la forme dialectique, dont l'effet le plus ordinaire est de nourrir, dans ceux qui se plaisent à en faire usage, l'esprit d'aigreur et de contradiction.

« Une dispute bien réglée et bien limitée, et où l'on ne se propose que d'éclaircir les matières, dit Bayle dans une de ses remarques sur ce philosophe (4), est la chose

(1) Diog. Laert. l. II. in Euclid.

(2) *Ibid.*

(3) Cic. Acad. II, c. 42.

(4) Bayle, Diction., article Euclide, remarque E.

du monde la plus utile dans la recherche de la vérité ; et l'on n'a pas tort de dire que la dispute ressemble au choc de deux pierres, qui en fait sortir le feu qu'elles renferment invisiblement ; mais il est fort difficile de tenir en cela un juste milieu.

« Pour peu qu'on lâche la bride à la passion de disputer, on se fait un goût de fausse gloire, qui engage à trouver toujours des sujets de contredire ; et dès lors, on n'écoute plus le bon sens, et l'on s'abandonne à la passion de passer pour un grand maître de subtilités..... On ne sauroit excuser Euclide ni ses successeurs, d'avoir fait leur capital de cela toute leur vie, et d'avoir voulu se distinguer par des distinctions qui ne servoient qu'à embarrasser l'esprit. Elles ne servoient de rien à la correction du vice ; elles ne pouvoient guérir d'aucun défaut important ; et, outre cela, elles n'avançoient en aucune manière la connoissance des vérités spéculatives ; elles étoient beaucoup plus propres à la retarder..... L'esprit de dispute dégénère facilement en fausses subtilités. Ceux qui le cultivent tombent dans leurs propres pièges, et après avoir embarrassé

leur antagoniste, ils se trouvent eux-mêmes incapables de se soutenir contre les sophismes qu'ils ont inventés. Celui qui a dit qu'*à force de contester on fait perte de la vérité*, n'étoit pas un mal-habile homme ».

Plût au ciel que Bayle eût mieux profité pour lui-même de si sages leçons!

Les disciples d'Euclide, tels qu'Eubolide qui lui succéda, et tous ceux de l'école de Mégare, héritèrent de cet esprit de chicane, propre seulement à multiplier les doutes et les difficultés, au lieu de les résoudre, à rassembler des nuages et à cacher la vérité sous un tas de sophismes et d'expressions énigmatiques. Un d'entr'eux, nommé Diodore, entra un jour en controverse avec Stilpon, qui lui proposa des questions dans leur genre de dialectique, dont il ne put donner sur le champ la solution. S'étant retiré, il se mit à écrire, mais en vain, sur ce que lui avoit proposé Stilpon, et prit la chose si à cœur, qu'il en mourut de chagrin (1).

Ce qui étonne le plus dans Euclide, c'est ce ton vain, disputeur et opiniâtre, qu'il

(1) Diog. Laert. l. II. in Diod.

avoit

avoit introduit dans son école, tandis que, dans sa conduite ordinaire, il se montroit naturellement doux et pacifique. Son frère, qui croyoit avoir un juste reproche à lui faire, lui dit un jour dans sa colère : « Je veux mourir, si je ne me venge; et moi, répondit Euclide, si je ne te force à m'aimer encore (1) ».

ARISTIPPE et ANTHISTÈNE.

Il nous reste à parler ici de deux philosophes, tous deux fondateurs de secte, et disciples de Socrate, mais qui profitèrent bien peu des sages leçons de leur maître. L'un d'eux, nommé Aristippe, étoit de Cyrène, ce qui fit appeler Cyrénéens ceux qui suivoient sa doctrine (2). Il fut le premier des disciples de Socrate qui fit acheter ses leçons. Le fond de sa doctrine tenoit à celle qu'on a attribuée à Epicure, prise dans le sens le moins susceptible d'une interprétation favorable. Il faisoit consister le bonheur dans la volupté, par où il enten-

(1) Plut. de fratern. Amor.

(2) Diog. Laert. l. II. in Aristip.

doit, non cette joie douce et pure qui naît de la pratique de la vertu, mais, dans le sens le plus grossier, cette volupté principalement attachée aux plaisirs des sens, et qui convient mieux encore à la brute qu'à l'homme. Il n'est pas surprenant qu'avec une pareille philosophie, la plupart de ses disciples posassent en principe, comme les épicuriens de nos jours, que le sage se fait l'unique centre de tout, et ne vit que pour lui-même (1).

Aristippe s'étoit rendu le courtisan et le flatteur de Denys le tyran, pour s'enrichir de ses dons, vivre somptueusement à sa cour, et jouir des délices de sa table. Il étoit d'un naturel qui s'accommodoit aux lieux, aux temps, et au génie de ceux qu'il fréquentoit. Il prenoit avec les uns et les autres des manières qui convenoient à leur humeur : aussi plaisoit-il beaucoup à Denys, dont il supportoit mieux que personne les hauteurs et les caprices. Il l'amusoit par des plaisanteries, auxquelles il joignoit quelquefois un sel qui les rendoit piquantes.

(1) Diog. Laert. ibid.

Denys, offensé un jour d'une de ses reparties, lui ordonna d'aller se mettre au bout de la table. « Vous voulez donc, lui dit-il, rendre cette place honorable (1) ».

On rapporte quelques mots d'Aristippe, qui auroient fait honneur à un vrai sage. Il disoit que la pauvreté valoit mieux que l'ignorance, puisque l'une n'est qu'une privation de richesses, et que l'autre est une privation de lumières, qui appauvrit notre entendement.

Quelqu'un se vantoit en sa présence d'avoir beaucoup lu, croyant par là avoir beaucoup appris. « De même, lui dit Aristippe, que ceux qui mangent de tout avec avidité, ne se portent pas mieux que d'autres qui se contentent du simple nécessaire, de même aussi, on ne doit pas regarder comme savans ceux qui ont parcouru quantité de volumes, mais ceux qui se sont appliqués à la lecture des livres vraiment utiles ».

Un autre lui recommanda son fils, pour l'instruction duquel Aristippe lui demanda

(1) Diog. ibid.

cinq cents drachmes (1). Un esclave, lui répondit le père, ne me coûteroit pas davantage. « Achetez-le, interrompit Aristippe; vous en aurez deux au lieu d'un ».

Un homme le poursuivant avec des injures, et lui criant, *Pourquoi fuis-tu? C'est,* lui répondit Aristippe, *parce que tu es accoutumé à dire du mal, et que je ne le suis pas à en entendre.*

Il blâmoit beaucoup les hommes de ce que, dans des ventes publiques, ils considèrent avec soin les effets qu'ils veulent acheter, et n'examinent que très-superficiellement la conduite de ceux avec lesquels ils veulent former des liaisons.

On lui demandoit ce qu'il croyoit le plus utile à enseigner aux jeunes gens: « Des choses, dit-il, qui puissent leur être utiles, quand ils auront atteint l'âge viril (2) ».

L'autre philosophe, disciple de Socrate et fondateur de secte, dont nous avons fait mention, est Antisthène, qui enseignoit dans

(1) Cinq mines, ou 450 livres.

(2) Diog. Laert. in Aristip.

un collége appelé *Cynosarge* (1), non loin des portes d'Athènes où il étoit né. C'est de ce collége que quelques-uns ont prétendu, au rapport de Diogène Laërce (2), que la secte cynique avoit pris son nom. Antisthène portoit un manteau déchiré, une besace, un bâton; et nous avons vu, dans l'article de Socrate (3), à quel sujet il lui dit un jour : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau.* Il ne poussa pas, à beaucoup près, le cynisme aussi loin que le fameux Diogène, qui a joué un si grand rôle à cette école, et auquel nous reviendrons sous l'époque suivante. Instruit, d'après la doctrine de Socrate, que le bonheur consistoit dans la vertu, Antisthène fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté (4). Son extérieur, et l'espèce de costume qu'il avoit adopté, lui attirèrent des disciples; mais indigné de ce

(1) Voyez les notes de Ménage sur Diogène Laërce, l. VI, Segm. 13.

(2) Diog. l. VI. in Antist.

(3) Ci-dessus, p. 154.

(4) Diog. in Antist.

que sa philosophie austère ne lui en attiroit pas un plus grand nombre, il les renvoya, et ne vouloit plus même recevoir Diogène. Celui-ci ne se montrant que plus empressé, Antisthène le menaça de le chasser à coups de bâton. Un jour il le frappa effectivement à la tête. Cependant Diogène, bien loin de se retirer, ne fit paroître que plus de constance et d'opiniâtreté à rester auprès de son maître. Frappez, lui dit-il, si cela vous plaît; je vous offre ma tête. Vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'écarter du lieu où je pourrai profiter de vos entretiens. Depuis ce moment, Antisthène eut pour lui l'amitié la plus tendre (1).

Quelqu'un vantoit un jour devant lui les plaisirs d'une vie délicate. « Je ne la souhaite, dit-il, qu'aux enfans de mes ennemis ». On lui demandoit, quel avantage il avoit retiré de l'étude de la philosophie? *Celui*, répondit-il, *de savoir converser avec moi-même.*

Un bien plus grand avantage encore, et

(1) Ælian. Var. Hist. l. X, c. XVI. Diog. Laert. l. VI. in Diog.

celui qui feroit le plus d'honneur à sa philosophie, seroit celui d'avoir connu et énoncé le dogme de l'unité de Dieu, lorsqu'il a dit, qu'il y avoit plusieurs dieux populaires, c'est-à-dire, révérés parmi le peuple et parmi les nations; mais qu'il n'y en avoit qu'un seul de naturel (1), s'il est vrai qu'on doive entendre, avec Lactance, par cette expression, *un Dieu naturel*, celui qui a fait la nature entière (2).

Diogène nous a conservé quelques-unes des maximes d'Antisthène, telles que celles-ci : « Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux qu'entre les mains des flatteurs. Ceux-là ne font de mal qu'aux morts, ceux-ci dévorent les vivans ».

« Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer est rongé par la rouille ».

« Il est absurde qu'on sépare le froment

(1) Cicer. de Nat. deor. l. I.

(2) *Antisthenes* (dicebat) *multos quidem esse populares Deos, unum autem naturalem; id est, summæ totius artificem.* Lact. Instit. div.

de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent ».

« Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action ».

« Quand on ne peut plus discerner les honnêtes gens d'avec les vicieux, un pays est perdu ».

« Dans les mœurs les choses qui sont bonnes, sont en même temps belles; et celles qui sont mauvaises, sont aussi honteuses par elles-mêmes ».

« On devroit regarder les actions vicieuses comme étrangères à l'homme ».

« Il faut élever dans son ame une forteresse qui soit imprenable ».

« On doit se munir principalement des biens, que, dans un naufrage, on puisse sauver avec soi ». Et telles sont les vertus.

C'étoit un grand bien, selon Antisthène, que *de vivre dans l'obscurité :* comme c'en est un grand aux yeux du sage que la médiocrité. Aussi, mon fils, pourroit-on dire de la première, à ne considérer que son propre repos, qu'il faut cependant savoir

sacrifier au bien général quand celui-ci l'exige, *aurea obscuritas;* comme Horace le disoit, avec tant de vérité, de la seconde, *aurea mediocritas*, médiocrité d'or, et qui en elle-même est bien plus précieuse que l'or.

LETTRE LXI.

SUITE DES PRÉCÉDENTES.

Des sciences et des arts chez les Grecs, sous les mêmes époques.

L'ASTRONOMIE avoit fait bien peu de progrès, dans la Grèce, jusqu'au moment où les philosophes, avides de connoissances plus étendues et plus précises, allèrent s'instruire chez les autres nations.

Nous avons rapporté, en parlant des anciens sages, et plus récemment de Pythagore, de quelques-uns de ses disciples, et d'autres encore de diverses écoles, les notions qu'ils avoient pu retirer de leurs voyages, ou puiser dans leur propre étude (1).

Relativement à la réforme du calendrier dont on s'étoit fort occupé dans les derniers temps, il restoit encore beaucoup à faire, et les erreurs étoient toujours considéra-

(1) Voyez ci-dessus les XXXVIIe. et XXXVIIIe. lettres, tome V.

bles. Né dans un village de la campagne d'Athènes, Méton parut (1), et proposa son cycle de 19 années solaires, pendant lesquelles s'écoulent 19 années lunaires, et sept mois intercalaires. Il étoit impossible d'inventer, pour la conciliation des deux mouvemens du soleil et de la lune, qui se retrouvent, à très-peu près, au bout de cette période, au même point du ciel, un cycle plus exact, plus court et plus commode. Cette découverte dut étonner les Grecs, et leur paroître un des plus grands efforts de l'esprit humain. Aussi fut-elle reçue avec un applaudissement général, quand son auteur en présenta des tables et une explication dans l'assemblée de la Grèce pour les jeux olympiques. Quoiqu'il changeât l'ordre public, ou plutôt qu'il en établît un où il n'en existoit pas, sa réforme fut adoptée sur-le-champ, et le premier cycle commença l'an 432 avant J. C.

La période fut admise également par toutes les villes et colonies grecques, et reçut

(1) Histoire de l'Astronomie ancienne, liv. VIII, §. 12 et suiv.

unanimement le nom de cycle ou nombre d'or, pour marquer son excellence : nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours chez la plupart des peuples de l'Europe qui en font encore usage.

M. Bailly, de qui nous empruntons ces détails, s'est cru fondé à penser, que Méton n'étoit pas le véritable auteur d'une période, qui, ayant tant de précision en si peu d'années, feroit honneur à notre astronomie moderne. On a tout lieu de croire, dit-il, que les Grecs jusqu'alors n'avoient point fait d'observations pour déterminer les moyens mouvemens du soleil et de la lune avec cette précision. Il aura eu communication de la période de 19 ans, qui a été connue de presque tous les anciens peuples. Il l'aura rapportée de l'Egypte ou de la Chaldée, et s'en sera fait honneur dans sa patrie, comme beaucoup d'autres avoient fait avant lui. Le siècle de Méton n'étoit pas assez avancé pour produire une pareille découverte. Il n'en est point qui n'ait été préparée par quelque germes semés plusieurs siècles auparavant, c'est-à-dire, par des connoissances précédemment établies.

Il n'y avoit rien de tout cela dans la Grèce. L'astronomie auroit passé d'une sorte de barbarie à une précision singulière. On ne connoît point cette espèce de saut dans les progrès des sciences, ainsi que dans ceux de la nature.

Il faut observer, néanmoins, que la Grèce ne tarda pas à s'éclairer dans presque tous les genres. La géométrie, cultivée, dit M. Bailly (1), dans l'école de Platon, en établissant des principes certains et évidens, fournit des secours qui manquoient à l'astronomie, et donna de la justesse aux esprits.

La géographie, la chronologie, la mécanique, avoient fait déjà, et firent encore vers les temps dont nous parlons, des progrès assez remarquables. Archytas de Tarente, Eudoxe de Cnide, Timée de Locres, et d'autres Pythagoriciens, enrichirent les sciences de découvertes importantes.

Le célèbre Hippocrate, dont nous avons fait mention dans le cours de la guerre du Péloponnèse, instruit par l'étude de la na-

(1) Astron. anc. l. IX, §. 1.

ture, et surtout par celle du corps humain, porta sous cette dernière époque, la science de la médecine à un si haut point, que ceux qui l'ont suivi se sont toujours fait gloire de profiter de ses lumières, de ses *Aphorismes* en particulier regardés comme des oracles, et de ses autres ouvrages. Aussi a-t-il été pour eux, dans tous les temps, ce que Démosthène est pour les orateurs. Un des principaux moyens qu'il enseignoit et qu'il mettoit en pratique, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, et qu'il diversifioit avec beaucoup de sagesse, selon la différence des tempéramens, étoit les frictions de la peau, méthode si recommandée par les anciens, et si négligée par les modernes. La diète (1), dont il se glorifioit d'être l'inventeur, étoit aussi un des secours les plus efficaces qu'il employoit ou comme préservatif ou comme remède, ainsi que les lavemens, quelquefois la saignée. Une de ses plus importantes maximes (2), étoit de ne point

(1) De Diæt. in Acut.

(2) Epidem. l. VI, sect. IV. Aphorism. 20.

trop se charger de nourriture, de prendre de l'exercice, et de s'adonner au travail. Il ne vouloit pas néanmoins qu'en général on s'astreignît à un régime trop étudié, l'excès en ce genre produisant souvent un effet tout contraire à celui qu'on se promet. Hippocrate vouloit enfin qu'on s'appliquât avec soin à régler et à modérer ses passions, dont il avoit reconnu les dangereuses influences. Il recueillit pour lui-même le fruit de ses lumières, en se conservant également sain de corps et d'esprit jusqu'à l'âge de 104 ans, selon les uns, et selon d'autres, de 109. Sauranus a écrit sa vie.

La morale, qui est tout à la fois la science des devoirs et du bonheur, fit, plus encore que toute autre science, de rapides progrès par les hautes conceptions de Socrate et de Platon. Ils étudièrent l'homme, sa nature, ses penchans, son état ici bas, sa destination, et le fondement de ses espérances relativement à une vie meilleure, ses rapports avec la divinité qu'il devoit imiter autant qu'il étoit en lui, ses relations avec les autres hommes, le grand but de perfection auquel il devoit tendre, les rè-

gles pour y arriver, et les vertus qu'il devoit pratiquer. Nous avons vu avec quel soin ils s'attachoient à modérer ses passions, à en réprimer la fougue, et à nous soustraire à l'empire des sens, qui contribuent si fort à nous éloigner de la vérité.

Les temps que nous parcourons furent, en particulier, les beaux siècles de la Grèce pour l'éloquence, l'histoire, la poésie, la musique, la peinture, et tous les beaux arts qui contribuent si fort aux agrémens de la vie, et qui font tant d'honneur à l'esprit humain.

Périclès s'étoit distingué par son éloquence vive et insinuante; mais Démosthène, laissant bien loin derrière lui ceux qui l'avoient précédé, et ceux qui le suivirent dans la même carrière, est resté le plus parfait modèle en son genre. Nous l'avons assez fait connoître, ainsi qu'Eschine, pour nous borner à ce que nous en avons dit sous le règne de Philippe. Nous verrons par la suite la triste fin de cet homme illustre qu'on appelle le prince des orateurs.

On en compte plusieurs fort célèbres vers ce temps-là, particulièrement ceux que

nous allons citer (1) : — *Lysias*, qui, jeune encore vouloit prendre la défense de Socrate, et dont Cicéron, qui en a parlé en plusieurs endroits de ses ouvrages, et Denys d'Halicarnasse, dans la vie de cet orateur, ont fait un très-grand éloge, en relevant la pureté, la précision et la clarté de son style, la force et l'énergie qu'il savoit y mettre, quand son sujet le demandoit, la finesse de ses pensées, le choix et la richesse de ses expressions, la vivacité et la vérité de ses images, sa connoissance profonde des caractères, des mœurs et des passions, son attention singulière à observer les bienséances, la grâce, le charme inexprimable qu'il savoit répandre sur tous ses discours, et son talent pour entraîner et pour persuader : — *Isocrate*, dont le mérite ne se bornoit pas, comme l'a prétendu Plutarque (2), à lier ensemble des antithèses, à ménager des chutes bien cadencées, à ar-

(1) Voyez les jugemens de M. l'abbé Ricard, sur les dix orateurs grecs, dans sa traduction des *Œuvres morales de Plutarque*, tome XI.

(2) Plut. de Glor. Athen.

rondir des périodes, mais qui, au jugement de Socrate, donnoit déjà dans sa jeunesse les plus grandes espérances, que, de l'aveu de Platon (1), ennemi de la fausse éloquence, il avoit réalisées dans un âge plus avancé; ce même Isocrate, que Cicéron, dans son livre sur les orateurs illustres, chapitre VIII, appelle un grand orateur, un maître parfait, a composé d'excellens ouvrages, et a formé de très-bons disciples; il a compris le premier, ajoute Cicéron, qu'on pouvoit adapter à la prose le nombre et l'harmonie poétique, en évitant la mesure des vers; et il est à cet égard supérieur à tous les autres orateurs : ailleurs (2), il donne à Isocrate la douceur du style, comme son caractère distinctif. Isocrate, toujours pur, toujours élégant, dit Quintilien, a toutes les grâces et tous les ornemens dont l'éloquence est susceptible; il composoit avec beaucoup de facilité, et il remplissoit ses ouvrages des principes d'une excellente morale. Denys d'Ha-

(1) Plat. in Phæd.

(2) Cic. de Orat. l. III, c. 7.

licarnasse, dans la vie de cet orateur, le propose comme un modèle, et à ceux qui veulent se former à l'éloquence, et à ceux qui ont pour objet de s'instruire dans l'art de gouverner : — *Isée*, qui a eu le mérite de former Démosthène; on trouve dans sa diction claire, élégante et précise, moins de douceur et de simplicité que dans celle de Lysias, quoiqu'il se soit tellement attaché à l'imiter, qu'on a souvent beaucoup de peine à les distinguer; mais on reconnoît, dans celui qui donna des leçons à Démosthène, le caractère de cette éloquence forte et impétueuse, dont lui fut redevable son disciple, auquel Denys d'Halicarnasse n'a pas craint de le comparer. Ce judicieux critique a dit en voulant caractériser Lysias et Isée : les harangues de Lysias ressemblent à ces peintures remarquables par le naturel et la simplicité du coloris, par la correction du dessin, par le gracieux des formes et le fini des contours; les discours d'Isée sont semblables à ces tableaux modernes, qui, dessinés avec moins de régularité, sont faits d'une manière plus large; où, d'un pinceau libre et hardi, le peintre

a employé toutes les richesses du plus beau coloris, et a fait briller l'art des contrastes par un mélange savant du jour et des ombres (1) : — *Lycurgue*, qui eut pour maître Platon, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à Isocrate. Ce Lycurgue est le même qui accusa et fit condamner Lysiclès, général des Athéniens, après le désastre de Chéronée. Nous avons cité, à ce sujet, le fragment de son plaidoyer, que nous a conservé Diodore de Sicile, dans le seizième livre de son histoire. Son caractère moral et sévère nous donne celui de son éloquence; c'étoit, selon Denys d'Halicarnasse, la force, la vigueur, la dignité, l'élévation, qualités convenables à un orateur qui s'étoit voué à faire dans les tribunaux le rôle d'accu-

(1) Voyez, dans le tome XIe. de la traduction des *Œuvres morales de Plutarque*, le parallèle plein de goût qu'a fait M. l'abbé Ricard, d'Isée avec Lysias, en appuyant son jugement sur Denys d'Halicarnasse, et en profitant des savantes et judicieuses réflexions que William Jones a mises à la tête de la traduction angloise des discours qui nous restent d'Isée.

sateur, toutes les fois qu'il le jugeoit nécessaire pour le bien de sa patrie.

Nous dirons peu de choses du genre d'éloquence d'Hypéride. La seule, dit M. l'abbé Ricard, des cinquante-deux oraisons qu'il avoit composées, qui soit parvenue jusqu'à nous, n'est pas généralement reconnue pour être de lui. Cicéron, qui parle de cet orateur en plusieurs endroits, semble lui assigner une place, sinon à côté de Démosthène, du moins immédiatement après lui, et il lui donne pour caractère distinctif une grande subtilité, beaucoup de finesse d'esprit, et un art peu commun. On raconte qu'à la suite d'une victoire qu'Antipater, qui avoit été chargé par Alexandre du gouvernement de la Macédoine, remporta sur les Athéniens, après la mort de ce prince, Hypéride étant tombé entre ses mains, il le fit appliquer à la question pour tirer de lui les secrets de la république; cet orateur célèbre se déchira la langue, et expira bientôt après.

Dicéarque, le dernier qui doive être compté parmi les grands orateurs de la Grèce, et dont il ne nous reste que trois orai-

sons, étoit, au jugement de Cicéron, du nombre de ceux qui préféroient la vigueur et la force du style à une éloquence brillante et prodigue d'ornemens. « C'est aussi, dit M. Ricard (1), le caractère qu'on trouve dans ceux de ses discours qui nous ont été conservés. Son éloquence mâle et sévère se distingue par une noble simplicité et rejette les beautés recherchées, qui, souvent à force d'art, étouffent la nature. Dicéarque ferma cet âge si glorieux à l'éloquence Athénienne, qui avoit duré plus de deux siècles. A cette époque, Démétrius de Phalère, qui avoit vu luire encore ces derniers jours de la saine éloquence, opéra une révolution qui en amena bientôt la dégradation et la chute. Elle prit alors un nouveau caractère. La diction brillante de Démétrius de Phalère séduisit une foule d'orateurs, qui, nés avec moins de talens que lui, ne surent imiter que ses défauts, sans les racheter par les mêmes beautés. Il fut le Sénèque des Grecs. A ces traits nobles et pleins de feu, à ces grâces majestueuses, dont une noble simplicité re-

(1) Ubi supr.

levoit encore les charmes, à ce goût exquis et parfait formé sur la nature, et aussi simple qu'elle, succédèrent des beautés molles et efféminées, des ornemens affectés, une parure étrangère, qui, au lieu d'embellir la nature, la rendoit méconnoissable. Le souvenir des anciens modèles se perdit insensiblement, ou si on s'en occupa quelquefois, ce fut pour leur insulter, pour traiter leur mâle vigueur de sécheresse et de dureté. Rome, depuis Sénèque, éprouva la même révolution, et les nations modernes chez qui l'éloquence a été cultivée avec le plus de succès, n'ont pas été à cet égard plus heureuses que les anciennes. L'époque la plus brillante de cet art estimable y a été suivie d'un rapide et long obscurcissement».

Ce morceau suffiroit pour nous faire apprécier le mérite de M. l'abbé Ricard, qui, à beaucoup de discernement, joignoit une érudition peu commune.

Si la Grèce s'est illustrée sous les dernières époques par ses orateurs, elle s'est distinguée aussi par ses historiens les plus célèbres, Hérodote, Thucydide et Xénophon. Hérodote, le père de l'histoire profane, a

dû une partie de sa gloire au choix qu'il avoit fait du sujet le plus digne d'attirer l'attention, et de se concilier au plus haut degré l'intérêt de ses contemporains. Il raconte ce qui s'étoit passé entre les Grecs et les Barbares, depuis les traditions les plus anciennes, jusqu'à la fin de la guerre des Perses, et particulièrement sous les règnes de Cyrus, de Cambyse, de Darius, de Xerxès, terminant son récit par la bataille de Mycale, qui se donna la huitième année du dernier de ces princes. On y voit la Grèce entière, animée par l'amour de la liberté, porté jusqu'à l'héroïsme, triompher avec peu de forces, mais par un grand courage, soutenu de beaucoup de prudence, de vertus et d'habileté, de la puissance la plus formidable, et lui ôter l'envie d'attaquer de nouveau la Grèce à main armée. En remplissant son principal objet, l'histoire des Grecs et des Perses, Hérodote sait y mêler avec art, des digressions sur celle des autres peuples, et y jeter ainsi une agréable variété.

Son style est naturel, coulant, persuasif, élevé dans les occasions de la plus haute

haute importance, touchant dans les scènes de détresse, clair dans la narration, vif et animé dans les descriptions (1); mais on lui reproche des faits hors de toute vraisemblance et beaucoup trop de crédulité. Il faut avouer cependant que le vrai, comme on l'a dit, peut quelquefois n'être pas vraisemblable, et qu'en rejetant avec dédain, comme l'a fait Cicéron en parlant d'Hérodote, qu'il appelle d'ailleurs le prince des historiens (2), ses hommes à pieds de chèvres, ses Arimaspes avec un seul œil, et d'autres fictions aussi ridicules, on s'est réconcilié avec lui sur bien des points. « L'expérience, dit le célèbre littérateur de nos jours, que nous avons déjà pris tant de plaisir à citer (3), doit ici, comme en tout, servir de leçon. Plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne sembloit pas croyable; et en dernier lieu, des voyageurs très-

(1) Gillies, the History of ancient Greece, vol. III, c. XXIV.

(2) Cic. l. II, de Orat.

(3) M. de La Harpe, Cours de Littér. tom. III, 1ere. partie, p. 295.

instruits ont vérifié sur les lieux, ce qu'Hérodote avoit écrit de l'Egypte, et ce qu'on avoit regardé comme fabuleux ». Au reste, Hérodote, qui, après avoir beaucoup voyagé, se faisoit une sorte de devoir de raconter ce qu'il avoit entendu, s'exprime lui-même en ces termes : « Je dois dire tout ce qui se dit, mais je ne dois pas tout croire (1) ».

Thucydide, né la treizième année d'Hérodote, et qui, à peine âgé de quinze à seize ans, avoit entendu avec les plus vifs transports d'admiration la lecture de son histoire, faite aux jeux olympiques, et selon d'autres, celle que cet écrivain en fit aussi à Athènes, fut moins heureux que lui dans le choix de son sujet. Mais voulant suivre la même carrière que celui dont il désiroit partager la gloire, les circonstances le déterminèrent. Ayant servi dans l'armée des Athéniens pendant les huit premières années de la guerre du Péloponnèse, il crut devoir alors, comme témoin oculaire, en commencer l'histoire. Son exil,

(1) Herodot. l. VII, c. 152.

qui dura vingt ans, et qui fut causé, comme nous l'avons dit, par la lenteur qu'on lui reprochoit d'avoir apportée à secourir la ville d'Amphipolis, lui donna la facilité de se consacrer tout entier à ce travail, en rassemblant de toutes parts des matériaux sur lesquels il pût compter. De retour dans sa patrie, quand il fut libre d'y rentrer, et âgé alors de soixante-huit ans, il mit la dernière main à son ouvrage, qu'il ne put conduire que jusqu'à la fin de la vingt-unième année de la guerre qu'il avoit entrepris de traiter, quoiqu'il ait vécu, dit-on, plus de quatre-vingts ans.

Quant à la manière d'écrire l'histoire, si l'on compare Hérodote et Thucydide comme l'a fait Denys d'Halicarnasse (1), on trouvera que ce dernier est aussi inférieur à son maître par la forme, par la distribution de son ouvrage, qu'il l'est par le choix et par l'intérêt du sujet que chacun d'eux a traité. Tandis qu'Hérodote a su lier les événemens, et réduire avec art un sujet extrêmement compliqué, en un

(1) Dion. Halic. de Herodot. et Thucyd.

tout régulier, Thucydide divisant son récit par sémestre, s'astreint à un espace de temps trop borné pour que les événemens les plus dignes de fixer l'attention et d'exciter la curiosité, puissent être suivis dans leur ensemble, autant qu'on auroit lieu de le désirer. Sa narration est sans cesse interrompue; elle nous transporte tout-à-coup dans un autre lieu, et passe à un autre sujet, au moment où l'on voudroit le voir achever ce qu'il a commencé.

La clarté, la propriété, l'élégance du style sont des qualités communes aux deux historiens; mais ils diffèrent beaucoup sous d'autres rapports. L'un, dit Quintilien (1), concis, serré, toujours pressé (à ses harangues près) d'arriver à son but, c'est Thucydide : l'autre, doux, clair, étendu, c'est Hérodote. L'un est plus propre pour les passions véhémentes, l'autre pour celles qui demandent de l'insinuation. Le premier entraîne par la force, le second attire par le plaisir. Au jugement de Cicéron (2),

(1) Quintil. l. X, c. 1.

(2) Cic. l. II, de Orat. n°. 56.

Thucydide est si plein de choses, que chez lui le nombre des pensées égale presque celui des mots; et même son style est si précis et si serré, qu'on ne sait si ce sont les mots qui ornent les pensées ou les pensées qui ornent les mots : mais, de l'abondance des pensées, et de cette briéveté tranchante, naît souvent une certaine obscurité, qui, dans bien des endroits de ses harangues, le rend très-difficile à entendre.

On lui reproche surtout la longueur de celles-ci; et il faut convenir qu'elle les rend quelquefois hors de vraisemblance, quoique ce fût d'ailleurs la coutume générale de haranguer les soldat savant le combat. On est, au reste, d'autant plus disposé à pardonner à Thucydide les longs discours qu'il met dans la bouche de ses généraux, que loin d'être pour la pompe et l'ostentation, ils sont pleins de choses qu'on est charmé d'apprendre, et qu'on seroit fâché de n'y pas rencontrer. Denys d'Halicarnasse y trouve toutefois un défaut, c'est qu'elles sont trop sur le même ton, et que les caractères n'y sont pas toujours aussi bien observés, qu'ils le sont dans Hérodote.

Xénophon, grand philosophe, grand historien, grand général, moins âgé que Thucydide d'environ vingt ans, continua son histoire et y ajouta sept livres, dans lesquels il passe en revue les révolutions de la Grèce pendant l'espace de quarante-huit ans, jusqu'à la bataille de Mantinée. On retrouve dans tous ses ouvrages le disciple de Socrate et son caractère de vertu inflexible, de sagesse et d'humanité. Partout aussi on y voit cette propriété de pensées et de diction, dont les grâces naïves effacent tous les ornemens de l'art. On l'a surnommé *l'abeille attique*, pour désigner la douceur de son style. « Quelles louanges, dit Quintilien (1), ne mérite pas cette douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation, et que nulle affectation ne saura jamais atteindre! Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont composé son langage; et l'on pourroit lui appliquer avec la plus grande justesse ce que l'ancienne comédie disoit de Périclès, que la déesse de la persuasion résidoit sur ses lèvres ».

(1) Quintil. l. X, c. 1.

Dans sa Retraite des dix mille, qui a rendu son nom à jamais mémorable, il a été l'historien de ses propres exploits, et a eu pour juges tous ceux qui en ont été les témoins. Dans sa Cyropédie, que nous avons fait envisager comme un ouvrage en partie historique, et en grande partie d'imagination, il a voulu tracer le modèle d'un prince accompli et d'un parfait gouvernement; comme, dans son dialogue intitulé *Hiéron*, il a peint des couleurs les plus vives, et sans qu'on puisse ajouter un seul trait à ce tableau, la misère des tyrans, en opposition avec le bonheur d'un prince vertueux. De tous ses autres écrits, il n'en est aucun qui n'ait son genre d'utilité et d'agrément.

Dans la XXXVIIe. lettre, nous avons parlé de la poésie chez les Grecs, et des poètes les plus célèbres, depuis la prise de Troie jusqu'à l'époque du règne de Cyrus. Sous cette époque, fleurit Anacréon, né à Téos, ville d'Ionie, et le chantre des amours, des plaisirs et de la volupté. Bacchus, Vénus, Cupidon, les Grâces, les Jeux et les Ris, étoient presque ses seules divinités. S'il a

sacrifié aux Grâces, on peut dire aussi que les Grâces ont tout fait pour lui. Son style est plein de douceur, de charme et d'harmonie. Son ame étoit pénétrée de ce qui faisoit les seuls objets de sa poésie; mais quel dommage qu'elle ne se soit pas exercée sur des objets moins dangereux, plus dignes d'occuper ses loisirs, et qu'on retrouve si souvent dans ses vers la licence et le délire de l'imagination la plus riante, il est vrai, mais aussi la plus voluptueuse qui ait peut-être jamais existé! Quel dommage, à plus forte raison, qu'on y lise sa malheureuse passion pour Bathylle, et qu'un tel homme ait été livré même aux plus infâmes amours!

Peu de temps après lui, et dans un genre tout différent, brilla Pindare, le prince des poètes lyriques. On sait que nous appelons poésie lyrique, celle qui étoit faite pour être chantée sur la lyre ou sur d'autres instrumens. Nous avons vu, dès les plus anciens temps, l'union étroite qui régnoit entre la poésie et la musique, auxquelles se joignoit même la danse.

Pindare naquit à Thèbes en Béotie. Pau-

sanias (1) rapporte comme un présage de ce qu'on devoit attendre de lui, qu'étant très-jeune encore et fatigué de la chaleur du jour, il s'étoit couché sur le bord d'un chemin et s'y étoit endormi. Des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres et y laissèrent un rayon de miel. Nul poète n'eut plus que lui ce qui fait le caractère propre de l'ode, l'enthousiasme. Son génie sublime l'élevoit jusqu'au trône, jusqu'au sein des immortels, et lui faisoit parler le langage des dieux. Les plus hautes conceptions, les plus nobles et les plus vives images, un style dont la force et l'élévation répondent à la hauteur des pensées; joignez à cela un heureux mélange de peintures riantes et de traits agréables, des expressions harmonieuses et sonores; parmi tout cela encore des écarts fréquens, et cette sorte d'ivresse, ce désordre, qui est un transport de l'ame, un élan du génie, bien plus qu'il n'est un effet de l'art, dont souvent il dédaigne les règles et la contrainte; tel est en peu de mots l'idée

(1) Pausan. Bœotic.

qu'on peut se former des odes de Pindare.

Mais on lui reproche ces écarts mêmes si nombreux; ces longues digressions qui lui font perdre son sujet de vue, et qui donnent lieu toutefois aux plus grandes beautés; cet usage continuel de la mythologie pour célébrer ses héros, en quoi l'on semble oublier qu'elle contenoit en partie ce que les Grecs regardoient comme leur histoire, qu'elle étoit l'ame de leur poésie, et que ses fictions en faisoient un des plus beaux ornemens.

Les Grecs, si sensibles à l'harmonie en tout genre, et à tout ce qui porte l'empreinte du génie, rendirent à Pindare, pendant sa vie même, les plus grands honneurs. Vainqueur aux quatre assemblées publiques de la Grèce, ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut cette fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitans de Delphes, de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offriroit à Apollon (1). Après sa mort, on lui dressa des

(1) Pausan. l. IX.

monumens, et au bout de six cents ans, on admiroit encore celui que les Thébains lui avoient érigé dans l'Hippodrome. Du temps même de Plutarque, aux fêtes de Théoxénie, on apportoit une portion de la victime sacrée aux descendans du poète. Alexandre, lorsqu'il ruina la ville de Thèbes, honora en eux sa mémoire, en les discernant du reste des citoyens de cette ville infortunée (1), dont il ne laissa subsister que la seule maison qui avoit appartenu à Pindare (2).

Corinne, distinguée par son esprit et par sa beauté, disputa dans la ville de Thèbes le prix de la poésie à Pindare, et cinq fois il fut vaincu par elle; mais c'étoit, dit Elien (3), au jugement d'auditeurs sans connoissance et sans goût, plus capables, sans doute, d'apprécier les charmes de cette autre muse, que ses talens. Aussi Pindare, faisant allusion à la grossièreté Thébaine, crut-il se bien venger de sa défaite, en

(1) Plut. in Alex.
(2) Ælian. Var. Hist. l. XIII, c. VII.
(3) Ibid. c. XXV.

appelant Corinne, la *Truie Béotienne;* ce qui n'a pas empêché que les Grecs, lui rendant plus de justice, ne l'aient surnommée *la Muse lyrique.*

Comme la poésie lyrique étoit, par elle-même et par tout l'ensemble dont elle faisoit partie, ce qui enchantoit le plus les Grecs dans leurs jeux solennels, nous allons emprunter de M. Gillies (1), ce qu'il a dit, en parlant de Pindare, de plus propre à nous faire bien connoître la nature de l'ode et l'usage qu'on en faisoit alors. « Pindare, dit-on, acquit une réputation immortelle (2), par ses hymnes à Jupiter, ses pæans à Apollon, et ses dithyrambiques à Bacchus. Mais comme tous ces ouvrages ont péri, ainsi que ses poésies d'amour, ses élégies et ses parthénies (3), nous

(1) The History of ancient Greece, vol. I, c. VI, p. 275.

Nous nous servirons ici de la traduction de M. Carra, t. I, p. 403 et suiv.

(2) Polyb. Hist.

(3) Chantées, comme le nom le désigne, par un chœur de jeunes filles.

sommes malheureusement obligés de borner nos observations aux odes qui furent récitées dans les jeux publics, à la louange des vainqueurs de la gymnastique et des courses de chevaux. Ces vainqueurs étant des personnages de la première distinction en Grèce, le poète prend occasion de célébrer l'éclat de leur vie passée, la dignité de leur caractère, la réputation de leurs ancêtres, et la gloire de leurs différentes républiques. Les divinités tutélaires, auxquelles ils devoient leur félicité, avoient aussi part à ses éloges. De là, par une transition facile, ce poète passe au culte du Dieu en l'honneur duquel les jeux étoient établis, aux éloges des héros qui les avoient institués, et à une foule d'autres épisodes, qui sont souvent plus intéressans et plus beaux que le sujet principal.

» Telle étoit en général la matière de l'ode. Quant à sa forme, elle consistoit ordinairement en trois stances, dont les deux premières étoient d'une égale longueur ; et chacune d'elles étoit plus longue que la troisième. Cette forme fut introduite comme plus convenable à l'occasion pour la-

quelle le poème étoit composé, ainsi qu'à la scène sur laquelle il étoit récité. L'occasion étoit le sacrifice solennel, accompagné d'un divertissement public donné aux spectateurs, par les amis de celui qui avoit été couronné aux jeux olympiques. Des actions de grâces aux dieux formoient la principale partie de la cérémonie. Le vainqueur n'auroit pu, sans impiété, manquer à un devoir si sacré envers la divinité, à la protection de laquelle il devoit un prix si honorable. Le sacrifice étoit achevé sur l'autel de cette divinité, et on chantoit dans son temple le poème qui contenoit à la fois l'éloge de la divinité bienfaisante, et celui de son protégé chéri. Le chœur attendoit selon l'usage que tous les préparatifs de la fête fussent terminés, pour entonner l'hymne sacré. Ils répétoient la première stance, appelée proprement strophe, en dansant, pour exprimer leur reconnoissance, et en s'avançant vers la droite autour de l'autel chargé de victimes; puis revenant, dans le sens opposé, vers l'endroit d'où ils étoient partis, ils récitoient la seconde stance, appelée en conséquence, anti-

strophe. Alors, restant immobiles devant l'autel, et comme s'ils eussent été en présence de la divinité même, dont ils voyoient la statue, ils chantoient la dernière strophe, dont la musique étoit plus riche, plus harmonieuse, et la mélodie plus savante et plus compliquée.

» L'ode étoit donc distinguée des autres poésies, non parce qu'elle étoit mise en musique, ce qui étoit commun à tous les genres de poésie, mais parce qu'elle étoit chantée par un chœur qui accompagnoit les différentes inflexions de la voix, par des attitudes et des mouvemens du corps convenables à l'action.

» La poésie lyrique des Grecs réunissoit ainsi les plaisirs de l'oreille, des yeux et de l'esprit. Son mérite essentiel et sa perfection consistoient dans la nature variée des fêtes pour lesquelles elle étoit destinée ».

Ici, mon fils, arrêtons-nous à une réflexion qui m'a souvent frappé, et qui est bien digne de notre attention.

Quelle pompe, quelle magnificence, quel ensemble les anciens mettoient dans leur culte religieux! Comme ils associoient

la divinité à leurs exercices, à leurs jeux, à la gloire des héros dont ils honoroient la mémoire, et des vainqueurs dont ils célébroient le triomphe! Comme ils élevoient l'ame par le sentiment, par l'harmonie, par l'union des arts les plus touchans, et rendoient chères à tous les citoyens, leur religion et leur patrie. Se peut-il que, dans des siècles modernes, au sein d'une religion bien plus sublime et plus vraie, des novateurs en tout genre aient voulu mettre dans son culte, la sécheresse qui n'étoit que trop dans leur esprit et dans leur cœur; et qu'ils n'aient pas voulu faire attention que l'homme, lié par une partie de lui-même aux objets sensibles, en a besoin pour nourrir ses affections, même les plus légitimes, et pour exciter en lui les plus hautes pensées.

Nous bornant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, à ceux qui, dans les différens genres ont acquis la plus grande célébrité, nous allons passer aux poètes qui se sont le plus distingués dans la carrière dramatique. Nous avons vu cet art naître parmi les Grecs, et se former par des progrès presqu'insensibles. Thespis, sous prétexte

de délasser le chœur par des récits, avoit introduit dans ses pièces un acteur. Eschyle fut le premier qui en mit deux sur la scène, et qui, ayant ainsi recours au dialogue par ses deux interlocuteurs, devint l'inventeur de la tragédie proprement dite (1). Il augmenta même, par la suite, le nombre de ses personnages. L'un d'eux devint alors le héros de la pièce, et attira sur lui le principal intérêt, le chœur, qui, jusque-là, faisoit seul, ou presque seul, ce qu'on appeloit la tragédie, n'étant plus subordonné en quelque sorte à l'action, où il se mêloit toutefois pour être le dépositaire des choses qu'on lui confioit, et pour donner d'utiles avis et de salutaires instructions.

Eschyle, né à Athènes, d'une famille illustre, la quatrième année de la soixante-troisième olympiade, quelques années après que Thespis eut donné son Alceste, se trouva aux journées de Salamine et de Marathon, où il se distingua entre tous les autres guerriers par sa valeur. Après avoir encore porté les armes à Platée, il se livra tout en- L'an 525 avant J. C.

(1) Aristot. de Poet. c. IV.

tier au théâtre, et donna, sous l'archonte Ménon, quatre tragédies qui furent couronnées, *Phinée*, *Glaucus*, les *Perses* et *Prométhée*. Les deux dernières nous ont été conservées. De toutes celles qu'il a composées, et que Suidas faisoit monter jusqu'au nombre de cent-vingt-trois, mais que d'autres ne portent qu'à soixante-dix, il ne nous en reste que sept : les *Sept chefs au siége de Thèbes*, *Agamemnon*, les *Coëphores*, ce qui signifie des personnes qui portent des libations, les *Euménides*, les *Suppliantes*, et les deux que nous avons déjà nommées, les *Perses* et *Prométhée*. Ses premiers succès ne le mirent pas à l'abri des dangers qu'entraînent souvent les grands talens. Accusé d'avoir révélé, particulièrement dans les *Euménides*, les mystères d'Eleusis, il alloit être lapidé par le peuple, s'il ne se fût réfugié près de l'autel de Bacchus. L'Aréopage, dont il avoit fait dans cette pièce un magnifique éloge, se déclara juge, et le renvoya absous. Selon Elien, ce fut son frère Amynias qui le sauva d'abord des fureurs du peuple, lorsqu'il se disposoit à le lapider. Amynias,

plus jeune que son frère, relevant son manteau, fit voir un de ses bras qui se terminoit au coude, et n'avoit plus de main. Eschyle l'avoit perdue en combattant à la journée de Salamine, après laquelle il fut le premier des Athéniens qui obtint le prix de la valeur. A la vue de la blessure qu'avoit reçue Eschyle, le peuple se calma, et ensuite les juges, que l'éloge dont nous venons de parler, lui avoit déjà rendus propices, se rappelant tout ce qu'il avoit fait pour la patrie, se déclarèrent hautement en sa faveur (1).

L'amour de la gloire l'emporta dans son cœur sur la crainte de nouveaux dangers, semblables à celui qu'il venoit de courir. Sa réputation s'accrut de jour en jour, et elle paroissoit le mettre hors de pair avec tous ses concurrens, lorsqu'il eut la douleur de voir couronner quelques-unes de leurs pièces préférablement aux siennes : Je les consacre au temps, dit-il alors (2), se flattant qu'il répareroit un jour l'injus-

(1) Ælian. Var. Hist. l. V, c. XIX.

(2) Athen. l. VIII, c. VIII.

tice dont il croyoit avoir droit de se plaindre; mais il ne put tenir contre la victoire que remporta sur lui Sophocle, dès le premier pas qu'il fit dans la même carrière, et lorsqu'il n'étoit encore âgé que de 28 ans. Les ossemens de Thésée ayant été découverts par Cimon dans l'île de Scyros, et rapportés à Athènes avec la plus grande pompe (1), ce fut pour tout le peuple un sujet de jeux et de fêtes. On établit à cette occasion une dispute de poètes tragiques. Sophocle entra en lice avec Eschyle. Après la représentation des pièces, le tumulte fut si grand, et les spectateurs étoient tellement divisés, que l'archonte Aphepsion ne crut pas devoir tirer au sort, dans l'assemblée, les juges de ce combat; et voyant que les dix généraux de la république, ayant Cimon à leur tête, venoient de s'approcher de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant que de se retirer, les libations accoutumées, il les choisit pour nommer le vainqueur, les obligea de s'asseoir, et leur fit prêter serment. La dignité de pareils juges

(1) Plut. in Cim.

en imposa à tous les partis, et donna un nouveau prix à la victoire. Sophocle fut couronné. Eschyle, inconsolable de sa défaite et du triomphe de son rival (1), se retira bientôt après à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, qui, ami et protecteur des lettres, avoit près de lui Epicharme, Simonide, et Pindare. L'accueil distingué qu'il reçut adoucit son chagrin. Il mourut dans cette terre étrangère, âgé de 69 ans, selon les marbres (2). Il en est qui ont attribué sa mort à la chute d'une tortue qu'un aigle, dit-on, laissa tomber sur sa tête chauve, lorsqu'étant assis en plein air, il méditoit dans la solitude quelque nouvel ouvrage (3).

Les habitans de Géla, où Hiéron l'avoit établi, lui rendirent de très-grands honneurs, et gravèrent sur son monument cette inscription :

CE TOMBEAU RÉNFERME ESCHYLE, FILS D'EUPHORION, NÉ DANS L'ATTIQUE, MORT

(1) Plut. in Cim.
(2) Marmor. Oxon. Epoch. 60.
(3) Scholiast. Vit. Eschyl.

DANS LES CAMPAGNES FÉCONDES DE GÉLA. LE MÈDE A LONGUE CHEVELURE, ET LES BOIS FAMEUX DE MARATHON, RENDENT TÉMOIGNAGE A SA VALEUR (1).

Tous ceux qui se consacroient à la poésie dramatique, rendoient à ce monument funèbre une espèce de culte religieux, en faisant sur lui des libations, et en y déclamant leurs ouvrages. Il sembloit, dit M. de Rochefort (2), que son ame y vécût encore pour inspirer aux Grecs l'amour des grands talens et des grandes actions.

Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire. Son fils, appelé Euphorion, du nom de son aïeul, fit jouer à Athènes plusieurs pièces que son père avoit laissées. Elles remportèrent le prix; mais ces triomphes et tous ces honneurs venoient trop tard pour Eschyle, qui ne pouvoit plus jouir de sa gloire.

Ce fut lui qui inventa presque tous les

---

(1) Scholiast. Vit. Eschyl.

(2) Vie d'Eschyle, par M. de Rochefort, dans la nouvelle édition du Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, t. I.

ornemens de la scène. Au lieu de tréteaux, il obtint un théâtre embelli de machines et de décorations. Il donna à ses acteurs des robes traînantes, leur fit chausser le brodequin, et couvrit leur visage d'un masque qu'on varioit selon les différentes pièces que l'on représentoit. M. Rollin (1) s'étonne que l'usage des masques ait duré si long-temps, ne pouvant qu'amortir la vivacité de l'action, et ôter aux yeux, qui sont le miroir de l'ame, et à toute la physionomie, ce langage énergique qui les rend les interprètes de tous les sentimens du cœur. On pourroit observer cependant que les théâtres des anciens et l'enceinte du spectacle étoient si vastes, et la foule des spectateurs si considérable, pouvant se monter jusqu'à trente mille (2), que ces effets des passions sur le visage des acteurs, eussent été perdus pour le plus grand nombre.

Eschyle ne se borna pas à l'extérieur: il anima la scène par le choix et la repré-

(1) Traité des Etudes, t. IV.

(2) Plut. in Conviv.

sentation d'un sujet capable d'intéresser et d'émouvoir ; il la renferma dans de justes bornes, que l'esprit pût saisir et embrasser aisément, en y mettant tout à la fois l'unité d'action, de temps et de lieu ; quoiqu'il ne se soit pas toujours montré aussi fidèle à observer celle-ci, comme on peut en juger par ses *Euménides*, où la scène, dans les deux premiers actes, est à Delphes, et au troisième à Athènes; d'abord dans le temple de Minerve, et ensuite sur la colline de Mars.

Quant au jeu des passions, qui forme le véritable intérêt de la tragédie, particulièrement la terreur et la pitié, il s'attacha beaucoup plus à faire naître la première qu'à exciter la seconde, si douce pour des cœurs sensibles, et connut peu l'art de mélanger ces deux passions, de les faire contraster ensemble, et de tempérer l'une par l'autre. Quelquefois, par le seul habillement qu'il faisoit prendre à ses acteurs, il portoit la terreur jusqu'à l'épouvante, ainsi qu'on le voit dans la pièce que nous venons de citer, où il fit paroître Oreste environné de furies endormies

mies par Apollon, et dont l'aspect étoit si terrible, que lorsqu'elles vinrent, dit-on, à se réveiller et à se montrer tumultueusement sur le théâtre, quelques femmes enceintes furent blessées par l'effet de la crainte et de la surprise, et que des enfans en moururent d'effroi.

Quelquefois aussi, pour produire ce sentiment de terreur, loin d'adoucir ce que certains caractères pouvoient avoir de trop dur, il les rendit féroces. Dans son *Agamemnon*, où les trois premiers actes, au lieu de commencer l'action et d'en former le nœud, ne sont qu'une longue et presque monotone exposition, Eschyle fait jouer un rôle atroce à Clytemnestre. Après avoir égorgé son époux, sous le motif apparent du sacrifice qu'il a fait de sa fille, elle sort de son palais, et raconte devant tout le peuple son forfait, avec un sang froid qui révolte, et remplit d'horreur et d'indignation.

Dans les *Coëphores*, la seule pièce d'Eschyle dont le sujet soit vraiment dramatique, et qui offre de grandes beautés qu'on puisse dire théâtrales, Electre, avec une

atrocité moins froide, il est vrai, que celle de Clytemnestre dans *Agamemnon*, mais qui fait frémir la nature, montre un caractère également odieux, et provoque un attentat que rien ne peut excuser. Pour venger la mort de son père, rentrer en possession de ses droits, et se dédommager de tout ce qu'elle a souffert de la part d'Égiste et de Clytemnestre, la fille d'Agamemnon, sœur d'Oreste, animé son frère, par tous les motifs que le ressentiment peut lui suggérer, à devenir le meurtrier de leur propre mère; et ici nul combat dans le cœur d'Electre, je ne dis pas seulement entre la piété filiale, mais entre la pitié même, et la soif de la vengeance. Le crime concerté s'exécute; et, dans la dernière scène où paroît Electre, on la voit jouer un personnage muet, tandis qu'Oreste est en proie à toutes les furies.

La tragédie de *Prométhée* n'offre qu'un sujet informe et monstrueux. Cet infortuné, l'objet du courroux et de la haine de Jupiter, pour avoir dérobé le feu du ciel et enseigné aux hommes tous les arts, est enchaîné par ses ordres sur le Caucase. Les

pieds et les mains serrés dans des anneaux qu'aucun effort ne peut rompre, la poitrine percée d'un coin aigu de diamant, ce dieu, car c'est ainsi qu'on le nomme, paroît insensible à sa propre douleur, et s'entretient froidement, avec tous ceux qui viennent prendre part à ses maux, de l'injustice et de la cruauté du maître des dieux. Il montre, au reste, un courage à toute épreuve; et libre de changer son sort, en révélant sur l'avenir un secret qu'ignore Jupiter lui-même, et dont il lui importe infiniment d'être instruit, Prométhée préfère d'endurer des tourmens plus terribles encore, tant que ce dieu suprême jouira de l'empire qui doit un jour lui être ravi, et de voir son foie renaître sans cesse, pour être la pâture d'un vautour.

La tragédie des *Sept chefs* se passe presqu'uniquement en récits, ce qui est en général un des grands défauts d'Eschyle, et la plupart du temps en répétitions. Le troisième acte n'est employé qu'à faire connoître ces sept chefs qui assiègent Thèbes, mais qui ne jouent d'ailleurs aucun rôle

dans la pièce, et à faire une ennuyeuse description de leur armure.

Les *Suppliantes*, c'est-à-dire les cinquante filles de Danaüs, qui, ayant pris la fuite et quitté l'Egypte, pour ne pas épouser les fils d'Egyptus, viennent demander un asile au roi d'Argos, n'offrent pas même le sujet d'une tragédie; mais on y trouve du moins un genre de beautés dont nous parlerons bientôt.

Enfin, les *Perses* ne présentent ni plus d'intrigue, ni, à peu de chose près, plus d'action. Les inquiétudes des vieillards qui forment le chœur, sur l'expédition de Xerxès, un songe d'Atossa, mère de ce prince, qui a porté l'effroi dans son ame, le récit d'un soldat, qui, échappé de l'armée, vient faire la narration de tous les désastres que les Perses ont éprouvés, l'apparition de l'ombre de Darius, évoquée par Atossa, et qui se borne à entendre de sa bouche ce que le soldat vient de raconter, le retour de Xerxès, qui ne fait que se lamenter, déplorer son triste sort, et inviter sa mère et les vieillards à gémir avec lui; voilà toute la pièce. On conçoit néanmoins com-

bien elle devoit intéresser le peuple d'Athènes, en lui remettant sous les yeux sa valeur et ses triomphes, exaltés par les Perses eux-mêmes, au sein de leur humiliation et de leurs défaites.

D'après l'exposé que nous venons de faire, on demandera, sans doute, ce qui a pu donner à Eschyle un si haut degré de réputation parmi les Grecs? C'étoit, en premier lieu, la nouveauté et la pompe du spectacle. Un théâtre, des décorations variées, un magnifique appareil, des dialogues suivis entre un certain nombre de personnages, qui, tour à tour, soutenoient ou réveilloient l'attention, un sujet, qui, quoique souvent en exposition et en récits, ne laissoit pas d'avoir son genre d'intérêt pour les spectateurs, des acteurs qu'Eschyle lui-même prenoit soin d'exercer; combien ces moyens, employés pour la première fois, devoient-ils produire d'effet sur des ames encore toutes neuves pour ces sortes d'objets? C'étoit, en second lieu, une force réelle de génie dans Eschyle, et assez d'élévation dans l'ame, pour le faire marcher de près sur les traces du plus grand poète de

l'antiquité, et peut-être de tous les âges, qu'il se faisoit gloire d'imiter. *Mes pièces*, disoit-il, *ne sont que des reliefs des festins d'Homère.* Aussi est-il vrai, comme on le lui a reproché, que ce que l'on y admire principalement tenoit plus de l'épopée que de la tragédie. C'étoit enfin de grandes richesses dans les détails, de très-grandes beautés dans les chœurs, la partie la plus brillante d'Eschyle, une étonnante magnificence de poésie, la singulière énergie et la noblesse de son style, quoique sujet à des inégalités, qui le rendoient quelquefois pompeux jusqu'à l'enflure, et le rabaissoient ensuite à des comparaisons ignobles et à des jeux de mots puériles.

Eschyle fit, par son exemple, qu'on n'a pas toujours suivi d'assez près, une loi de ne point ensanglanter la scène. C'est derrière le théâtre que doivent se passer ces sortes d'événemens, qui ne pourroient qu'affecter d'une manière trop pénible l'ame des spectateurs, ou les disposer insensiblement à voir de sang froid ce qui révolte le plus la nature. Il ne mit point en usage, non plus que Sophocle et Euripide, l'art dan-

gereux d'amollir les cœurs, en prêtant à ses héros toutes les foiblesses de l'amour, et en faisant de cette passion une des sources les plus communes de l'intérêt théâtral, au lieu de le faire porter sur la terreur et la pitié, et de lier l'art dramatique, ainsi que les Grecs l'ont fait généralement, à tout ce qui sert de bases essentielles au gouvernement; telles que sont la véritable politique, la morale, la religion, c'est-à-dire, tout ce qui peut former des citoyens utiles et vertueux (1).

Si Eschyle ne donna pas, comme Sophocle, un but moral à ses pièces, il y sema du moins de grandes maximes, et il y fit paroître surtout le mépris qu'il portoit à ces faux biens qui nous éblouissent et nous enchantent. Il y apprend aux hommes à braver la douleur et la mort, et à ne pas trop compter sur la fortune. Cassandre, dans la seconde scène du cinquiè-

(1) Voyez le discours sur l'objet et l'art de la tragédie grecque par M. de Rochefort, t. I de la nouvelle édition du Théâtre des Grecs par le P. Brumoy.

me acte d'*Agamemnon*, s'écrie avec indignation : « O destins des hommes! Heureux, » que faut-il pour les renverser ? malheu- » reux, on les oublie. O grandeurs hu- » maines, brillantes et vaines images qu'une » ombre peut obscurcir, qui disparoissent » comme un trait effacé par l'éponge hu- » mide ! La prospérité de l'homme me fait » plus de pitié que ses malheurs ».

Il énonce ailleurs une maxime qui caractérise une ame vraiment grande, et qui est d'un usage bien plus général encore. « L'intelligence qui m'anime est descendue » du ciel sur la terre, et me crie sans » cesse : N'accorde qu'une foible estime à » ce qui est mortel (1) ».

Dans bien des endroits, Eschyle s'attache particulièrement à faire voir combien est trompeuse et passagère la prospérité des méchans. « Les dieux, fait-il dire au chœur » dans *Agamemnon* (2), ne s'occupent pas » de ceux qui foulent aux pieds les lois » les plus saintes : ainsi parloit l'impie; mais

(1) In Niob. apud Æschyl. fragm. p. 641.
(2) In Agam. act. II, scen. 2.

» les dieux se sont fait voir à la postérité » de ces hommes, qui, enivrés d'un excès » funeste d'opulence, respiroient l'injustice » et la guerre. N'ayons que ce qu'on pos- » sède sans danger, le nécessaire, la sa- » gesse. La richesse défend mal l'audacieux » qui viole les intérêts de la justice; il dis- » paroît bientôt de la terre.... Les dieux » exterminent enfin l'homme injuste, qui » fut l'auteur de tous les maux ». Et un peu plus loin, dans la même scène : « Ce- » lui qui prodigue le sang, n'échappe point » aux dieux (1). Avec le temps, les noires » Euménides effacent, par des revers, l'é- » clat dont on brille aux dépens de la jus- » tice. Une vie trop obscure n'est rien, » mais une gloire reprochable est un far- » deau : elle nous approche trop de la » foudre. Préférons des biens qui n'atti- » rent point l'envie ». O mon fils, quelles sages et utiles leçons !

(1) « Le meurtre punit le meurtre. Et il dit encore, dans l'avant-dernière scène de cette même tragédie : Qui frappe est frappé. La peine attend le coupable; Jupiter la lui réserve à l'instant prescrit ».

Telles sont encore celles-ci, données également par le chœur (1) : « On a dit, il y » a long-temps, que la grande prospérité » est féconde, et que d'une fortune bril- » lante germent d'irréparables revers; mais » l'impiété en enfante bien d'autres, et tous » dignes de leur origine; tandis que, dans » les familles vertueuses, le bonheur se » perpétue de race en race ».

« Une première impiété (2) engendre une impiété nouvelle, qui croît toujours pour faire éclore tôt ou tard, au jour fatal, le malheur des humains. C'est d'elle que naissent l'éclipse du bonheur, le pouvoir invincible d'un fatal démon, et les noires infortunes, enfans semblables à leur mère. Mais la justice brille jusque sous le toit enfumé du pauvre, et comble d'honneurs une vie passée dans la vertu. Elle détourne ses yeux des lambris dorés, souillés par le crime; et méprisant le pouvoir si vanté des richesses, ne cherche qu'une demeure sainte. Elle conduit tout à sa fin ».

(1) Ibid. act. III, sc. 4.

(2) Littéralement : une première insolence.

On trouve, sur le funeste sort de l'homme injuste, la même morale dans ses *Coëphores* (1). « Quiconque est heureux, est un dieu ou plus qu'un dieu pour les mortels; mais la justice visite bientôt les coupables, elle les frappe, soit au grand jour, soit un peu plus tard à la lueur du crépuscule, soit dans l'obscurité de la nuit. La terre féconde a bu du sang; le trépas vengeur a germé; il doit éclore. Le crime est pour son auteur la source des maux les plus cruels ».

Eschyle donne ailleurs, en peu de mots, la raison de ce châtiment réservé particulièrement aux homicides, même dès cette vie, en attendant que de tels coupables soient forcés d'en croire ou d'en éprouver une autre. Il fait ici parler Apollon lui-même (2) : « On peut sortir des fers: il y a du remède; mille moyens peuvent en affranchir; mais quand la terre a bu le sang d'un homme, lorsqu'une fois il est expiré, on ne peut plus le rendre à la

(1) In Coeph. act. I, sc. 2.
(2) In Eumenid. act. II, sc. 2.

vie ». Voilà cependant, ce qu'à une époque encore récente, on comptoit pour si peu de chose parmi nous! Eh, combien d'hommes y ont mérité eux-mêmes d'être appelés des buveurs de sang!

Il y a une pièce d'Eschyle, où le poète, mêlant à toutes ces maximes des idées plus grandes encore, s'élève, avec toute la pompe et l'énergie de son style, que la traduction ne peut rendre que bien foiblement, aux plus hautes conceptions sur le Dieu suprême, adoré par les Grecs, sous le nom de Jupiter. Dans la première scène des *Suppliantes*, celle qui ouvre la pièce, et où les Danaïdes éplorées exposent le sujet qui les amène, le chœur de ces jeunes filles s'exprime ainsi : « Dieux, auteurs de notre naissance, écoutez-nous, et maintenez la justice : ne souffrez pas un hymen contraire aux lois. Vous qui haïssez la violence, ne nous donnez que des époux légitimes. Le foible que poursuit la guerre, ne trouve-t-il pas à l'autel un asile protégé par la majesté des dieux!

« Jupiter, que ta volonté se déclare! La volonté de Jupiter est impénétrable. Elle

éclaire tout, et même les ténèbres; mais le destin de l'homme est toujours dans la nuit.

« Les projets arrêtés dans la tête de Jupiter s'exécutent et n'échouent point; les voies de la Providence, détournées, imperceptibles et cachées, arrivent toutes au but.

« Du haut des célestes remparts, il aperçoit et foudroie les impies. Il ne laisse point la force s'armer impunément contre les dieux; et dans ses saintes demeures, sa suprême intelligence accomplit ses décrets.

« Qu'il regarde l'injustice humaine; qu'il voie où se porte, pour nous forcer à l'hymen, cette jeunesse bouillante, cette race effrénée, qui, mal conseillée par sa passion, et pressée par un aiguillon brûlant, par un désir furieux, cède au crime qui la séduit, et l'entraîne au repentir....

« Si mon sort devient heureux, si j'évite la mort, dieux du ciel, l'encens fumera dans vos temples. Hélas! hélas!.... cruelle incertitude!.... quel port me sauvera de l'orage? O terre d'Apis, sois moi propice! reconnois ma voix quoiqu'étran-

gère.... Je t'implore, et t'embrasse mille fois; vois ces vêtemens et ces voiles déchirés ».

Ces idées sont en général pleines de noblesse, de grandeur et de sentiment; et généralement aussi cette première scène, quoiqu'un peu longue, est très-belle.

Mais si l'on ne savoit combien les contes absurdes empruntés de l'extravagante mythologie des païens, sur les infâmes amours, sur tous les crimes de Jupiter, dont toutefois, selon la fable même, le tyrannique empire devoit être renversé un jour, sur les aventures scandaleuses de tous les autres dieux, combien, dis-je, tout cela les rendoit, sous ces rapports mythologiques, dignes d'horreur et d'exécration, on seroit étonné de voir que, dans une autre pièce, le même poète traite si mal Jupiter, cette divinité suprême, dont il parle d'une manière si relevée, et avec un style si pompeux, dans le morceau que nous venons de citer. Nous n'en donnerons qu'un exemple entre plusieurs autres; et celui-ci est tiré de *Prométhée*.

Le chœur des nymphes, filles de l'O-

céan, vient prendre part au triste sort de cet infortuné, enchaîné sur le Caucase, et lui parle ainsi : « Un nuage de terreur, grossi de larmes, se répand sur mes yeux, quand je considère ton corps flétri sous le poids de ces chaînes de diamant. De nouveaux maîtres règnent dans l'Olympe; Jupiter y dicte injustement de nouvelles lois. Ceux qu'on redoutoit jadis ont disparu devant lui.... Eh quel dieu porte un cœur assez féroce pour soutenir un tel spectacle! Quel autre que Jupiter ne compatit pas à tes maux! Pour lui, son cœur toujours inexorable et jaloux, tyrannise les générations célestes; et il ne cessera point de le faire, qu'il n'ait assouvi sa cruauté, et qu'un heureux effort n'ait renversé son trône, maintenant trop affermi ».

Prométhée, qui a plus que tout autre dieu, le don de pénétrer dans l'avenir, et qui semble y lire plus à découvert que Jupiter même, répond aux nymphes en ces termes : « Tout chargé que je suis des plus honteuses chaînes, ce prince des immortels sera forcé de revenir à moi, pour connoître le nouvel ennemi qui doit lui

enlever son sceptre et ses honneurs. Mais en vain employera-t-il les charmes séduisans de la persuasion, en vain fera-t-il éclater les plus terribles menaces; je ne lui déclarerai point ce secret, qu'il n'ait brisé mes fers, et réparé mon injure.... Jupiter est inflexible, je le sais; sa volonté seule est pour lui la justice ».

Et plus loin, dans une autre scène où il s'adresse à Io, fille d'Inachus : « Mes peines n'auront de fin, lui dit-il, que lorsque Jupiter sera dépossédé de sa puissance. — Quoi, répond Io, Jupiter perdroit son empire ! Que j'aurois de plaisir à en être témoin ! — Il le perdra, reprend Prométhée; tu peux en être assurée. — Eh, qui lui arrachera ce sceptre tyrannique? — Lui-même, par sa folle imprudence ».

Ainsi, mon fils, quand les Grecs, comme tous les autres peuples de l'antiquité profane, ne parloient que d'après les seules lumières naturelles, ils y puisoient, ainsi que l'a fait Eschyle dans les *Suppliantes*, les plus grandes idées d'un Dieu suprême, de sa justice, de sa puissance invincible, de sa science qui lui dévoile les choses les

plus cachées, des décrets toujours infaillibles de sa Providence; et lorsqu'ils ne parloient que d'après leur mythologie, leurs dieux, et Jupiter lui-même, n'étoient plus que des êtres injustes et pervers, d'une science bornée, comme devoit l'être la durée de leur empire, et indignes par leurs forfaits du culte des mortels, dont ils réunissoient toutes les passions et tous les vices.

Un passage d'Eschyle prouve assez la distinction qu'il faisoit entre le seul être vraiment grand, fait pour mériter notre confiance et nos hommages, et le Jupiter de la fable. Ce passage est pris de la seconde scène du premier acte d'*Agamemnon*, où le poète prête cette invocation au chœur:

« Jupiter! qui que tu sois, s'il te plaît » d'être ainsi nommé, c'est sous ce nom » que je t'invoque! En vain j'ai cherché; » je ne trouve que toi qui puisse m'aider » à délivrer mon ame du poids de ses sou» cis ».

On retrouve presque ici l'*Ignoto Deo* des Athéniens, dont parle S. Paul dans le beau discours qu'il leur adresse sur cette

inscription, AU DIEU INCONNU (1). C'est ce Dieu que les plus sages d'entre les païens concevoient comme étant doué des attributs essentiels de la divinité, et comme bien différent de ceux qu'adoroit le vulgaire.

Les esprits un peu éclairés ne faisoient pas plus de grâce aux oracles du paganisme qu'à ses dieux, témoin ce qu'Eschyle fait dire au chœur, dans la seconde scène du cinquième acte d'*Agamemnon* : « Quel bonheur les oracles annoncent-ils aux mortels ? L'art antique du devin n'a jamais su porter avec lui que le trouble et la terreur ».

Comment les Athéniens pouvoient-ils passer à Eschyle, dans ces endroits et dans quelques autres à peu près semblables, un pareil langage, eux qui se montrèrent si irrités contre lui, en l'accusant, quoique sans assez de fondement, d'avoir révélé dans ses *Euménides* les mystères de la grande déesse ?

Nous terminerons l'article de ce poète en rapportant un morceau d'un tout autre

(1) Act. Apost. c. XVII, v. 23.

genre, rempli des plus importantes leçons, et qui montre avec quel art il savoit lier aux sujets dont il faisoit choix, les intérêts politiques de sa patrie. Athènes ne pouvoit que désirer de s'attacher de plus en plus les Argiens, afin de se fortifier de leur alliance contre les Spartiates, ses ennemis naturels. Dans la scène première du troisième acte de la tragédie des *Suppliantes*, où il donne Argos pour asile aux Danaïdes, tels sont les vœux qu'il met dans leur bouche en faveur de ses habitans : « Dieux, enfans de Jupiter, écoutez aujourd'hui nos souhaits pour ce peuple!

« Que jamais l'indomptable Mars, qui moissonne les mortels avant le temps, ne fasse entendre ici les cris de la douleur, et ne livre en proie aux flammes la ville des Pélasges, puisqu'ils ont eu pitié de nous, puisque leurs suffrages nous ont été favorables, et qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter, troupe noble et malheureuse!....

« Que jamais la contagion ne dévaste ce pays! que la guerre intestine n'y ensanglante jamais la terre!....

« Que sur les autels, entourés de vieillards vénérables, l'encens fume pour obtenir que cette ville soit bien gouvernée ! Qu'ils honorent toujours le dieu puissant de l'hospitalité, le grand Jupiter, dont l'antique loi règle nos destinées ! Puisse la race de leurs rois se perpétuer, et la chaste Diane visiter leurs épouses au jour de l'enfantement !

« Qu'aucun fléau destructeur des humains ne vienne, ravageant cette ville, y faisant taire les chœurs et les lyres, exciter ici les clameurs des citoyens et la discorde mère des pleurs ! Que l'odieux essaim des maladies repose loin de ses habitans ! Que le dieu de Lycie soit favorable à la jeunesse !

« Fasse Jupiter, que la terre leur paye en tout temps le tribut de sa fertilité !

« Qu'aux portes de leurs villes, leurs nombreux troupeaux paissent et se multiplient ! Que les dieux les secondent en tout ! Que les muses propices fassent retentir ici leurs chants divins, et que leurs voix si pures, amies de la lyre, s'unissent en concert !

« Que ce peuple respecte toujours ce qu'il doit respecter ! Qu'un gouvernement sage et prévoyant règle cette ville !

« Qu'avant d'appeler la guerre, l'équité, sans effusion de sang, termine les différends avec les étrangers !

« Qu'ils honorent toujours les dieux tutélaires de leur pays par leurs offrandes et leurs sacrifices accoutumés ! Qu'ils respectent leurs pères ! C'est l'une des lois solennelles proclamées par la justice » !

Sophocle, qui perfectionna l'art de la tragédie, qu'à proprement parler, Eschyle avoit inventé, naquit d'une famille honnête d'Athènes, l'an 497 avant Jésus-Christ, la quatrième année de la 70e. olympiade, environ vingt-sept ans après la naissance d'Eschyle, et treize à quatorze ans avant celle d'Euripide (1).

Né dans les circonstances les plus propres à exalter ses sentimens et à échauffer son génie, il vit, dans sa première jeunesse, la Grèce triomphante, et Athènes monter au plus haut période de sa gloire.

(1) Marm. Oxon. Epoch. 61.

On raconte qu'après la bataille de Salamine, âgé seulement de seize ans, à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui, autour d'un trophée, faisoient retentir les airs de cris d'allégresse, il entonna le premier l'hymne de la victoire, et attira sur lui tous les regards par les charmes de sa figure, en même temps qu'il captivoit tous les suffrages par les doux sons de sa lyre (1). Devenu, dès ce moment, l'objet de l'attention et de l'amour de ses concitoyens, il n'y eut point de degré d'élévation auquel il ne pût atteindre un jour. Aussi lui confia-t-on, par la suite, les emplois les plus distingués, tant civils que militaires (2). Quoique plus vaillant soldat que grand capitaine, au jugement de Périclès, avec lequel il commanda les armées, il fut plusieurs fois chargé de cette honorable fonction, ce qui prouve que les Athéniens ne le regardoient pas comme un général sans mérite; et il fut de plus élevé à la dignité

(1) Schol. Vit. Sophocl. Athen. l. I, c. 17.
(2) Strab. l. XIV. Plut. in Pericl. Cic. de Offic. l. I, c. 4.

d'archonte, la première de la république. Mais son penchant le ramenoit toujours à la poésie dramatique.

Après avoir remporté le prix sur Eschyle, il sentit croître en lui, de jour en jour, ce genre d'émulation pour la gloire. Suidas (1) lui attribue jusqu'à 122 tragédies; quelques-uns même lui en prêtoient un plus grand nombre encore, quoiqu'on les ait cependant réduites à 66. Il ne nous en reste que sept. *Ajax furieux*, les *Trachiniennes*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*, *Electre*, et *Philoctète*.

Si ce poète avoit vu, dans sa jeunesse, les jours brillans d'Athènes, il vit aussi, dans le commencement et les sources funestes de la guerre du Péloponnèse, tout ce qui devoit faire craindre à sa patrie, et lui présager, en quelque sorte, sa décadence et ses revers. Vraisemblablement fut-il conduit par cela même au but moral qu'il mit dans plusieurs de ses pièces, et qui portoit en général sur ces deux principes, non moins salutaires aux nations

(1) Suid, in Αἰσχυλ.

qu'aux particuliers, de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, et de ne pas se laisser abattre par l'infortune (1).

Sophocle eut besoin plus d'une fois de faire usage de ces sages maximes pour lui-même. Si dans la carrière dramatique il obtint les plus grands succès, il y éprouva aussi, comme Eschyle, des humiliations et des dégoûts. Il essuya, de la part de ses juges et du peuple, les mêmes injustices, et se vit préférer des rivaux qui n'étoient pas dignes d'entrer en concurrence avec lui. Jusque dans sa propre famille, il trouva des sujets de honte et d'amertume. A l'âge de 80 ans, selon Aristote, et à près de 100 ans, si l'on en croit Cicéron et Valère-Maxime, appelé en justice par un fils dénaturé, pour qu'on lui donnât un curateur, comme à un homme tombé dans une sorte d'enfance et devenu incapable de gérer ses biens, il lut devant ses juges, pour tous moyens de défense, la tragédie d'*Œdipe à*

(1) Voyez la Vie de Sophocle, par M. de Rochefort, Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, nouvelle édition, t. II.

Colone,

Colone, qu'il venoit de finir, où il avoit tracé le plus vigoureux caractère de vieillard qui ait été mis sur la scène, et dans laquelle aussi, en la personne d'Œdipe et dans celle du fils ingrat de ce père infortuné, tout faisoit allusion à sa propre situation, ou contrastoit avec elle par les tendres soins des deux filles du vieux roi de Thèbes, le soutenant tour à tour, et le flattant de leurs mains caressantes. Les juges, aussi remplis d'admiration pour Sophocle, qu'indignés contre son fils, lui conservèrent ses droits; et tous les assistans, avec des battemens de mains, des acclamations réitérées, et les plus vifs transports de joie, le reconduisirent en triomphe dans sa maison (1).

Il mourut quelque temps après : et dans la même année étoit mort, avant lui, Euripide; ce qui servit à faire éclater la grandeur d'ame de Sophocle. Il honora publiquement, par des témoignages de douleur

(1) Aristot. Rhetor. l. III, c. xv. Cic. de Senect. c. vii. Plut. an seni. Val. Max. l. VIII, c. vii. Extern. n°. 12.

et de respect, la mémoire d'un rival, contre lequel il avoit souvent disputé le prix de la tragédie. Il parut en habit de deuil, et ne souffrit pas, que, dans une pièce qu'il donnoit, ses acteurs se présentassent sur le théâtre avec une couronne sur la tête, comme ils avoient coutume d'en porter sur la scène (1).

Toujours fidèle à ses amis, que lui avoit acquis en très-grand nombre la douceur de son caractère, jointe aux grâces de son esprit, et qu'il conserva toute sa vie (2), toujours tendrement attaché à sa patrie, que tant d'autres quittoient sans peine pour aller porter ailleurs leur mécontentement et leurs talens, il se refusa à toutes les sollicitations des rois voisins de la Grèce, qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux (3).

C'étoit la gloire d'Homère, comme l'observe (4) l'écrivain plein de goût et d'éru-

(1) In Vit. Euripid.

(2) Schol. Vit. Sophocl.

(3) Id. ibid.

(4) Vie de Sophocle, par M. de Rochefort, dans le Théâtre des Grecs.

dition, que nous avons déjà cité dans une des notes précédentes, d'ouvrir le chemin de la gloire littéraire à tous ceux qui vouloient y entrer. Hérodote, appelé le père de l'histoire profane, fut un des plus grands imitateurs d'Homère; Sophocle, le plus parfait des poètes tragiques, fut celui de tous qui en emprunta un plus grand nombre de caractères, d'expressions et d'idées. Dès sa plus tendre jeunesse, il se livra tout entier à l'étude de ses poèmes; il en faisoit ses délices comme poète et comme guerrier.

Ajax furieux, la première tragédie de Sophocle, annonça en partie ce qu'on pouvoit attendre de lui, dans l'art de conduire une pièce, d'en exposer adroitement le sujet, d'en former le nœud, d'en préparer les incidens, de faire connoître d'abord les principaux personnages, de diviser judicieusement les actes, de bien lier les scènes, de faire paroître et disparoître à propos les acteurs, de dérober aux yeux du spectateur ce qui conviendroit peu à la dignité de la tragédie, surtout s'il y étoit mis trop long-temps en action, au lieu d'y

être simplement en récit, de resserrer enfin le temps et le lieu dans les bornes de la vraisemblance, et de manière que l'on puisse saisir aisément l'ensemble des objets qui nous sont offerts.

Le sujet d'*Ajax furieux*, titre que l'on a substitué à celui d'*Ajax porte-fouet*, que l'auteur lui avoit donné, et qui, tout supportable qu'il pouvoit être dans son temps, le seroit si peu du nôtre, demandoit un Sophocle pour être traité d'une manière convenable; et difficilement encore, avec tous les ménagemens possibles, réussiroit-il sur notre théâtre. La scène se passe dans le camp des Grecs, devant la tente d'Ajax. Outré de dépit de ce qu'on lui avoit préféré Ulysse, dans la dispute qui s'étoit élevée entr'eux pour les armes d'Achille, l'impétueux Ajax se propose de faire éprouver aux princes Grecs, et en particulier à Ulysse et aux Atrides, les terribles effets de son ressentiment. Minerve, pour le punir et pour soustraire le roi d'Ithaque à sa vengeance, égare tellement sa raison, que, pendant la nuit, dans l'excès de sa fureur, il massacre de vils troupeaux, les chiens

qui les gardent, et d'innocens bergers, en croyant égorger ses juges. Enchaînant ensuite de sa main les bœufs et les autres animaux qu'il a épargnés, il les emmène dans sa tente, comme d'illustres guerriers qu'il a fait prisonniers, et s'acharnant sur un bélier qu'il s'imagine être Ulysse, le fouet à la main, et à coups redoublés, il exerce sur lui sa rage comme s'il châtioit un esclave.

C'est Minerve, qui, ouvrant la scène avec Ulysse, lui raconte tout ce qui vient de se passer dans le silence et les ombres de la nuit, par l'effet du délire où elle a jeté son rival, le prince de Salamine. Elle veut que son protégé, malgré ses craintes et sa résistance, soit témoin des fureurs d'Ajax, aux yeux duquel la déesse, pour calmer ses frayeurs (1), va le rendre in-

(1) Les poètes, selon la remarque de M. de Rochefort, ont presque tous dénaturé les caractères des héros qu'ils mettoient sur la scène. Qui reconnoîtroit, dans cette timidité d'Ulysse, ce même prince, qui, dans l'Odyssée, est l'image du courage et de la fermeté, unie à la

visible; et afin de lui rendre plus précieuse la faveur qu'elle lui fait : « Est-il rien, lui dit-elle, de plus doux, que de rire aux dépens de ses ennemis » ? Quelle maxime pour la sage Minerve ! mais bien digne après tout d'une divinité païenne.

Elle appelle Ajax, et le trompant de nouveau en s'offrant à lui comme une divinité propice, elle ajoute : C'est vous Ajax, que j'appelle pour la seconde fois ; êtes-vous si peu sensible aux vœux de celle qui combat toujours à vos côtés ? Ajax paroît, et se glorifie devant elle de ses exploits.

Dès qu'il s'est retiré pour achever d'assouvir sa rage sur son captif, qu'il se dispose à faire périr, en le déchirant à coups de fouet; Minerve, s'adressant à Ulysse, lui dit : « Vous voyez quel est le pouvoir des dieux. Quel homme, parmi les Grecs, eut des desseins plus sages qu'Ajax ? Qui sut mieux les exécuter » ?

---

prudence, et qu'Homère nous y présente comme bravant les Lestrygons, les Cyclopes, et tous ces prétendans rassemblés dans son palais et conjurés contre lui ?

« Hélas ! répond Ulysse, je n'en connus jamais. Tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur et l'humiliation où il est plongé. En voyant son sort, je considère aussi le mien. Je vois que, tous tant que nous sommes sur la terre, nous ne sommes que des fantômes et des ombres vaines ».

« Pénétré de cette vérité, reprend Minerve, garde-toi donc d'outrager les dieux par des discours superbes, et de t'enorgueillir des avantages que la force ou les richesses peuvent te donner. Un seul jour suffit pour renverser et rétablir tout ce qui fait l'orgueil des humains. La piété plaît aux dieux; l'impiété les irrite ».

Voilà en deux mots, dit M. de Rochefort, la moralité que Sophocle a eue en vue dans cette pièce. Ajax étoit fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abîme de malheurs.

Sophocle a bien senti que c'étoit assez, et ce seroit même trop pour nous, que d'avoir fait paroître une fois Ajax sur le théâtre, dans cet état d'aliénation d'esprit et de frénésie où Minerve l'avoit montré à Ulysse. Dès le second acte, rendu à lui-même, et

offert alors aux yeux de ses chers Salaminiens, tout environnés de sanglantes dépouilles, tristes monumens de sa folie, il ne conçoit plus, sur l'état d'avilissement où il se trouve, que des sentimens de honte, d'horreur et de pitié; et c'est ici que son rôle devient théâtral, intéressant et pathétique. L'affreuse peinture qu'il fait de ses maux, de sa gloire éclipsée, porte le trouble dans l'ame, et fait trembler pour son sort. Tecmesse son épouse, et autrefois sa captive, avoit déjà tracé, en son absence, ce nouveau genre d'infortune au chœur des Salaminiens; elle avoit commencé par leur décrire les excès auxquels il s'étoit porté dans tout l'égarement de son esprit.

« C'étoit, dit Tecmesse, au milieu de la nuit. Les lampes du soir cessoient de répandre leur clarté; il saisit son épée, et s'apprête à marcher dans la solitude des ténèbres. Je m'oppose à ses pas. Ajax, lui dis-je, que faites-vous? Que voulez-vous tenter, quand nul messager ne vous presse, que nul héraut ne vous appelle; quand la trompette guerrière ne s'est point fait entendre? Toute l'armée est plongée dans

le repos. Ajax me répond par ces mots si connus et si répétés : « Madame, LE SILENCE EST L'ORNEMENT DES FEMMES » (1). Je crus devoir obéir, et je cessai de l'arrêter ».

Tecmesse continue son récit : elle expose aux Salaminiens le retour d'Ajax dans sa tente, les châtimens qu'il fait subir à ses prétendus captifs qu'il tient enchaînés ; bientôt après, sa surprise, quand ses yeux se dessillent insensiblement ; sa consternation, ses gémissemens, ses cris, tous les accens de la douleur et du désespoir. Il ignoroit son malheur, dit-elle, et il le connoît.

« A présent, ajoute Tecmesse en finissant, plongé dans son infortune, il est

(1) On raconte, à ce sujet, une anecdote assez singulière. Un allemand étant allé voir la savante Mme. Dacier, comme une personne extraordinaire, la pria, suivant l'usage des étrangers en pareil cas, de lui donner une sentence et son nom. Elle écrivit en grec sur les tablettes de l'allemand, cette sentence de Sophocle : LE SILENCE EST L'ORNEMENT DES FEMMES.

paisiblement assis au milieu de ces troupeaux immolés par sa main. Aux discours, aux soupirs qui sortent de sa bouche, il est aisé de voir qu'il médite quelque chose de funeste.

Tout le reste, jusqu'à la fin du troisième acte et au commencement du quatrième, où Ajax se tue dans un coin du théâtre, hors de la portée et de la vue des spectateurs, a pour objet d'amener et de préparer la catastrophe. Ce qui est digne de remarque, par rapport au but moral de la pièce que nous avons déjà énoncé plus haut, c'est ce que le chœur met dans la bouche de Calchas, au sujet du prince de Salamine : « Quelque puissans, quelqu'élevés que soient les hommes, les dieux les précipitent dans la plus affreuse misère, lorsqu'oubliant qu'ils sont nés mortels, ils ont des pensées peu convenables à leur nature. Ajax, prêt à partir pour l'armée, se montra déjà un insensé aux yeux de son père, qui lui donnoit de sages avis. Mon fils, disoit-il, sois jaloux de vaincre; mais de vaincre avec l'appui des dieux. Mon père, répondit Ajax avec une dé-

mence orgueilleuse, qu'un lâche, avec le secours des immortels, obtienne la victoire; moi je me flatte de l'emporter sur eux. Telle fut sa réponse. Une autre fois, Minerve elle-même l'excitoit à porter sa main sanglante sur les ennemis; il l'interrompit par ces insolentes paroles : « Souveraine déesse allez assister d'autres guerriers ; partout où je suis, le succès du combat n'est point incertain ». C'est par ces paroles, qu'affectant un orgueil messéant à la condition humaine, il s'est attiré la colère de la déesse ».

La suite du quatrième acte, après la mort d'Ajax, dont on n'a point encore d'indices, renferme la recherche que fait de ce prince, le chœur des Salaminiens; la désolation de Tecmesse, qui vient de le trouver baigné dans son sang ; l'arrivée de Teucer, frère d'Ajax; l'ordre que lui donne Ménélas, au nom d'Agamemnon, de laisser le corps d'Ajax sans sépulture; le refus que fait Teucer d'obéir à cet ordre, qu'Agamemnon lui-même vient lui réitérer dans le cinquième acte; et qui entraîne, de part et d'autre, de longues

plaintes et bien des injures, à la manière des anciens temps et des héros d'Homère; enfin, la générosité d'Ulysse, qui, déposant tout ressentiment contre la mémoire d'un rival qui n'est plus, prend sa défense, fléchit le courroux du chef de l'armée des Grecs, et porte l'héroïsme jusqu'à offrir à Teucer de l'aider à inhumer le corps d'Ajax.

Malgré les beautés que Sophocle a su répandre dans les deux derniers actes, on ne peut justifier la prolongation de cette pièce, dans laquelle, dès la fin de la première scène du quatrième, l'action est terminée, ou change au moins d'objet. La seule excuse, quoiqu'insuffisante, qu'on ait pu y apporter, c'est l'extrême importance que les anciens attachoient aux honneurs de la sépulture. « En être privé, dit M. de La Harpe (1), étoit pour eux un des plus cruels affronts et un des plus grands malheurs : ce n'étoit qu'après l'avoir reçue avec les cérémonies accoutumées, que leur ombre pouvoit passer le Styx, et reposer dans la demeure des morts. C'étoit sur leurs

(1) Cours de Littérature, t. I, p. 368, 369.

tombeaux qu'ils recevoient encore, lorsqu'ils n'étoient plus, les hommages pieux de leurs parens et de leurs amis. Tout concouroit chez eux à lier les idées de la vie présente à celles de la vie future; et c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on lit les ouvrages de ces siècles reculés ».

Le sujet des *Trachiniennes* est la mort d'Hercule. La scène est à Trachine, ville de Thessalie, dans le vestibule de Ceyx, roi des Trachiniens. Une troupe de filles du pays forment le chœur, et la pièce en a tiré son nom. Hercule, ce héros de la mythologie, étoit fils, disoit-elle, de Jupiter et d'Alcmène, que ce dieu, qui, s'il n'eût été qu'un mortel, eût pu passer à juste titre pour le plus vicieux et le plus scélérat des hommes, séduisit, sous la forme d'Amphitryon, prince Thébain et l'époux de cette princesse. Junon en fut si outrée de dépit, que, faisant retomber sa vengeance sur Hercule, elle le soumit à Euristhée, roi de Mycènes, dont l'empire absolu le contraignit à entreprendre ces travaux célèbres, si connus

sous le nom des douze travaux d'Hercule, allégorisés et interprétés par les savans de tant de manières différentes. Hercule, ou le grand Alcide, les avoit terminés tous avec gloire, et il venoit d'y ajouter un dernier exploit en saccageant la ville d'Œchalie, dont il avoit tué le roi, nommé Eurythus, désespérant d'en obtenir sa fille, la belle et jeune Yole, dont il étoit épris, et qu'il envoie, parmi d'autres captives, à sa femme Déjanire, les suivant de près et faisant annoncer son retour. A la vue d'Yole, Déjanire soupçonne l'infidélité de son mari. Bientôt ses soupçons se changent en certitude. Pressée du plus violent désir de regagner le cœur de son mari, elle lui envoie une robe teinte du sang de Nessus, tué par les flèches d'Hercule, infectées du poison mortel de l'hydre de Lerne. Le centaure, en mourant, avoit invité Déjanire à recueillir son sang pour servir à l'égard de son époux, comme d'un philtre propre à rallumer dans son cœur l'amour, s'il venoit à s'éteindre. A peine a-t-elle vu partir le don fatal, que de plus mûres réflexions lui font concevoir de vi-

ves alarmes. Elle apprend presque aussitôt, par Hyllus, son propre fils, et celui du grand Alcide, que ses craintes n'étoient que trop fondées, et que son père qu'il quitte à l'instant, éprouve déjà les cruels effets du poison. Déjanire, que cette nouvelle réduit au désespoir, se donne le coup de la mort dans l'intérieur de son palais. Hercule arrive, consumé intérieurement par l'ardeur du feu qui le dévore. Hyllus, instruit tout récemment de la funeste erreur qui a rendu sa mère si coupable en apparence, et qui toutefois lui sert d'excuse, en fait part au malheureux Alcide, qui, après avoir fait jurer à son fils d'accomplir ses dernières volontés, lui ordonne de préparer au mont Œta, un bûcher sur lequel il a résolu de mettre fin à son tourment. Hyllus, lié par son serment, obéit aux ordres de son père, et aide lui-même à transporter Hercule au lieu de sa mort.

Cette pièce de Sophocle est bien plus régulière que celle d'Ajax furieux; l'action s'y soutient jusqu'à la fin, et l'intérêt y va toujours en croissant. Le but moral que le poète paroît s'y être proposé, est

de faire voir tous les maux qu'entraîne un amour jaloux et crédule, quoique Sophocle ne s'y soit pas arrêté aux développemens de cette passion, ainsi qu'on l'eût fait parmi nous. Tel est, au reste, le jugement qu'en porte M. de La Harpe. « Dans les principes du théâtre grec, cette tragédie est très-bien conduite. Pour nous, le sujet auroit quelques inconvéniens, et demanderoit à être traité différemment. La Déjanire de Sophocle est très-dramatique; son héros ne l'est pas. Nous ne voudrions pas qu'un héros ne parût sur la scène que pour y mourir; que sa maîtresse n'y fît qu'un personnage muet; et qu'en mourant, il la résignât à son fils, comme fait Hercule dans Sophocle. Mithridate en fait autant pour Monime; mais il sait qu'elle aime Xipharès, et leurs amours ont fait le nœud de la pièce. Ceux d'Yole et d'Hercule ne sont qu'en récit, et des exemples encore plus frappans nous prouvent que l'amour n'entroit point dans le système théâtral des Grecs ».

Les sujets d'*Electre* et d'*Œdipe roi*, sont assez connus par l'usage qu'en ont

fait, et le parti qu'en ont su tirer quelques-uns de nos poètes dramatiques les plus célèbres, pour ne pas les retracer ici. Celui d'Electre est d'ailleurs le même, pour le fond, que celui des Coëphores dans Eschyle. La tragédie de Sophocle est sans doute d'un plus grand maître, et conduite avec plus d'art; mais le sujet en est toujours le même, toujours également odieux pour quiconque n'a pas étouffé tous les sentimens de la nature. Il y a surtout, dans cette dernière pièce, un endroit qui inspire plus d'horreur encore; c'est celui où, lorsqu'Oreste poignarde sa mère, le poète met dans la bouche d'Electre, ce qu'Eschyle s'étoit borné du moins à faire dire au chœur : « FRAPPE, REDOUBLE, S'IL EST POSSIBLE » ; mot affreux, de quelque bouche qu'il sorte, et combien plus fait-il frémir dans celle de la fille de Clytemnestre! Comment peut-on s'accoutumer à de tels spectacles, et par quelle étrange contradiction avec les sentimens les plus naturels, le cœur humain peut-il s'y prêter?

L'*Œdipe roi* est considéré comme une

des plus belles tragédies de Sophocle, par la manière dont elle est exposée dans le premier acte, dont elle se développe, dont elle lie les scènes et les événemens, en irritant de plus en plus la curiosité, et produisant toujours des émotions plus vives dans l'ame des spectateurs; enfin par la manière dont elle se dénoue, et dont elle se termine. Mais le vice intrinsèque de cette pièce est encore dans le sujet; quoiqu'il soit excusable, dans le poète grec, par les fables qui étoient le plus accréditées de son temps, et par les idées reçues parmi les païens sur la fatalité qui présidoit, selon eux, à presque tous les événemens de la vie humaine. Avec des idées plus saines, telles que nous les devons au christianisme, combien n'est-il pas révoltant de voir un infortuné livré à tous les remords, en butte à toute la vengeance céleste, pour des crimes dont son cœur est innocent; pour avoir tué son père sans le savoir; pour avoir épousé sa mère sans en avoir le moindre soupçon; se trouvant ainsi parricide, tout à la fois, et incestueux, avec l'ame la plus droite, la plus opposée à

tout ce qui peut conduire au parricide et à l'inceste, et ne devant qu'aux dieux, en un mot, cette fatale destinée, qu'ils lui révèlent par degré, et dont ils le punissent d'une manière si cruelle.

On cite, au sujet de cette fatalité, ces vers de Corneille, que vous ne serez pas fâché, mon fils, de retrouver ici. Ils sont pris de son Œdipe, pièce d'ailleurs peu comparable aux chefs-d'œuvre qu'il a enfantés.

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions!
L'ame est donc toute esclave; une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite!
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.

Telles sont les sages leçons que Sophocle eût pu donner, s'il eût été à portée de les puiser dans des lumières supérieures à celles de son temps et de sa nation. Voici du moins la leçon frappante que Sophocle a tirée de son sujet, et qu'il fait énoncer par le chœur à la fin de sa tragédie :

« Vous voyez ce roi, ô Thébains, cet Œdipe, dont la pénétration développoit les énigmes du Sphinx, cet Œdipe dont la puissance égaloit la sagesse, et dont la grandeur n'étoit point établie sur la faveur et les richesses; vous voyez en quel abîme de maux il est tombé. Apprenez, aveugles mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie des humains, et à n'appeler heureux que ceux qui sont arrivés sans infortune à ce terme fatal » (1).

Nous citerons encore ce beau morceau du troisième intermède, quoiqu'il ne tienne point directement au sujet, et ne soit qu'une

(1) C'est, dit en note le P. Brumoy, le mot de Solon, qu'Ovide a tourné ainsi :

Sed scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera, debet.

réparation tacite des discours impies qu'a tenus Jocaste, et de l'orgueil inflexible qu'elle semble montrer envers les dieux, en refusant d'éclaircir leurs oracles.

Strophe I. « Justes dieux ! faites-moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles et dans mes mœurs; faites que je règle ma vie sur ces lois, ces divines lois descendues du plus haut des cieux. Oui l'Olympe en est l'auteur, et non pas notre foible nature. Leurs traits ne vieillissent point; l'oubli ne peut les effacer. La vérité elle-même y réside; elles sont marquées à son coin ».

Antistrophe. « La tyrannie doit son origine à l'orgueil. Si l'orgueil, après avoir entassé maux sur maux, arrive à son comble, il ne peut arrêter ses pas chancelans; il se précipite dans un abîme de malheurs. O dieux ! ne rompez jamais les liens de cette ancienne harmonie dont ma patrie a ressenti les heureux effets ».

Strophe II. « Périsse tout mortel, dont la sacrilége main ou la langue criminelle viole les lois, la justice, et les temples des dieux ! Périsse quiconque, pour de coupa-

bles voluptés, et pour des trésors trop désirés, n'a pas honte de souiller ses mains par le crime!.... ».

Dans *Œdipe à Colone*, ce prince infortuné, qui, non content de s'être arraché les yeux, avoit voulu s'expatrier lui-même, que les Thébains avoient retenu au milieu d'eux, mais que son fils Polynice, après s'être emparé du trône, avoit chassé de ses Etats et forcé de mener une vie errante, et mendiant un asile et sa subsistance, se trouve conduit insensiblement avec sa fille Antigone, le seul guide et l'unique soutien qui lui reste, près du temple des Euménides, dans un petit canton presque aux portes d'Athènes. Une Coloniate le prévient que ce lieu est sacré, et l'engage à s'en éloigner. Œdipe adresse sa prière aux déesses, se retire à quelque distance, et s'étant fait connoître, demande qu'on fasse venir Thésée, roi d'Athènes, auquel il a des secrets importans à révéler. Ismène, sœur d'Antigone, a suivi les traces de son père, et vient partager son sort. Thésée, instruit de l'arrivée de cet illustre étranger, se rend auprès de lui pour l'entendre et lui offrir une

retraite dans son palais. « Contraint, lui » dit-il, d'errer moi-même, exposé à mille » dangers, j'ai trop appris, par mes pro- » pres maux, à devenir sensible aux in- » fortunes d'autrui (1); je me suis fait une » loi d'être le protecteur des étrangers et » des malheureux, persuadé, comme je le » suis, que, selon le cours des choses hu- » maines, je peux redevenir malheureux » à mon tour, car rien n'est moins assuré » que ce que nous prépare le jour qui doit » suivre ». Œdipe ne veut point d'autre asile que le lieu où les dieux l'ont amené, et aux environs duquel doit se terminer bientôt sa pénible carrière. Il annonce à Thésée, que, selon l'oracle des dieux, ses cendres doivent être pour le peuple chez lequel elles seront déposées la source des plus grands avantages, et que, dans la guerre qui s'élevera un jour entre Thèbes et Athènes, elles seront arrosées du sang

(1) C'est la pensée que Virgile a mise dans la bouche de Didon, par ce beau vers si connu,

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

des Thébains. Thésée se retire en lui renouvelant la promesse, en cas de poursuite, de le défendre contre tous ses ennemis. Créon, beau-frère d'Œdipe, vient le réclamer comme un dépôt auquel le salut de Thèbes est attaché. Le trouvant inébranlable dans le parti qu'il a pris de ne point retourner parmi des sujets ingrats qui l'ont abandonné, il a recours aux menaces, à la violence; il fait enlever, en sa présence, ses deux filles, et se dispose à l'enlever lui-même, malgré les cris des vieillards Coloniates qui forment le chœur. Thésée, informé de ces attentats, accourt à sa défense. Il lui rend ses deux filles, après avoir ordonné à Créon de sortir promptement de ses Etats avec toute sa suite, s'il ne veut être arrêté lui-même. En ramenant à Œdipe, Ismène et Antigone, il le prévient qu'un étranger, qui paroît lui être uni par les liens du sang, s'est retiré à l'autel de Neptune, et demande à lui parler. Cet événement, dit-il, quoique léger en apparence, ne doit pas être négligé; car nul mortel ne doit se montrer indifférent sur ce qui intéresse l'humanité

manité (1). Cet étranger est Polynice, qui, privé lui-même du sceptre par Etéocle, et sachant que celui des deux frères qui aura Œdipe dans son parti s'assurera une victoire complète, vient témoigner à son père un repentir intéressé, auquel celui-ci ne répond que par les plus terribles imprécations. Polynice sort de sa présence, le désespoir dans le cœur. En vain sa sœur veut l'arrêter par ses sages conseils; il les rejette, et sous prétexte que les dieux sont maîtres de nos destinées, il court à sa perte, en prenant pour excuse ce triste et fatal préjugé, si digne des profondes ténèbres du paganisme, que notre étoile, fortunée ou malheureuse, ne dépend pas de nous: il conjure seulement Antigone, en se retirant, de lui rendre, après son trépas, les derniers devoirs.

Dans la scène suivante, qui est une des dernières du quatrième acte, le tonnerre

(1) Cette pensée, dit le traducteur, a été imitée et rendue par Térence de manière à être goûtée et répétée par tout le monde:

Homo sum; humani à me nil alienum puto.

gronde, et devient pour Œdipe comme le signal de sa mort prochaine. Des coups redoublés répandent la terreur. Thésée reparoît : Œdipe lui déclare que les dieux l'appellent, et qu'il ne doit avoir que lui pour témoin de sa mort. Il se met en route avec ce prince, quelques gens de sa suite, Antigone et Ismène, et leur sert à tous de guide, comme étant éclairé et inspiré d'en haut. Le chœur reste seul; et dans la scène unique, qui ouvre et ferme le cinquième acte, un officier vient lui rendre compte, dans le plus grand détail, de tout ce qui est arrivé jusqu'au moment où, après avoir dit à ses deux filles les derniers adieux, et renvoyé tous ceux qui l'avoient suivi, Œdipe a voulu demeurer seul avec Thésée, pour le rendre dépositaire de toutes les circonstances de son trépas, et pour qu'il fût seul instruit de l'endroit, désigné par les oracles, où la terre devoit ensevelir dans son sein ses dépouilles mortelles.

On conçoit aisément de quel intérêt devoit être cette pièce pour les Athéniens, par les idées religieuses et politiques qui s'y trouvoient liées, et qui en devenoient

comme le fondement. Leur république y est mise sous la protection spéciale des dieux. C'est leur contrée que les dieux donnent pour asile à un prince infortuné. C'est au milieu d'eux qu'ils conduisent ses pas errans. C'est la générosité, c'est la magnanimité de leur roi qui défend Œdipe contre les attentats de Créon. C'est en leur faveur, et pour leur donner un gage assuré des avantages qu'ils peuvent se promettre sur leurs ennemis, et en particulier sur les Thébains, s'ils osoient se tourner contre eux, que ces mêmes dieux veulent que son corps soit déposé en secret non loin d'Athènes, afin de lui servir en quelque sorte de rempart.

Sophocle ne met en œuvre dans cette tragédie que les ressorts les plus simples, tels que les ont employés communément les Grecs, avec tant de succès. La situation d'Œdipe, forcé d'implorer la pitié pour obtenir un asile, qu'on est d'abord tenté de lui refuser; la sensibilité, la générosité de Thésée opposées à la dureté et à la violence de Créon; la douleur d'Antigone et d'Ismène arrachées d'entre les bras de leur

malheureux père, et les expressions de leur joie, de leur tendresse, lorsqu'elles lui sont rendues, ainsi que de leur reconnoissance envers Thésée; leur piété filiale, qui contraste d'une manière si frappante avec la conduite qu'a tenue Polynice, et son repentir forcé; le caractère ferme et vigoureux du vieillard dans toutes les circonstances où il se trouve placé; tout ce qui prépare sa mort, et l'accomplissement des oracles, si favorables à la grandeur d'Athènes; tels sont les objets qui, dans cette tragédie, tenoient sans cesse en haleine l'ame des spectateurs, et devoient rendre leurs émotions toujours plus vives. Faut-il s'étonner, si, avant la représentation, la seule lecture de cette pièce fit une si vive impression sur les juges qui avoient à prononcer entre Sophocle et le fils ingrat qui osoit l'accuser de démence? Mais ce qui est fait pour nous surprendre, c'est que ce poète, dans un âge aussi avancé, ait composé une tragédie qui eût suffi pour lui mériter le premier rang parmi les poètes dramatiques.

Le sujet d'*Antigone*, une des plus belles

pièces de Sophocle, est une suite de la guerre que se sont faite les deux fils d'Œdipe pour se disputer la couronne, et en particulier de la mort de Polynice. Les deux frères s'étant arraché la vie l'un à l'autre, dans le combat qu'ils s'étoient livré devant les murs de Thèbes, Créon qui s'est ressaisi du sceptre, veut qu'Étéocle reçoive tous les honneurs funèbres, et que Polynice, qui avoit armé les princes confédérés contre son frère et sa patrie, soit privé de la sépulture. Il défend, sous peine de mort, que personne lui rende ce dernier service. Antigone et Ismène ouvrent la scène, ce qui amène l'exposition de la manière la plus simple et la plus naturelle. La première apprend à sa sœur la loi que vient de porter Créon, et lui fait part du dessein qu'elle a formé de braver tous les dangers, pour n'écouter que la voix de la religion et celle de la nature, en rendant à son frère les derniers devoirs. Ismène frémit du péril où elle s'expose, et craindroit trop pour elle-même la colère du roi. Le contraste du courage de l'une et de la foiblesse de l'autre, est celui que l'on

voit également briller dans l'*Electre* de Sophocle, entre les deux sœurs d'Oreste. Antigone, en se préparant à exécuter son généreux dessein, est arrêtée par les gardes et amenée devant Créon. Elle soutient, en sa présence, la noble fermeté de son caractère, et le tyran, qui mérite ce nom par sa violence et sa cruauté, paroît disposé à lui faire porter la peine de son infraction à la loi. Ismène vient partager la destinée de sa sœur. Elle ne craint plus que de vivre, si elle est condamnée à vivre sans elle. Sa tendresse pour Antigone prend ici un caractère d'autant plus intéressant, qu'Antigone, trop sévère et trop dure, ce semble, à son égard, ne veut plus, en quelque sorte, jusque dans le sein du trépas, avoir rien de commun avec elle. Créon les remet toutes deux à la garde des soldats, en attendant qu'il prononce leur sort. Son fils Hémon, promis pour époux à Antigone, s'efforce, dans le troisième acte, de le fléchir en sa faveur. Ne pouvant l'ébranler, il menace son père de ne plus avoir bientôt de fils. Créon n'en devient que plus furieux, et condamne Antigone

à être enfermée dans une grotte pour y mourir de faim. Le devin Tirésias prédit au roi, dans le quatrième acte, les plus affreux malheurs, si l'arrêt qu'il a prononcé s'exécute. Créon l'accuse de s'être laissé suborner par l'argent. Tirésias se retire ; et le roi effrayé par ses prédictions, mais combattu en même-temps par la honte de se trouver contraint à révoquer les ordres qu'il a donnés, consulte le chœur des vieillards Thébains, qui l'engagent à ne pas courir le risque de voir s'accomplir les oracles toujours infaillibles du devin. Il cède enfin, et court à la grotte d'Antigone, pour lui rendre la liberté, et faire donner à Polynice, selon la volonté des dieux, les honneurs de la sépulture. Le dernier acte s'ouvre par le récit que vient faire au chœur un officier du palais, de l'affreux spectacle qui s'est passé sous ses yeux. Antigone s'étoit étranglée avec son voile. Hémon, ne pouvant soutenir cette perte, sans la douleur la plus amère, ni la vue de son père sans horreur, s'est percé lui-même de son épée. Eurydice, sa mère, arrive éplorée, et ayant appris de l'officier tout

ce qu'il lui restoit à savoir, elle fuit avec précipitation de ces lieux, pour se donner la mort. Créon ne reparoît que pour être instruit de ce surcroît d'infortune, qu'il ne peut reprocher qu'à lui seul. Il tient entre ses bras le corps tout sanglant de son fils, et il voit, dans l'enfoncement du théâtre, celui de son épouse, également privée de la vie, ce qui met le comble à son désespoir, et lui fait demander, en se retirant, dans quel lieu il pourra ensevelir ses peines et son opprobre. Le chœur ferme la scène par ces mots, relatifs à l'impiété de Créon, qui a outragé les dieux en refusant la sépulture à un mortel, et en résistant trop long-temps aux divins oracles énoncés par Tirésias : « La prudence » est le gage le plus assuré du bonheur. » Jamais on ne doit se permettre de man» quer de respect envers la divinité. Un » repentir tardif, fruit des grands cri» mes, est le dernier supplice dont le » ciel punit l'orgueil des souverains ». C'est ce qui fait le but moral de cette tragédie.

« On ne sauroit nier, dit le P. Bru-

moy (1), que cette pièce ne soit tout-à-fait bien conduite, et que, malgré sa grande simplicité, la terreur et la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres, et tout marche au but sans paroître gêné ». On pourroit dire seulement qu'il y n'a que trop de meurtres dans l'*Antigone* de Sophocle, et que, comme l'observe M. de La Harpe (2), celui d'Eurydice, qui ne paroît sur le théâtre que pour se tuer le moment d'après, ne les multiplie sans nécessité; si toutefois on ne pouvoit excuser Sophocle, en faisant réflexion que le poète grec a voulu punir l'orgueil, l'opiniâtreté, l'inhumanité de Créon, par tous les endroits les plus sensibles, en nous le montrant frappé tout à la fois par la vengeance céleste, comme père, comme époux, comme roi, puisqu'il finit par devenir un objet d'horreur pour ses sujets, ainsi qu'il le devient pour lui-même. Notre célèbre critique puise, dans Antigone, une nouvelle preuve que

(1) Théâtre des Grecs, t. III, p. 205.
(2) Cours de Littérature, t. I, p. 376.

les anciens ne regardoient point l'amour comme fait pour entrer dans une tragédie. « Si jamais, dit-il, il y eut un drame où l'amour dût occuper une grande place, c'est sûrement celui-ci, où un père condamne à la mort une princesse aimée de son fils, et qu'il lui avoit destinée en mariage; et, où ce jeune prince, après avoir inutilement essayé de sauver sa maîtresse, se donne la mort pour ne pas lui survivre. Il y a là de quoi fournir aux modernes plus d'une scène très-tendre et remplie de tous les développemens d'une passion malheureuse. Hé bien! il n'en est pas même question dans la pièce de Sophocle ».

Le chœur, il est vrai, exalte, dans une scène du troisième acte, le pouvoir de l'amour; mais ce n'est que pour parler en même temps de ses fureurs. Il précipite dans le crime le juste qui cède à son empire; et c'est toi, dit-il encore, en s'adressant à ce dieu, qui viens d'exciter un affreux démêlé entre le père et le fils.

Parmi les sentimens et les maximes dont cette pièce est remplie, on admire cette belle réponse d'Antigone à Créon, qui lui

reproche de se montrer si sensible pour Polynice, pour deux frères qui auront porté leur inimitié jusque dans les enfers : « Je n'épouse, dit-elle, les haines de qui que ce soit; mon cœur n'est fait que pour aimer ».

Nous citerons encore les paroles d'Hémon à son père : « Qu'y a-t-il de plus désirable pour la gloire des fils, que la gloire d'un père, et pour un père, que celle de ses enfans » ?

On retrouve plusieurs des beaux morceaux de l'*Antigone* de Sophocle, dans celle de Rotrou, qui l'a traduite, en partie, du grec. Quoique son style, à cause du caprice des modes dans le tour et dans l'expression, ait vieilli, vous ne serez pas fâché, mon fils, de rencontrer ici quelques-uns de ces morceaux qu'il a imités, ou de ceux mêmes qu'il a tirés de son propre fonds.

Dans Sophocle, Créon fait un crime à Antigone d'avoir transgressé les ordres qu'il a donnés. Antigone lui répond : « Ce » n'est point Jupiter, ce n'est point la jus» tice, qui ont dicté votre arrêt; et je n'ai

» pas dû penser qu'une loi humaine eût » assez de force pour engager les hommes » à violer les divines lois, ces lois, qui, » sans être écrites, sont immuables, et d'une » origine si reculée, qu'on ne peut en fixer » l'époque. Je n'ai pas cru devoir redouter » vos menaces plus que la vengeance des » dieux. Avant que vos défenses me l'eus- » sent appris, je savois que je devois mou- » rir; et je regarde comme un précieux » avantage, que d'en hâter le moment ».

Voici les vers de Rotrou (1).

CRÉON.

Vous faisiez donc vertu de trangresser mes lois?

ANTIGONE.

Oui, pour servir les dieux, qui sont plus que les rois.

Cette pensée est développée dans ces autres vers:

Je mets le plus haut trône au-dessous des autels,
Et révère les dieux, sans égard des mortels.
Ils sont maîtres des rois; ils sont pieux, augustes;
Tous leurs arrêts sont saints, toutes leurs lois sont justes.
Ces esprits, dépouillés de toutes passions,
Ne mêlent rien d'impur en leurs intentions;

(1) Rotrou, Antigone, act. IV, sc. 3.

Au lieu que l'intérêt, la colère, la haine,
Président bien souvent à la justice humaine,
Et n'observant amour, devoir, ni piété,
N'y laissent qu'injustice et qu'inhumanité.
Quoi! vous osez, aux morts, nier la sépulture!
Et cette loi naquit avecque la nature.
Votre règne commence, et détruit, à la fois,
Par sa première loi, la première des lois.
Ici la faute est juste, et la loi criminelle.
Le prince pèche ici, bien plus que le rebelle:
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort, qui punit le devoir.

Dans Sophocle, le fils de Créon lui parle ainsi: « La prudence est un don des dieux, » et le plus grand, sans doute, qu'ils aient » départi aux hommes. Il ne m'appartient » pas de contredire les décisions d'un père, » et il se trouve assez de courtisans pour » les approuver ».

Rotrou a commenté ainsi ces derniers mots:

Jamais la vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les rois, ne trouve qui la guide;
Au lieu que le mensonge a mille partisans,
Et vous est présenté par tous vos courtisans.

Voici un morceau qui appartient, presque tout entier, à Rotrou. Il y enchérit en quelque sorte sur Sophocle. Celui-ci,

mettant en scène le chœur des vieillards consultés par Créon, sur le premier acte d'autorité qu'il vient de faire en remontant sur le trône, ne les fait parler que comme des flatteurs déterminés à n'avoir d'autre avis que celui du monarque; le poète français suppose une délibération faite en sa présence, où l'on voit deux courtisans, dont l'un souscrit à la loi et l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer.

(1) C'est trop, Cléodomas, exagérer son crime.
(celui de Polynice.)
Que sa prétention fût juste ou légitime,
Encore ce traitement paroît-il inhumain.
Il fut homme, il fut noble, il fut prince, et Thébain.
Je veux qu'il soit coupable; il laisse, en son offense,
Une matière au roi d'exercer la clémence.
D'un règne commençant, la première action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression;
Et la douceur y trace une secrète voie,
Par où le joug passant, se reçoit avec joie.
La rigueur, au contraire, dans ces événemens,
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit, qu'on souhaite qu'il cesse;
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité;

(1) Antigone, de Rotrou, acte IV, sc. 1.

Donnez à votre règne un favorable augure :
Accordez la justice avecque la nature ;
Régnez sur les esprits, premier que sur les corps ;
Faites honneur aux dieux, en faisant grâce aux morts.

Soyons assez justes nous-mêmes pour faire grâce au style suranné de Rotrou ; et nous conviendrons que ce morceau a dû paroître brillant dans le siècle où il vivoit, et qu'il renferme des vérités qui sont de tous les temps.

Le P. Brumoy observe (1) que ce poète, ignorant ou négligeant les règles de l'art, qu'on connoissoit peu alors, ne craignit pas de violer tout à la fois, dans son Antigone, l'unité de lieu, de temps, et d'action ; défaut qu'il rachète, il est vrai, par de très-belles scènes. « Au lieu de commencer son action, où la commence Sophocle, c'est-à-dire après la Thébaïde, ou la mort d'Etéocle et de Polynice, il crut devoir fondre deux tragédies ensemble, ce qui pèche contre l'unité du sujet..... Il redoutoit, sans doute, comme on l'a fait de nos jours, cette extrême simplicité qui se contente de peu

(1) Théâtre des Grecs, t. IV, p. 206 et suiv.

de matière. En faut-il donc davantage pour la tragédie que pour l'épopée, qui en demande peu, suivant l'excellente remarque de Despréaux (1). La raison est égale de part et d'autre. C'est que la vraisemblance est alors mieux gardée; que l'esprit du spectateur est moins partagé; que les sentimens tendent plus directement et de suite au même but; que les passions sont conduites avec plus de force sans interruption; et qu'enfin tout ce qu'on peut ajouter au-delà, loin d'embellir l'action, ne fait que la charger et la confond ».

C'est par cette noble simplicité, qui se rapproche le plus du vrai beau, que se fait admirer particulièrement le *Philoctète* de Sophocle. L'action n'a lieu que dans un désert, et ne porte que sur trois personnages, Ulysse, Néoptolème et Philoctète. L'intérêt se soutient néanmoins pendant cinq actes, et le poète a su trouver le secret de se passer de tout épisode.

Philoctète, compagnon d'Hercule et héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs

(1) Préface du Lutrin.

dans l'expédition de Troie, fut blessé au pied, et l'ulcère qui s'y forma fut tel, qu'outre les vives douleurs qu'il lui causoit, il répandoit une odeur infecte, non moins insupportable aux autres qu'à lui-même. L'armée le crut frappé de la main des dieux, et chargea Ulysse de le conduire dans l'île de Lemnos, et de l'abandonner pendant qu'il seroit endormi. Philoctète demeura dix années dans cette solitude, livré à ses maux et à sa fureur. Mais les Grecs, ayant su par un oracle que la prise de Troie étoit attachée aux flèches d'Hercule, envoyèrent Ulysse et le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener au siège Philoctète, à quelque prix que ce fût. « Il s'agit donc, dit le P. Brumoy, de qui nous empruntons ce précis (1), d'un grand intérêt d'Etat, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule; et ce morceau de l'antiquité a paru à M. de Fénélon assez intéressant pour en faire un épisode considérable de Télémaque (2) : c'est, dit encore l'auteur

(1) Théâtre des Grecs, t. III, p. 457 et suiv.
(2) Liv. XV.

que nous citons, ce qui m'a engagé à traduire la pièce entière, en profitant de quelques endroits de sa traduction, quand je l'ai trouvée conforme au texte : heureux, si j'avois pu, dans le reste, imiter l'adresse de cet auteur inimitable à faire passer dans notre langue l'élégance et la simplicité des grâces originales » !

La première scène se passe entre Ulysse et Néoptolème, au moment où ils viennent d'aborder dans l'île de Lemnos. Le roi d'Ithaque y reconnoît la grotte de Philoctète qui en est sorti. Dans la scène suivante, après qu'un soldat grec qui les accompagnoit s'est retiré, Ulysse rappelle au fils d'Achille le grand intérêt qui les amène, et lui expose l'unique moyen par lequel il pourra se rendre maître des flèches d'Hercule, dont dépendent le sort de l'armée et la chute de Troie : c'est de tromper Philoctète, en lui faisant accroire, qu'outragé par les Grecs, qui lui ont refusé les armes de son père, et indigné de leur ingratitude et de leur perfidie, il a rompu avec eux, pour retourner dans sa patrie. Néoptolème, né avec un cœur droit et une ame noble et généreuse,

a horreur d'un pareil détour. Trahir ainsi la vérité, et abuser de la confiance d'un infortuné, est un crime à ses yeux. Le roi d'Ithaque fait valoir le bien public, devant lequel l'équité même doit se taire. Les maximes qu'il met en avant font frémir; elles tiennent plus en effet d'un fourbe que d'un politique, deux caractères que la vraie sagesse ne permet pas de confondre; et elles dégradent entièrement celui d'Ulysse. Il parvient toutefois à persuader Néoptolème: le chœur, formé des compagnons de ces deux princes, resté seul avec ce dernier, se montre disposé à suivre en tout ses ordres.

Philoctète, Néoptolème, et le chœur ouvrent le second acte. Philoctète, en apercevant des étrangers, qu'il reconnoît pour être des Grecs, et apprenant en même temps que le premier d'entr'eux est le fils d'Achille, se flatte de quelque adoucissement à sa peine, et raconte ses malheurs. Néoptolème joint ses plaintes aux siennes, et se livre aux transports simulés de la haine la plus vive contre les Grecs qu'il a laissés devant Troie pour retourner à Scyros, sa

patrie. On est étonné de voir ce jeune prince, qui s'étoit montré d'abord si ennemi de toute ruse et de tout mensonge, employer tant de fausseté et tant d'artifice pour séduire et tromper Philoctète. Le chœur seconde ses desseins, en confirmant ses discours. Le fils d'Achille ne semble plus avoir d'empressement que pour regagner son vaisseau, afin de profiter des vents favorables. Philoctète le conjure par ce qu'il a de plus cher de l'emmener avec lui. « O mon fils, lui dit-il, je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner, et tu n'es pas capable d'une lâcheté. IL N'Y A QUE LES GRANDS CŒURS QUI SACHENT COMBIEN IL Y A DE GLOIRE A ÊTRE BON. Quelle gloire, en effet, ne seroit-ce pas pour toi de sauver un malheureux et de me rendre à ma patrie » !..

Rien de plus touchant dans cette scène, et de plus énergique que le langage que tient Philoctète. Après quelque résistance et quelques difficultés apparentes, Néoptolème et le chœur cèdent à sa prière. Au moment où Philoctète, comblé de joie, se prépare à dire le dernier adieu à sa triste demeure,

un grec, déguisé en marchand, est dépêché par Ulysse, pour presser le départ. Il feint, qu'étant parti tout récemment du camp des Grecs, et ayant abordé par hasard avec son bâtiment à l'île de Lemnos, il n'a pu apprendre que Néoptolème y étoit alors, sans qu'il se sentît pressé de lui révéler un secret important. Les Grecs ont mis un vaisseau à sa poursuite, afin de le ramener au camp. Ulysse et Diomède sont partis de leur côté pour venir chercher Philoctète dans son île, et le contraindre de s'embarquer avec eux. Ce faux avis redouble l'empressement qu'a Philoctète de quitter sa sombre retraite.

Dans le troisième acte, le départ se trouve retardé par un accès imprévu qui saisit Philoctète, à l'instant où il sort de sa grotte avec Néoptolème, et qui lui arrache les cris les plus perçans. Dans ce cruel état, il confie ses flèches, comme le dépôt le plus précieux, au fils d'Achille; et lui faisant promettre qu'il ne se rembarquera pas sans lui, il lui demande, non un serment, mais sa main pour gage de sa fidélité. Le jeune prince touché de ces marques de confiance, reprend ici son premier caractère, digne

du sang dont il sort, et laisse entrevoir, par son trouble, qu'il ne poussera pas plus loin l'artifice. L'accès se calme insensiblement. Philoctète s'assoupit; un sommeil profond, tel qu'il l'avoit annoncé, succède à l'accablement; une sueur abondante coule de son corps; la plaie se rouvre, et verse un sang corrompu. Tandis qu'il goûte un doux repos, Néoptolème gémit avec le chœur sur un état si déplorable.

Le quatrième acte commence par le réveil de Philoctète. Il a recouvré ses forces. Néoptolème lui offre néanmoins le secours de ses compagnons pour le porter au vaisseau; il le refuse, ne voulant pas leur être incommode sans une extrême nécessité. Mais, avant que de se mettre en marche, le fils d'Achille, qui ne peut dissimuler plus long-temps, lui avoue que forcé par le destin il le mène aux Atrides, et le conduit au siège de Troie, qu'il doit renverser à l'aide des armes d'Hercule, après qu'il aura été guéri. Ces paroles sont un coup de foudre pour l'infortuné, qui se répand en reproches, et fait entendre tous les accens de la rage et du désespoir. Le chœur, qui s'é-

toit éloigné, se rapproche, et donne avis que les vents, devenus favorables, exigent un prompt départ. Néoptolème ne peut cacher jusqu'à quel point son ame est déchirée; et Philoctète en profite pour solliciter de nouveau sa pitié. Ulysse paroît et se fait connoître. Il veut qu'on se saisisse de Philoctète et qu'on l'emmène. Celui-ci est prêt à se précipiter du haut de la roche où sa grotte est située; on l'arrête, et le roi d'Ithaque ordonne à ses compagnons de se rendre sans délai sur le rivage pour s'embarquer. Le chœur, qui ne reçoit d'ordres que de Néoptolème, est retenu par ce prince, trop sensible au sort de Philoctète pour céder à tout l'empressement d'Ulysse, qu'il accompagne cependant jusqu'au vaisseau, tandis que Philoctète, resté seul avec le chœur, ne forme d'autres vœux que de finir ses tristes jours dans sa chère caverne. Le chœur tente inutilement de le fléchir, et se dispose à le quitter, lorsqu'il aperçoit de loin Ulysse et Néoptolème, qui reviennent sur leurs pas.

Dans le dernier acte, Ulysse demande au fils d'Achille, quel sujet lui fait changer

sa marche, et le ramène si promptement? Je vais, lui répond Néoptolème, expier un attentat; celui d'avoir écouté Ulysse et les Grecs.... Je rejoins Philoctète pour lui rendre ses armes.... C'est contre l'équité que je les retiens.

Il se passe ici une scène très-vive entre ces deux princes; ils semblent près d'en venir aux mains. Elle se termine toutefois par des menaces. Ulysse se retire; et Néoptolème appelle Philoctète, qui sort de sa grotte, dès qu'il entend sa voix. Le fils d'Achille essaye encore de le persuader. Telle est, en substance, la réponse de Philoctète, si bien rendue par ces vers de M. de La Harpe.

Tu parlerois en vain; traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi!
Va, trop indigne fils du plus illustre père;
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! ôte-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse, et tes Grecs odieux!
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

Plus d'imprécations, plus de haines, repart

part le fils d'Achille, voici vos armes; recevez-les de ma main.

Ulysse revient. « Et moi je m'y oppose, s'écrie-t-il, au nom des Atrides et de l'armée. J'en atteste les dieux ». Philoctète veut le percer de ses flèches, que lui a rendues Néoptolème. Celui-ci l'en empêche. Il fait de nouveaux efforts pour appaiser tous ses ressentimens, et le rendre propice aux vœux de l'armée et de la Grèce entière. Philoctète éprouve les plus grands combats; il a peine à résister à un ami si généreux. Cependant sa haine l'emporte; et il réclame la parole qu'il lui avoit donnée de le rendre à sa patrie. Néoptolème y consent enfin, puisque rien n'est capable de l'ébranler. Hercule paroît sur un nuage. Il déclare à Philoctète que la volonté des dieux est qu'il parte pour Troye; il enverra Esculape pour le guérir. La gloire qu'il doit acquérir, ainsi que le fils d'Achille, durera éternellement; ils renverseront Ilion. « Mais quand vous ravagerez » ce riche pays, leur dit-il, souvenez-vous » de respecter la religion. Jupiter préfère » la piété à tout le reste. Le reste meurt.

» Elle ne meurt jamais; elle nous suit au » tombeau ».

Ce dénouement, dû à l'apparition d'Hercule, ne pouvoit en effet s'opérer dignement que par lui seul; et il rentre dans la règle qu'Horace a énoncée: « Ne faites pas intervenir un Dieu, à moins que le nœud ne soit digne d'être tranché par un Dieu (1) ».

Dans cette tragédie, où tout est si bien lié, si bien soutenu, où les situations sont d'ailleurs si variées, où l'intérêt se gradue sans cesse par des moyens pris tout naturellement du caractère des personnages, M. de La Harpe a vu la plus belle conception dramatique, dont l'antiquité puisse s'applaudir. « Il est honorable, dit-il, pour la mémoire de Sophocle, qu'en voulant trouver le chef-d'œuvre de l'ancienne tragédie, il faille choisir entre deux de ses ouvrages, l'*Œdipe roi*, et le *Philoctète*... Il y a dans l'Œdipe, je l'avoue, un plus grand intérêt de curiosité; il y a dans Phi-

(1) *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.*

loctète un pathétique plus touchant. L'intrigue du premier se développe et se dénoue avec beaucoup d'art; c'est peut-être un art encore plus admirable d'avoir pu soutenir la simplicité de l'autre; peut-être est-il encore plus difficile de parler toujours au cœur par l'expression des sentimens vrais, que d'attacher l'attention et de la suspendre, pour ainsi dire, au fil des événemens (1) ». La prédilection de M. de La Harpe pour la tragédie de Philoctète, est si grande, que, non content de l'admirer, il a entrepris de l'imiter. Il l'a mise en effet sur la scène françoise avec tant de succès, et elle a produit une sensation si vive, que rien ne sembloit plus propre à nous réconcilier pour toujours avec la belle et noble simplicité des anciens.

Euripide, d'abord l'émule de Sophocle, et ensuite son ami, naquit à Salamine, quelques années avant la fameuse bataille de ce nom, et selon d'autres, le jour même où elle se donna. Né dans une condition

(1) Cours de Littérature, t. I, p. 422.

obscure, il ne dut son illustration qu'à lui-même. Il prit, dans sa jeunesse, des leçons d'éloquence sous Prodicas, et de philosophie sous Anaxagore. Il se lia d'une étroite amitié avec Socrate. Entraîné de bonne heure, par un goût dominant, vers le théâtre, ce ne fut néanmoins qu'à l'âge de quarante-trois ans, selon les Marbres (1), qu'il remporta le premier prix de la tragédie. Ses vers sentencieux le firent mettre au nombre des sages, et il fut regardé comme le philosophe de la scène (2).

Quoiqu'avec de l'agrément dans l'esprit, il l'avoit naturellement grave, et les facéties l'indignoient.

« Je hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages, qui les méprisent (3) ». Les critiques et les railleries mordantes d'Aristophane avoient surtout de quoi l'offenser et l'aigrir. Il en

(1) Marm. Oxon. Epoch. 61.

(2) Oracul. Delph. apud Schol. Aristoph. in Nub. Athen. l. IV, c. XV, et l. XVIII, c. V.

(3) Euripid. in Melan. apud Athen. l. XIV.

étoit souvent l'objet, ainsi que des fades plaisanteries des autres comiques : raisons qui l'engagèrent, dans sa vieillesse, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui faisoit en sorte d'attirer à sa cour les hommes les plus célèbres par leurs talens. Il y trouva Xeuxis et Agathon, l'un peintre et l'autre poète. C'est ce dernier qui disoit un jour au monarque : « Un roi doit se souvenir de trois choses; qu'il gouverne des hommes, qu'il doit les gouverner selon les lois, qu'il ne les gouvernera pas toujours (1) ».

Euripide (2) montra, dans sa conduite avec le roi, beaucoup de modération et de délicatesse : on cite deux vers qu'il lui adressa, sans doute pour s'excuser de quelques présens d'usage : « O roi ! je ne fais » pas de présens à ceux qui sont plus riches » que moi, de peur d'être accusé de folie, ou » d'avoir l'air de demander en donnant ».

(1) Stob. Serm. 44.

(2) Essai sur la Vie et les Œuvres d'Euripide, par M. Prévost, Théâtre des Grecs, tom. IV, p. 329.

Archélaüs fut frappé de son désintéressement : un courtisan lui demandoit une coupe d'or; le roi la fit porter à Euripide, en disant au premier : « Vous êtes digne de demander ; il est digne de recevoir ».

Euripide mourut âgé d'environ soixante-seize ans (1), sans qu'on puisse rien dire de bien assuré sur les circonstances de sa mort. Les Athéniens réclamèrent ses cendres; mais Archélaüs ayant refusé de les rendre, pour lui ériger dans ses Etats un tombeau magnifique, ils lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduisoit de la ville au Pirée (2).

D'environ 75 pièces qu'il composa, il ne nous en reste que 18. Parmi celles-ci, il en est un assez grand nombre qui sont peu dignes de lui, et qui semblent tenir encore, par bien des endroits, à l'enfance de l'art. En général, ses plans étoient défectueux; il respectoit peu l'unité d'action, celles des temps et des lieux; aux expositions si naturelles de Sophocle, il sub-

(1) Marm. Oxon. Epoch. 64.

(2) Pausan. l. I, c. II.

stituoit des prologues, où, non-seulement le personnage introduit par le poète instruisoit les spectateurs de ce qui avoit précédé l'action théâtrale jusqu'au point où elle devoit commencer, mais où il les prévenoit souvent des principaux événemens qui devoient se passer; ce qui ne pouvoit qu'affoiblir l'intérêt, et diminuer la curiosité, qui en est une des sources les plus fécondes. On lui reprochoit d'ailleurs d'avoir amolli la tragédie, en faisant descendre les héros de la scène de ce caractère de grandeur où Eschyle et Sophocle les avoient élevés (1). Ses discours oratoires, faits jusqu'à un certain point pour servir de modèles en ce genre, dégénérèrent quelquefois en déclamations, et son éloquence devenoit alors une vaine abondance de paroles (2). Le trop grand nombre de ses disgressions savantes, ses sentences multipliées, étoient enfin un dernier objet de censure (3). Avec tous ses défauts, il n'en a pas moins été

(1) Aristoph. in Ran.

(2) Plut. de audit.

(3) Quintil. l. X, c. 1. Aristoph. in Ran.

considéré comme un des plus grands poètes dramatiques, un des plus habiles à manier toutes les affections de l'ame, et surtout la pitié. Si nous possédions un plus grand nombre de ses tragédies, nous serions plus à portée encore d'apprécier toutes ses beautés, et tout le genre de mérite qui lui a valu un si grand nom parmi ses contemporains, et au jugement de la postérité.

D'après ce qui nous reste de lui, rien ne sauroit nous donner une idée plus juste de ce poète, que ce qu'en a dit M. de La Harpe (1), et qui l'emporte infiniment sur toutes les analyses que nous pourrions offrir

« Les deux pièces les plus régulières d'Euripide sont les deux *Iphigénie, en Aulide* et *en Tauride*. La première surtout peut être regardée comme son chef-d'œuvre, et comme une des tragédies anciennes où l'art ait été porté à sa plus grande perfection. On ne trouve ici aucun des défauts trop fréquens dans cet auteur; ils sont,

(1) Cours de Littérature, t. I, p. 488 et suiv.

au contraire, remplacés par toutes les beautés propres au sujet et à la tragédie; unité d'action et d'intérêt, dont on ne s'écarte pas un moment, exposition admirable, caractères soutenus, vérité dans le dialogue, peu de défauts de convenance, pathétique dans les situations, éloquence vraiment dramatique, enfin une gradation d'intérêt, qui va croissant de scène en scène, jusqu'au dénouement. Voilà ce qui justifie l'admiration qu'on a eue dans tous les temps pour cet ouvrage, qui a servi de modèle à l'un des plus parfaits de la scène françoise, et que, peut-être, le seul Racine pouvoit embellir encore et perfectionner.

» Si l'on en excepte l'épisode d'Eriphile, si adroitement fondu dans la scène françoise, et qui étoit nécessaire pour se passer du dénouement que la fable a fourni à Euripide, Racine d'ailleurs l'a fidèlement imité dans tout le reste; et quel plus grand éloge en peut-on faire » (1)?

(1) Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. VIII, la

Ajoutons les observations si justes et si précises de M. de La Harpe, dans le parallèle qu'il fait de Sophocle avec Euripide: « Le dernier, dit-il, qui vient de nous occuper, Euripide, a beaucoup de pièces, comme on l'a vu, qui sont beaucoup au-dessous de la renommée de l'auteur; mais le rôle d'Andromaque dans la pièce de ce nom (1), celui d'Alceste, celui de Médée, plusieurs scènes des Troyennes, les trois premiers actes d'Hécube, ses deux Iphigénies, et surtout celle que Racine a transportée sur notre théâtre, sont les monumens d'un beau génie, et justifient les éloges qu'il a reçus des anciens et des modernes. Aristote l'appelle le plus tragique des poètes, et comme nous avons perdu

---

comparaison de l'Iphigénie d'Euripide avec l'Iphigénie de Racine, par Racine le fils. Mémoire lu en 1727.

(1) Racine, selon la remarque de M. de La Harpe, a pris soin d'avertir qu'il ne falloit pas que la conformité du titre fît imaginer que son *Andromaque* fût la même que celle d'Euripide.

la plus grande partie de ses ouvrages, nous ne savons pas à quel point il pouvoit mériter ce titre. On ne peut nier du moins que dans tout ce qui nous a été conservé, l'on ne trouve les scènes les plus touchantes du théâtre grec. Il a excellé dans le pathétique attendrissant; c'est par ce seul endroit qu'il peut balancer tous les avantages que Sophocle a sur lui; c'est par-là qu'il a partagé les suffrages, quoique pourtant le plus grand nombre semble avoir donné la palme à ce dernier. Horace, qui n'est pas louangeur, l'appelle le *Grand Sophocle*; Virgile en parle avec admiration. Il est certain qu'il n'a aucun des défauts d'Euripide; on ne voit chez lui ni duplicité d'action, ni prologues froids et inutiles, ni merveilleux mal employé, ni épisodes déplacés, ni invraisemblances, ni ces fautes multipliées, contre la vérité, les convenances et le bon sens; ni ces froides sentences, ni ces ridicules déclamations contre les femmes, ni ces longues et grossières disputes qui remplissent la plupart des pièces d'Euripide. Ses expositions sont belles, ses plans sages, son dialogue est

noble, animé, soutenu; il a peu de langueur dans sa marche, et peu d'inutilités dans ses scènes. Son style est poétique, comme le drame doit l'être; il n'est jamais trop figuré comme celui d'Eschyle, ni familier comme celui d'Euripide. Il est plein de mouvemens et de pathétique, et le langage de la nature et l'éloquence du malheur sont souvent chez lui au plus haut point de perfection (1) ».

Après avoir parlé de la plus noble partie du théâtre grec, la tragédie, et des poètes qui s'y sont rendus célèbres, il nous reste à dire quelques mots de la comédie, dont l'objet n'est proprement, dans le train de la vie commune, que l'image du ridicule, et qui, après une longue enfance, prit une forme plus régulière.

Ce fut en Sicile qu'Epicharme l'assujettit à de certaines règles, l'astreignit aux trois unités, établit une action d'une juste étendue, qui eût, à l'imitation de la tragédie, l'exposition du sujet, son nœud et son dénouement. Connues bientôt en Grèce,

(1) Cours de Littérature, t. I, p. 494 et suiv.

et surtout à Athènes, ses pièces y servirent de modèles (1).

Plusieurs poètes s'empressèrent à l'imiter avec plus ou moins de succès, chacun selon son talent et son caractère particulier; les uns avec plus de finesse et d'enjouement, les autres avec un style plus âcre et plus mordant, des satires plus directes et plus personnelles; tous avec des facéties indécentes, des images obscènes, et des expressions souvent plates et grossières. Telle fut, dans le siècle de Périclès, ce qu'on a depuis nommé l'ancienne comédie, dans laquelle on n'épargnoit personne, en quelque rang qu'il fût placé, quelque mérite qu'il pût avoir, et quelques services qu'il eût rendus. Le peuple d'Athènes y rioit des plaisanteries et des sarcasmes dont lui même étoit l'objet. Les vertus n'y étoient pas moins ridiculisées que les vices; l'innocent y étoit confondu avec le coupable; et tandis qu'on y faisoit justice du méchant par la médisance et la critique, l'homme de bien y étoit immolé par la calomnie,

(1) Plat. in Thæet.

la plus meurtrière de toutes les armes, et la plus en usage dans les démocraties.

De tous les auteurs comiques qui entrèrent dans cette lice, il ne nous est resté que les noms et un très-petit nombre de fragmens; si l'on en excepte Aristophane, le seul, à proprement parler, qui nous soit connu par ses œuvres.

On le croit d'Egine, petite île proche du Péloponnèse. On ne sait pas au juste, car il ne le savoit pas trop lui-même, quel étoit son père; et il n'obtint le titre de citoyen d'Athènes, que Cléon lui disputoit (1), que par une plaisanterie qui lui fait peu d'honneur, ainsi qu'aux mœurs de son temps, où la licence étoit portée à son comble. Ayant été maintenu dans son état, il se vengea de Cléon par une pièce remplie d'injures et du fiel le plus amer (2). On ignore d'ailleurs presque tous les détails de sa vie.

Sur environ cinquante pièces qu'il composa, il n'y en a qu'onze qui nous aient

(1) Aristoph. in Acarn. v. 378. Schol. ibid.
(2) Id. in Equit.

été conservées ; et c'est encore plus qu'il ne faut pour le bien juger.

Il est un genre de mérite que les anciens lui ont accordé généralement ; c'est l'atticisme, cette fleur, cette finesse, cette pureté de diction, qui distinguoit les Athéniens, et qui est encore plus surprenante de sa part, s'il étoit étranger ; mais surtout que l'on a bien lieu de s'étonner qu'il ait pu acquérir, et garder à certains égards, au milieu de ces pensées grossières et triviales, de ces plates bouffonneries, dont ses pièces sont sans cesse entremêlées. Cependant Platon, si bon juge en matière de style, si nourri de l'esprit de son maître, faisoit ses délices de la lecture d'Aristophane.

Un autre genre de mérite encore, c'est non-seulement la peinture que renferment ses pièces des mœurs de son temps, mais le rapport qu'elles avoient, pour la plupart, au gouvernement et à l'état politique des Athéniens, auxquels il donnoit souvent des conseils salutaires qui tendoient tous à la paix, et qui leur eussent épargné, relativement à la guerre du Péloponnèse,

bien des maux, s'ils eussent été assez sages pour les suivre. On rapporte, que ce même philosophe que nous venons de citer, envoya un exemplaire d'Aristophane à Denys le tyran, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fond l'état de la république d'Athènes.

En mettant à part ce que nous venons de dire à l'avantage d'Aristophane, et sans nous laisser d'ailleurs prévenir par les éloges outrés que quelques savans lui ont prodigués, il est difficile, en lisant cet auteur, ainsi que l'observe M. de La Harpe (1), de ne pas être de l'avis de Plutarque, qui, dans un parallèle de Ménandre et d'Aristophane, s'exprime ainsi au sujet de ce dernier : « Il outre la nature, et parle à la populace plus qu'aux honnêtes gens; son style est mêlé de disparates continuelles, élevé jusqu'à l'enflure, familier jusqu'à la bassesse, bouffon jusqu'à la puérilité. Chez lui, l'on ne peut distinguer le fils du père, le citadin du paysan, le guerrier du bourgeois, le dieu du valet. Son impudence ne

(1) Cours de Littérature, t. II, p. 4 et suiv.

peut être supportée que par le bas peuple; son sel est amer, âcre, cuisant; sa plaisanterie roule presque toujours sur des jeux de mots, sur des équivoques grossières, sur des allusions entortillées et licencieuses. Chez lui la finesse devient malignité, la naïveté devient bêtise; ses railleries sont plus dignes d'être sifflées, qu'elles ne sont capables de faire rire; sa gaieté n'est qu'effronterie; enfin, il n'écrit pas pour plaire aux gens sensés et honnêtes, mais pour flatter l'envie, la méchanceté, et la débauche ».

Après ce jugement énoncé par Plutarque, rien n'est plus propre à fixer notre opinion sur Aristophane, sur l'ancienne comédie, et en partie sur le peuple d'Athènes, que ce charmant morceau de M. de La Harpe, que vous me saurez gré, mon fils, de vous avoir remis sous les yeux, et dans lequel il présente les objets avec tant de grâces, de naturel, de force et de vérité (1).

« Je me transporte dans Athènes, et je

(1) Ubi supr. p. 8 et suiv.

me suppose, non un François d'aujourd'hui, mais un habitant de quelque colonie grecque de l'Asie mineure, du temps de Périclès. Je suis venu pour la première fois, comme tant d'autres curieux, aux panathénées, aux fêtes de Minerve, qui se célèbrent tous les cinq ans. Je sais qu'on y donne des spectacles qui attirent toute la Grèce, des tragédies de Sophocle et d'Euripide, des comédies d'Aristophane et d'Eupolis. Je me promets un grand plaisir; car les Athéniens passent pour de fins connoisseurs, et leurs poètes ont une réputation prodigieuse. J'arrive justement pour voir l'Iphigénie d'Euripide. Je pleure, je suis enchanté, et je dis : Que les Athéniens sont heureux d'avoir ce grand homme! On annonce ensuite une pièce d'Aristophane, qu'on appelle *les Chevaliers*, et je m'attends à bien rire. Je vois paroître deux esclaves, et j'entends dire, Ah! voilà Démosthène; voilà Nicias. — Que dites-vous donc? Ce sont deux esclaves, ils en ont l'habit, et Démosthène et Nicias sont deux de vos généraux, de braves gens dont j'ai beaucoup entendu parler. — Oui,

mais voyez ces masques : c'est la figure de Nicias et de Démosthène. — Mais pourquoi ces figures de généraux d'armée, avec ces habits d'esclaves? — C'est une allégorie. Vous allez voir. — Ah! fort bien; mais j'étois venu voir une comédie, et je ne croyois pas avoir à deviner des énigmes. La pièce commence. Ecoutons. (Je traduis exactement, et non pas avec la réserve trompeuse de Brumoy, qui couvre une partie des turpitudes de son auteur) « *Démosthène.* (Ce n'est pas l'orateur.) » Hélas! hélas! malheureux que nous sommes! Que le ciel confonde ce misérable » *Paphlagonien*, que notre maître a acheté » depuis peu, si mal à propos pour nous. » (A ce mot de *Paphlagonien*, de grands » éclats de rire.) Depuis que ce fléau est » dans la maison, nous sommes battus tous » les jours. *Nicias.* Ah! qu'il périsse le co» quin de *Paphlagonien* avec ses menson» ges. *Dém.* Pauvre camarade! comment » te trouves-tu? *Nic.* Fort mal, ainsi que » toi. *Dém.* Viens ça, chantons ensemble » la complainte d'Olympus ». Tous deux se mettent à chanter sur un air connu, du

musicien Olympus. « Hélas ! hélas !.... » Mais pourquoi nous lamenter inutile- » ment ? Ne vaudroit-il pas mieux trou- » ver quelque moyen de salut ? *Nic.* Eh ! » quel moyen ? Dis. *Dém.* Dis toi-même, » afin que je sorte d'embarras. *Nic.* Non, » par Apollon ; mais parle le premier, je » te suivrai. *Dém.* Ne pourrois-tu pas trou- » ver quelque manière de me dire ce que » veux dire. *Nic.* Je n'en ai pas le courage. » Voyons pourtant si je ne pourrai pas te » le dire adroitement, et à la manière » d'Euripide. *Dém.* Eh ! laisse-là Euripide » et les marchandes d'herbes ». (Ici des risées qui ne finissent pas. Pendant qu'on rit, je demande si cet Euripide, dont on se moque, est l'auteur de la tragédie qui m'a fait verser tant de larmes, et qu'on a tant applaudie. « Eh ! oui. C'est lui-même. Il est fils d'une marchande d'herbes ». Je reste un peu étonné. Mais la pièce continue, il faut écouter. « (*Dém.* Trouve plu- » tôt un petit air, là, une chanson de dé- » part, afin de quitter notre maître. *Nic.* » Dis donc tout de suite, sans tant de fa- » çons, fuyons. *Dém.* Eh ! bien, oui, je

» dis, fuyons. *Nic.* Ajoute maintenant une » syllabe, et dis, enfuyons-nous. *Dém.* En- » fuyons-nous. *Nic.* Fort bien ». (Ici j'entends des paroles de la plus grossière obscénité, de plats quolibets, dignes de la plus vile canaille, et que je n'aurois jamais cru qu'on prononçât dans une assemblée d'honnêtes gens, encore moins devant des femmes. Je me demande où est le bon goût des Athéniens, où est cet atticisme si vanté. Mais poursuivons.) « *Nic.* Ce qu'il y a de » mieux à faire actuellement, c'est de nous » retirer auprès de la statue de quelque » Dieu. *Dém.* Quelle statue? Tu crois donc » qu'il y a des dieux? *Nic.* Sans doute, je » le crois. *Dém.* Et par quelle raison? *Nic.* » Parce qu'ils me tourmentent beaucoup » plus qu'il ne faut. *Dém.* Je suis de ton » avis». (Ici j'admire de quel ton les Athéniens souffrent qu'on parle des dieux sur le théâtre.) « *Nic.* Parlons d'autre chose. » *Dém.* Oui, veux-tu que nous disions aux » spectateurs ce qui en est? *Nic.* C'est fort » bien fait. Mais prions-les de nous faire » connoître si ce que nous disons leur fait » plaisir ». (On bat des mains, et je suis sur-

pris que les spectateurs fassent un rôle dans la pièce.) « *Dém.* Je vais leur dire le fait. » Nous avons pour maître un vieillard fâ- » cheux, colère, mangeur de féves, sujet à » l'humeur; c'est le peuple Pnycéen, qui » aime tant le barreau, et qui est un peu » sourd. Aux dernières calendes, il a acheté » un esclave, un corroyeur *paphlagonien*, » un fourbe, un calomniateur fieffé. Ce » corroyeur connoissant l'humeur du bon » homme, s'est emparé de son esprit en le » flattant, en le caressant, en le choyant, » en le trompant. Peuple, lui dit-il, allez » au bain, quand vous aurez jugé; prenez » ce gâteau, mangez, déjeûnez, recevez » vos trois oboles : voulez-vous que je vous » serve quelque chose à manger? Ensuite » il prend ce que chacun de nous a apprêté, » et le donne à notre maître. Dernièrement » n'avois-je pas pétri ce gâteau de Pyle, et » n'a-t-il pas si bien fait, qu'il me l'a esca- » moté, et l'a servi au vieillard »? Ici les rires et les applaudissemens redoublent. C'est bien pis quand le *Paphlagonien*, le corroyeur, vient à paroître. Cléon, Cléon; tout le monde répète Cléon. — Qui? Cléon?

ce général qui vous a rendu un si grand service en prenant l'île de Sphactérie, et délivrant votre garnison assiégée dans Pylo? — Oui, c'est lui. — En vérité, vous traitez fort bien vos poètes et vos généraux. J'écoute pourtant jusqu'à la fin, et toujours sans rien comprendre. Tout est aussi obscur, aussi indéchiffrable pour moi que ce commencement. C'est une suite de farces grotesques, où tout le monde paroît entendre finesse, et qui sont pour moi un mystère impénétrable. L'esclave *paphlagonien* s'enivre, et s'endort sur un cuir : pendant son sommeil, on lui dérobe subtilement ses *oracles;* car c'est un charlatan qui en a toujours ses poches pleines. Ces *oracles* disent qu'un chaircuitier remplacera le corroyeur. Il ne manque pas de s'en présenter un, avec une boutique portative, où il étale des viandes cuites. Démosthène et Nicias lui persuadent qu'il est appelé par le ciel à gouverner le peuple Pnycéen. Il a d'abord quelque peine à le croire; mais enfin il se rend, et commence une lutte de charlatan avec le *Paphlagonien*, disputant à qui saura mieux amadouer le vieillard.

Cette lutte de bouffonnerie dure pendant trois actes, jusqu'à ce que le chaircuitier l'emporte sur le corroyeur, et le fasse chasser. Alors je prie mon voisin de vouloir bien avoir pitié d'un pauvre étranger, et de m'expliquer charitablement ce que signifie ce singulier spectacle, où je n'ai pas trouvé le mot pour rire. — Rien n'est plus simple, dit-il, et je vais vous mettre au fait. L'auteur de la pièce est ennemi mortel de Cléon, qui lui a contesté les droits de bourgeoisie, et qui n'avoit pas grand tort; car on ne sait au juste de quel pays est Aristophane. Il a eu beaucoup de peine à s'en tirer, et s'est bien promis de prendre sa revanche, en se servant de ses armes ordinaires, c'est-à-dire, en mettant Cléon sur la scène, comme il y a déjà mis Socrate. Il y a cette différence, que Socrate est un honnête homme, un bon homme, quoiqu'un peu visionnaire, et que Cléon est un intrigant qui a trouvé moyen, on ne sait trop comment, de se rendre agréable au peuple. Son expédition de Pyle lui a donné surtout un grand crédit; mais il y a plus de bonheur que de mérite. Avant qu'il arrivât

pour

pour prendre le commandement, Démosthène avoit déjà fort avancé les affaires, et Cléon n'a eu qu'à recueillir le fruit des travaux et de l'habileté d'autrui. Voilà ce que signifie ce gâteau de Pyle, qu'il a escamoté, et qu'un autre avoit pétri. C'est-là le fin de l'emblême. On l'appelle *Paphlagonien*, non pas qu'il soit de Paphlagonie; c'est un jeu de mots qui veut dire qu'il a une voix forte, et qu'il crie toujours; cela vient, comme vous savez, de παφλαζειν, *bouillir avec bruit*. On l'appelle aussi corroyeur, parce qu'originairement c'étoit son métier. — Ah! c'est donc pour cela que dans la pièce il est si souvent question de cuir, et qu'on rioit tant, dès qu'on parloit de cuir. — Justement; c'est une des meilleures plaisanteries de la pièce. — En effet, il faut que l'auteur l'ait crue bien bonne; car il y revient souvent. — Vous voyez maintenant toute sa marche. Le *Paphlagonien* qui a supplanté auprès de son maître les deux esclaves, ses camarades, c'est Cléon qui a su écarter Nicias et Démosthène, les desservir auprès du peuple Athénien, et se faire donner les récompenses qui leur étoient dues. — Quoi!

ce vieillard imbécille dont on se moque pendant la pièce; ce peuple Pnycéen? — C'est le peuple d'Athènes, c'est nous. Πνὺξ est le nom du lieu où se tiennent nos assemblées. Oh! c'est un brave citoyen que cet Aristophane. Savez-vous que c'est lui qui a joué sous le masque de Cléon? — Comment? est-ce l'usage chez vous que les auteurs jouent dans leurs pièces? — Non, il n'y en avoit point d'exemple; mais comme aucun comédien n'a osé se charger du rôle de Cléon, ni s'attirer un ennemi si puissant, il a pris le parti de jouer lui-même. Ne conviendrez-vous pas que c'est-là ce qui s'appelle aimer sa patrie? — C'est au moins haïr beaucoup Cléon. Mais que lui a fait Euripide? — C'est un disciple d'Anaxagore, un ami de Socrate, et Aristophane les hait également tous les trois, parce qu'ils méprisent ses comédies, qu'ils n'y viennent jamais, et disent tout haut que ce sont des farces scandaleuses. Ces philosophes n'aiment pas la gaieté. — Mais vous l'aimez beaucoup vous autres, puisque vous trouvez fort bon qu'on se moque de vous. — Oui, pourvu qu'on nous fasse rire. Il y a quel-

que temps qu'Aristophane nous amusa bien aux dépens de Périclès. — Quoi! ce grand Périclès, dont le nom est si révéré dans toute la Grèce, et jusque dans l'Asie, à qui votre république doit aujourd'hui sa splendeur et sa puissance? — Nous lui avons de grandes obligations, il est vrai; mais c'est pour cela même que nous savons meilleur gré à l'auteur de ne pas l'épargner plus qu'un autre. C'est-là le symbole de l'égalité républicaine. Tous ces grands personnages seroient trop fiers, si notre Aristophane ne nous en faisoit pas raison. Un des grands priviléges de la liberté, c'est de se moquer de ceux qui nous font du bien; mais pourtant nous ne les en estimons pas moins. Croyez-vous que les plaisanteries d'Aristophane nous empêchent de sentir le mérite de Périclès, d'Euripide, de Socrate? Après tout, qui auroit droit de se plaindre, puisque nous ne nous faisons pas grâce à nous-mêmes? Vous avez vu quel portrait il fait du vieillard mangeur de fèves? — Vous me le rappelez. Qu'est-ce que veulent dire ces fèves? — Quoi! vous ne savez pas qu'aux assemblées où nous donnons nos suffrages,

nous portons toujours des fèves pour cet usage, et que nous nous amusons ordinairement à les tenir entre nos dents ? — Non, vraiment, je n'en savois rien.—Mais vous n'avez donc rien compris à la pièce ! — Pas grand'chose, et surtout ce que vous me dites : je vous avoue que je n'y ai pas trop de regret. —Vous avez perdu beaucoup. Elle est pleine de traits piquans; chaque mot fait allusion à quelqu'endroit de la vie de Cléon. Par exemple, c'est lui qui a fait donner au peuple trois oboles pour son droit de présence aux assemblées, au lieu de deux qu'il avoit auparavant. C'est pour cela que l'esclave dit, *deux ou trois oboles.* Sentez-vous toute la finesse? — Oui, je conçois que cela peut vous amuser. Vous savez votre Cléon par cœur; vous le voyez tous les jours; vous vivez avec lui. Mais que m'importe, à moi, tout le mal qu'on dit de Cléon? Et pourquoi voulez-vous que je me mette l'esprit à la torture, pour comprendre les sarcasmes énigmatiques de votre Aristophane? —Mais aussi ce n'est pas pour vous qu'il a écrit. A qui voulez-vous donc qu'un poète dramatique cherche à plaire,

si ce n'est à ses juges naturels, à ses concitoyens? — Mais quand il feroit ensorte de plaire à d'autres, il n'y auroit pas de mal, et peut-être n'en vaudroit-il que mieux. Il vous sert suivant votre goût; c'est fort bien fait : mais ce goût peut changer, et vos enfans pourront fort bien s'amuser un peu moins que vous du gâteau de Pyle, et du cuir de Cléon. Je crois que cet Euripide, ce fils d'une marchande d'herbes, comme l'appelle ingénieusement Aristophane, a travaillé dans un genre un peu plus durable. Je ne serois pas surpris que dans les siècles à venir, et chez d'autres nations, il ne fût encore un grand poète, et que votre Aristophane, s'il parvient à la postérité, n'y eût d'autre rang que celui d'un satirique, qui a réussi dans le plus aisé de tous les genres d'esprit, celui de la méchanceté, et qui a insulté grossièrement dans Euripide un homme qui a eu le talent rare de travailler pour tous les siècles».

Après cet entretien, qui excite le plus vif intérêt, M. de La Harpe nous offre un extrait succinct et rapide des différentes pièces d'Aristophane. Je ne vous citerai,

mon fils, que celui qu'il nous a donné des *Nuées*, bien mieux fait sans comparaison, que si je hasardois de le faire moi-même, et qui vous mettra beaucoup plus à portée de connoître cette pièce si célèbre et si peu digne de l'être, que le peu que j'en ai pu dire en parlant de Socrate.

« Strepsiade, bourgeois d'Athènes, ruiné par un fils libertin qui dépense tout, qui est accablé de dettes, et pressé par ses créanciers, rêve aux moyens de s'en débarrasser. Il n'en trouve pas de meilleur que d'aller consulter son voisin, Socrate le philosophe, un de ces gens qui disent que *le ciel est un four, et que les hommes sont des charbons*, et qui prouve que le jour est la nuit, et la nuit le jour. Ne voilà-t-il pas la philosophie de Socrate bien finement caractérisée? Ce n'est pas celle qu'on trouve dans Platon. Le valet de Socrate fait beaucoup de difficulté de recevoir Strepsiade, qui demande à être initié dans les mystères de la philosophie. « Ce sont de grands mys-» tères, dit le valet. Socrate demandoit tout » à l'heure à son disciple Chéréphon, quelle » étoit la longueur du saut d'une puce ».

Strepsiade émerveillé, appelle Socrate de toute sa force; et l'on aperçoit le philosophe guindé en l'air dans une corbeille. Strepsiade le conjure par les dieux. Doucement : par quel dieu jurez-vous? On » n'admet point dans mon école les dieux » de pays ». Strepsiade demande quels sont donc les dieux de Socrate? Il répond que ce sont *les nuées ;* de-là vient le titre de la pièce. Il les invoque, et *les nuées* remplissent le théâtre, en habit de costume. Socrate apprend à son nouveau disciple que *les nuées* sont des déesses qui nourrissent les sophistes, les devins, les médecins et les poètes. Il se moque de Jupiter, qu'il traite de chimère. « Il n'y a point de Jupiter, » dit-il; et ce qui le prouve, c'est que ce » n'est point Jupiter qui fait pleuvoir, et » que ce sont *les nuées* seules qui donnent » de la pluie ». Enfin il exige que Strepsiade commence par renoncer aux dieux de pays, et n'adore que *les nuées.* Le bourgeois consent à tout, pourvu qu'on lui apprenne un moyen de ne pas payer ses dettes, à corrompre le bon droit, et à emprunter sans rien rendre. Socrate lui en-

seigne force subtilités : le bon homme s'en va fort content, et engage son fils Phidippide à prendre les mêmes leçons, et à se former sous un maître aussi habile que Socrate, qui, en dernier lieu, pendant qu'on le regardoit tracer des figures sur la poussière avec un compas, escamota fort adroitement le manteau d'un des spectateurs. Voilà Socrate pour le moins aussi habile que nos sorciers de la foire; car un manteau est plus difficile à escamoter qu'un jeu de cartes. Strepsiade présente son fils au philosophe, et le supplie de lui faire connoître les deux grands points de sa doctrine, *le juste* et *l'injuste*. « N'oubliez pas surtout de » l'armer de pied en cap contre *le juste*. Je » vais, reprend Socrate, le donner à in- » struire à tous les deux ». En effet, *le juste* et *l'injuste* paroissent, personnifiés. La dispute s'établit entr'eux, et *l'injuste* la termine ainsi : « Veux-tu que je te fasse voir clai- » rement qui de nous deux doit céder à » l'autre? Dis-moi un peu : quelles gens » sont-ce que nos orateurs? — Des scélé- » rats. — D'accord. Et nos faiseurs de tra- » gédies? — Des scélérats. — Fort bien. Et

» nos magistrats? — Des scélérats. — On ne » peut pas mieux. Compte à présent les spec- » tateurs. Quel est le plus grand nombre? » Sont-ce les gens de bien? Examine. — Les » scélérats l'emportent, je l'avoue. — Hé » bien! qu'as-tu à dire à présent? — Que » j'ai perdu. Messieurs, prenez mon man- » teau; je vais passer de votre côté: vous » êtes les plus forts ».

« Phidippide profite si bien des leçons de la philosophie et de la connoissance du *juste* et de *l'injuste*, qu'il bat ses créanciers qui viennent lui demander de l'argent, et finit par battre son père, et lui prouve philosophiquement qu'il a le droit de le battre. Des philosophes de nos jours ont prouvé bien pis; mais jamais on n'a ouï dire que ce fût-là la philosophie de Socrate ».

Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, un certain nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, cette licence des poètes, qui contribua en grande partie à perdre Socrate, fut refrénée par un édit.

D'après les observations du grammairien Platonius, le premier changement qui fit passer l'*ancienne comédie* à ce qui a reçu le

nom de *comédie moyenne*, consista essentiellement dans la défense qui fut faite de censurer nommément quelque citoyen que ce fût. On donna de plus action en justice à quiconque seroit insulté par les poètes (1).

Jusque-là, ils avoient porté la licence si loin à cet égard, qu'ils prêtoient à l'acteur le nom du particulier qu'ils prétendoient jouer; et le masque ressembloit si parfaitement à l'original, qu'on reconnoissoit au premier coup-d'œil à qui le poète en vouloit (2). Dès-lors, les masques ne désignèrent plus personne, et devinrent seulement risibles pour amuser le peuple. On s'abstint de nommer pour se conformer à la loi; mais avec plus d'art et de finesse, on rendit les caractères si reconnoissables, que la malignité du poète n'y perdit pas tout, et que le spectateur crut y gagner un plaisir de plus, celui de deviner. La satire cependant fut plus mesurée, si ce n'est encore à l'égard des dieux; les plus puissans

(1) Plat. in Argum. Aristoph.

(2) Voyez Mém. de l'Acad. des Inscr. tome XXX, in-4°. pag. 51 et suiv.

d'entre les Athéniens craignant moins de la voir dirigée contre leurs divinités que contre eux-mêmes, et le peuple, qui, en d'autres rencontres, se montroit si ombrageux en matière de religion, s'accommodant volontiers à tout ce qui pouvoit le faire rire et le divertir, fût-ce aux dépens de Jupiter et de tout l'Olympe.

La loi contre les personnalités ayant été portée du temps d'Aristophane, il se soumit à la réforme dans ses dernières pièces. Son Plutus surtout, comme le fait voir M. Le Beau le cadet (1), doit être regardé comme tenant aux pièces de la moyenne comédie.

Nous verrons enfin, sous le règne d'Alexandre, commencer, pour la comédie, une troisième époque. Ce sera celle de ce qu'on appelle *la nouvelle comédie* (2). Alors on ne permettra plus, au lieu de sujets réels, d'actions vraies et connues, que des sujets

(1) Ubi supr.

(2) Discours du P. Brumoy, sur la comédie grecque. Théâtre des Grecs, tom. X, pag. 158 et suiv.

d'invention; et c'est ici que se distingua Ménandre, que nous ferons connoître lorsqu'il en sera temps.

Tous les arts se tiennent, et à certaines époques, ils marchent, en quelque sorte, d'un même pas vers le développement et la perfection. L'impulsion générale donnée aux esprits par les récompenses, soit de la gloire, soit des richesses, par l'émulation et par l'exemple, influent communément sur tous les genres de productions qui ont rapport à l'industrie, au goût, au génie; et il ne faut la plupart du temps qu'un grand homme, aidé d'un grand pouvoir ou d'un grand crédit, pour faire germer les talens, pour tirer les arts de leur longue enfance ou hâter leurs progrès, pour donner le ton à son siècle, et faire naître de toute part des prodiges.

Le siècle de Périclès en est un exemple. Cet homme, fait pour dominer ses contemporains, les anima de son esprit. Le mouvement une fois imprimé se communiqua de proche en proche, et enfanta, dans les arts, ce qu'il y eut de plus parfait.

Ce n'est pas que de grands hommes n'eus-

sent déjà préludé dans plusieurs genres. On peut dire même que Pisistrate avoit ouvert et préparé les voies, en encourageant l'industrie, en se montrant l'ami des lettres, en embellissant la ville de superbes édifices (1), et en conciliant son goût pour la magnificence, avec la nécessité d'occuper un peuple indocile et désœuvré (2). Mais c'est à Périclès qu'il étoit réservé de recueillir la gloire de tant de chefs-d'œuvre, particulièrement de ceux qui parurent de son temps, ou peu de temps après lui. Nous avons vu l'art dramatique porté, dans la tragédie, par les Sophocle et les Euripide, au plus haut point de perfection dont il pouvoit être susceptible presque à sa naissance; et relativement à d'autres arts dont il nous reste ici à faire mention, tels que l'architecture, la sculpture, et la peinture, nous les voyons aussi briller à la même époque du plus grand éclat.

Nous avons déjà parlé, dans la trente-septième lettre (3), des progrès qu'avoit

(1) Meurs. in Pisistr. c. IX.

(2) Aristot. de Republic. l. V, c. II.

(3) Ci-dessus, tom. V, pag. 28 et suiv.

faits, en assez peu de temps, l'architecture chez les Grecs, qui avoient laissé bien loin derrière eux les autres peuples, si l'on excepte les Juifs, qu'on s'est plu si gratuitement à déprimer, et qui, depuis long-temps, avoient au milieu d'eux ce temple si renommé que Salomon avoit fait élever au vrai Dieu.

Les édifices publics, qui firent le plus d'honneur à la Grèce, furent, entre tous les autres, les quatre temples célèbres, qui devinrent comme la règle et le modèle des trois ordres d'architecture dont nous avons fait connoître les proportions (1).

Le premier de tous étoit le temple de Diane à Ephèse, qui a passé pour une des sept merveilles du monde, et dont la construction faite sur les dessins de Ctésiphon ou Chersiphron, qui florissoit avant la soixantième olympiade (2), lui a mérité, parmi les architectes, un des premiers rangs. A l'entour de cet édifice, qui avoit soixante et onze toises de longueur sur plus de trente-

(1) Ibid. pag. 30 et 31.

(2) L'an 540 avant J. C.

six toises de largeur, et à la construction, ainsi qu'à l'embellissement duquel, toute l'Asie avoit contribué, il régnoit deux rangs de colonnes de marbre, en forme de portique. Ctésiphon avoit inventé aussi une machine propre à les transporter (1).

Le second temple, d'ordre ionique comme le premier, étoit le temple d'Apollon dans la ville de Milet.

Le troisième étoit celui de Cérès et de Proserpine à Eleusis (2), qu'Ictinus fit d'ordre dorique, et d'une telle grandeur qu'il pouvoit contenir jusqu'à trente mille personnes, s'en trouvant même quelquefois un plus grand nombre à la procession solennelle de la fête d'Eleusis.

Le quatrième étoit le temple de Jupiter Olympien à Athènes, d'ordre corinthien. Si, comme on l'a dit, ce fut vers la cinquantième olympiade que Pisistrate en jeta les fondemens (3), ce ne pût être au moins que bien des années avant qu'il se fût mis

(1) Vitruv. l. III, c. III et VI.
(2) Herodot. l. VIII, c. LXV.
(3) Ci-dessus, t. V, pag. 31.

en possession de la souveraine autorité parmi ses concitoyens. Ce temple étoit demeuré imparfait après sa mort à cause des troubles qui la suivirent, et ce ne fut que plus de trois cents ans après, qu'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, acheva de le rendre tel, qu'il y avoit peu d'édifices de ce genre qui pussent lui être comparés (1).

Parmi les édifices les plus mémorables, élevés sous les dernières époques avant le règne d'Alexandre, n'oublions pas le fameux mausolée qu'Artémise, reine de Carie, fit ériger à Mausole son mari dans la ville d'Halicarnasse. Ce magnifique mausolée, dont tous les autres ont pris leur nom, aussi remarquable par sa grandeur et par la noblesse de son architecture, que par les admirables sculptures dont on l'avoit orné, étoit l'ouvrage de Scopas, aussi excellent architecte qu'habile sculpteur, de Timothée, de Léocharis et de Briaxis, qui, travaillant de concert, se partagèrent les

(1) Vitruv. in præfat. l. VII; Tit. Liv. l. XLI, c. XX.

quatre côtés de ce vaste et merveilleux tombeau (1).

Pour passer maintenant à la sculpture, après avoir nommé Scopas parmi les artistes les plus célèbres en ce genre, arrêtons-nous sur ceux qu'il nous est le moins permis d'ignorer, je veux dire, Phidias, Polyclète et Praxitèle.

Phidias, né à Athènes, et dont il a été déjà question sous l'administration de Périclès (2), donna le premier aux Grecs, dans les ouvrages de l'art, le goût de la belle nature, et leur apprit à l'étudier et à l'imiter. Mais lorsqu'il s'agissoit de représenter les dieux, il ne se bornoit pas à choisir çà et là ce qui s'offroit à ses regards de plus auguste et de plus majestueux; s'élevant alors, par la force de son génie, au-dessus de tout modèle particulier, il appliquoit, dit Cicéron (3), son art et sa main à rendre les idées qu'il s'étoit formées du vrai beau. Il s'étoit adonné de bonne heure à la géomé-

(1) Plin. l. XXXVI, c. v. Vitruv. ubi supr.

(2) Ci-dessus, tome VI, pag. 309 et suiv.

(3) Cic. in Orat. n°. 9.

trie et à la connoissance des règles de l'optique. On l'avoit chargé lui et Alcamène de faire chacun une statue de Minerve, et on les exposa aux yeux du public pour choisir la plus belle, qu'on vouloit placer sur une colonne très-élevée. La statue de Phidias parut si peu finie et si grossière, en comparaison de celle de son concurrent, qu'il n'y eut personne qui ne la dédaignât : Placez-la, dit-il, où elle doit être mise ainsi que celle d'Alcamène, à la hauteur qui leur est assignée; on fût très-surpris de voir que l'ouvrage du dernier ne paroissoit plus rien, tandis que la Minerve de Phidias avoit, dans son ensemble, un air de grandeur, de majesté, et une perfection, que l'on ne pouvoit se lasser d'admirer.

Si, comme il y a tout lieu de le penser, il échappa aux traits perfides de ses envieux, qui avoient juré sa mort, et se retira en Elide (1); ce fut là, et vers les derniers temps de sa vie, que, pour se venger de l'ingratitude de ses concitoyens, il voulut se surpasser lui-même, en faisant

(1) Ci-dessus, tom. VI, pag. 311 et la note.

pour les Eléens une statue de Jupiter Olympien d'or et d'ivoire, haute de soixante pieds et d'une grandeur proportionnée, qui, plus parfaite encore que sa Minerve, devint le désespoir des artistes qui parurent après lui, et dont aucun, au rapport de Pline (1), n'osa entreprendre de l'imiter. Avant que de l'achever entièrement, il l'exposa pour en mieux connoître les défauts, se tenant dans un endroit, où, sans être vu, il pouvoit entendre tous les discours. Il profita de toutes les critiques qui avoient un juste fondement, persuadé, dit Lucien (2), que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. La beauté de la statue, dit Quintilien (3), étoit telle, qu'elle ajoutoit à la religion du peuple, tant elle égaloit la majesté du dieu; et quand on lui demandoit où il avoit pris l'idée de son Jupiter Olympien, il citoit les trois vers magnifiques de l'Iliade sur la puissance et la grandeur de ce dieu, pour faire en-

(1) Plin. l. XXXIV, c. VIII.
(2) Lucian. in Imag.
(3) Quintil. l. XII, c. X.

tendre qu'Homère l'avoit inspiré (1). Ainsi ce poète eut-il la gloire et le mérite d'animer du feu de son génie tous les arts et tous les talens.

Pour honorer dignement la mémoire de Phidias, les Eléens, comme nous l'apprend Pausanias (2), créèrent en faveur de ses descendans, une charge dont toute la fonction consistoit à nettoyer la superbe statue de son Jupiter, et à la préserver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté.

Vers l'an 432 avant J. C. Polyclète de Sicyone, ville du Péloponnèse, florissoit dans la quatre-vingt-septième olympiade. Il porta au plus haut point de perfection ce même art que Phidias avoit mis le premier en honneur. Il employoit l'airain de Délos pour faire ses statues (3). Une d'entr'elles, représentant un très-beau jeune homme couronné, fut vendue cent talens (4). Il en fit une autre, qui représentoit un Doryphore, ou garde

(1) Val. Max. l. III, c. VII.
(2) Pausan. l. VI.
(3) Plin. l. XXXIV, c. II.
(4) 540,000 livres.

des rois de Perse, et où toutes les proportions du corps humain étoient si exactement observées, qu'on venoit de toutes parts la consulter comme un modèle; ce qui la fit appeler le *canon*, c'est-à-dire, la règle (1). Le peuple lui en ayant commandé une, il voulut bien se prêter à toutes les critiques qu'on lui fit, et à tous les changemens et les corrections qu'on sembloit lui dicter. Il travailloit en même temps à une autre, en particulier. Quand toutes deux furent achevées, on admira la seconde, et d'une voix unanime on condamna la première. « Ce que vous condamnez, leur dit Polyclète, est votre ouvrage, ce que vous admirez est le mien (2) ».

Praxitèle vivoit aux environs de la 104e. olympiade. Les grâces, dit-on, conduisoient son ciseau, et il réussissoit tellement à travailler le marbre, qu'il sembloit l'animer par son art. Les anciens ont beaucoup vanté sa Vénus et son Cupidon. La première des deux, dont la ville de Gnide

Vers l'an 364 avant J. C.

(1) Plin. l. XXXIV, c. VIII.
(2) Ælian. l. XIV, c. VIII.

étoit en possession, et dans laquelle on reconnoissoit les traits et le regard de Phryné (1), fameuse courtisane qu'aimoit Praxitèle, passoit pour un ouvrage si accompli dans son genre, que Nicomède, roi de Bithynie, offrit aux Gnidiens de les affranchir du tribut qu'ils lui payoient, s'ils vouloient la lui donner. Mais ils la refusèrent, et aimèrent mieux payer le tribut qui leur étoit imposé.

Cette statue avoit été faite pour les habitans de Cos, qui avoient demandé au statuaire une Vénus. Pour mieux se prêter à leur goût, il en avoit fait deux. L'une entièrement nue, qui est celle dont nous venons de parler, l'autre vêtue; et il leur en avoit laissé le choix pour le même prix. Ces insulaires furent assez sages pour préférer la dernière, quoique bien inférieure à l'autre en beauté, jugeant avec raison que la première beauté est celle des mœurs, et qu'ils payeroient toujours trop cher ce qui pourroit les corrompre au sein de leur

(1) Athen. l. XIII, c. VI.

ville (1). Que n'a-t-on imité parmi nous une pareille réserve dans le choix des statues qu'on expose au milieu de nos cités !

Phryné avoit pressé plusieurs fois Praxitèle de lui faire présent de celui de ses ouvrages qui lui paroissoit le plus achevé. L'artiste y consentit enfin, à condition qu'elle le choisiroit elle-même. Voulant tirer de lui son secret, pour se déterminer plus sûrement, elle gagna un de ses esclaves, qui vint un jour, tout hors d'haleine, annoncer devant elle à son maître que le feu étoit à son atelier, et avoit déjà endommagé la plupart de ses statues. « Je suis perdu, s'écria Praxitèle, si les flammes n'ont pas épargné mon Satyre et mon Cupidon ». Rassurez-vous, lui dit la courtisane; il n'y a rien de brûlé. J'ai appris ce que je voulois savoir. Elle prit la figure de l'Amour, et en enrichit la ville de Thespies, lieu de sa naissance (2). Le président de Thou assure, dans ses Mémoires, avoir

(1) Plin. l. XXXVI, c. v.

(2) Pausan. l. I, c. xx. Cicer. in Verr. de Sign. n°. 4.

vu en Italie ce Cupidon, et il en parle comme d'un chef-d'œuvre. On lui fit voir aussi un Cupidon endormi du célèbre Michel-Ange, duquel cet artiste avoit fait don à Isabelle d'Este, qui possédoit l'ouvrage de Praxitèle, en la priant instamment d'ordonner, qu'en montrant sa magnifique collection de tableaux, de statues, ou d'autres objets rares et précieux, on ne laissât voir le morceau du sculpteur grec que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger, en les comparant, de combien, en ces sortes d'ouvrages, les anciens l'emportent sur les modernes. Modestie bien rare de la part d'un artiste, tel que Michel-Ange!

La peinture, dans le siècle de Périclès, ne fit pas des progrès moins rapides et moins éclatans que les autres arts dont nous venons de parler. Quoiqu'avec quatre couleurs seulement, le blanc de Mélos, le jaune d'Athènes, le rouge de Sinope, et le simple noir (1), sous le pinceau des Apollodore, des Zeuxis, des Parrhasius, et, à l'époque du règne d'Alexandre, sous le pin-

(1) Plin. l. XXXV, c. VII.

ceau

ceau d'Apelle, la peinture enfanta des merveilles. Qu'eût-ce donc été, si à ces quatre couleurs, elle eût ajouté dès-lors le bleu, cette couleur céleste, et le vert, qui, par des teintes si diverses, embellit toute la nature?

Déjà Polygnote de Thase, ville septentrionale de la mer Egée, qui parut vers la 90e. olympiade, avoit donné de la grâce et de l'expression à ses figures. Il avoit appris à varier les mouvemens du visage, au lieu de s'astreindre à la manière sèche et servile de ceux qui l'avoient précédé (1). Il se rendit particulièrement célèbre par une suite de tableaux dont il orna un portique d'Athènes, appelé le *Pécile*, et qui renfermoient les principaux événemens de la guerre de Troie. Par une générosité peu commune, il refusa le salaire considérable qu'on vouloit lui donner. Le conseil des Amphictyons, qui représentoit les Etats de la Grèce, l'en remercia par un décret solennel, et ordonna, que, dans toutes les villes où cet artiste passeroit, il seroit logé

Vers l'an 420 avant J. C.

(1) Plin. l. XXXV, c. IX.

et défrayé aux dépens du public. Aristote observe à sa louange, qu'en général ses personnages portoient l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame (1).

L'an 408 avant J. C. Apollodore, Athénien, qui vivoit dans la 93e. olympiade, excella dans le coloris; et non-seulement, par la correction du dessin, mais par l'heureux mélange des ombres et des lumières, il porta l'art de la peinture à un degré de naturel et de vérité auquel il n'avoit pu encore parvenir.

Zeuxis, natif d'Herculée, soit l'Herculée de Macédoine, soit celle qui étoit en Italie près de Crotone, soit toute autre que celles-là, car il y avoit plusieurs villes de ce nom, apprit les premiers élémens de cet art sous Apollodore. Il excella dans le coloris comme son maître, et profitant de ses découvertes dans la pratique du clair-obscur, il parvint non-seulement à l'égaler, mais même à le surpasser. Apollodore regarda comme un larcin qui lui avoit été fait, la supério-

(1) Aristot. de Republ. l. VIII, c. v. De Poet. c. II.

rité que son disciple s'étoit acquise sur lui. Il crut s'en venger par une satire qu'il publia contre Zeuxis; et ce qui est le châtiment le plus ordinaire de l'envie, il ne fit par-là que rendre la gloire de son rival plus éclatante (1).

Dans les premiers temps, Zeuxis faisoit payer la vue de ses tableaux, et ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'il étoit permis de voir et d'admirer son Hélène; ce qui porta les railleurs à appeler ce portrait, *Hélène la courtisane*. Etant devenu très-riche, il donnoit gratuitement ses ouvrages; et, ce qui auroit mieux convenu dans la bouche de tout autre que dans la sienne, il ne craignit pas de dire qu'*aucun prix ne pouvoit les payer*. Au bas d'un de ses tableaux représentant un athlète, il mit une inscription, dont le sens étoit : *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera*.

L'orgueil que lui inspirèrent sa grande réputation et ses richesses s'accrut à un tel point, que se laissant aller à une ostentation

(1) Plut. de Glor. Athen. Plin. l. XXXV, c. IX.

puérile, qui le dégradoit au lieu de l'élever, il se fit voir à toute la Grèce, dans les jeux olympiques, couvert d'une robe de pourpre, avec son nom en lettres d'or sur l'étoffe même.

Parmi les émules de Zeuxis, étoient Parrhasius et Timanthe. Dans une dispute publique, où il s'agissoit d'adjuger le prix de la peinture, Zeuxis exposa une corbeille de raisins si bien peints, que les oiseaux se hâtèrent de venir en becqueter les grains. Fier de leur suffrage, il demande à Parrhasius ce qu'il a dessein de lui opposer; celui-ci produit un tableau, couvert en apparence d'une étoffe délicate en manière de rideau. *Tirez donc ce rideau*, dit Zeuxis, *afin que nous admirions ce chef-d'œuvre.* Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis, ce grand maître dans l'art, qui s'y étoit trompé le premier, fut contraint d'avouer qu'il étoit vaincu.

Une autre fois, il peignit encore un panier de raisins porté par un jeune garçon. Les oiseaux s'empressèrent également à les venir becqueter. Zeuxis en conçut un violent dépit, et convint que si le jeune homme

avoit été aussi bien peint que les raisins, les oiseaux n'eussent osé en approcher.

Cet artiste célèbre ne se piquoit pas de finir promptement ses ouvrages. Sachant qu'Agatharius se glorifioit de peindre facilement, et en peu de temps, *Pour moi*, dit-il, *je me glorifie de ma lenteur; parce que si je suis long-temps à peindre, c'est aussi pour long-temps.*

Un auteur, cité par Festus (1), rapporte que son dernier tableau fut le portrait d'une vieille, et que ce portrait le fit tant rire, qu'il en mourut. Ce trait, quoiqu'il ne soit pas sans exemple, n'a pas laissé d'être regardé comme équivoque. Ni Valère-Maxime, ni Aulu-Gelle, ni Plutarque, ni aucun autre écrivain que Festus, n'en ayant fait mention.

Parrhasius, né à Ephèse, ou, selon d'autres, à Athènes, fut particulièrement l'émule de Zeuxis, par la pureté du trait et la correction du dessin (2). Il possédoit éminemment la science des proportions,

(1) Fest. in voce *Pictor*.

(2) Aristot. de Poet. c. VI.

Les artistes jugèrent si convenables celles qu'il donna aux dieux et aux héros, que s'en faisant une règle pour eux-mêmes, ils lui décernèrent le nom de législateur. Il fit voir, pour la première fois, des airs de tête spirituels, délicats et passionnés, des cheveux traités avec élégance et heureusement distribués, la beauté, la dignité, la noblesse des traits sur le visage, la régularité des contours, le fini et l'arrondissement des figures (1). Il excelloit à peindre les mœurs et les passions de l'ame. On en cite pour exemple la peinture ingénieuse et fidèle qu'il fit du peuple d'Athènes dans un tableau, sans doute allégorique, et composé d'un grand nombre de personnages, qui avoient tous leur expression propre et leur caractère différent. Ne voulant rien omettre de ce qui pouvoit rendre au naturel cette nation, de formes si changeantes et de traits si divers, d'un côté, il la représenta, dit Pline (2), bizarre, colère,

(1) Plin. l. XXXV, c. IX, X. Quintil. l. XII, c. X.

(2) Plin. l. XXXV, c. X.

injuste, inconstante; de l'autre, humaine, clémente, sensible à la pitié; et avec tout cela, superbe, hautaine, féroce; quelquefois basse, rampante, lâche et timide. Nous autres François, presqu'Athéniens en tout, braves comme eux jusqu'à la témérité, et sous une époque assez récente, lâches dans nos murs, jusqu'au tremblement, jusqu'à la plus cruelle et la plus honteuse servitude; cruels, dans ce même temps, jusqu'à la férocité, comme l'étoient quelquefois les Athéniens; surtout légers, inconstans, ingénieux, aimables et frivoles comme eux; presque tous ces traits qu'avoit si bien rendus le pinceau de Parrhasius, nous les avons exprimés, mon fils, dans notre révolution. Quel heureux génie nous en a fait sortir, pour ramener parmi nous l'ordre, la religion, et ce qui sans doute en deviendra la suite, un entier respect pour les mœurs!

Emule de Zeuxis, en genre d'orgueil et de vanité, autant pour le moins qu'en genre de gloire et de talens, Parrhasius s'habilloit, ainsi que lui, de pourpre; il portoit une couronne d'or; il avoit une canne fort riche; les attaches de ses sou-

liers étoient d'or; ses brodequins étoient superbes. Il se donnoit à lui-même les épithètes les plus flatteuses, qu'il écrivoit au bas de ses tableaux, telles que *le délicat, le poli, l'élégant* Parrhasius, *le consommateur de l'art, sorti originairement d'Apollon, et né pour peindre les dieux mêmes* (1). Ce fol orgueil lui attiroit l'admiration de la multitude, comme son art seul lui assuroit celle des connoisseurs.

Si quelque chose eût été capable de l'humilier, c'eût été la malheureuse issue de sa dispute avec Timanthe, dans la ville de Samos. On y proposa un prix pour celui dont le tableau exprimeroit le mieux la colère d'Ajax, outré de ce qu'il n'avoit pu obtenir de l'armée des Grecs les armes d'Achille, qui avoient été données à Ulysse. Le prix de la victoire fut adjugé à Timanthe, et Parrhasius ne soulagea son dépit, qu'en bravant ses juges par cette rodomontade : Voyez, dit-il, mon héros : son sort me touche encore plus que le mien. Il est

(1) Plin. ibid. Athen. l. XII. Ælian. l. IX, c. XI.

vaincu une seconde fois par un homme indigne de cette gloire (1).

Timanthe, selon les uns, de Sicyone, ville du Péloponnèse, et selon d'autres, natif de l'une des Cyclades, brilla non-seulement par l'exécution, mais surtout par l'invention, qui est bien plus un don de la nature que le fruit de l'art et du travail. Le plus parfait de ses tableaux, et qui a contribué le plus à sa célébrité, a été son Iphigénie. C'est à l'occasion de ce chef-d'œuvre, regardé comme tel par tous les anciens, que Pline dit, que, dans tous ses ouvrages, Timanthe, par une secrète intelligence, faisoit plus concevoir de choses qu'il n'en montroit (2). Il s'agissoit de représenter Iphigénie prête à être immolée par son père. Les divers personnages de son tableau portoient empreinte sur le visage une tristesse plus ou moins profonde. Celle de

(1) Ælian. l. IX, c. XI. Plin. l. XXXV, c. X. Celui-ci cependant donne pour émule et pour vainqueur à Parrhasius un peintre nommé Démon.

(2) Plin. l. XXXV, c. X.

Calchas, toute grande qu'elle paroissoit, le cédoit à l'affliction d'Ulysse, et celle-ci aux transports d'Ajax. Ménélas, cependant, l'oncle de la princesse, sembloit porter la douleur à son plus haut degré. Il restoit néanmoins à peindre celle du roi des Grecs, du père d'Iphigénie. Timanthe ne crut pas que le pinceau pût rendre, dans une telle circonstance, la douleur d'un père. Il eut l'art de la faire paroître au-dessus de toute expression en jetant un voile sur la tête d'Agamemnon (1).

Pamphile, d'Amphipolis, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Sa réputation et ses talens lui attiroient un grand nombre de disciples qu'il ne recevoit point sans qu'ils lui payassent un talent (2), s'engageant de son côté à leur donner pendant dix ans, pour la même somme chaque année, des leçons dont la théorie étoit justifiée par le suc-

(1) Plin. ibid. Quintil. l. II, c. XIII. Val. Max. l. VIII, c. XI. *Extern.* n°. 6.

(2) 5400 liv.

cès. Apelle ne devint son disciple qu'à ce prix. Ce fut par son conseil que les magistrats de Sicyone, où il dirigeoit une école de peinture fondée par Eupompe, ordonnèrent que l'étude du dessin entreroit désormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux arts ne seroient plus livrés à des mains serviles; exemple, qui entraîna bientôt toutes les autres villes de la Grèce (1).

Zeuxis, Parrhasius et Pamphile parurent vers l'an 400 avant J. C., vers la 95e. olympiade. C'est par eux que nous terminerons cet article, réservant tout ce qui concerne Apelle, pour la onzième époque, qui sera celle d'Alexandre.

(1) Plin. l. XXXV, c. x.

LETTRE LXII.

L'histoire Romaine sous la dixième époque.

Je vous ai fait assez connoître, mon fils, ce qu'a été Rome depuis l'expulsion de Tarquin et l'établissement des consuls, jusqu'à la fin de la neuvième époque, jusqu'à l'année qui concourt avec le commencement de la guerre du Péloponnèse. Je vous ai peint ses guerres au dehors, ses troubles intérieurs; et ce seroit vous fatiguer de la répétition presque continuelle des mêmes objets, sans ouvrir un plus vaste champ à vos réflexions, que de m'étendre autant que j'ai cru devoir le faire jusqu'ici sur tous les événemens à-peu-près semblables que nous rencontrerons par la suite. Je me bornerai donc à ce qui sera nécessaire en ce genre pour lier les faits vraiment intéressans par eux-mêmes et dans leurs détails, que j'aurai à vous exposer.

L'an 431 avant J. C., et de Rome 322, selon les marbres capitolins, ou 323 selon Varron, sous le consulat de Titus Quin-

tius, fils de Lucius, et celui de Julius Mento (1), la mésintelligence qui régna entre ces deux consuls, malgré tout ce qu'on avoit à redouter des Æques et des Volsques que leur discipline exacte et leurs préparatifs rendoient plus formidables que jamais, fut si grande, qu'elle contraignit le sénat de recourir à la nomination d'un dictateur. Mais les deux consuls, à qui il appartenoit de le nommer, jusque-là d'avis contraire en tout, s'accordèrent pour cette fois, en refusant d'obéir au sénat, et de faire entr'eux l'élection qu'il leur demandoit, ne considérant en cela que la perte qu'ils alloient faire de leur autorité. Dans l'extrémité où la république se trouvoit réduite, et qui étoit une des suites de la division des pouvoirs mise à la place de l'unité; division toujours plus dangereuse à proportion que l'Etat acquiert plus d'accroissement et d'étendue, Quintus Servilius Priscus, qui avoit rempli avec honneur les plus grandes charges, crut devoir implorer l'assistance des tribuns. Le remède

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 220.

étoit pire que le mal. Les tribuns, toujours disposés à étendre leur autorité, ordonnèrent aux consuls, au nom de tout le collège des tribuns assemblés, de procéder à l'élection, avec menace, s'ils n'obéissoient pas, de les faire traîner en prison comme de simples particuliers. En vain Titus Quintius et Julius Mento se plaignirent-ils de l'état de foiblesse et d'abjection dans lequel les sénateurs venoient de jeter la puissance consulaire, ils n'en furent pas moins forcés de céder à la menace des tribuns, après avoir refusé si hautement de se soumettre au sénat. Divisés de nouveau, il fallut tirer au sort, sur lequel des deux tomberoit la nomination du dictateur. Etant échue en partage à Titus Quintius, il nomma Posthumius Tubertus, son beau-père, l'homme de la république le plus sévère dans le commandement, qui choisit Lucius Julius Vopiscus pour maître de la cavalerie. Le dictateur termina la guerre avec autant de promptitude que de bonheur, ce qui lui fit décerner les honneurs du triomphe (1).

(1) Tit.-Liv. l. IV, c. XXVI, XXIX.

A compter de ce moment, plusieurs années se passèrent sans aucune interruption du consulat. Nous ne remarquerons dans cet intervalle que l'extrême sécheresse, qui, sous le consulat d'Aulus Cornélius Cossus et de Titus Quintius, consul pour la seconde fois, affligea Rome et une grande partie de l'Italie. Les troupeaux s'assembloient autour des fontaines et des ruisseaux, et y mouroient, de toutes parts, faute de trouver dans leur lit desséché de quoi appaiser la soif qui les dévoroit. Ce qui resta fut emporté par une maladie contagieuse, qui, des animaux, se communiquoit aux hommes, et qui passa jusque dans la ville. A ce mal, se joignirent des superstitions étrangères qui infectoient les esprits. Les édiles furent chargés d'abolir en tous lieux les cérémonies qui y étoient attachées. L'année suivante, l'an 327 de Rome, les cabales du peuple ayant prévalu, on nomma quatre tribuns militaires, mais choisis encore parmi les patriciens. L'un d'eux eut ordre de rester dans la ville pour y commander, et les trois autres, avec les troupes qu'ils avoient levées, marchèrent du

côté de Véies où étoient les ennemis, et où ils firent voir, dit Tite-Live, combien la pluralité des commandans, d'une égale autorité, est préjudiciable au bien public; car étant de sentimens différens, et chacun s'opiniâtrant dans le sien, les uns voulant qu'on donnât le signal de la retraite, et les autres celui du combat, ils fournirent à l'ennemi le temps et l'occasion de les attaquer avec avantage. Ayant donc pris la fuite, ils se retirèrent dans leur camp, qui n'étoit pas éloigné; ce qui sauva la vie au plus grand nombre, en les couvrant de honte et de confusion. La république peu accoutumée à de pareils échecs, se dégoûta des tribuns militaires, et demanda un dictateur, l'unique ressource des citoyens alarmés. Un des augures, A. Cornélius, faisant à cet égard la fonction de consul, nomma dictateur Mamercus Æmilius, qui le choisit lui-même pour maître de la cavalerie; tant il est vrai, dit l'historien que nous venons de citer, que la note des censeurs n'empêcha pas que les citoyens ayant besoin d'un mérite éminent n'allassent le chercher dans une maison

qu'on avoit si injustement déshonorée (1).

Les Fidénates, rompant leurs traités avec les Romains, s'étoient joints aux Véiens, et comme s'ils s'étoient fait une loi de commencer toutes leurs guerres par le crime, ils souillèrent leurs armes du sang de tous les nouveaux habitans que Rome avoit envoyés en colonie parmi eux, ainsi qu'ils avoient auparavant trempé leurs mains dans celui des ambassadeurs de la république. Les Véiens ayant passé le Tibre, et les ennemis s'étant réunis, ils établirent de concert le siège de la guerre à Fidènes.

Les Romains, dans la consternation où ils étoient, firent revenir des environs de Véies leurs troupes encore effrayées de la dernière défaite, les firent camper devant la porte Colline, et en disposant des gens armés sur les murailles, en faisant fermer les boutiques, et interrompant tout autre exercice que celui des armes, ils rendirent leur capitale plus semblable à un camp

(1) Voyez ci-dessus, tom. VII, pag. 215 et suiv.

qu'à une ville. Mamercus, pour mettre fin à cette terreur et à ces alarmes, convoqua les citoyens en envoyant des hérauts dans tous les quartiers de Rome, et dès qu'ils furent assemblés, après leur avoir reproché leur peu de courage et de fermeté, il leur demanda s'ils n'étoient plus ces mêmes Romains vainqueurs de tant de peuples qui s'étoient armés contr'eux; s'il n'étoit pas honteux, que pour une légère perte qu'on ne pouvoit imputer qu'à la discorde de leurs généraux, ils craignissent un ennemi qu'ils avoient déjà vaincu dans six guerres différentes, et une ville comme Fidènes qu'ils avoient prise autant de fois qu'ils l'avoient attaquée, une ville si infidèle, si coupable, et qui avoit, à tant de reprises, provoqué la vengeance des dieux et des hommes.

Le dictateur les ayant ainsi rassurés par ses discours, fait les prières et les sacrifices accoutumés, sort de Rome, et va camper à quinze cents pas en-deça de Fidènes, mettant les montagnes à sa droite, et le Tibre à sa gauche pour couvrir son armée. Il ordonne en même temps à Titus

Quintius Pennus, homme consulaire, de s'emparer des hauteurs qui dominoient sur la citadelle de Fidènes, et de se porter sur un coteau détourné, d'où il pût attaquer les ennemis par derrière, quand il en seroit temps. Le lendemain il marche avec les légions aux ennemis, ses soldats leur reprochant à grands cris leurs parjures, leurs brigandages et tous leurs crimes. Les armées se mêlent, le choc devient terrible, lorsque tout-à-coup les portes de Fidènes venant à s'ouvrir, il en sort un bataillon d'une forme inconnue jusqu'à ce jour. Ceux qui le composoient étoient armés de faux. Il portoient dans leurs mains des torches ardentes qui jetoient une lumière éclatante. Avec cet appareil ayant fondu sur les Romains comme des furies, ils les effrayèrent d'abord par une espèce de combat à laquelle ils n'étoient point faits. Alors le dictateur ayant donné le signal au maître de la cavalerie et à sa troupe, et fait avertir Quintius de descendre des montagnes, court en personne à l'aîle gauche, que cette sorte d'incendie, plutôt que le courage des ennemis avoit un peu ébranlée, et d'une voix

que le plus grand nombre pouvoit entendre: « Quoi, dit-il, vous abandonnez votre poste comme un essaim d'abeilles chassées par la fumée que l'ennemi vous oppose au lieu d'armes! que n'usez-vous de celles que vous portez, pour dissiper ces flammes, ou, s'il faut employer le feu au lieu de fer pour combattre, que n'arrachez-vous ces tisons à l'ennemi pour les tourner contre lui-même? Que ne portez-vous ces torches ardentes contre Fidènes, afin de détruire par ses propres flammes une ville que vous n'avez pu gagner par vos bienfaits »? Il a cessé à peine de parler, que tous fondent sur l'ennemi, se servant des tisons qu'ils ramassent ou de ceux qu'ils arrachent aux Fidénates. Les deux partis sont armés de feux. Ce n'est plus un combat, mais un incendie général. Cossus fait avancer, dans le même temps, à bride abattue, sa cavalerie, et se jetant avec impétuosité au milieu des flammes qui n'effrayent point les chevaux comme elles avoient d'abord effrayé les hommes, il renverse et écrase tout ce qu'il rencontre. Cependant des clameurs subites se font entendre, et fixent l'attention des deux

armées. Le dictateur s'écrie que c'est Quintius avec sa troupe qui vient prendre les ennemis en queue, et lui-même les presse avec plus de chaleur encore. Alors les Etrusques, attaqués et serrés de toutes parts, ne pouvant plus ni retourner dans leur camp, ni regagner les montagnes, voyant d'ailleurs la cavalerie romaine répandue dans la plaine, s'enfuient, surtout les Véiens, vers les bords du Tibre. Ceux des Fidénates qui ont échappé au vainqueur, courent vers la ville; mais la frayeur les emporte au milieu du carnage. Les uns sont égorgés sur le bord du fleuve; d'autres se précipitent dans les eaux et y sont noyés. Ceux même qui savent nager, accablés de fatigue, couverts de blessures, et déconcertés par la crainte, sont engloutis. Il y en eut peu qui atteignirent la rive opposée. Une autre troupe, qui, plus heureuse, avoit passé à travers son propre camp, entra dans la ville; mais Quintius, et ceux qui étoient descendus avec lui des montagnes, les suivant de près, y entrent pêle-mêle avec les ennemis, gagnent le haut des

murailles, et de-là font connoître aux leurs qu'ils sont les maîtres de Fidènes. Mamercus, qui étoit entré dans le camp que les Etrusques avoient abandonné, en sort aussitôt avec ses soldats, les mène vers la citadelle, où les fuyards couroient en foule, et en fait un nouveau carnage, jusqu'à ce qu'enfin les habitans ayant mis bas les armes, se rendent au dictateur, en ne demandant pour toute grâce que la vie. Le nombre des captifs fut si grand, qu'on donna à chaque soldat, en remontant jusqu'aux centurions indistinctement, un prisonnier, et même deux à ceux qui s'étoient toujours signalés par leur courage; et le reste fut vendu à l'encan. L'armée victorieuse, et chargée d'un butin immense qu'elle avoit fait dans la ville et dans le camp, fut ramenée à Rome par le dictateur, qui lui-même y rentra triomphant. Ayant ordonné sur-le-champ au maître de la cavalerie de se démettre de sa charge, il abdiqua également la dictature seize jours après sa nomination, laissant en paix sa patrie qu'on lui avoit confiée pleine de trou-

bles, et attaquée par un grand nombre d'ennemis (1).

L'année suivante, les Romains élurent quatre tribuns militaires, au lieu de consuls. Mais en ne nommant toujours à cette magistrature que des patriciens. Les Véiens obtinrent une trêve pour trente ans, et les Æques pour trois seulement, quoiqu'ils l'eussent demandée pour un temps plus long. La république fut exempte de séditions au dedans. Il n'y en eut point non plus l'année d'après, ni aucune guerre dehors; mais cette année fut remarquable par la célébration des jeux qu'on avoit voués précédemment, par la magnificence avec laquelle les tribuns militaires les firent représenter, par le concours des peuples voisins qui y assistèrent, et qui furent enchantés de la manière dont on les reçut et de l'hospitalité qu'on exerça à leur égard. Les jeux ne furent pas plutôt achevés, que les tribuns du peuple commencèrent à tenir à la multitude des discours séditieux. Ils lui reprochoient l'estime aveu-

(1) Tit.-Liv. l. IV, c. xxx, xxxiv.

gle qu'elle avoit pour ses plus grands ennemis, et son insensibilité à la servitude où ils la tenoient, disant hautement dans leurs harangues, qu'il valoit mieux abolir la loi qui permettoit aux plébéiens d'aspirer à la dignité de tribun militaire, que d'en voir l'effet éludé dans toutes les élections par la cabale des patriciens, et que la honte seroit moindre pour leur ordre d'en être exclus, comme ils l'étoient du consulat, que d'avoir le droit de concourir et d'être rejetés dans les élections, comme incapables ou indignes de cet honneur.

Les applaudissemens dont ces discours furent suivis, engagèrent quelques particuliers à demander le tribunat militaire. Pour obtenir les suffrages du peuple, et l'amorcer par tout ce qui pouvoit le flatter davantage, au risque de tout bouleverser, les uns lui promettoient de lui faire distribuer, pendant leur magistrature, les terres qui avoient été confisquées au profit de la république; les autres d'établir de nouvelles colonies en faveur des pauvres. Il y en avoit qui demandoient qu'on ne pût obliger aucun citoyen d'aller à la guerre si on

ne

ne lui assignoit une solde réglée, et qui proposoient d'imposer à ceux qui possédoient quelque héritage, une taxe qui seroit employée à la paye des soldats. Mais les tribuns militaires actuellement en exercice, qui, étant tous patriciens, regardoient comme une honte d'avoir des plébéiens pour successeurs, s'entendirent si bien avec le sénat, que, profitant des ravages que les Volsques exerçoient sur les terres des Herniques, on tint une assemblée dans laquelle on réussit à faire nommer des consuls. Les Volsques s'étoient disposés à renouveler la guerre contre les Romains par toutes les précautions qui pouvoient leur en garantir le succès. Des troupes bien disciplinées, d'excellens généraux, un courage à toute épreuve, enflammé par la haine qu'ils avoient vouée à leurs ennemis naturels, et par le désir d'abattre enfin une puissance si redoutable aux autres nations, tout sembloit leur promettre de briser à jamais le joug qu'elle leur imposoit. C. Sempronius, celui des consuls qu'on leur opposa, plus vaillant soldat que prudent et habile général, agit avec tant de négligence

L'an 423 avant J.C. et de Rome l'an 331, selon Varron.

et de témérité, ayant laissé même sa cavalerie dans un endroit coupé de ravins, où elle ne pouvoit combattre, qu'il étoit au moment de perdre la bataille, si un décurion, nommé Sextus Tempanius, n'eût empêché sa défaite, par sa présence d'esprit, sa fermeté et son courage, ayant crié à haute voix, que tous les cavaliers qui s'intéressoient au salut de la république, missent promptement pied à terre, et tous les escadrons ayant obéi aussi promptement en effet que s'ils eussent entendu les ordres des consuls mêmes. Si cette cohorte, leur dit-il, n'arrête la fougue des ennemis, c'en est fait de la république. Que ma lance vous serve d'étendard et de guide. Suivez-moi. Allons faire voir aux Romains et aux Volsques, qu'il n'y a point de soldats, qui, soit à pied, soit à cheval, puissent vous être comparés. Reconnoissant à leurs cris qu'ils sont tous disposés à le suivre, il marche le premier tenant sa javeline levée en l'air. S'ouvrant à sa suite un passage dès qu'ils se présentent, ils se jettent à l'endroit où ils voient les Romains le plus en désordre, et les couvrant de

leurs boucliers, ils rétablissent le combat partout où ils portent leurs armes. S'ils eussent pu se montrer en tous lieux, partout aussi les ennemis eussent tourné le dos; mais le général des Volsques ayant remarqué que rien ne pouvoit résister à leurs efforts, ordonna aux siens de s'ouvrir, et de laisser avancer la nouvelle cohorte si loin qu'il ne lui fût plus possible de se rejoindre à l'armée Romaine. Ils le firent, et ces braves soldats, emportés par leur impétuosité, poussèrent si avant, que l'ennemi ayant doublé ses rangs à l'endroit par où il falloit qu'il revinssent sur leurs pas, ils s'aperçurent qu'ils étoient enfermés. Tempanius ayant tenté inutilement de se rouvrir le chemin par lequel il étoit venu, se retira avec ses gens sur une éminence, d'où ils se défendirent en faisant face de tous côtés aux ennemis, à qui ils faisoient payer chérement leur vie. Ce combat dura jusqu'à la nuit, aussi bien que celui du consul contre les ennemis qu'il avoit en tête. La nuit sépara les deux partis également maltraités, et appréhendant si fort les suites de cette journée, que les uns et les autres, aban-

donnant leurs blessés et une grande partie de leurs bagages, se retirèrent sur les montagnes voisines comme vaincus; ce que firent aussi ceux des Volsques, qui ayant tenu investie jusqu'au milieu de la nuit l'éminence où s'étoit refugié Tempanius, et ayant appris que leur camp étoit abandonné, s'enfuirent de leur côté, ne doutant pas que les leurs n'eussent été défaits. Tempanius, craignant de tomber dans quelque embuscade, garda son poste jusqu'au jour. Alors étant allé lui-même à la découverte avec un petit nombre des siens, et ayant su, de quelques ennemis blessés, que les Volsques avoient abandonné leur camp, il rappela ses gens de dessus l'éminence où ils étoient, et se retira plein de joie dans le camp des Romains. Mais l'ayant trouvé désert comme celui des ennemis, et ignorant la route que le consul avoit prise, il s'en alla à Rome par le chemin le plus court avec autant de blessés qu'il en put emmener.

On y avoit déjà appris le mauvais succès du combat, l'abandon du camp; et ceux qu'on regrettoit le plus vivement, tant en

public qu'en particulier, étoient les cavaliers de Tempanius qu'on croyoit perdus. Leur retour, de si loin qu'on les aperçut, causa une si vive allégresse, qu'en un instant le bruit s'en étant répandu dans tous les quartiers de la ville, on voyoit sortir, de tant de maisons où régnoient auparavant l'affliction la plus profonde et la douleur la plus amère, des mères ou des femmes, qui, après avoir pleuré leurs maris ou leurs fils, couroient au milieu des rues se jeter dans leurs bras; la joie qui les transportoit leur faisant oublier, dit Tite-Live, la bienséance et la modestie qui convenoient à leur sexe.

Les tribuns du peuple crurent ne devoir pas laisser échapper une des occasions les plus favorables qu'ils pussent avoir de perdre un patricien, et surtout un consul. Ils firent appeler Tempanius en présence du peuple qu'ils venoient de convoquer; et l'un deux, sous les yeux de ses collègues, fit à cet officier les questions les plus insidieuses et les plus propres à le mettre dans une sorte de nécessité d'accuser son général et de blâmer sa conduite. Sans chercher

à se faire valoir, ni à tirer avantage de la disgrâce de Sempronius, il répondit à toutes ces questions, qu'il n'appartenoit pas à un simple officier de juger de la capacité de son général, et que le peuple en avoit décidé en le créant consul; qu'il l'avoit vu combattre à la tête des légions avec un courage indomptable, et se porter dans tous les endroits où le péril étoit le plus grand; que l'éloignement où il s'étoit trouvé depuis leur séparation, et la confusion qui survient toujours dans une bataille si opiniâtre, lui avoit dérobé la connoissance de ce qui s'étoit passé dans les endroits où combattoit le consul; cependant qu'il pouvoit assurer, par ce qui s'étoit offert à lui sur le champ de bataille, que les Volsques n'avoient pas perdu moins de monde que les Romains; et que comme, après s'être vu séparé du corps des légions, il avoit été assez heureux pour s'emparer d'une éminence, où, malgré les efforts des ennemis, il avoit conservé ceux qui s'étoient confiés à sa conduite, il présumoit que le consul, dont on désiroit savoir des nouvelles, avoit dans ce désordre général gagné les

montagnes, où sans doute il se seroit retranché. Tempanius, à qui les tribuns n'avoient pas même laissé le temps, à son arrivée, d'entrer dans sa maison, demanda enfin, qu'ayant égard à sa lassitude et à ses blessures, on lui permît de se retirer. Il fut renvoyé chez lui, comblé de louanges que lui avoient méritées sa modération et la sagesse de ses réponses, autant que sa valeur.

Le peuple, en reconnoissance de ses services, l'élut pour l'un de ses tribuns, quelque temps après, avec trois autres officiers qui s'étoient signalés sous ses ordres et en suivant son exemple. Dans cette place, il donna de nouvelles marques de sa générosité; car L. Hortensius, l'un ses collègues, ayant fait assigner Sempronius, lorsque l'année de son consulat fut expirée, pour rendre compte devant l'assemblée du peuple de la conduite qu'il avoit tenue dans la dernière bataille, Tempanius et ses trois collègues prirent hautement sa défense, et conjurèrent Hortensius de ne pas persécuter un général plein de valeur, et à qui la fortune seule avoit manqué sans que lui-

même eût voulu manquer à la patrie. Hortensius ayant paru vouloir persister dans son accusation, ils ajoutèrent que si leurs prières ne pouvoient rien pour leur général qu'ils regardoient comme leur père, ils étoient résolus de changer d'habit, et de devenir suppliants avec lui. Alors Hortensius prenant la parole : « Non, leur dit-il, le peuple Romain ne sera pas condamné à voir ses tribuns dans le triste appareil de suppliant. Je me désiste de mon action envers Sempronius, puisqu'il a mérité pendant son consulat que ses soldats prissent en main sa cause avec un zèle et une affection si bien marqués ». Le sénat et le peuple furent également charmés, et de la tendresse des quatre tribuns pour Sempronius, et de la facilité avec laquelle Hortensius se laissa fléchir à des prières si touchantes et si raisonnables. Cette année la république avoit pour chefs des tribuns militaires; l'année suivante elle eut des consuls.

L'an 421 avant J.C. Ces magistrats ayant proposé d'augmenter le nombre des questeurs ou trésoriers publics, et d'en ajouter aux deux pre-

miers, qui ne sortoient point de Rome, deux autres qui accompagneroient les généraux, pour prendre soin des vivres et de la subsistance de l'armée, tenir compte des dépouilles prises sur les ennemis, et présider à la vente du butin; cette proposition, agréée par le sénat et par le peuple, causa bientôt les plus grands troubles par la demande que firent les tribuns pour les plébéiens de partager en égal nombre ces places avec les patriciens. Les démêlés furent tels qu'on fut obligé de nommer un inter-roi. Ce fut Lucius Papirius Magillanus, qui fit de sanglans reproches, tant aux sénateurs qu'aux tribuns du peuple, leur disant que « la république, abandonnée et » trahie par des hommes qui auroient dû » la défendre, ne subsistoit que par une » bonté et une providence particulière des » dieux, qui avoient inspiré aux Véiens le » désir de faire une trêve, et tenoient ac» tuellement les Æques dans l'inaction. Si » ces deux peuples venoient à prendre les » armes, laisseroient-ils opprimer leur pa» trie faute d'un magistrat patricien? Souf» friroient-ils qu'elle restât sans armée, et

» sans chef qui pût en mettre une sur » pied » ?

Ces représentations tendoient à ce que les uns et les autres, pour tout concilier, relâchassent quelque chose de leurs droits. Elles engagèrent les sénateurs à permettre, qu'au lieu de consuls, on nommât des tribuns militaires, qui tous furent encore tirés du corps des patriciens. Mais quand il fut question de la nomination des questeurs, plusieurs plébéiens s'étant présentés, ni leur crédit ne fut assez grand, ni les suffrages ne furent assez nombreux pour empêcher qu'on ne leur préférât des hommes d'une plus haute naissance. La discorde s'accrut dès-lors au lieu de s'appaiser. Les tribuns du peuple, qui avoient vu avec le plus grand dépit, deux de leurs frères se mettre au nombre des candidats sans pouvoir réussir à se faire agréer, citèrent de nouveau Sempronius en jugement, pour se venger, et parvinrent à le faire condamner à une amende très-forte pour ce temps-là.

Cette même année, Posthumia, l'une des vestales, fut accusée d'avoir manqué à son vœu de chasteté. Des manières trop libres,

peu convenables à son sexe et à son état, et un trop grand soin de sa parure, avoient donné lieu à l'accusation qu'on avoit intentée contre elle. Sa conduite ayant été examinée de plus près, elle fut déclarée innocente par le suffrage des prêtres; et le grand pontife l'avertit seulement d'éviter à l'avenir les jeux et les amusemens frivoles, et de s'habiller avec plus de modestie que de recherche et d'élégance (1).

Sous les tribuns militaires qui furent nommés l'année d'après, Rome, par une nouvelle providence, dont Tite-Live fait honneur à Jupiter, considéré par les païens comme le maître des dieux et des hommes, échappa au plus grand danger. Les esclaves avoient formé le complot de mettre le feu en plusieurs quartiers de la ville, afin de s'emparer à main armée de la citadelle et du Capitole, pendant que le peuple seroit occupé à éteindre l'incendie. Deux d'entr'eux révélèrent la conspiration : on leur donna pour récompense la liberté et une somme considérable, quoique moindre que L'an 420 avant J.C.

(1) Tit.-Liv. l. IV, c. XXXV, XLIV.

celle à laquelle on avoit porté l'amende de Sempronius; et les autres coupables furent arrêtés et punis de mort.

L'an 419 avant J. C. Les tribuns militaires étant sortis de charge après l'année de leur magistrature, ceux qui leur succédèrent exposèrent la république à un nouveau péril par leur mésintelligence. Les Lavicans, qui ne s'étoient point encore déclarés contre les Romains, se joignirent aux Æques. Les généraux de l'armée Romaine, qu'on avoit contraints, à cause de leurs divisions dans le camp comme à la ville, de commander alternativement chacun leur jour, accrurent par-là l'espoir et la confiance des ennemis. Le jour fatal où Lucius Sergius commandoit les troupes, elles essuyèrent une honteuse défaite. A cette nouvelle, le sénat créa dictateur Quintus Servilius, qui battit les ennemis, s'empara de Laviques, et étant rentré dans Rome avec son armée victorieuse et chargée de butin, huit jours après qu'il en étoit sorti, se démit de la dictature, avant que les tribuns du peuple eussent eu le temps d'exciter quelque sédition parmi la multitude, en proposant le partage

du territoire de Laviques. Le sénat eut la sagesse d'ordonner qu'on établît une colonie dans cette ville, où l'on envoya quinze cents citoyens, à chacun desquels on donna deux arpens de terre.

Les deux années suivantes dans lesquelles on continua à nommer des tribuns militaires au lieu de consuls, il n'y eut point de guerre au dehors; mais les troubles domestiques se renouvelèrent par la chaleur avec laquelle deux des tribuns du peuple soulevèrent les esprits, en exigeant plus hautement qu'ils ne l'avoient fait encore, que le sénat consentît à la loi agraire, relativement au partage égal entre les citoyens, de toutes les terres qu'on avoit prises sur les ennemis; ce qui remontoit jusqu'aux premiers temps de Rome, laquelle ne possédoit rien qu'elle n'eût conquis par les armes, et ce qui, en faisant perdre à un très-grand nombre de citoyens leurs possessions, sous prétexte d'établir entr'eux l'égalité, ne pouvoit qu'allumer parmi eux la discorde et la guerre, et qu'entraîner la ruine totale de la république.

Dans l'embarras où se trouvoit le sénat,

Appius Claudius Crassus, le petit-fils du décemvir et le plus jeune des sénateurs, proposa le même expédient que son bisaïeul, Appius Claudius, avoit autrefois dicté aux sénateurs, et qui devenoit le seul moyen de rendre inutile toute la puissance, et d'éluder tous les desseins des tribuns du peuple; c'étoit d'engager quelqu'un de ces magistrats à s'opposer à ses collègues. A l'appui de cet expédient le jeune Appius représenta « que des hommes nouveaux, » tels qu'il y en avoit parmi eux, cédoient » aisément à l'autorité des grands, quand » ceux-ci leur parloient avec plus de douceur et d'insinuation que de hauteur et » de fierté; que le génie de ces gens-là » étoit conforme à leur fortune et à leur » intérêt, et que si on leur faisoit voir que » les plus accrédités des tribuns avoient » tout le mérite des réglemens qu'ils faisoient en faveur du peuple, et en emportoient seuls toute la récompense, sans » leur en faire la moindre part, ils se rangeroient sans peine au parti du sénat, » dans l'espérance de gagner les bonnes » grâces des principaux sénateurs et de

» l'ordre entier ». Ils approuvèrent unanimement l'avis d'Appius, et chargèrent ceux d'entr'eux qui avoient quelque liaison avec des tribuns, de leur parler de manière à leur persuader de s'opposer à leurs confrères. Ils y mirent tant d'adresse, et de témoignages de bienveillance en les flattant de plus par l'espoir des récompenses, qu'ils en obtinrent tout ce qu'ils désiroient. Le lendemain, lorsque, de concert avec eux, on eut parlé à l'assemblée de la sédition que les deux tribuns vouloient exciter parmi le peuple, par l'appas trompeur d'une largesse qui ne pouvoit avoir que des suites pernicieuses, les premiers de l'ordre des sénateurs dirent hautement, qu'ils ne voyoient point d'autre remède au mal présent que celui que les tribuns eux-mêmes y pouvoient apporter; que la république, prête à succomber, avoit recours à leur puissance, comme feroit un particulier sans secours et sans appui; qu'il seroit glorieux pour ces magistrats de faire servir leur crédit et leur autorité, non à maltraiter le sénat et à semer la discorde entre les différens ordres de l'Etat, mais à

s'élever contre les prétentions injustes de leurs collègues. Ces remontrances furent appuyées par tous les sénateurs, qui, de leurs places, imploroient le secours des tribuns. Alors ceux qu'on avoit pu réussir à persuader, déclarèrent qu'ils étoient prêts à réclamer hautement contre la loi que leurs collègues avoient proposée, et qu'ils jugeoient en effet pernicieuse au salut de la république. Le sénat remercia les opposans; et les partisans de la loi, après les avoir vainement traités, dans l'assemblée du peuple, de traîtres à leurs concitoyens et d'esclaves des patriciens, se désistèrent de leur entreprise.

Sous d'autres tribuns militaires, qui se succédèrent encore deux années de suite, il y eut des mouvemens de guerre. Vola, dont les habitans étoient de la nation des Æques, fut prise deux fois. La dernière, Posthumius Régillensis, qui s'en étoit rendu maître, après avoir promis à ses soldats de leur abandonner le butin, leur manqua de parole. Un mot de hauteur et de dédain qu'il lâcha ensuite aigrit leur ressentiment. Des actes de cruauté et de vengeance exer-

cés sur plusieurs d'entr'eux par ses ordres, à l'occasion d'une mutinerie contre le questeur, achevèrent de porter leur fureur au dernier excès : leur rage alla si loin qu'ils tuèrent leur général à coups de pierres. Quand on eut appris à Rome cet attentat, les autres tribuns militaires vouloient que le sénat informât du meurtre de leur collègue. Les tribuns du peuple s'y opposoient. Les sénateurs, de leur côté, craignoient que le peuple irrité, pour éviter ces recherches, ne créât des tribuns militaires de son corps, et ils faisoient tous leurs efforts pour faire nommer des consuls; ce que les tribuns du peuple n'avoient garde de permettre, ni par conséquent, les assemblées consulaires. On en vint à un interrègne, ce qui donna la victoire au sénat.

Quintus Fabius Vibulanus, nommé inter-roi, présida à l'assemblée dans laquelle on élut pour consuls, M. Cornélius Cossus et L. Furius Médullinus. Le sénat ayant déféré au peuple le choix des commissaires qui seroient chargés d'informer contre les meurtriers de Posthumius, le peuple désigna pour cette fonction les consuls eux-

L'an 413 avant J.C. et de Rome l'an 341, selon Varron.

mêmes. Ces magistrats étant d'une extrême douceur, assoupirent cette affaire, en ne condamnant au supplice qu'un très-petit nombre de coupables. Il restoit toujours un sujet de plaintes relativement au partage des terres, de celles au moins qui étoient nouvellement conquises. Rien n'eût été plus à propos que de distribuer aux plus pauvres celles des habitans de Vola. Par cette distribution on eût fait oublier la loi agraire, qui tendoit à dépouiller tous les patriciens et tous les riches. Le refus qu'on en fit augmenta le mécontentement, qui s'accrut encore sous le consulat suivant, pendant lequel le tribun du peuple, L. Julius, par cet esprit turbulent qui étoit comme attaché à son nom et à sa famille, excita, en réclamant toujours cette même loi, une nouvelle fermentation qui eût eu les plus terribles suites, si des maladies contagieuses, suivies de la famine, deux fléaux moins redoutables pour le corps entier de la république que les discordes civiles, n'étoient venues les suspendre pour un temps. Elles se rallumèrent ensuite, ainsi que la guerre au dehors. Toujours même

lutte, mêmes difficultés pour les enrôlemens, surmontées seulement par les humiliations, les échecs qu'on essuyoit de la part des ennemis, et qu'on ne venoit que difficilement à bout de réparer.

Sous le consulat de L. Furius Médullinus, pour la seconde fois, et de Cneius Cornélius Cossus, l'Etat fut très-agité par les cabales que formèrent les tribuns du peuple de la famille des Iciliens, qui réussirent non-seulement à faire nommer pour la première fois des questeurs plébéiens, mais même à n'en laisser élire qu'un sur quatre parmi les patriciens. Ce triomphe les enorgueillit d'autant plus qu'ils le regardoient pour la suite comme un acheminement au consulat. Des succès passagers des ennemis, dus à ces divisions, servoient toujours en partie à les calmer. On nomma, pour l'année suivante, trois tribuns militaires, que le peuple prit tous trois dans l'ordre des patriciens. Mais les dangers devenant plus grands, il fut question de créer un dictateur, et deux d'entr'eux s'y refusèrent, jaloux de la gloire qu'ils se flattoient d'acquérir. Heureuse- L'an 409 avant J.C.

ment pour le sénat, qui ne vouloit pas recourir, comme il avoit déjà fait, aux tribuns du peuple, pour vaincre leur résistance, Servilius Ahala, le troisième de ces tribuns, s'élevant, pour le bien de la république, au-dessus du ressentiment des deux autres, nomma dictateur Publius Cornélius, qui, sur-le-champ, le choisit lui-même pour maître de la cavalerie. Sa fermeté lui attira les éloges de tous les citoyens, et il n'y eut personne, dit Tite-Live, qui ne convînt, en le comparant avec ses collègues, que, pour acquérir du crédit et de la gloire, il est quelquefois plus à propos de ne rechercher ni l'un ni l'autre. La guerre fut moins dangereuse qu'on ne l'avoit cru. Publius Cornélius l'ayant terminée en un seul combat et sans beaucoup d'efforts, se démit de la dictature.

Nayant, pour le fond, que les mêmes scènes à reproduire, nous nous bornerons à remarquer que la seconde année qui suivit celle dont nous sortons, les sénateurs, de leur propre mouvement, décrétèrent que dorénavant les soldats seroient payés des deniers de la république, au lieu que

jusqu'alors ils avoient toujours fait la guerre à leurs dépens. Jamais le peuple n'avoit témoigné tant de joie, ni tant de reconnoissance pour le sénat, qu'il le fit en cette occasion. Il courut en foule aux portes de la salle où il étoit assemblé, et baisant les mains des sénateurs à mesure qu'ils sortoient, il s'écrioit que c'étoit ainsi qu'ils se montroient véritablement les pères du peuple, et qu'ils mettoient tous les citoyens dans l'obligation de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour une patrie si bienfaisante. Les tribuns du peuple étoient les seuls qui ne prissent aucune part ni à la joie publique ni à l'union des deux ordres. Ils sentoient au reste qu'un tel établissement n'étoit pas aussi gratuit qu'on se l'imaginoit, et comme il fallut en effet imposer un tribut, ils déclarèrent qu'ils étoient prêts de venir à l'appui de ceux qui refuseroient de donner leur contingent. Les sénateurs ne se rebutèrent pas : ils furent les premiers à payer ; et comme il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, quelques-uns d'entr'eux, faisant porter sur des chariots le cuivre en masse dont on fai-

soit alors les payemens, rendoient ainsi leurs distributions d'autant plus éclatantes aux yeux de la multitude. Après qu'ils eurent fourni leur taxe avec beaucoup de fidélité, les premiers du peuple, de concert avec les nobles dont ils étoient amis, commencèrent à les imiter. La foule remarquant que les sénateurs leur donnoient de grands éloges, et que ceux qui étoient en âge de porter les armes les regardoient comme de bons citoyens, se piqua d'honneur, et paya avec empressement, méprisant le genre de secours qui lui avoit été offert par ses tribuns.

En établissant des fonds pour le payement des troupes, le sénat avoit eu en vue, non-seulement de pourvoir à leurs besoins et de se concilier l'esprit du peuple, mais encore de pousser la guerre plus loin et de la soutenir plus long-temps. Jusque-là le soldat, faute de paye, ne pouvant guère tenir la campagne plus d'un mois, tout se décidoit dans un court espace de vingt à trente jours, souvent même de beaucoup moins, et se terminoit ordinairement par un combat. Mais le sénat s'étant mis en

état de former de plus grands projets, conçut le dessein d'assiéger Véies, éloignée de Rome de six ou sept lieues, l'une des places les plus fortes de l'Italie, servant en quelque sorte de boulevard à la Toscane, et qui le disputoit presque à Rome pour la richesse et pour la valeur de ses habitans, dont les courses, les insultes et les ravages devenoient de jour en jour plus fréquens (1).

La circonstance étoit d'autant plus favorable que les Véiens venoient de quitter le gouvernement républicain et de se donner un roi, que son orgueil faisoit détester des autres peuples Etruriens dont ils étoient environnés; ce qui les privoit de leur secours. Le siège d'une ville telle que Véies devant être long, les généraux Romains, c'est-à-dire, les tribuns militaires qu'on avoit nommés, et dont un seul étoit resté à Rome, pour y faire tête aux esprits brouillons et séditieux, firent construire des logemens pour mettre le soldat à couvert dans le camp des rigueurs de l'hiver. Cette mesure toute nouvelle servit de pré-

(1) Tit.-Liv. l. IV, c. XLV, LXI.

texte aux tribuns du peuple pour se déchaîner à l'ordinaire contre le sénat, dont les prétendues largesses, disoient-ils, n'avoient eu pour objet que de lier en quelque sorte les plus braves citoyens qu'ils retenoient ainsi dans le camp, et en privant le peuple de leurs suffrages, de faire régner impérieusement les patriciens dans toutes les assemblées. Appius, petit-fils du décemvir, que les tribuns militaires avoient laissé à Rome pour l'opposer à ceux du peuple, leur fit, en sa présence, la réponse la plus ferme, la plus propre tout-à-la-fois à dévoiler leurs intentions perfides, toujours ennemies de la concorde, et à prouver l'injustice de leurs accusations. Il rappela d'ailleurs toutes les injures qu'on avoit reçues des habitans de Véies, tous les torts qu'ils avoient faits à la république. Il fit sentir la nécessité où l'on étoit de profiter des circonstances pour se défaire d'une rivale qui sans cesse la menaçoit d'un danger prochain. Eh! qui vous répondra, dit encore Appius, si, à cause de l'hiver, on interrompt le siège, et si on ne le presse pas avec la plus grande vigueur, que tous

les

les peuples de la Toscane ne feront pas céder, dans cet intervalle, l'aversion qu'ils ont pour le roi des Véiens au véritable intérêt de leur pays, et ne se détermineront pas, comme ils sont déjà tentés de le faire, à prendre les armes en leur faveur. Un événement, qui eût dû en apparence détruire tout l'effet de ce discours et assurer le triomphe des tribuns du peuple, occasionna, contre toute attente, celui du sénat.

Les ouvrages avoient été poussés du côté de Véies jusqu'au pied des murailles, et on étoit près d'y attacher les mantelets et les béliers, lorsqu'au milieu de la nuit, les portes venant tout-à-coup à s'ouvrir, il en sortit une grande multitude d'ennemis armés de tisons ardens, qui mirent le feu à ces ouvrages, et détruisirent en une heure ce qui avoit coûté tant de peine et de temps à construire. Un grand nombre d'assiégeans, qui étoient accourus pour les repousser, avoient péri dans cette rencontre. Une si triste nouvelle, au lieu d'abattre les esprits, ne servit qu'à leur inspirer plus d'ardeur pour la continuation du siège. Ceux d'entre

les citoyens, qui, ayant un revenu suffisant, avoient été rangés parmi les chevaliers, mais à qui la république n'avoit point encore fourni de chevaux, comme elle le faisoit ordinairement, après avoir délibéré entr'eux, demandèrent audience au sénat, et l'ayant obtenue, ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à monter à cheval et à servir la république à leurs dépens. Le sénat reçut une offre si généreuse avec de grandes marques de reconnoissance. Dès que le peuple eut appris ce qui venoit de se passer, il courut à l'endroit où les sénateurs étoient assemblés, et les plébéiens, par la bouche des principaux d'entr'eux, dirent qu'à leur tour ils vouloient servir extraordinairement et hors de rang dans l'infanterie, soit à Véies, soit dans tout autre endroit où l'on voudroit les employer, et que si c'étoit à Véies, ils s'engageoient à n'en pas revenir que la ville n'eût été prise. Alors les sénateurs, transportés d'une joie qu'ils ne pouvoient plus contenir, ne se bornèrent pas, comme ils l'avoient fait à l'égard des chevaliers, à charger les magistrats de les remercier de leur bonne vo-

lonté ou de les appeler dans le lieu du sénat pour y recevoir ses félicitations; mais emportés par des mouvemens dont ils n'étoient pas maîtres, ils sortirent de leurs places, et courant à l'endroit où le peuple étoit assemblé, ils témoignèrent à la multitude, du geste et de la voix, les sentimens dont ils étoient pénétrés, s'écriant que la république seroit toujours heureuse et toujours invincible, tant que les deux ordres vivroient dans une si belle union. Ils donnèrent mille louanges et mille bénédictions, tantôt aux chevaliers, tantôt au peuple, appelant fortuné ce jour là même, où la générosité du sénat étoit vaincue; et tous, comme à l'envi, versoient des larmes de joie; jusqu'à ce qu'enfin les sénateurs ayant été rappelés à leur place, dressèrent un sénatus-consulte, par lequel ils chargèrent les tribuns militaires d'être publiquement, envers les chevaliers et les fantassins, les interprètes de tous leurs sentimens. Ils décrétèrent en même temps que les années de service seroient comptées à ces soldats volontaires, comme s'ils avoient été enrôlés dans les formes.

On assigna une certaine paye à la cavalerie, comme on l'avoit fait auparavant à l'infanterie. Selon la remarque de M. Rollin (1), Tite-Live ne nous apprend point ici à quoi montoit cette paye. Il dit un peu plus loin (2), qu'elle étoit triple de celle de l'infanterie. Selon Polybe (3), la paye des fantassins étoit de deux oboles (un peu plus de trois sols); et celle des cavaliers étoit de six, qui est le triple, (dix sols). Les vivres étoient pour lors à bon marché. Le boisseau de froment (4) ne valoit ordinairement en Italie que quatre oboles (six sols et demi), et le boisseau d'orge la moitié. Un boisseau de froment suffisoit à un soldat pour huit jours.

Cette armée de volontaires ayant été conduite à Véies, non-seulement rétablit les ouvrages qui avoient été ruinés, mais elle y en ajouta de nouveaux, et on eut plus de soin que jamais de faire mener de la

(1) Hist. Rom. t. II, pag. 375.
(2) Tit. Liv. l. V, c. XII.
(3) Polyb. l. VI.
(4) Id. l. II.

ville au camp toutes les provisions nécessaires, afin que rien ne manquât à des soldats si bien intentionnés et si courageux (1).

Quel succès ne devoit-on pas se promettre ! et toutefois de si belles espérances furent trompées sous les tribuns militaires de l'année suivante, par la jalousie et l'animosité de deux d'entr'eux, L. Virginius et M. Sergius, qui commandoient, comme en deux camps séparés, les troupes devant Véies. Sergius fut forcé dans ses retranchemens par les Capénates et les Falisques, peuples de la Toscane, qui avoient pris le parti de s'unir aux Véiens, lesquels avoient fait de leur côté une sortie pour assurer la victoire, sans que le massacre de la plupart des soldats Romains dans ce corps d'armée pût engager Virginius à porter du secours à l'autre tribun, à moins qu'il ne lui en fît demander, et sans que Sergius, non moins fier, ni moins opiniâtre, voulût implorer son assistance, aimant mieux se retirer à Rome avec les débris de ses légions, en s'avouant vaincu, que de pren-

(1) Tit. Liv. l. V, c. I, VII.

dre sur lui de surmonter sa haine, pour se mettre en état de vaincre avec son collègue.

Le sénat les fit comparoître l'un et l'autre, tandis que leurs lieutenans commandoient à leur place; et ne pouvant que blâmer la conduite de tous deux, il ordonna que tous les tribuns militaires de cette année abdiqueroient leur dignité, et qu'on procéderoit incessamment à une nouvelle élection. Sergius et Virginius, qui avoient donné lieu à ce décret, furent les seuls qui s'y opposèrent, protestant qu'ils ne sortiroient point de charge avant les ides de décembre, le 13 de ce mois (1), qui étoit le jour ordinaire où l'on nommoit de nouveaux magistrats.

Les tribuns du peuple, qui n'avoient pu voir sans inquiétude et sans dépit le concert qui avoit régné entre les deux ordres,

(1) Les ides ne tomboient le 15 que dans les mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, qui avoient 31 jours, au lieu que les huit autres n'en avoient que 29. Les calendes arrivoient toujours le premier de chaque mois.

après l'échec qu'on avoit éprouvé devant Véies, saisirent avec empressement cette occasion de recouvrer tout leur crédit et d'étendre leur puissance, en menaçant les deux généraux de les faire arrêter, s'ils n'obéissoient aux ordres du sénat. Servilius Ahala, l'un des tribuns-militaires, indigné de la manière hautaine dont ces magistrats plébéiens traitoient ses collègues, prit à l'instant la parole. « Si c'en étoit le temps, leur dit-il, je vous ferois voir combien peu vous êtes fondés à faire de telles menaces, et combien elles sont peu capables de nous effrayer. Mais il s'agit maintenant de faire respecter l'autorité du sénat. Ainsi, pour ce qui vous regarde, tribuns du peuple, cessez de vouloir profiter de nos disputes, pour exciter des brouilleries et augmenter votre pouvoir. Quant à nos deux collègues, ou ils feront de bonne grâce ce qu'ordonne le sénat, ou s'ils continuent à refuser d'obéir, je nommerai sur-le-champ un dictateur qui saura bien les obliger à sortir de charge ». Tout le monde applaudit au discours de Servilius, et les sénateurs furent ravis de ce que, sans employer la

puissance des tribuns du peuple, on avoit trouvé un autre moyen de vaincre l'opiniâtreté des magistrats rebelles. Sergius et Virginius, cédant enfin au sentiment de tous les autres, tinrent l'assemblée dans laquelle on créa de nouveaux tribuns pour prendre leur place dès les calendes d'octobre, le premier de ce mois.

Sous ces nouveaux tribuns, des guerres à soutenir en même temps à Véies, à Capène, à Faléries, et dans le pays des Volsques, ayant forcé d'augmenter les troupes, il falloit aussi accroître les fonds destinés à les entretenir; ce qui contraignit d'établir un nouvel impôt. Les tribuns du peuple, par leurs harangues séditieuses, le lui faisoient paroître plus insupportable qu'il ne l'étoit encore. Trois d'entr'eux, pour se concilier sa faveur, dirent qu'ils offroient à ceux qui souffroient avec peine les levées, les impôts, la prolongation de la guerre, une trop juste occasion de se venger, et de venger le peuple sur deux têtes également coupables et causes de tous les malheurs qui étoient arrivés. Ces coupables étoient Sergius et Virginius, qui fu-

rent en effet condamnés à une amende; peine qu'ils avoient bien méritée, et trop légère, si on la compare à la perte de tant de braves soldats que leur basse jalousie et leurs dissentions avoient fait périr.

Les tribuns du peuple ne s'en tinrent pas là. Ils jetèrent, selon leur coutume, au sein de la république, cette pomme fatale de discorde, la loi agraire, et s'opposèrent à la levée des tributs, quoique nécessaires pour faire subsister les armées. Un avantage considérable qu'ils remportèrent sur les patriciens dans la nomination des tribuns militaires, parmi lesquels on accorda enfin, pour la première fois, une place à un plébéien, les engagea à se désister de leur poursuite relativement au partage des terres, et à laisser lever les tributs. L'année fut remarquable par l'extrême rigueur du froid, par les glaces qui arrêtèrent le cours du Tibre, et par les neiges qui couvrirent la terre au point de rendre les chemins impraticables.

Dans l'assemblée suivante, le peuple encouragé par sa dernière victoire, s'empara de toutes les places de tribuns militaires,

à l'exception d'un seul patricien qu'il y nomma. L'hiver, qui avoit été très-froid, fut suivi au contraire d'un été, dont les chaleurs excessives ayant empesté l'air, causèrent des maladies contagieuses, qui donnèrent lieu, après avoir consulté les livres des Sibylles, à une nouvelle cérémonie de religion appelée *Lectisterne*. Elle consistoit à descendre, dans les temples, les statues des dieux de leurs niches, pour les placer sur des lits couverts de riches tapis et de coussins, arrangés autour d'une table, sur laquelle on leur servoit, pendant huit jours, des repas magnifiques, comme s'ils eussent été en état d'en profiter. Les citoyens, chacun suivant ses facultés, se traitoient les uns les autres dans leurs maisons. On ne voyoit autre chose par toute la ville que des portes tout ouvertes, des tables dressées au milieu de la cour, chargées de toutes sortes de mets, et auxquelles les maîtres de la maison invitoient les citoyens, les étrangers connus ou inconnus, se réconciliant même avec leurs ennemis, et conversant familièrement avec eux, comme s'il ne s'étoit jamais rien

passé entr'eux qui les eût désunis. On fit cesser les querelles et les procès. On ôta aux prisonniers leurs liens pendant tout le temps que dura la fête; puis on se fit un scrupule de remettre dans les fers ceux que les dieux sembloient en avoir tirés. Il est remarquable, dit M. Rollin (1), que les païens même n'auroient pas cru célébrer dignement leurs fêtes, ni espéré de se rendre la divinité favorable, s'ils avoient conservé dans le cœur des haines et des inimitiés.

Les patriciens, profitant de la disposition où étoient les esprits, firent envisager au peuple les fléaux qu'ils avoient éprouvés, comme un châtiment des dieux irrités du peu d'égard qu'on avoit eu aux familles nobles dans l'élection des principaux magistrats, ces familles ayant seules l'intendance des auspices et des choses saintes, et les auspices étant attachés à la souveraine magistrature. Ils engagèrent d'ailleurs les plus illustres d'entr'eux à se mettre sur les rangs pour le tribunat militaire, persuadés que

(1) Histoire Romaine, tom. II, page 390.

les Romains voyant au nombre des postulans les personnages les plus distingués de la république, ne seroient pas assez imprudens pour les refuser. Ces deux motifs, en effet, les craintes religieuses et le mérite des candidats, fixèrent les suffrages de la multitude, et il n'y eut, pour cette fois, que des hommes du plus grand mérite et des patriciens de nommés. Il ne se passa néanmoins de leur temps rien de bien remarquable au siège de Véies, qui n'en fut pas plus avancé (1).

On eut encore moins de succès les années suivantes, et l'état des choses ne faisant qu'empirer par la réunion de bien des peuples en faveur des Véiens, et par de honteux revers, Rome se vit dans un si grand danger, qu'enfin on crut devoir nommer un dictateur.

L'an 396 avant J.C. et de Rome l'an 358.

Le choix tomba sur celui qui en étoit le plus digne. Lucius Furius Camillus s'étoit déjà acquis la plus grande réputation par sa valeur et par sa rare sagesse. Dans toutes les charges par lesquelles il passa, il

(1) Tit. Liv. l. V, c. VIII, XIV.

se conduisit de manière, dit Plutarque (1), que, soit qu'il gouvernât seul ou avec des collègues, l'autorité étoit commune, et la gloire n'étoit que pour lui seul. L'autorité étoit commune entre ses collègues et lui, à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit, sans être susceptible du moindre sentiment de jalousie; et la gloire lui en revenoit toujours, à cause de sa prudence et de sa grande capacité, en quoi, d'une voix unanime, il surpassoit tous les autres.

Nommé dictateur, Camille choisit pour maître de la cavalerie Publius Cornélius Scipion. Le changement de général changea tout d'un coup la face des affaires. Tous les citoyens s'enrôloient à l'envi sous ses étendards. Cette émulation passa jusqu'aux étrangers, et attira dans son armée une grande partie de la jeunesse des Herniques et des Latins, à laquelle on rendit grâces en plein sénat, de sa bonne volonté et de son zèle.

Après avoir fait tous les préparatifs né-

(1) Plut. vita Camilli.

cessaires, Camille fit vœu, s'il étoit assez heureux pour prendre Véies, de célébrer les grands jeux, qui étoient ceux du cirque, et de dédier le temple de la mère Matuta, qu'on venoit de rebâtir, et dont le roi Servius Tullius avoit fait la dédicace, lorsqu'il avoit été construit pour la première fois. On croit que cette mère Matuta étoit Ino, sœur de Sémélé, et tante de Bacchus, la même déesse, selon Cicéron, qui étoit appelée Leucothoé par les Grecs. Camille étant parti enfin de la ville avec son armée, rencontra bientôt après les Falisques et les Capénates, les défit, et s'empara de leur camp. Il fit vendre par le questeur tout le butin qui s'y rencontra, et en fit porter presque tout l'argent dans le trésor public, n'en donnant qu'une portion très-modique aux soldats. A son arrivée dans le camp de Véies, il y rétablit la discipline, qui, depuis les derniers revers, s'étoit fort relâchée, fit élever des forts en plus grand nombre qu'il n'y en avoit déjà, et occupa les soldats à des travaux, dont le plus considérable étoit une mine qu'il fit ouvrir sous la ville et

la citadelle des ennemis. Pour que ce travail ne fût pas interrompu, il partagea ceux qui y étoient employés en six bandes, qui devoient y donner six heures chacune, et se succéder jour et nuit sans discontinuer, jusqu'à ce que l'ouvrage fût achevé. Voyant qu'il tiroit à sa fin, il écrivit au sénat, qu'il se tenoit comme assuré de la prise de la place, et que ceux qui voudroient prendre part au pillage ne tardassent pas à se rendre au camp; ce qui attira une foule de peuple. Au jour fixé pour cette grande action, Camille fait un détachement de ses meilleures troupes, qui, passant par le canal souterrain qu'on avoit éclusé, s'ouvrent une entrée dans la ville, au grand étonnement des assiégés, rassemblés sur les murailles pour repousser les fausses attaques que faisoit faire le dictateur. Les portes sont rompues, et Véies, comme une seconde Troie, devient, après dix ans de siège, la conquête du soldat, qui y trouve des richesses immenses. Dans le massacre qu'on fit des Véiens, il n'y eut d'épargnés que ceux qui se rendirent à discrétion, et qui furent vendus le lende-

main avec toutes les personnes libres de l'un et de l'autre sexe; ce qui forma une somme considérable, que Camille fit entrer dans le trésor public.

Junon étoit la déesse tutélaire de la ville dont on venoit de s'emparer, et les Romains vouloient en faire à leur tour une de leurs divinités les plus propices. Ayant enlevé de Véies, dit Tite-Live, toutes les richesses profanes, ils s'occupèrent à en tirer celles qui appartenoient aux dieux et les dieux eux-mêmes, mais plutôt en adorateurs zélés qu'en conquérans avides. Car on choisit dans toute l'armée les jeunes gens les plus distingués, qui étant chargés de transporter Junon à Rome, commencèrent par se purifier en lavant leur corps; puis, revêtus de robes blanches, ils entrèrent respectueusement dans le temple de cette déesse, à qui quelqu'un de la troupe choisie demanda si elle vouloit bien les suivre à Rome. Tous les autres s'écrièrent à l'instant que cette reine des dieux venoit de témoigner, par un signe de tête, qu'elle y consentoit. Il y en eut même qui assurèrent qu'elle avoit parlé. Tite-Live est du

moins assez sage pour permettre qu'on traite ceci de fable. Ce qu'il y a de certain, ajoute seulement et bonnement cet historien, c'est qu'on la tira sans peine de sa place, comme une personne qui se prête volontiers au mouvement qu'on veut lui donner, qu'on la transporta à Rome avec la même facilité, et qu'elle fut placée sans fracture sur le mont Aventin, son domicile éternel, où les vœux du dictateur l'avoient appelée, et où il lui bâtit depuis un temple qu'il lui avoit promis.

Quand on eut appris à Rome la prise de Véies, les citoyens en ressentirent autant de joie que s'ils n'avoient pas eu lieu d'espérer un pareil succès. Il se fit un grand concours dans les temples, pour remercier les dieux. Le sénat ordonna des prières et des actions de grâces pour quatre jours entiers, ce qui n'étoit encore arrivé dans aucune guerre. Tous les ordres de la ville allèrent au-devant du dictateur avec un zèle et un empressement qu'on n'avoit témoigné à aucun général avant lui; et la magnificence du triomphe, dans lequel on portoit l'image de cette cité rivale qu'on

venoit de prendre, surpassa tout ce qui s'étoit jamais pratiqué dans cette pompeuse cérémonie.

Ce qui attira le plus les regards et l'attention des citoyens, ce fut le dictateur lui-même, lorsqu'il entra dans la ville traîné dans un char superbe attelé de quatre chevaux blancs. C'étoit la couleur qu'on attribuoit aux chevaux de Jupiter et du soleil. On trouva, par cette raison, que le dictateur avoit peu d'égard, non-seulement à la délicatesse d'un peuple libre, mais même à la majesté des dieux, auxquels il sembloit s'égaler; et pour cette raison seule, son triomphe eut plus d'éclat qu'il ne causa de plaisir.

Ce qui arrive ici à Camille, d'ailleurs plein de sagesse et de modération, nous avertit, dit à ce sujet et avec beaucoup de sens M. Rollin, qu'il y a dans la prospérité et dans les applaudissemens publics un poison subtil, qui se glisse imperceptiblement dans le cœur, et qui y cause une secrète enflure, dont les plus grands hommes, et même les plus sages, ont peine à se défendre; ajoutons, et qui leur prépare pour

la suite plus de chagrins et de dégoûts, que cette vanité secrète ne leur a fait ressentir pour le moment de joie et de contentement.

Camille, après avoir tout ordonné pour qu'on élevât un temple à Junon, et avoir fait la dédicace de celui de la mère Matuta, se démit de la dictature. Il lui restoit cependant, indépendamment des grands jeux qu'on ne put célébrer alors, un engagement à remplir : il avoit promis, pour le temple d'Apollon à Delphes, la dixième partie du butin ; et peut-être par une sorte d'oubli de sa part, cette dixme des dépouilles n'avoit pas été prélevée. Il n'étoit pas aisé de faire rapporter sa part à chaque citoyen : on se borna à les inviter tous à le faire, s'ils vouloient éviter les suites d'un horrible sacrilége. Cette sorte de nécessité, qu'un tel surcroît d'engagement religieux leur imposoit, aigrit encore plus l'esprit du peuple, que le triomphe fastueux du dictateur avoit déjà aliéné. Il s'agissoit en outre d'estimer la ville de Véies elle-même et ses dépendances, dont le dixième étoit également dû, parce que l'un et l'autre,

disoit Camille, faisoient partie du butin, et de convertir cette somme en or, qui alors étoit fort rare. Les dames romaines, d'un consentement unanime, promirent aux tribuns militaires de fournir cet or, et donnèrent à cet effet tout ce qu'elles possédoient et tous leurs bijoux. Les sénateurs, sensibles à cette générosité, pour leur en marquer leur reconnoissance, rendirent un décret qui leur permettoit de se faire porter aux temples et aux jeux publics dans des chars à quatre roues, tant les jours ouvriers que les jours de fêtes, et on leur accordoit de plus l'honneur de pouvoir, comme les hommes, être louées publiquement après leur mort.

Des troubles considérables s'étoient élevés dans ces entrefaites. En vain le sénat, pour donner quelque satisfaction au peuple, avoit-il envoyé dans le pays des Volsques une colonie de trois mille citoyens, à chacun desquels on avoit donné, sur les terres conquises, un peu plus de trois arpens et demi de terrain, distribué par des triumvirs créés pour cet effet; la multitude n'avoit tenu aucun compte de cette

libéralité, qu'elle regardoit comme un appas par lequel on vouloit l'amorcer pour lui faire oublier des avantages beaucoup plus réels. Pourquoi, disoit-elle, reléguer les citoyens dans le pays des Volsques, tandis qu'ils avoient devant les yeux et sous leurs mains la ville et les campagnes si étendues et si fertiles dont ils venoient de se rendre maîtres, allant même jusqu'à mettre la ville de Véies au-dessus de celle de Rome, tant pour sa situation que pour la magnificence de ses édifices publics et particuliers. Ils proposoient qu'on allât établir son domicile à Véies; et c'étoit T. Sicinius, tribun du peuple, qui vouloit en proclamer la loi. Il n'y eut rien que les patriciens ne missent en usage pour s'opposer à un semblable projet. Ils s'appuyèrent du suffrage de quelques-uns des collègues de Sicinius, qui étoient entrés dans leurs vues; mais le peuple, dans la nomination de ses tribuns pour l'année suivante, ne conserva que ceux qui tenoient pour ce projet de loi, et écarta ceux qui la rejetoient.

Après de grandes difficultés, les séna-

teurs réussirent au moins, de leur côté, à faire nommer, pour cette même année, Camille, parmi les tribuns militaires, soit pour l'opposer aux séditieux, soit parce qu'on avoit besoin, comme ils le faisoient entendre au peuple, d'un aussi grand général contre les Falisques qu'on avoit sur les bras.

S'étant mis en campagne, Camille battit les ennemis, s'empara de leur camp, et les força de se retirer dans leur ville principale, qui étoit celle de Faléries, où il les assiégea. Comme la ville étoit très-forte, et pourvue abondamment de toutes les provisions nécessaires, on craignoit que ce siège ne fût aussi meurtrier et aussi long que celui de Véies. Mais le général triompha en un moment des Falisques, par la bonne foi et l'équité, d'une manière bien plus glorieuse qu'il n'eût pu le faire en bien du temps par les armes.

C'étoit un usage à Faléries, comme c'en étoit un dans toutes les villes de la Grèce, de mettre les enfans de plusieurs familles entre les mains d'un même maître, qui après leur avoir donné la leçon, assistoit aussi

à leurs divertissemens. Les premiers de la ville confioient les leurs à celui qui surpassoit ses confrères en science et en habileté. Le maître dont ils avoient fait choix, menoit en temps de paix ses disciples hors des murs de la ville, pour les exercer à différens jeux, et il n'interrompit point cette coutume depuis que la guerre eut été déclarée. Tenant un jour ses jeunes élèves attentifs, tantôt au jeu, tantôt aux propos dont il les amusoit, il les éloigna insensiblement des portes de la ville; puis, quand l'occasion lui parut favorable, il les mena jusqu'aux gardes avancées des Romains, de-là dans le camp, et enfin dans la tente même de Camille. Je vous rends maître de Faléries, lui dit-il en l'abordant, vous livrant les enfans, dont les pères tiennent le premier rang dans la ville.

« Arrête, lui répondit à l'instant Camil-» le; et apprends que le général et le peu-» ple que tu crois éblouir par une offre » aussi détestable que ta personne, ne te » ressemblent pas. La guerre a ses lois, » aussi bien que la paix; et nos pères nous » ont instruits à observer la justice à l'é-

» gard de nos ennemis, dans le temps que » nous les combattons avec courage. Nous » avons les armes à la main, pour les em- » ployer, non contre des enfans, qu'on » épargne même dans les villes prises d'as- » saut, mais contre des hommes qui sont » armés, ainsi que nous, et qui, sans avoir » reçu aucune injure du peuple Romain, » sont venus attaquer ses légions. Tu veux » me rendre maître de leur ville par une » trahison dont il n'y a point d'exemple: » mais je déteste et rejette une proposition » si abominable, ne voulant prendre Falé- » ries que comme j'ai pris Véies, par les » seuls moyens que connoissent les Ro- » mains, la valeur, la patience, le tra- » vail et les armes ».

Après lui avoir parlé ainsi, il le fit dépouiller, lui fit attacher les mains derrière le dos, et ayant armé de verges celles de ses disciples, il leur commanda de remener ce traître dans la ville, en le chassant devant eux à grands coups de fouet. Quand ils y rentrèrent, le peuple accourut en foule autour d'eux; et les magistrats ayant assemblé le sénat pour le consulter sur un événement

événement si extraordinaire, dès qu'on fut instruit du fait, il se fit un si grand changement dans les esprits, que ce peuple, qui, un moment auparavant, aveuglé par la haine et transporté de fureur, aimoit presque mieux expirer que de faire la paix, comme l'avoient faite les Capénates, la demande tout d'une voix. On élève jusqu'au ciel, et dans la place publique, et dans le sénat, la bonne foi des Romains et la justice de leur général, et du consentement de tous les citoyens, on dépêche dans son camp des ambassadeurs, avec ordre, sous le bon plaisir de Camille, de se rendre delà à Rome, pour mettre Faléries sous la puissance du peuple Romain. Envoyés sur-le-champ à Rome par Camille, dès qu'ils eurent été introduits dans le sénat, le plus distingué d'entr'eux prenant la parole : « Nous cédons, dit-il, à vous et à votre » général, sans combat, une victoire que » nous aurions pu vous disputer, et qui » est d'autant plus glorieuse pour vous, que » nous sommes persuadés que nous vivrons » plus heureux sous votre domination que » sous nos lois. Envoyez au milieu de nous

» ceux dont vous aurez fait choix, ils trou-
» veront les portes de la ville ouvertes, et
» on leur remettra aussitôt nos armes, avec
» des ôtages de notre fidélité. Nous n'au-
» rons jamais lieu de nous plaindre, ni vous
» de notre soumission, ni nous de votre
» empire ». Pour décharger le peuple du nouvel impôt, on exigea seulement des Falisques qu'ils fournissent l'argent dont on avoit besoin pour payer les troupes, et la paix ayant été conclue, l'armée fut ramenée à Rome.

Camille reçut les remercîmens de ses ennemis et de ses concitoyens, bien plus grand, en rentrant dans Rome, d'avoir vaincu par sa justice et sa probité, qu'il ne l'avoit paru, dit Tite-Live, après la prise de Véies, monté sur un char attelé de chevaux blancs. Mais ce qui me frappe le plus, mon fils, dans un si beau trait, c'est premièrement, ainsi que nous l'avons déjà observé ailleurs, combien la droiture prépare des succès bien plus réels que ne le fait la politique insidieuse de nos prétendus hommes d'Etat, avec toutes leurs vues si fines en apparence, et en effet si

courtes et si bornées; c'est en second lieu, ce que peût faire, par sa vertu, un grand homme, je ne dis pas seulement pour sa propre gloire, mais pour celle de sa patrie. Qui croiroit cependant que Camille fut exilé peu d'années après par ce même peuple qu'il faisoit briller d'un si grand éclat, auquel il rendoit de si grands services, et qu'il contraignoit d'honorer en lui un des plus grands hommes que la république eût portés dans son sein! Mais, on ne sauroit trop le remarquer, tel est le peuple toutes les fois qu'il domine, quand il est mû par des factieux. Nous verrons Camille ne se venger de l'injustice de ses concitoyens que par de nouveaux bienfaits.

Après le traité conclu avec les Falisques, on songea plus sérieusement qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors à prendre toutes les mesures convenables pour acquitter le vœu qui concernoit Apollon. On nomma des députés pour porter à Delphes une grande coupe d'or qu'ils devoient mettre dans son temple. S'étant embarqués sur un vaisseau de guerre, ils furent pris assez près du

détroit de Sicile par des pirates, qui les emmenèrent à Lipari, leur patrie. Les habitans de cette ville avoient coutume de partager entr'eux les dépouilles qu'ils avoient enlevées par un brigandage qu'ils exerçoient ouvertement. Cette année ils avoient, on ne sait trop par quel heureux choix, pour premier magistrat, un nommé Timasithe, dont les mœurs et le caractère étoient plus dignes de Rome, quand elle se laissoit gouverner par son sénat, que de Lipari. Ce chef de corsaires, ayant appris le nom des ambassadeurs, l'offrande dont ils étoient dépositaires, le dieu à qui elle étoit destinée, et le motif qui avoit porté les Romains à la décerner, fit passer, comme il arrive presque toujours, dit notre historien, les sentimens religieux dont il étoit pénétré lui-même, dans l'esprit du peuple qu'il gouvernoit. S'étant assuré de son suffrage, il conduisit les députés dans un hospice public, et lorsqu'ils voulurent partir, il les escorta en personne jusqu'à Delphes avec ses vaisseaux, d'où il les ramena à Rome, où ils arrivèrent en toute sûreté sous sa conduite. Ainsi, mon fils,

les grands sentimens peuvent se retrouver partout; et, d'un seul homme, s'il a quelque pouvoir ou un certain crédit, ils peuvent influer sur toute sa nation. Le sénat, par un arrêt rendu exprès, crut devoir décerner à Timasithe les honneurs et les présens dont le peuple Romain avoit coutume de favoriser ses amis et ses hôtes.

Cette même année, les Romains faisant la guerre aux Æques, éprouvèrent une alternative de succès et de défaites. Dans un combat, Spurius Posthumius, l'un des tribuns militaires qui commandoient les troupes partagées en deux corps, ayant été forcé, par l'épouvante qu'avoient prise les siennes, de se retirer sur les montagnes voisines, ce général, dès qu'il les eût mises en lieu de sûreté, leur reprocha si vivement leur honteuse retraite, que tous les soldats s'écrièrent qu'il avoit raison de leur faire cette réprimande; qu'ils avoient fait une action indigne du nom Romain; mais qu'ils étoient prêts à réparer leur faute, et que l'ennemi ne se réjouiroit pas longtemps de leur disgrâce. Ils tinrent parole, et retournant au combat, ils taillèrent en

pièces les mêmes ennemis devant lesquels ils venoient de prendre la fuite (1).

Comme les tribuns du peuple n'avoient pas encore réussi à faire passer la loi qui devoit, selon leur projet, faire abandonner la ville de Rome pour aller habiter celle de Véies, la multitude résolut de continuer cette même charge à ceux seulement qui avoient proposé un pareil échange, et elle eut tout l'avantage dans cette nomination, malgré les efforts des patriciens pour la faire tomber en partie sur ceux qui, se rangeant de leur côté, auroient appuyé leur résistance. Les sénateurs, pour ne pas tout céder dans une circonstance aussi critique, rendirent un arrêt pour le rétablissement du consulat, magistrature devenue odieuse au peuple, et qui avoit souffert quinze années d'interruption.

L'an 393 avant J.C. et de Rome l'an 361.

On créa consuls L. Lucrétius Flavus et Servius Sulpicius Camérinus. La guerre se faisoit toujours contre les Æques, et au dedans c'étoit toujours une autre sorte de combat. Les patriciens ne purent empê-

(1) Tit.-Liv. l. V, c. XV, XXVIII.

cher, que ceux des tribuns du peuple, qui, deux ans auparavant, s'étoient opposés à la loi mise en avant par leurs collègues, ne fussent appelés en jugement pour ce prétendu délit, et ne fussent condamnés à une forte amende; ce qui, en anéantissant la voie de l'opposition, détruisoit en même temps la liberté des suffrages. Le jour où les tribuns avoient résolu de faire passer la loi, tous les sénateurs, tant les plus âgés que les plus jeunes, animés par les vives remontrances et les exhortations pressantes de Camille, descendirent, comme en corps d'armée dans la place publique, n'employant toutefois d'autres armes que celles de la persuasion; et se dispersant dans les tribus, chacun d'eux prioit ceux dont la sienne étoit composée, et les conjuroit, les larmes aux yeux, en leur montrant le Capitole, le temple de Vesta et ceux des autres dieux, qu'ils avoient au-dessus de leurs têtes, de ne point abandonner une patrie, pour la défense de laquelle eux et leurs pères avoient tant de fois combattu avec succès, de ne pas forcer le peuple Romain de quitter son pays

natal, ses dieux pénates, la ville fondée par Romulus, pour le reléguer dans une ville ennemie, et lui faire souhaiter un jour, que, pour conserver Rome dans sa splendeur, Véies n'eût jamais été prise.

Les voies de la douceur auxquelles ils avoient recours, les prières dont ils usoient, et dans lesquelles ils mêloient le nom si révéré des dieux, firent plus d'impression sur le peuple que toute la violence qu'ils auroient pu employer. La plupart des citoyens se firent un scrupule de ne pas se rendre à leur conseil; en sorte que les suffrages des tribus ayant été comptés, il s'en trouva un de plus parmi celles qui rejetoient la loi. Cet heureux succès, cette victoire causa tant de joie aux sénateurs, que, dès le lendemain, sur la proposition qu'en firent les consuls, ils rendirent un décret qui accordoit sept arpens du territoire de Véies, non-seulement à chaque chef de famille, mais même à chacun des enfans mâles qui étoient dans sa maison; le sénat voulant d'ailleurs que la même espérance eût lieu pour ceux qui naîtroient ensuite,

et prenant soin par-là de favoriser la population.

Adouci par cette libéralité, le peuple n'apporta aucun obstacle aux assemblées consulaires, et on nomma consuls L. Valérius Potitus et M. Manlius, qui fut depuis nommé Capitolinus. Ces deux magistrats firent représenter les grands jeux auxquels Camille s'étoit engagé; et sous leur consulat se fit aussi la dédicace du temple, que, dans la même guerre, il avoit promis à Junon. La famine, la peste et la guerre se firent sentir à la fois dans la même année. Les consuls étoient tombés malades, et s'étant démis, on nomma l'un après l'autre plusieurs inter-rois. Le dernier créa six tribuns militaires, afin que, dans le cas où quelques-uns d'eux tomberoient aussi malades, la république ne manquât pas de chefs. Il y eut, malgré tout cela, des combats et des victoires, soit d'abord contre les Æques, soit ensuite contre les Volfiniens, qui s'étoient armés, pour la première fois, contre les Romains, et qui étoient soutenus des Salpinates. Sous les six tribuns, dont nous venons de parler, les Vol-

L'an 392 avant J. C. et de Rome l'an 362.

finiens effrayèrent la république par leur nombre, mais elle fut bientôt rassurée par ses succès, et par la facilité de leur défaite. La cavalerie romaine en enveloppa, dans une seule rencontre, huit mille, qui mirent bas les armes, et se rendirent prisonniers. Les Salpinates, après un tel exemple, n'osant plus tenir la campagne, se renfermèrent dans leurs murailles. Tout le pays des uns et des autres fut pillé et ravagé. Les Volfiniens demandant la paix, ne l'obtinrent qu'à condition qu'ils restitueroient ce qu'ils avoient pris dans de premières courses qu'ils avoient faites sur les terres de la république, et qu'ils fourniroient l'argent dont elle avoit besoin cette année pour payer les troupes.

Tous ces précis de faits rapprochés, vous donnent, de plus en plus, mon fils, l'idée de ces guerres, de ces peuples, de ce qu'étoient à-peu-près leurs forces et l'étendue de leur territoire, moins considérable que celui des Véiens, disons-le enfin, de la conclusion assez ordinaire de leurs hostilités.

L'an 390 Dans l'intérieur de la ville de Rome,

les intérêts divers qui l'agitoient sans cesse, avoient aussi leur même retour, leurs mêmes effets. Camille ayant toujours tenu tête aux tribuns du peuple, et déconcerté leurs projets; un d'entr'eux l'appela en jugement, bien sûr d'avoir pour lui, dans son accusation, la multitude, qui oublie si aisément les services qu'on lui a rendus, pour ne faire attention qu'aux contradictions qu'on oppose à ses vues ou à ses caprices. Il taxa cet homme, qui s'étoit toujours montré si irréprochable, d'avoir détourné une partie du butin de Véies. Camille consulta ses cliens, et voyant qu'il ne pouvoit rien attendre d'eux pour sa défense, il s'exila lui-même à Ardée. Bien moins généreux, dans cette occasion, par rapport aux vœux qu'il adressa au ciel, qu'Aristide, dans une rencontre à-peu-près semblable, ne l'avoit été en sortant d'Athènes, il pria les dieux, que, s'il n'avoit pas mérité ce traitement, ils fissent sentir bientôt à ces citoyens ingrats, le besoin qu'ils avoient de son secours. Aristide leur avoit demandé, que jamais il n'arivât aux Athéniens aucun mal qui les forçât de se

avant J.C. et de Rome l'an 364.

souvenir de lui, et d'avoir besoin de ses services. A peine Camille fut-il sorti de la ville, qu'il fut condamné à une amende. Cicéron (1) avoue que c'est-là l'effet du génie républicain, et que, partout, ce qui constitue le peuple est disposé à haïr une vertu éminente qui le blesse par son trop grand éclat.

Les Romains ne se furent pas plutôt privés du seul citoyen qui pouvoit garantir Rome de sa perte, si toutefois, dit Tite-Live (2), il y a quelque fond à faire sur les forces humaines, qu'il arriva des ambassadeurs de la part des habitans de Clusium, ville de Toscane, pour demander au sénat du secours contre les Gaulois qui pilloient leurs campagnes. Effrayés de la multitude de ces nouveaux ennemis, dont l'air et la figure leur paroissoient aussi terribles que les armes qu'ils portoient, apprenant surtout que ces étrangers avoient souvent défait les légions de Toscane, tant en-deçà qu'au de-là du Pô, ils crurent ne

(1) Cic. Tuscul. Quæst. l. V, n°. 105.
(2) Tit.-Liv. l. V, c. XXIX, XXXII.

pouvoir mieux s'adresser qu'aux Romains, quoiqu'ils ne fussent ni de leurs amis, ni leurs alliés, et qu'ils n'eussent d'autre titre auprès d'eux que celui de ne s'être point armés en faveur des Véiens, bien qu'ils fussent de la même nation, c'est-à-dire, Toscans ou Etruriens comme eux.

Les Gaulois étoient Celtes d'origine (1), comme l'étoient la plupart des peuples de l'Europe (2). Leur nombreuse population les força, dit-on (3), de quitter leur pays,

---

(1) Voyez sur les Celtes et les Gaulois, ci-dessus, tom. I, troisième édition, pag. 191 et suivantes, et Pelloutier, Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains.

Les Celtes, dit ce savant écrivain, ont été anciennement connus sous le nom général de Scythes. C'est celui que les Grecs donnoient à tous les peuples qui habitoient le long du Danube, et au-delà de ce fleuve jusque dans le fond du Nord. Liv. I, c. 1; et voyez Strabon, l. I, pag. 33; et l. XI, pag. 570.

(2) Pelloutier, Histoire des Celtes, l. I, c. III et suiv.

(3) Plut. in Vit. Camill.

qui ne pouvoit plus les nourrir, pour chercher des terres plus fertiles, et ils se dispersèrent de différens côtés. Au rapport de Pausanias (1), ceux qui habitèrent ce qu'on a appelé les Gaules, gardoient, dans les anciens temps, le nom de Celtes; c'étoit celui qu'ils se donnoient à eux-mêmes: mais par la suite, de ce qu'on a nommé *Gallia comata*, la Gaule chevelue, à cause des longs cheveux que portoient ses habitans, et qui étoit divisée en trois parties, il n'y en eut qu'une qui retint proprement le nom de Celtique. Les deux autres avoient celui de Belgique et celui d'Aquitaine. Les Celtes qui conservoient cette dénomination, si ce n'est à l'égard des Romains qui les nommoient particulièrement Gaulois, les Belges et les Aquitains, quoique tenant à une origine commune, étoient trois peuples différens, qui avoient entr'eux des diversités réelles de langage, de lois et de coutumes (2).

---

(1) Pausan. Attic. c. III.

(2) Cæsar, Comment. de Bello Gallico, l. I, c. I.

La partie de la Gaule, nommée Aquitaine, étoit enfermée entre la Garonne et les Pyrénées, et les Aquitains avoient quelqu'affinité avec les nations ibériennes ou espagnoles voisines de ces montagnes. Les Belges reculés vers le nord, et bordant la partie inférieure du Rhin, étoient mêlés de nations germaniques. Les habitans de la Celtique occupoient à eux seuls une partie plus considérable que les deux autres peuples, située depuis la Seine et la Marne, jusqu'à la Garonne, et s'étendant au levant jusqu'au Rhin vers la partie supérieure de son cours, et au midi jusqu'à la Méditerranée. Plus exempts de mélange, ils étoient aussi, dit M. d'Anville, plus Gaulois que les autres (1).

C'est de la Celtique que venoient les mêmes Gaulois contre lesquels les Clusiens demandoient du secours aux Romains. Bien avant cette époque, et du temps de Tarquin l'ancien, Ambigat, qui régnoit sur cette partie de la Gaule, et qui s'étoit rendu très-

(1) Géographie ancienne, tom. I, pag. 50 et suiv. et Cæsar. Comment. ubi supr.

puissant par sa valeur et par celle de ses sujets, voyant ses Etats, qui étoient les plus fertiles de tous ceux qui l'environnoient, surchargés d'une trop grande quantité d'habitans, avoit fait partir Bellovèse et Sigovèse ses neveux, deux jeunes princes hardis et entreprenans, avec autant de monde qu'ils en pouvoient emmener, afin de chercher de nouveaux établissemens. Sigovèse prenant son chemin par la forêt nommée Hercinie, s'ouvrit un passage par la force des armes, et s'empara de la Bohême et des provinces voisines. Bellovèse tourna du côté de l'Italie, et passa les Alpes par le pays des Taurins, d'où est dérivé le nom de Turin, qui, chez les Italiens est Torino. Il menoit avec lui une partie des habitans de Bourges, de l'Auvergne, du Sénonois ou territoire de Sens, des pays d'Autun, de Chartres, et de quelques autres encore; ce qui formoit un peuple très-nombreux. Après avoir vaincu les Toscans en bataille rangée près du Ticin, il s'établit dans l'Insubrie et y bâtit Milan. Dans le même temps, une autre troupe de Gaulois, composée principalement des habitans du Mans, passa

les Alpes sous la conduite d'Elitovius, par le même défilé que Bellovèse; et aidés de son secours, ces Gaulois fixèrent leur demeure, dit Tite-Live (1), au même endroit où l'on a bâti depuis Bresse et Vérone. Ceux-ci furent suivis de plusieurs autres troupes, et en dernier lieu, d'une nouvelle émigration de Sénonois, qui entamèrent l'Umbrie, et envahirent ce qui étoit renfermé entre le rivage de la mer Supérieure ou Adriatique et l'Apennin (2).

Je trouve encore, dit notre historien, que ce fut, ainsi que nous l'avons dit plus plus haut, cette nation qui vint à Clusium et de-là à Rome. On doute seulement, si elle fut secondée par tous les Gaulois qui avoient déjà passé les Alpes avant elle.

Le sénat de Rome ayant délibéré sur la demande des Clusiens, ne jugea pas à propos de leur fournir des troupes de la ré-

(1) Tit.-Liv. l. V, c. XXXIII, XXXV.

(2) Voyez la Géographie ancienne de d'Anville, tom. I, pag. 179, 195; et sur les Taurins, dont il est parlé ci-dessus, voyez *ibid.* pag. 173.

publique; mais il envoya aux Gaulois trois ambassadeurs de la famille des Fabiens, pour les engager, de la part du peuple Romain, à laisser en paix une nation de qui ils n'avoient reçu aucune injure. Les chefs de l'armée répondirent qu'ils vouloient bien, à l'exemple des Romains, prendre la voie de la négociation, et qu'ils y mettoient pour toute condition, que les Clusiens qui avoient plus de terres qu'ils n'en pouvoient cultiver, leur abandonneroient celles qu'ils laissoient en friche. Eh! de quel droit, leur dirent les ambassadeurs, venez-vous demander des terres à ceux à qui elles appartiennent? Nous portons, répliquèrent les Gaulois, notre droit à la pointe de notre épée.

Des propos si fiers, de part et d'autre, ayant aigri les esprits, on courut aux armes; mais les Fabiens, oubliant le caractère dont ils étoient revêtus, se mêlèrent parmi les Clusiens et combattirent avec eux. Bien plus, Q. Fabius ayant poussé son cheval au milieu des ennemis, tua d'un coup de lance un de leurs chefs, qui pressoit vivement l'avant-garde des Toscans, et

s'étant mis en devoir de le dépouiller, il fut reconnu par les Gaulois, qui publièrent, dans toutes les parties de leur armée, que c'étoit un des ambassadeurs Romains. Ils firent aussitôt cesser le combat, et laissant là les Clusiens, ne songèrent plus qu'à se venger de cette violation du droit des gens. Quelques-uns vouloient qu'on marchât droit à Rome. Mais les plus anciens obtinrent qu'on commençât par envoyer des députés pour demander que ces ambassadeurs, qui avoient enfreint un droit si sacré, leur fussent livrés. Le sénat ayant appris ce qui s'étoit passé, ne put s'empêcher de blâmer les Fabiens, et trouva que la demande des Gaulois étoit juste; mais des égards bien mal entendus pour de jeunes patriciens d'une famille si distinguée, lui firent prendre le plus mauvais parti, en renvoyant au peuple la décision d'une affaire, qu'il eût été de la justice qu'il terminât lui-même, en livrant les coupables. Le crédit de cette famille sur l'esprit de la multitude fut tel, qu'elle créa tribuns militaires, pour commander l'armée romaine, contre les Gaulois, ceux-

là même qu'elle auroit dû abandonner à leur ressentiment, et elle leur associa trois autres collègues. Les députés, indignés comme ils devoient l'être, retournèrent auprès des leurs, menaçant Rome des plus grands maux (1).

L'an 389 avant J. C. et de Rome l'an 365.

A peine eurent-ils rendu compte de tout à leurs chefs, parmi lesquels Brennus tenoit le premier rang, étant même appelé par Tite-Live et par Plutarque (2), roi des Gaulois, qu'ils partirent avec toute l'armée, et s'avancèrent du côté de Rome à grandes journées, remplissant de leurs soldats et de leurs chevaux une quantité immense de pays, et semant la terreur dans tous les lieux qui étoient sur leur passage. Ils ne commirent cependant aucune hostilité, criant partout qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains. Le bruit de leur marche effraya tellement ceux-ci, que tout ce qu'ils purent faire, ce fut de rassembler des troupes à la hâte, et d'aller à leur rencontre à onze milles de la ville à

(1) Tit.-Liv. l. V, c. XXXVI, XXXVII.
(2) Ibid. c. XXXVIII. Plut. in Camill.

l'endroit où la rivière d'Allia se jetoit par un canal profond dans le Tibre.

Ce fut là que les tribuns militaires, sans avoir choisi leur camp, sans s'être retranchés, sans s'être assurés d'une retraite dans le cas où ils pourroient en avoir besoin, et selon la remarque de l'historien, sans aucun acte préliminaire de religion, ne se souvenant pas au moins des dieux, s'ils paroissoient oublier tout ce qu'ils pouvoient attendre des hommes (1), rangèrent leur armée en bataille, en lui donnant très-peu de profondeur, et se bornant à étendre prodigieusement les deux ailes pour ne pas être enveloppés par la multitude des ennemis. Aussi réduisirent-ils le centre de l'armée presqu'à rien. Brennus, par des dispositions pleines de sagesse et de prudence, se montra digne de la victoire; mais elle ne lui fut pas même disputée. Les Romains ne coururent pour cette fois que l'épouvante et la fuite. Les uns se renfermèrent dans Véies; d'autres furent tués

(1) Non deorum saltem, si non hominum memores. Tit. Liv. l. V, c. XXXII.

sur les bords du Tibre, vers lequel ils s'étoient portés en foule, ou engloutis dans le fleuve; les autres enfin se retirèrent à Rome, et se renfermèrent dans la citadelle, sans avoir pris même la précaution ni s'être donné le temps de fermer les portes de la ville.

Les Gaulois, étonnés d'une victoire si facile, d'une fuite si précipitée, d'une entrée qu'on leur laissoit aussi libre jusque dans l'enceinte de Rome, près de laquelle ils n'étoient arrivés qu'un peu avant le coucher du soleil, s'arrêtèrent autour de ses murs; et craignant des piéges cachés sous des apparences si contraires à tout ce qu'ils avoient dû attendre des Romains, ne voulant point, par cette raison, s'engager, pendant la nuit qui étoit proche, dans les rues d'une ville qu'ils ne connoissoient pas, ils campèrent entre ses murs et le Téveron.

De tous les malheurs qui étoient survenus à Rome depuis sa fondation, elle n'en avoit pas encore essuyé de semblable à celui qu'elle éprouvoit. Ses troupes dispersées, son courage abattu, le ressentiment

et la colère inflexible des Gaulois, ne lui laissoient envisager qu'une ruine totale. Les gémissemens et les cris se faisoient entendre de toutes parts. L'un alloit chercher plus loin un asile : l'autre plus timide, et n'osant sortir dans la campagne, se cachoit dans les plus sombres retraites. Mais ceux qui eurent, au contraire, assez de courage pour ne pas désespérer entièrement du salut de la république, firent monter dans la citadelle et dans le Capitole, leurs femmes et leurs enfans, ainsi que ceux qui étoient en âge de faire la guerre, avec les sénateurs qui étoient le plus en état de servir la patrie; et y ayant fait transporter avec eux des armes et des vivres, ils les chargèrent, au rapport de Tite-Live, de défendre, du haut de cette forteresse, les dieux, les hommes et le nom romain. Ils recommandèrent, en même temps, au prêtre de Romulus et aux vestales, de se soustraire à tous les périls, et de mettre en sûreté les choses saintes, ne voulant pas que le culte des dieux pût cesser, tant qu'il y auroit des Romains capables de l'entretenir. Si en effet, disoient-ils, le

sénat, qui formoit le conseil public de l'Etat, si la jeunesse en état de porter les armes, survivoient à la ruine dont la ville étoit menacée, on n'auroit pas à regretter beaucoup la perte d'une foule de vieillards qui n'y seroient demeurés que pour périr avec elle ; et afin que la multitude envisageât d'un œil plus ferme le sort qui l'attendoit, les hommes consulaires, ceux qui avoient eu l'honneur du triomphe, lui déclarèrent hautement que leur dessein étoit de partager sa destinée, et qu'ils se donneroient bien de garde d'ôter à ceux qui étoient armés pour la patrie une partie de leurs alimens, pour nourrir des corps affoiblis par l'âge, et qui n'étoient plus en état de la servir.

Cependant le prêtre de Romulus et les vestales, après avoir délibéré ensemble, et voyant qu'il leur étoit impossible d'emporter toutes les choses sacrées, dont le dépôt leur étoit confié, jugèrent à propos de renfermer celles qu'on devoit laisser, dans deux tonneaux, qu'on enterra sous une chapelle voisine du temple de Romulus, et joignant l'édifice qui servoit de domicile

cile à son prêtre; à l'endroit, dit l'historien, où il est encore défendu aujourd'hui de cracher. Puis, sans se mettre en peine de leurs propres effets, ils prirent chacun leur part du dépôt, qu'ils chargèrent sur leurs épaules, pour le porter hors de la ville, en passant par la rue et sur le pont de bois qui conduisoit au Janicule, montagne au-delà du Tibre. Ce fut dans cette rue, qu'un plébéien, nommé L. Albinius, qui emmenoit sur un chariot sa femme et ses enfans, aperçut le prêtre et les vestales courbés sous les fardeaux dont nous venons de parler. Le contraste de leur situation avec celle dans laquelle il se trouvoit lui et sa famille, lui parut une injure faite aux dieux mêmes. Il descendit de sa voiture, et en fit descendre tous les siens, pour y faire monter cette troupe sacrée, qu'il conduisit à Cère, où elle avoit dessein de se rendre; tant on conservoit encore à Rome, dans un désastre si général, de respect pour la religion, dit M. Rollin (1), et tant on savoit maintenir aux choses divines la

(1) Histoire romaine, t. II, pag. 454.

préférence qui leur étoit due sur tout ce qui ne touche que les hommes (1).

Plutarque (2) et Diodore (3) laissent aux Romains un temps assez considérable pour faire toutes les dispositions qu'ils jugeoient convenables. Ce ne fut, selon eux, que trois jours après la bataille d'Allia, que Brennus arriva devant Rome avec son armée. Les Gaulois, disent-ils, avoient passé leur temps, soit à partager les dépouilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains, soit à faire bonne chère et à se réjouir de leur victoire. Nous croyons devoir nous en tenir au récit de Tite-Live, qui paroît avoir eu sur tous ces faits des mémoires plus exacts et plus détaillés, quoique son récit ne soit pas lui-même exempt de toutes difficultés : ce fut, si on l'en croit, après cette nuit même qui suivit le combat, et dont les ténèbres avoient favorisé en partie ce qui s'étoit passé dans la ville, que les ennemis,

(1) Salvo etiam tùm discrimine divinarum humanarumque rerum. Tit. Liv. l. V, c. XL.

(2) Plut. in Camill.

(3) Diod. l. XIV, pag. 313.

lorsque le jour parut, y entrèrent les enseignes déployées (1). Mais comme ils trouvoient les portes ouvertes et n'éprouvoient aucune résistance (2), ils se rendirent sans nulle espèce de violence et de marques d'emportement, dans la place publique, portant leurs regards de tous côtés vers les temples des dieux et vers la citadelle, qui seule paroissoit en état de défense. Laissant là sous les armes un petit corps de troupes, de peur qu'on ne vînt fondre sur eux du haut du Capitole tandis qu'ils seroient épars dans la ville, ils se répandent dans les différens quartiers pour piller. Les maisons du peuple étoient fermées; celles des grands ne l'étoient pas. Ils attaquent hardiment les premières; mais une impression de crainte et de respect les arrête d'abord à l'entrée des secondes. Ils aperçoivent des vieillards vénérables, non-seulement par la manière dont ils étoient vêtus, mais par la majesté qui étoit empreinte sur leur visage, et qui les faisoit paroître comme autant de divi-

(1) Tit. Liv. l. V, c. XXXIX.

(2) Ibid. c. XLI et seq.

nités. C'étoient ceux, qui, parmi les Romains, avoient été élevés aux premières magistratures. On prétend qu'ils s'étoient offerts aux dieux comme autant de victimes pour le salut de leur patrie et de leurs concitoyens, prononçant la formule de dévouement que le grand-prêtre M. Fabius leur avoit dictée. Ayant dessein de mourir dans toute la splendeur et la dignité de leur ancienne fortune, ils s'étoient revêtus de leurs robes de pourpre, des ornemens les plus augustes, qu'ils avoient coutume de porter lorsqu'ils recevoient les honneurs du triomphe, ou qu'ils conduisoient par la ville les statues des dieux; et dans ce magnifique appareil, ils étoient tranquillement assis dans leurs chaires d'ivoire et dans le vestibule de leurs palais. Tandis que les ennemis les considéroient avec cette sorte de vénération que leur seul aspect faisoit naître, M. Papirius, l'un d'entr'eux, frappa du bâton d'ivoire qu'il avoit à la main la tête d'un Gaulois, qui s'étoit avisé de lui passer la main sous le menton et de manier la longue barbe qu'il portoit, comme c'étoit alors la coutume des Romains. Le

soldat irrité tira son épée et le tua. Ce fut là comme le signal du carnage. Cet exemple fut suivi à l'égard de tous les autres, qui furent également massacrés sur leur siége. Depuis ce moment les Gaulois firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent, pillèrent les maisons, et mirent seulement le feu à quelques-unes, ne se proposant d'abord que d'intimider ceux qui étoient dans la citadelle et de les forcer à se rendre. Quel spectacle en effet pour ces derniers, qui sembloient n'être placés si haut, que pour voir d'un seul coup-d'œil le meurtre de tant de victimes, et tous les désastres de leur patrie !

Cette première journée, si remplie de trouble et de désolation, fut suivie d'une nuit non moins affreuse, et chaque jour ne faisoit qu'ajouter de nouveaux malheurs aux maux qui l'avoient précédé, sans ôter toutefois aux assiégés le courage dont ils avoient besoin pour défendre au moins cette petite colline devenue pour eux l'unique ressource et l'asile sacré de la liberté.

Les Gaulois, de leur côté, après s'être répandus depuis plusieurs jours dans tous

les quartiers de la ville, et avoir porté inutilement en tous lieux le fer et la flamme, résolurent de donner l'assaut à la citadelle. S'étant rangés en bataille dans la place publique, ils s'avancèrent en poussant de grands cris, et se couvrant la tête de leurs boucliers qu'ils tenoient serrés les uns contre les autres. Les Romains les laissèrent monter, persuadés que plus ils avanceroient dans un sentier qu'ils trouveroient toujours, à mesure qu'ils gagneroient les hauteurs, plus rude et plus escarpé, et plus aussi il seroit aisé de les renverser et de les précipiter. Du milieu, en effet, de la pente, où les Gaulois étoient arrivés, ils fondirent sur eux, et les culbutèrent les uns sur les autres, avec une si grande perte pour eux, qu'ils n'osèrent plus renouveler ce genre de combat. Il se déterminèrent à changer le siège en blocus, et pendant qu'une partie des troupes restoit dans la ville, l'autre alloit fourrager dans les campagnes.

Celle-ci se porta au bout de quelque temps vers Ardée, où Camille étoit en exil. Là, ce grand homme, plus affligé des malheurs de sa patrie que des siens, de-

mandoit avec étonnement, dans le transport de son indignation, ce qu'étoient devenus ces Romains qui, sous sa conduite, avoient pris Véies et Faléries, et avoient toujours fait la guerre avec plus de courage encore que de bonheur. Lorsqu'il apprit que les Ardéates, consternés de l'approche des Gaulois, délibéroient entr'eux sur les moyens dont ils se serviroient pour arrêter ce torrent prêt à inonder et ravager leur pays, alors, dit Tite-Live, comme si les dieux l'eussent inspiré, il court à l'assemblée, où il ne s'étoit jamais trouvé, et s'adressant à ce peuple effrayé : « Ardéates, leur dit-il, mes anciens amis, et aujourd'hui mes concitoyens, vous qui m'avez reçu et consolé dans ma disgrâce, si je me présente à vous, ce n'est pas que j'oublie la condition à laquelle je suis réduit ; mais c'est que dans le péril commun, la nécessité veut que chacun offre son secours : et en quoi puis-je vous marquer ma reconnoissance et vous être utile à mon tour, si ce n'est dans la guerre par l'expérience que j'y ai acquise, n'y ayant jamais été vaincu par les forces de mes ennemis. J'ai été chassé pendant la

paix par l'ingratitude de mes concitoyens, acquérons à votre ville une gloire immortelle par la défaite de l'ennemi commun : rempli d'une folle confiance, il marche aujourd'hui avec moins de précaution que jamais, sans ordre, sans discipline, sans se retrancher, sans poser ni gardes ni sentinelles, lors même qu'il se plonge dans tous les excès de l'ivresse et de l'intempérance. Prenez tous les armes à la première veille : je vous conduirai aux ennemis ensevelis dans le sommeil, plutôt pour les égorger que pour les combattre, et si je ne les livre à vos coups, je consens à être traité à Ardée comme je l'ai été à Rome ».

Animés par ce discours, et pleins de courage sous un tel chef, les Ardéates n'attendirent plus que le signal, pour marcher sous ses ordres; et la nuit étant survenue, ils fondent sur le camp des Gaulois, qu'ils trouvent ouvert de tous côtés, et en font une horrible boucherie : ceux qui échappèrent à la faveur des ténèbres, tombèrent le lendemain entre les mains des paysans, qui ne leur firent aucun quartier.

Les Romains qui s'étoient renfermés à

Véies, après la bataille d'Allia, firent dans le même temps, sous la conduite d'un centurion, nommé Cédilius, qu'ils avoient pris pour chef, un pareil carnage des Toscans, qui avoient choisi ces circonstances si critiques où se trouvoit la république Romaine, pour porter le ravage sur ses terres.

Cependant le siège de la citadelle traînoit en longueur, et les deux partis demeuroient dans une espèce d'inaction. Les Gaulois se contentoient d'empêcher qu'aucun des assiégés ne s'échappât entre les corps de garde, lorsqu'un jeune Romain attira sur lui l'attention des citoyens et des ennemis tout-à-la-fois : il le fit par un trait de magnanimité d'autant plus remarquable, qu'il porta une force d'ame toute romaine dans un de ces actes de religion, où tant de gens, mon cher fils, tout chrétiens qu'ils se disent, ne portent si souvent parmi nous qu'une indifférence et une pusillanimité plus que païenne. C'est ainsi que Tite-Live raconte ce fait (1). « Tous les ans, à pareil jour, les Fabiens faisoient, sur

(1) Tit. Liv. l. V, c. XLV.

le mont Quirinal, un sacrifice qui étoit attaché à leur famille. Fabius Dorso, pour s'acquitter de ce devoir, s'étant revêtu des ornemens usités dans cette auguste cérémonie, et portant dans ses mains les statues de ses dieux, passa à travers le corps de garde des ennemis, sans être épouvanté par leurs cris, et arriva tranquillement sur le mont Quirinal. Ayant achevé dans ce lieu le sacrifice qui l'y avoit amené, il s'en retourna par le même chemin, avec une démarche assurée, sans faire paroître sur son visage aucune marque de frayeur ou d'étonnement, et bien persuadé que les dieux protégeroient un homme que la crainte même de la mort n'avoit pu empêcher de leur rendre l'honneur qui leur étoit dû. Il rentra paisiblement dans le Capitole, soit qu'un excès de courage si surprenant eût interdit les Gaulois, soit qu'un respect religieux eût retenu des hommes qui en sont naturellement susceptibles».

Dans ces entrefaites, ceux qui étoient à Véies, non-seulement sentoient renaître leur courage, mais voyoient augmenter leurs forces par la réunion de ceux qui

s'étoient dispersés dans les campagnes, et par la jonction de plusieurs troupes des Latins qui accoururent de toutes parts. On jugeoit donc qu'il étoit temps de rendre à la patrie l'existence même qu'elle sembloit avoir perdue. Le corps de troupes qui se trouvoit à Véies étoit assez considérable; il ne lui manquoit qu'un chef. Le lieu même leur rappeloit le souvenir de Camille, et la plupart des soldats qui y étoient rassemblés avoient vaincu sous lui. Cédilius le demandoit lui-même pour général; et d'un consentement unanime on proposa de le faire venir d'Ardée, après avoir néanmoins consulté le sénat qui étoit à Rome; tant il est vrai qu'on respectoit encore l'autorité publique dans le temps même qu'elle sembloit presque anéantie. Mais on ne pouvoit envoyer personne au Capitole, sans s'exposer aux plus grands dangers. Pontius Cominius, jeune homme plein de hardiesse et de courage, s'offre pour cette commission si importante, mais si hasardeuse pour lui; flottant sur des écorces de liége, il descend le Tibre jusqu'à Rome, prend terre vis-à-vis l'endroit du roc Tarpéien le plus

escarpé, et par cette raison le moins gardé par les ennemis, gagne le haut du Capitole, expose aux sénateurs les ordres dont l'armée l'a chargé, et ayant reçu bientôt après le décret du sénat qui ordonne aux soldats de Véies, assemblés par curies, de créer sur-le-champ Camille dictateur, afin de l'avoir pour général, il s'en retourne à Véies par le même chemin qui l'avoit conduit à Rome. On remplit à l'instant les ordres du sénat, et l'on députe à Camille pour le faire venir d'Ardée, en qualité de dictateur.

Pendant que ces choses se passoient à Véies, la citadelle et le Capitole étoient à Rome dans le plus grand danger. Soit que les Gaulois eussent remarqué les pas d'un homme à l'endroit où étoit monté Cominius, soit que d'eux-mêmes ils eussent trouvé la pente plus douce et plus aisée, ils y firent d'abord monter un soldat sans armes, pour sonder le chemin; ils tirent ensuite la même route, les plus avancés prenant les armes de ceux qui les suivoient, ou leur donnant la main; et à force de s'aider ainsi les uns et les autres, ils arrivèrent jusqu'au sommet avec tant de silence, qu'ils échap-

pèrent à la vigilance des sentinelles, sans toutefois pouvoir échapper à celle des oies qu'on gardoit dans le temple de Junon, à qui elles étoient consacrées, et qu'on avoit épargnées malgré l'extrême disette à laquelle on étoit réduit. Ce furent elles qui sauvèrent la citadelle et le Capitole. M. Manlius, qui, trois ans auparavant, avoit été consul, et s'étoit acquis beaucoup de réputation par sa valeur, éveillé par leurs cris et le battement de leurs ailes, se jeta sur ses armes, ordonna aux autres de le suivre, et avant qu'on l'eût joint, renversa avec son bouclier un Gaulois qui étoit arrivé au haut de la colline : celui-ci tombant sur ceux qui venoient à lui, les culbuta, et les compagnons de Manlius étant arrivés, n'eurent pas de peine, à coups de traits et de pierres, à les précipiter tous. Le jour étant venu, les tribuns militaires punirent le seul des sentinelles qui fut trouvé manifestement coupable de négligence, et ils donnèrent à Manlius les éloges et les récompenses qu'il avoit mérités. Les soldats, à l'exemple de leurs chefs, se piquèrent de générosité envers leur libérateur, car, se privant d'une partie de

leur nourriture pour lui faire honneur, ils fournirent chacun une demi livre de farine et un poisson de vin, et firent porter le tout dans la maison qu'il avoit dans la citadelle, témoignant par-là, dans le besoin de vivres où l'on étoit, l'estime et la reconnoissance qu'il leur avoit inspirées.

Cependant la famine croissoit tellement de jour en jour, que les soldats exigèrent de leurs généraux qu'ils se rendissent ou du moins se rachetassent à quelques conditions que ce fût; d'autant plus que les Gaulois leur faisoient entendre assez clairement qu'ils étoient disposés à lever le siège, pour peu qu'on leur offrît des conditions raisonnables. Alors le sénat s'étant assemblé, il chargea les tribuns militaires de faire leurs conventions avec les ennemis; et l'affaire ayant été traitée entre Q. Sulpicius, tribun des soldats, et Brennus, roi des Gaulois, mille livres d'or devinrent le prix, selon l'expression de Tite-Live, d'un peuple qui devoit bientôt commander à tous les peuples de l'univers. Ce marché si honteux par lui-même, le parut encore plus par l'injustice et la fierté des Gaulois. Ils apportèrent de

faux poids, et comme le tribun refusoit de s'en servir, un de ces barbares, plus insolent que les autres, mit encore son épée dans la balance; et les Romains furent contraints d'entendre et de dévorer ces termes pleins d'arrogance : *tant pis pour les vaincus.*

Au moment, néanmoins, où la rançon alloit être payée, et où l'on achevoit, après bien des contestations, de peser l'or auquel elle avoit été portée, Camille arrive suivi de toutes les troupes qu'il avoit rassemblées, et ordonne aux Romains de reprendre leur or, et aux Gaulois de se retirer. Sur les plaintes de ceux-ci qui alléguèrent le traité qu'ils avoient conclu avec les Romains, il leur répliqua que ce traité, fait sans la participation du premier magistrat de la république, et depuis qu'il avoit été nommé dictateur, étoit nul, et qu'ils n'avoient qu'à se préparer au combat. Les Gaulois, surpris d'un événement auquel ils ne s'étoient pas attendus, prennent les armes, poussés par les mouvemens de la colère, plutôt que guidés par la raison, et dès le premier choc ils sont vaincus à Rome aussi promptement qu'ils avoient été vainqueurs

à Allia. Quelques jours après ils furent encore battus à huit mille de Rome, par Camille; mais ici leur défaite fut entière : leur camp fut pris, tous furent passés au fil de l'épée, sans qu'il en échappât un seul pour porter à leur nation la nouvelle de leur désastre. Le dictateur ayant retiré sa patrie des mains de l'ennemi, rentra triomphant dans la ville, au milieu des applaudissemens et des cris d'allégresse du peuple et des soldats, qui, dans leurs chansons faites à la hâte, élevoient sa valeur jusqu'au ciel, et lui donnoient les noms de Romulus, de père de la patrie, et de second fondateur de la ville. Après avoir sauvé sa patrie par les armes, il la sauva une seconde fois par sa prudence et sa fermeté, en empêchant que les citoyens n'allassent à Véies, malgré l'inclination qui les y portoit, et les efforts redoublés des tribuns du peuple, depuis l'incendie de Rome. C'est par cette raison qu'il n'abdiqua pas la dictature aussitôt après son triomphe.

Il commença par ce qui concernoit la religion et le culte des dieux, pour lesquels il avoit un grand respect; et le sénat, à sa

réquisition, rendit un arrêt qui ordonnoit que tous les temples de Rome seroient rebâtis dans les mêmes bornes qu'ils avoient auparavant, et que les décemvirs, après avoir consulté les livres de la Sibylle, les consacreroient de nouveau pour expier les profanations qu'ils avoient éprouvés pendant qu'ils avoient été au pouvoir des Gaulois. Il fut décrété de plus, qu'on s'uniroit avec les habitans de Cère, par les lois sacrées de l'hospitalité, en reconnoissance de ce qu'ils avoient bien voulu recevoir chez eux les dieux, les prêtres et les vestales du peuple Romain, et de ce qu'à la faveur de ce bienfait, le culte qu'il avoit coutume de rendre aux dieux immortels n'avoit pas été interrompu. Il fut statué enfin qu'on établiroit des jeux, sous le nom de Capitolins, pour remercier le grand Jupiter de ce qu'il avoit défendu son temple et la citadelle des Romains contre des ennemis aussi redoutables que les Gaulois; et que M. Furius choisiroit parmi ceux qui habitoient et la citadelle et le Capitole tout ce qui composeroit la congrégation, le collége, selon l'expression de Tite-Live, des personnes à qui l'on con-

fieroit l'intendance de ces jeux et le soin de les célébrer. L'historien rapporte encore dans cette occasion plusieurs autres traits de la religion des Romains, et tous ensemble prouvent de plus en plus, mon fils, combien elle avoit d'influence sur l'esprit du peuple, sur celui des chefs et du sénat, et jusqu'à quel point elle entroit dans les affaires les plus importantes, pour le plus grand bien, pour la stabilité même et le salut de la république. Aussi Camille, encore dictateur, dans le discours qu'il tint au peuple du haut de la tribune, pour le faire renoncer entièrement au dessein que lui suggéroient de nouveau ses conseillers et ses guides de quitter Rome pour aller s'établir à Véies, faisant porter sur la religion les motifs qu'il lui présente, et dont lui-même étoit pénétré, ne réussit-il que par cette voie à le détourner de ce qui eût infailliblement entraîné sa ruine. On convint donc, malgré les tribuns du peuple, qu'on alloit travailler à rétablir les édifices, et quant à ceux des particuliers, qui avoient été la proie des flammes, chacun se mit à bâtir où il jugea à propos de le faire, la république se char-

geant de fournir la tuile, et permettant à chaque particulier de prendre de la pierre et du bois où il voudroit, à condition qu'il s'engageroit à achever l'ouvrage dans la même année (1).

Tite-Live nous prévient, en commençant son sixième livre, que l'Histoire romaine va acquérir plus de certitude que ne lui en avoient permis jusque-là l'éloignement des temps, qui ne laissoit envisager les objets qu'à travers bien des nuages, et dans les premiers siècles, la rareté des écrits, seuls dépositaires fidèles des faits; à quoi il faut ajouter, dit le même écrivain, que ce qui s'en étoit conservé, soit dans les registres de pontifes, soit dans d'autres monumens publics ou particuliers, avoit été détruit en grande partie par le feu qui consuma la ville de Rome; quoiqu'il y ait lieu toutefois de présumer que les pontifes et les magistrats avoient transporté dans le Capitole tout ce qu'ils avoient pu y déposer d'annales et d'autres écrits les plus importans.

(1) Tit. Liv. l. V, c. XLVI-LV.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

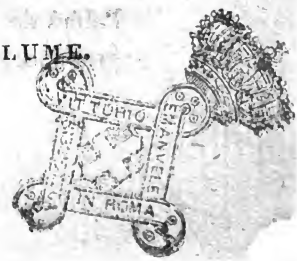


TABLE
DES LETTRES
DU NEUVIÈME VOLUME.

LETTRE LVIII. *Du gouvernement, de la philosophie, des sciences et des arts chez les Grecs, sous les deux dernières époques, celle du règne de Cyrus ou du rétablissement du temple, et celle de la guerre du Péloponnèse, jusqu'au règne d'Alexandre.*

TRISTES effets des jalousies et des dissentions des Grecs entr'eux, surtout entre Sparte et Athènes. Changemens dans l'esprit public et dans les mœurs, qu'opèrent, parmi les Athéniens, les richesses que leur ont values les dépouilles des Perses. De-là aussi une des premières causes de la décadence de cette république. Mêmes résultats, quoique plus lens et moins apparens, des richesses introduites à Sparte par Lysandre. Réflexions de l'abbé de Mably sur ce sujet. — Les villes grecques, gouvernées autrefois par des rois,

se sont vues, la plupart du temps, assujéties à la cruelle domination des tyrans, depuis que l'esprit d'indépendance, sous le nom spécieux d'amour de la liberté, a substitué, dans la Grèce, à la royauté, soit l'aristocratie, soit d'autres formes de gouvernement, qui se rapprochoient plus ou moins de la pure démocratie. . . . . Pag. 1-7.

L'état de la philosophie chez les Grecs. Changemens qui surviennent dans l'espèce de communauté que Pythagore avoit établie entre ses disciples. Devenus suspects aux Crotoniates, et forcés de se répandre dans toute la Grèce, ils veulent se donner l'apparence d'une simple association religieuse. Il y en avoit, dans cette contrée, deux de cette espèce, où l'on professoit une doctrine secrète; celle de Cérès et celle de Bacchus: ils choisissent la dernière, comme se prêtant le mieux aux innovations. Aussi trouvent-ils le moyen de la lier à la philosophie de Pythagore; et pour accréditer leur nouvelle religion, ils en font remonter l'origine à Orphée, sous le nom duquel ils publient divers ouvrages, ainsi que sous celui de Musée. Platon peint ces orphiques comme des espèces de charlatans.

Les sectes, en se multipliant, prennent diffé-

rentes routes pour réconcilier la religion populaire avec leurs systèmes philosophiques. — Rapports qui s'établissent entre les orphiques et les platoniciens, c'est-à-dire, entre les disciples d'Orphée et ceux de Platon, duquel nous parlerons plus amplement par la suite. . . . . Pag. 7-13.

Notice de quelques-uns de ces nouveaux pythagoriciens les plus célèbres.

Empédocle, d'Agrigente, ville de Sicile, médecin et philosophe, poète et orateur, passoit aussi pour exercer la magie. Il paroît même qu'il aspiroit à être regardé comme un dieu. Récits divers sur le genre de sa mort, relativement à cette prétention. — La tradition la plus commune est qu'après s'être précipité dans une des ouvertures du mont Etna, pour faire croire à son apothéose, il avoit été trahi dans son dessein, par ses sandales d'airain, que le volcan avoit rejetées en vomissant des flammes. Son opulence, son faste et son orgueil. Sa manière de philosopher sur les quatre élémens. Ce que dit à son sujet Cicéron. Empédocle pensoit que l'ame reçoit toutes sortes de formes d'animaux et de plantes. Il se souvenoit, disoit-il, d'avoir été autrefois jeune garçon, jeune fille, plante, poisson et oiseau.

Archytas, de Tarente, ville de la grande Grèce en Italie, est le même qui sauva Platon des fureurs de Denys le tyran. Il étoit grand géomètre, et très-habile mécanicien. Pigeon de bois de son invention, construit avec tant d'art, que dès qu'on lui donnoit l'essor, il voloit jusqu'à la fin d'une corde par laquelle on le retenoit. Archytas croyoit l'espèce humaine incréée et le monde éternel. Il périt dans un naufrage.

Philolaüs, de Crotone ou de Métaponte, pensoit que tout se fait par le moyen de la nécessité et de l'harmonie. Il fut, dit-on, le premier qui publia les dogmes des pythagoriciens, en commençant par cette opinion : « Que la nature, le monde et tout ce qu'il contient, renferment une harmonie des choses infinies avec les choses finies ». On prétend que Philolaüs fut soupçonné par les Crotoniates d'aspirer à la tyrannie; ce qui fut cause de sa mort.

Eudoxe, né à Gnide, fut astronome, géomètre et médecin. Après avoir voyagé en Egypte, il donna des lois à sa patrie.

Deux des philosophes pythagoriciens qu'il nous importe le plus de connoître, à cause des ouvrages qui les ont rendus célèbres, sont Ocellus Lucanus et Timée de Locres.

Ocellus, né dans la Lucanie, pays de la grande Grèce, et surnommé de-là Lucanus, composa plusieurs ouvrages, dont il ne reste d'entier que celui qui traite *de la nature de l'univers*. Le fond de sa doctrine étoit constamment le même que celui de l'école de Pythagore, qui faisoit l'univers éternel, qui remplissoit le ciel de dieux, les régions intermédiaires de démons ou génies, les uns bons, les autres mauvais, et l'espace sublunaire des quatre élémens, changeans par leurs générations réciproques.

Précis du traité d'Ocellus et des divers systêmes des philosophes de son temps. Vice essentiel de toute cette ancienne philosophie, et sa réfutation. Aveux de Voltaire et de Bayle, cités dans les notes. Partie morale du Traité d'Ocellus sur le mariage.

Timée de Locres, lieu de sa naissance, a donné à Platon l'idée de son Timée, ouvrage dans lequel il le fait parler. A quelques expressions près, Timée de Locres a dit les mêmes choses qu'Ocellus. Extrait de son Traité *de la nature et de l'ame du monde*, et de la morale de ce philosophe.

De quelques philosophes antérieurs à ces derniers, mais qu'il est à propos de placer ici, pour mettre plus d'ensemble dans ce qui a rapport

rapport à la philosophie chez les Grecs de ces temps-là.

Héraclite, d'Ephèse, qui florissoit vers l'an 504 avant J. C., et qui étoit appelé *le philosophe ténébreux et le pleureur*. Ses opinions, sa lettre à Darius, quelques traits de sa vie.

La secte Eléatique. Le siècle où brilla l'école d'Elée est celui des sophistes que Socrate s'attacha particulièrement à couvrir de tout le ridicule qu'ils méritoient. Leurs argumens et leurs sophismes.

Parménide, de la ville d'Elée, disciple de Xénophane, et dont Socrate, dans sa jeunesse, reçut des leçons, vivoit dans le cinquième siècle avant J. C. Au milieu de toutes ses subtilités métaphysiques, sophistiques, et énigmatiques, on voit que sa doctrine étoit renfermée dans ces deux mots, *un* et *plusieurs*. Le *un*, par son essence, étant immuable, éternel, incorruptible, il l'appeloit *l'Etre*. Le *plusieurs* au contraire, ce qui n'est pas toujours le même, il l'appeloit le non être. Son système physique.

Zénon, d'Elée, disciple de Parménide. Ses paradoxes sur l'unité, sur la non existence de tout être. Remarques importantes à faire sur les philosophes de ce temps-là. De quelle

manière Zénon, d'Elée, raisonnoit sur le mouvement. Ce qu'on racontoit sur le genre de sa mort.

Leucippe, d'Elée, selon d'autres d'Abdère ou de Milet, disciple des éléatiques, et en particulier de Zénon, prit en tout le contre-pied de ce qu'enseignoient ses maîtres. Dans son système, tout fut matière; et au lieu que, parmi eux, l'action de la divinité avoit une influence très-spéciale sur les êtres, tout, chez lui, se fit par le hasard des rencontres et le pur mécanisme des parties.

Ce fut alors, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant Descartes, que naquirent ces tourbillons, si fameux dans le dix-septième siècle, pour former et soutenir dans l'espace ces globes qui nous éclairent; mais avec cette immense différence, que, dans les principes de Descartes, c'est Dieu qui a donné le mouvement à la matière, qui a formé le monde, ainsi que tous les êtres qu'il renferme, et qui le gouverne. — L'arrangement des mondes, et en particulier du nôtre, selon les atomistes. Notes et remarques de Bayle à ce sujet, et sur le spinosisme, système, comme il le démontre, plus absurde encore que le leur ne pouvoit l'être.

Démocrite, d'Abdère, prit des leçons de Leucippe. Son genre de vie, son caractère moqueur. Ses opinions, ses obscurités, ses paradoxes et son athéisme, tout en divinisant une quantité d'objets.

Protagore, de la ville d'Abdère comme Démocrite, et son disciple, posoit pour principe fondamental de son système, que la science ne consiste que dans le sentiment qu'on a de ce qu'on sait; que rien n'existe hors de l'homme, et que les notions qui nous viennent par les sens, ne sont que des modifications de notre ame. *Les étoiles sont pour moi*, disoit-il, *telles qu'elles me paroissent, et de même pour vous, telles qu'elles vous paroissent.* Ainsi disoit-il et pensoit-il de tout le reste; ce qui étoit dire que toutes les opinions sont également vraies, le pour et le contre, le oui et le non. A ce compte, nos philosophes du jour, si affirmatifs et si tranchans, sceptiques, déistes, matérialistes, sont tous également de vrais savans, quelles que soient la contrariété et l'extravagance de leurs opinions. Protagore, accusé devant les magistrats d'Athènes pour avoir dit, dans un de ses traités, qu'il ignoroit s'il y avoit des dieux ou s'il n'y en avoit pas, fut condamné à mort selon les uns; se-

lon d'autres, il fut seulement banni d'Athènes et de son territoire; mais tous ont rapporté que ses livres avoient été brûlés publiquement, et qu'on avoit ordonné à ceux qui en avoient des copies, de les rapporter pour les livrer au feu. Après avoir erré çà et là, il périt dans un naufrage, âgé de soixante et dix ans, en ayant passé quarante, dit Platon, à faire le métier d'empoisonner les ames. Quel usage de la vie!

Diagore, né dans l'île de Mélos, disciple de Démocrite comme Protagore, et cité, ainsi que lui, devant les magistrats d'Athènes à cause de ses impiétés et de son athéisme, périt dans sa fuite, de la même manière que ce dernier, une vingtaine d'années après lui, ne laissant de sa personne, pour principal souvenir à toute la Grèce, qu'un nom tellement en horreur qu'il passoit pour une injure.

Anaxagore, de Clazomène, ville maritime d'Ionie, est placé ici, quoique plus ancien que la plupart des philosophes dont on vient de parler, parce que son système semble être, en grande partie, une correction des leurs; et toutefois en mettant le premier nettement et sans ambiguité, dans une suprême intelligence, séparée de toute ma-

tière, le principe non-seulement de l'ordre, mais de tout mouvement, Anaxagore laissoit son système encore défectueux, par l'omission d'un article essentiel, celui de la création.

« Toutes choses étoient dans la masse primitive; l'intelligence porta son action sur cette masse, et y mit l'ordre, dont le monde est le résultat ». C'est par ce début que commençoit l'ouvrage de ce philosophe. C'étoit faire un si grand pas, relativement aux autres philosophes de la Grèce qui l'avoient précédé, qu'Athènes, frappée d'admiration, éleva deux autels en son honneur, l'un à *l'intelligence*, et l'autre à la *vérité*.

Anaxagore, en reconnoissant une cause infiniment intelligente et puissante, *un Esprit infini*, qui avoit ordonné toutes choses, donnoit à ses atomes une essence spécifique; en sorte que dans le chaos préexistant, il y avoit des atomes qui étoient, par leur essence, air, feu, lumière, etc., et que Dieu avoit été obligé de les employer tels qu'ils étoient; en quoi il avoit été commandé par les lois de la matière, principes dont Bayle, lui-même, comme nous l'avons dit ailleurs, fait sentir le faux.

Notions physiques d'Anaxagore, dont quel-

ques-unes assez exactes, étoient au moins très-avancées pour ce temps-là :

Comme il avoit renoncé aux affaires publiques, pour se livrer tout entier à l'étude et à la contemplation de la nature, quelqu'un lui ayant reproché, à ce sujet, qu'il ne se souciait pas de sa patrie, il lui répondit, en lui montrant le ciel : *Ayez meilleure opinion de moi; je m'intéresse beaucoup à ma patrie.*

Anaxagore, persécuté à Athènes, où on l'avoit si fort admiré, se retira à Lampsaque, où il mourut l'an 428 avant l'ère chrétienne. Il étoit né vers l'an 500 avant J. C.

Il eut pour disciple Archélaüs, qui profita bien peu des leçons d'un tel maître, quant à ses principes absurdes et purement matériels des êtres, et quant à sa morale. Pag. 13-114.

LETTRE LIX. *Suite des précédentes.*

SOCRATE.

Après tant d'égaremens de l'esprit humain, Socrate parut enfin. Combien il eut de mépris pour tous les vains systêmes et pour la fausse philosophie des prétendus sages de son temps. Se bornant à ce qui est à la portée de notre foible raison, quand elle n'est pas

éclairée d'une lumière supérieure, il établit pour fondement de nos connoissances les plus importantes l'existence de la divinité, qui se manifestoit, disoit-il, par celle de l'univers, et il vouloit que l'on reconnût également les attributs inséparables de son essence divine, sa puissance, sa providence, sa justice. Il vouloit aussi qu'on étudiât la nature, mais seulement jusqu'au point où cette étude est vraiment utile à l'homme; et lui-même s'étoit rendu très-savant dans la physique de ces temps-là.

Socrate fut le premier, dit Cicéron, qui fit descendre la philosophie du ciel, qui la plaça dans les villes, dans les maisons particulières, et la força de s'occuper de la vie commune des hommes, du réglement des mœurs, des vertus et des vices, de tout ce qui est bon ou mauvais en soi.

Détails sur la vie de ce philosophe célèbre. Il naquit l'an 469 avant J. C. dans un village d'Athènes, et eut pour père un sculpteur, appelé Sophronisque, dont il embrassa la profession dans sa jeunesse. Elle lui fit déjà naître, par la régularité des formes que cet art fait prendre à ses ouvrages, les plus hautes conceptions sur l'harmonie qui devoit régner entre toutes les parties de l'u-

nivers, et sur le rapport exact que l'homme devoit mettre entre ses actions et ses devoirs. Il étendit ses idées et ses connoissances en cultivant tour à tour les sciences naturelles, les sciences exactes, et les arts agréables.

Dans l'étude de la philosophie, son premier maître fut Anaxagore. La morale, cette science d'une utilité générale, et l'une des plus importantes de toutes, devint l'objet de ses méditations les plus ordinaires; et il commença à en parler dans les maisons et jusque dans les marchés. . . . . Pag. 115-121.

L'empire qu'il parvint à prendre sur lui-même étoit le fruit d'un long travail. On en cite des exemples remarquables. Ses soins par rapport à la jeunesse, qu'il s'attachoit particulièrement à former. Ce qu'il fit à cet égard en faveur de Critias et d'Alcibiade. Leçon qu'il donne à ce dernier, qui faisoit valoir devant lui ses richesses et les grandes terres qu'il possédoit. Une vanité non moins puérile, sous un certain rapport, est celle qu'on tire de la naissance. Réflexion frappante sur ce sujet (1). Socrate dédommagé de l'abandon de quelques-uns de ses disciples, et entre autres de ces deux derniers, par le fruit

(1) Note au bas de la page 129.

qu'un grand nombre retirent de ses entretiens.

Ils rouloient, pour l'ordinaire, (et puissent-ils nous faire rougir de la futilité des nôtres !) sur la divinité et le culte qui lui est dû, sur la providence, sur l'immortalité de l'ame, sur la nature de la justice et sur le vrai bien. « Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile » ! Souvent aussi il s'entretenoit avec ses disciples sur la vanité, ses petitesses, ses misères, et les maux qu'elle entraîne; sur les attraits et les dangers de la mollesse et de la volupté; sur le travail; sur la force de l'ame et la tempérance. Il leur parloit du prix de l'amitié, du choix des amis, qui ne peuvent être tels, s'ils ne sont vertueux.

On remarque parmi ces entretiens familiers que nous rapporte Xénophon qui s'étoit formé à son école, et dont nous donnons le précis, ceux qu'il eut avec Aristodème, et avec un autre jeune homme encore, appelé Enthydème, sur la divinité, et sur les autres objets les plus importans. En reconnoissant, conformément à la théologie de tous les peuples, comme le dit M. Barthélemi, un Dieu auteur et conservateur de l'univers, un Dieu

suprême, tel qu'il étoit si bien exprimé dans Homère, Socrate admettoit au-dessous de lui des dieux inférieurs qui lui étoient subordonnés; c'est ce qui explique les divers avis qu'il donnoit à Xénophon, qui les rapporte dans sa Retraite des dix mille, et sa croyance à la divination et aux oracles.

Secours absolument nécessaire de la divinité, à laquelle nous devons recourir par la prière, mais qui parte d'un cœur droit et pur, par une piété fervente, accompagnée d'espoir et de confiance.

C'est particulièrement, dans le second Alcibiade, que Platon, de son côté, fait parler Socrate sur les plus grands objets. C'est-là aussi que Socrate fait comprendre à son disciple le besoin extrême où nous sommes « que Dieu même nous envoie quelqu'un qui » nous instruise de sa part, et qui nous en- » seigne comment nous devons nous gouver- » ner envers les dieux et envers les hommes. » Il faut qu'avant toutes choses, lui dit-il » encore, Dieu dissipe les ténèbres qui cou- » vrent votre ame, et qu'ensuite il vous » donne les remèdes nécessaires pour vous » mettre en état de discerner nos biens et » nos maux. Car présentement vous ne sau- » riez faire cette différence ».

« Qu'il dissipe donc, répond Alcibiade, qu'il détruise mes ténèbres, et tout ce qu'il voudra détruire en moi; je m'abandonne à sa conduite, et je suis prêt d'obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvu que j'en devienne meilleur ». . . . . Pag. 121-143.

Désintéressement de Socrate à l'égard de ses disciples. Ce qui le rendoit si désintéressé en effet, c'est qu'il savoit se borner à l'absolu nécessaire. En voyant la grande quantité de matière d'or et d'argent, que le luxe étaloit en certaines rencontres : *Que de choses*, disoit-il, *que je ne désire pas, et dont je n'ai pas besoin!*

Combien Socrate s'élevoit au-dessus des faux jugemens des hommes. Son entretien avec Antiphon. Ses sages leçons contre l'amour et le déréglement des passions. Ce qu'il disoit de la nature et de la grandeur de l'homme. Jusqu'à quel point il se montroit fidèle aux devoirs d'un bon citoyen. Sa conduite dans les camps, et son intrépidité dans les sièges. Ses combats. Même fermeté d'ame et même courage, dans les circonstances les plus critiques, soit pour garder le serment qu'il avoit fait en sa qualité de sénateur, soit sous la domination des trente tyrans. — Oracle de la Pythie à son égard, et le sens qu'il lui donne.

Envie qu'excite le mérite de Socrate, surtout dans la classe des sophistes orgueilleux, qui remplis de fausses idées, de faux principes et d'ignorance grossière sur les objets les plus essentiels, en se vantant de tout savoir, égaroient la jeunesse, et que Socrate s'attachoit à décréditer. Par les questions adroites qu'il leur faisoit, il parvenoit aisément à les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes, et quant à lui, il avouoit hautement *qu'il ne savoit autre chose, si ce n'est seulement qu'il ne savoit rien.* Aveu modeste, qui, dans le sens où il le faisoit, est toujours vrai, si l'on fait réflexion à tant de choses que nous savons mal, et à tant d'autres qu'il nous reste à savoir. . . . . Pag. 143-166.

Talens de Socrate pour l'ironie. Usage qu'il en faisoit. Ligue formée contre lui, dont un des chefs fut Anytus, et dont Aristophane devint le premier instrument, par sa comédie intitulée *les Nuées.* Les impressions défavorables données par le poète comique, ne produisirent tout leur effet que bien des années après. Accusation intentée par Mélitus, contre Socrate. La conduite de ce sage. Ce qu'il oppose devant ses juges à ses accusateurs. Son égalité d'ame et sa fermeté. Son jugement, sa condamnation, et ses entretiens avec ses

amis dans sa prison ; celui entr'autres où il refuse, par respect pour les lois, de profiter de l'occasion qu'on lui a ménagée de prendre la fuite, et de se retirer en Thessalie ; un autre encore où il s'agit du désir qu'un vrai sage doit avoir de la mort, sans que pour cela il lui soit permis de se la donner à lui-même. Attente d'une autre vie, la seule où nos désirs puissent être remplis, celle à laquelle le sage doit aspirer de toutes ses forces et sans cesse se préparer. LES VÉRITABLES PHILOSOPHES, dit Socrate, NE TRAVAILLENT TOUTE LEUR VIE QU'A APPRENDRE A MOURIR. Mais pour cela, il faut se soustraire à l'empire des sens, se dégager, autant qu'il se peut, des affections du corps, qui ne font que troubler l'ame, et l'empêcher de trouver la sagesse et la vérité ; ce qui ne peut se faire d'ailleurs parfaitement tant que nous serons liés à ce corps, et que notre ame sera *embourbée dans une si grande corruption :* ce sont les expressions de Socrate.

Spiritualité et immortalité de l'ame. Ce que dit Socrate sur ce sujet. Démonstration plus complète de ces dogmes si importans. Suite de l'entretien de Socrate et de ses disciples. Il les prémunit contre un abus, trop commun de son temps, comme il l'a été du nôtre ;

c'est l'abus où tombent ceux, qui, dans l'étude de la nature, s'arrêtent presque toujours aux causes secondes, sans remonter à l'intelligence suprême, qui a donné à toutes choses l'être, la forme, l'arrangement qui les lie, et qui en fait un si bel ensemble.

Réflexions de Socrate sur ce qui fait le salut d'une ame immortelle, telle qu'est la nôtre, puisqu'*elle n'emporte avec elle que ses bonnes et ses mauvaises actions, ses vertus et ses vices, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel.*

Dans la suite de ce même entretien, Socrate expose plusieurs vérités du même genre, qu'une tradition constante, quoiqu'altérée par bien des fables, a toujours conservées parmi les païens; telle est celle, entre autres, d'un lieu d'expiation, *où sont envoyés ceux qui, ayant vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni absolument innocens, souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce qu'enfin purgés et nettoyés de leurs péchés, et mis ensuite en liberté, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites.* (Voyez aussi l'Enéide, l. VI, v. 735 et suiv.) *Ceux qui sont jugés incurables à cause de la grandeur de leurs péchés, et*

qui ont commis des sacriléges, des meurtres, ou d'autres crimes semblables, sont, par une juste et sainte destinée, précipités dans le Tartare, d'où ils ne sortiront jamais.

Détails sur la mort de Socrate, lorsque l'instant où il doit boire la ciguë est arrivé. Reproches qu'on est en droit de faire à Socrate. . . . . Pag. 166-287.

LETTRE LX. *Suite des précédentes.*

PLATON,

et quelques autres philosophes du même temps.

De la naissance, des premiers penchans, et de la jeunesse de Platon. Ses maîtres, et ses voyages. De retour à Athènes, il se dérobe aux affaires publiques. Comment il dépeignoit les Athéniens. Son genre de vie, consacrée toute entière à la philosophie. Leçons qu'il en donne. Son Timée, et ce que, parmi de très-hautes conceptions, cet ouvrage renferme de contradictions et d'obscurités. Son livre de la République, considéré dans les siècles suivans comme une rêverie philosophique. Réfutation de paradoxes suspects, étranges par leur barbarie, leur immoralité, leur inconséquence; mais il faut

avouer aussi que dans le cours de l'ouvrage on trouve de grandes et utiles vérités. Pag. 170.

Différence essentielle que Platon lui-même établit entre la vraie et la fausse philosophie ; il appelle les faux philosophes, les faux sages, *philodoxes*, c'est-à-dire, *amateurs de l'opinion*, plutôt qu'*amateurs de la sagesse*. Beau portrait qu'il fait du vrai sage. Portrait hideux, et non moins fidèle, des faux philosophes, et des persécutions qu'ils font éprouver à ceux qui abjurent leurs pernicieuses doctrines. Ce qui fait régner la justice dans un Etat et dans chaque homme en particulier. Caractère de l'homme injuste, et qui, tyrannisé par ses passions, comme il tyrannise les autres, fait son malheur à lui-même. Beauté intrinsèque de la justice : hors d'elle et de la vertu, il n'y a ni vrai bien ni grandeur réelle. Ses suites et ses récompenses. . . . . Pag. 326-338.

De la nature de notre ame et de son immortalité. . . . . Pag. 339.

Passage de Platon appliqué à Jésus-Christ. Pag. 340.

Du livre des *Lois*. Platon y présente en général des idées plus saines sur la constitution d'un Etat, que la plupart de celles qu'il

a exposées dans sa *République*. Il veut que toutes les lois y tendent à la vertu et en embrassent toutes les parties. Pag. 343 et suiv.
Ce qu'il dit du *Déluge*, en parlant du rétablissement des sociétés. . . . . Pag. 345.
Comment il établit et justifie la Providence par des moyens puisés dans la plus saine philosophie. De l'athéisme, et ce que Platon dit des athées. . . . Pag. 345 et suiv.
Jugement que porte M. de La Harpe sur la méthode, le génie, l'imagination poétique et le style de Platon. Celui qu'en porte Denys d'Halicarnasse. . Pag. 349 et suiv.
Quelques traits et quelques mots de Platon. Jusqu'à quel point il étoit prévenu en faveur de son système de la communauté des biens et de celle des femmes; système dont s'accommoderoit très-volontiers la pauvreté avide et orgueilleuse, relativement au premier article; et le libertinage, par rapport au second. La principale cause des écarts de Platon est d'avoir consulté sur certains objets son imagination beaucoup plus que sa raison. . . . . Page 354 et suiv.

EUCLIDE.

Ce philosophe, disciple de Socrate, fondateur de l'école de Mégare, ainsi appelé du

lieu où il étoit né, ne doit pas être confondu avec le célèbre mathématicien du même nom, dont nous parlerons sous l'époque suivante. Euclide, de Mégare, eût pu faire des progrès dans la science des mœurs, s'il n'eût pris un goût trop vif pour les écrits de l'école d'Elée, et s'il ne se fût laissé dominer par son attrait pour les subtilités métaphysiques, et pour une fausse dialectique. Remarques importantes sur ce sujet. Malgré le ton vain, disputeur et opiniâtre que ce philosophe avoit introduit dans son école, il se montroit naturellement doux et pacifique dans sa conduite ordinaire. Son frère lui ayant dit un jour, pour quelque sujet de plainte qu'il croyoit avoir contre lui, Je veux mourir, si je ne me venge. Et moi, lui répondit Euclide, si je ne te force à m'aimer encore. . . . . Pag. 357 et suiv.

ARISTIPPE et ANTISTHÈNE.

Ces deux philosophes, tous deux fondateurs de secte, étoient l'un et l'autre disciples de Socrate.

Le premier, qui paroît avoir le moins profité des leçons d'un si grand maître, étoit de Cyrène. Le fond de sa doctrine tenoit à celle qu'on a attribuée à Epicure, prise dans le sens le plus grossier, c'est-à-dire, comme

faisant consister le bonheur dans la volupté, par où il entendoit, non cette joie douce et pure qui naît de la pratique de la vertu, mais cette volupté animale, et si funeste dans ses effets, attachée principalement aux plaisirs des sens. — Aristippe à la cour de Denys le tyran. Réponse qu'il lui fait dans un repas. — Quelques mots de lui qui eussent été assez dignes d'un vrai sage.

Antisthène se fit une école à part, comme Aristippe, et on l'a regardé comme le fondateur de la secte des cyniques, quoiqu'il n'ait pas porté à beaucoup près le cynisme aussi loin que Diogène, qui fut son disciple. Ce qu'il affectoit le plus étoit un extérieur négligé, qui alloit jusqu'à la grossièreté et la malpropreté. C'est à lui que Socrate disoit : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau.* Ayant retenu de la doctrine de son maître que le bonheur consistoit dans la vertu, Antisthène fit consister la vertu dans ce qui en fait seulement partie, le mépris des richesses et de la volupté.

On cite de lui quelques maximes : « Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux qu'entre les mains des flatteurs; ceux-là ne font de mal qu'aux morts, ceux-ci dévorent les vivans ».

» Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer est rongé par la rouille ».

» Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action ».

» On doit se munir principalement des biens que, dans un naufrage, on puisse sauver avec soi » (et telles sont les vertus).

» Il faut élever dans son ame une forteresse qui soit imprenable ». Mais qui pourra nous aider à l'élever, et qui la rendra telle, si ce n'est la religion?

C'étoit un grand bien selon Antisthène, que de vivre dans l'obscurité. En effet, ce qu'Horace disoit de la médiocrité, *aurea mediocritas*, la médiocrité d'or est plus précieuse que l'or; le vrai sage le diroit avec autant de raison pour le moins, de l'obscurité, dont il connoît tout le prix : *aurea obscuritas*. . . . . Pag. 361-369.

LETTRE LXI. *Suite des précédentes.*

Des Sciences et des Arts chez les Grecs, sous les mêmes époques.

Progrès dans l'astronomie. Méton et son Cycle de 19 ans, qui a été appelé *Nombre d'or*, et a conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les Grecs font des progrès remarquables dans

presque tous les genres. Hippocrate porte au plus haut point la science de la médecine. Son étude de la nature, et surtout du corps humain; sa pratique ordinaire des frictions de la peau; usage de la diète dont il se glorifioit d'être l'inventeur; celui des lavemens, et quelquefois de la saignée, progrès qu'avoient fait faire à la morale Socrate et Platon. . . . . Pag. 370 et suiv.

Siècles brillans de la Grèce pour les beaux-arts. . . . . Pag. 378 et suiv.

Eloquence. Orateurs célèbres; Périclès, Démosthène, Eschine, Lysias, Isocrate; Isée, qui a eu le mérite de former Démosthène; Lycurgue, qui eut d'abord pour maître Platon, et ensuite Isocrate; Dicéarque. Caractères de l'éloquence de ces orateurs. Ce qui amena la dégradation et la chute de la saine éloquence, et ce qui les amène communément.

Histoire. Hérodote, Thucydide, Xénophon. Temps où ils ont écrit. Objets de leurs ouvrages historiques. Mérite de ces écrivains, et jugemens qu'on en a portés.

Poésie. Anacréon; charme de ses vers, et trop funeste poison qu'ils renferment. Pindare, le prince des poètes lyriques. Son enthousiasme; son génie sublime; l'élévation de son style et de ses pensées; ses expressions har-

monieuses et sonores ; ses images, tantôt nobles et grandes, tantôt riantes et agréables ; ses écarts fréquens. — Union étroite chez les anciens de la poésie, de la musique, et même de la danse. Corinne, appelée par les Grecs la muse lyrique, et qui a disputé avec succès à Pindare le prix de la poésie. — De la nature de l'ode et de l'usage qu'on en faisoit alors. — Culte religieux des païens. Réflexions sur ce sujet.

Des poètes dramatiques les plus célèbres. Eschyle est l'inventeur de la tragédie proprement dite. Ce qui nous reste de ses pièces. Danger qu'il court d'être lapidé par le peuple, pour avoir révélé, disoit-on, dans ses *Euménides*, les mystères d'Eleusis. Absous de cette accusation par l'Aréopage, il voit croître de jour en jour sa réputation ; mais vaincu par Sophocle dès le premier pas que celui-ci fait dans la même carrière âgé seulement de 28 ans, il en conçoit un tel chagrin qu'il quitte Athènes, sa patrie, et se retire à la cour d'Hiéron, où il meurt à l'âge de soixante-neuf ans. Honneurs rendus à sa mémoire. Tout ce que fit Eschyle pour le progrès de l'art dramatique. Jusqu'à quel excès cependant il y porta le sentiment de la terreur. Précis de celles de ses pièces

qui nous restent, et défaut qui s'y rencontrent. Beautés qu'on y remarque, et leçons importantes, semées surtout dans les chœurs, que l'on peut y puiser.

Sophocle, né à Athènes. Sa jeunesse, ses succès en tout genre. Son penchant pour la poésie dramatique. But moral de ses pièces : Ne point s'enorgueillir dans la prospérité, et ne pas se laisser abattre par l'infortune. Il eut besoin de faire usage pour lui-même de ces maximes, également salutaires pour les Etats et pour les particuliers. Appelé en justice dans sa vieillesse par un fils dénaturé, qui vouloit lui faire nommer un curateur, comme à un homme tombé en démence, et devenu incapable de gérer ses biens ; l'unique moyen de défense qu'il emploie devant ses juges est la lecture de son Œdipe à Colone, qu'il venoit de finir. — Trait de sensibilité et de grandeur d'ame à la mort d'Euripide, le rival de sa gloire. — Sa fidélité constante envers ses amis et sa patrie.

Combien Sophocle, dans ses pièces, a été redevable à Homère. Analyse de celles de ses tragédies qui nous ont été conservées. Tout ce qu'elles ont de plus remarquable pour l'art avec lequel elles sont conduites ; la sim-

plicité qui y règne, particulièrement dans son Philoctète; maximes et beautés qu'elles renferment.

Euripide, né à Salamine le jour même, selon quelques-uns, où se donna la fameuse bataille de ce nom, fut lié d'amitié avec Socrate. Ses vers sentencieux le firent mettre au nombre des sages, et il fut regardé comme le philosophe de la scène. Le mépris et le dégoût que lui inspiroient les injustes critiques dont il étoit souvent l'objet, et les fades plaisanteries des auteurs comiques, les beaux esprits de son temps le déterminèrent, dans un âge déjà avancé, à se retirer à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, où parmi les hommes célèbres que ce prince y attiroit il trouva Zeuxis et le poète Agathon, qui disoit un jour au monarque : « Un roi doit se souvenir de trois choses : qu'il gouverne des hommes, qu'il doit les gouverner selon les lois, et qu'il ne les gouvernera pas toujours ».

Parmi les pièces qui nous restent d'Euripide, il n'en est qu'un certain nombre qui soient dignes de lui. Malgré ce que ses tragédies avoient en général de défectueux, Euripide n'en a pas moins mérité d'être considéré, par ses contemporains et par la postérité, comme

comme un des plus grands poètes dramatiques, un des plus habiles à manier toutes les affections de l'ame, et surtout la pitié. Ce qu'a dit sur son sujet M. de La Harpe, dans son Cours de littérature. Jugement qu'il a porté de lui; ce qu'il dit principalement de ses deux Iphigénies. Parallèle qu'il fait de Sophocle et d'Euripide. Pag. 391-492.

Des poètes comiques. Epicharme, en Sicile, assujétit la comédie à certaines règles. On s'empresse à l'imiter. Ce qu'elle fut au siècle de Périclès. Son extrême licence. On l'a appelée par la suite l'ancienne comédie. Des auteurs comiques qui entrèrent dans cette lice, il ne nous reste que les noms et très-peu de fragmens, si ce n'est d'Aristophane, né, à ce que l'on croit, à Egine, petite île proche du Péloponnèse. Il obtint le titre de citoyen d'Athènes. Son plus grand mérite consiste dans la pureté de sa diction, qui contraste si fort avec ses plates bouffonneries; dans la peinture que ses pièces renferment des mœurs de son temps; et dans le rapport qu'elles ont pour la plupart au gouvernement et à l'état politique des Athéniens, auxquels il donnoit souvent des conseils salutaires qui tendoient tous à la paix. A cela près, les onze pièces qui nous restent de lui,

sur environ cinquante qu'il avoit composées, sont peu faites pour mériter les éloges des gens sensés et honnêtes. Jugement de Plutarque à son égard, et beau morceau de M. de La Harpe à son sujet, ainsi que sur l'ancienne comédie, et sur le peuple d'Athènes. Extrait qu'il nous a donné des Nuées d'Aristophane. Premier changement qui fait passer *l'ancienne comédie* à ce qui a reçu le nom de *comédie moyenne*, à laquelle succédera, sous l'époque suivante, *la nouvelle comédie*, dans le genre de laquelle s'est distingué Ménandre, qui en a été le chef. Pag. 492-516.

Les arts se tiennent. Un seul homme suffit quelquefois pour les développer. C'est ce que fit voir entr'autres le siècle de Périclès, auquel toutefois d'autres grands hommes avoient préludé. Pisistrate surtout avoit ouvert et préparé les voies.

De l'architecture et des édifices publics les plus célèbres.

De la sculpture, dans laquelle se distinguèrent principalement Phidias, Polyclète et Praxitèle. Quelques détails intéressans sur ce qui les concerne. La Minerve de Phidias comparée avec celle d'Alcmène, et son Jupiter Olympien. Les deux statues auxquelles Polyclète travailla en même temps pour faire

avouer au peuple la fausseté de ses jugemens et de ses critiques. Les deux Vénus de Praxitèle, faites pour les habitans de l'île de Cos, l'une vêtue et l'autre nue : sagesse des insulaires dans le choix de la première, quoique moins belle que la seconde. Ruse de Phryné pour discerner et se faire donner par ce sculpteur l'une de ses statues qu'il estimoit le plus. C'étoit un Cupidon. Trait d'une modestie bien rare dans un artiste tel que Michel-Ange, à l'occasion de ce chef-d'œuvre, qui se trouvoit de son temps dans la superbe galerie d'Isabelle d'Este.

De la peinture. Ses progrès dans le siècle de Périclès. Avec quatre couleurs seulement, sous le pinceau des Apollodore, des Zeuxis, des Parrhasius, elle enfanta des prodiges. Polygnote, de Thase, avoit déjà appris à donner de la grâce et de l'expression à ses figures. Sa générosité, et comment elle est récompensée par le conseil des Amphictyons. Ses personnages portoient l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame.

Apollodore excella dans le coloris ; et par la correction du dessin, par l'heureux mélange des ombres et des lumières, il porta l'art de la peinture à un degré de naturel et de

vérité auquel il n'avoit pu encore atteindre.

Zeuxis eut pour maître Apollodore, et parvint à le surpasser. La jalousie qu'Apollodore en conçut ne servit, comme il arrive communément, qu'à rendre la gloire de son disciple et son émule plus éclatante. Les succès de Zeuxis l'enflèrent d'un fol orgueil. Sa ridicule ostentation aux jeux olympiques. Il eut pour rivaux Parrhasius et Timanthe, et fut vaincu par le premier dans une dispute publique, où Zeuxis offrit aux regards des spectateurs un tableau représentant une corbeille de raisins; et Parrhasius ne lui opposa que la peinture fidèle d'un simple rideau. Autre tableau de raisins dans une corbeille, portée par un jeune garçon, et où, de l'aveu de Zeuxis lui-même, son art se trouve en défaut. Il se glorifioit de la lenteur qu'il mettoit à faire ses ouvrages, *parce que si je suis long-temps à peindre*, disoit-il, *c'est aussi pour long-temps.* Ce qui a été, selon Festus, la cause de sa mort.

Par quels endroits Parrhasius excella dans son art. Comment il peignoit le peuple d'Athènes; et ce portrait est presque le nôtre. Il égala et surpassa même Zeuxis en orgueil et en ostentation. Trait qui eût dû servir à

l'humilier, et qui ne fit que rendre l'excès de son orgueil plus sensible encore.

Timanthe se distingua surtout par l'invention, qu'il possédoit au plus haut degré. Il faisoit concevoir, au jugement de Pline, plus de choses encore qu'il n'en montroit. Son célèbre tableau d'Iphigénie.

Pamphile fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Rétribution considérable qu'il exigeoit de ses leçons. Ce fut à ce prix qu'Apelle, dont nous parlerons sous la onzième époque, devint son disciple.

Pag. 516-539.

LETTRE LXII. *L'Histoire Romaine sous la dixième époque.*

L'an 431 avant J. C., et de Rome l'an 323, selon Varron, année qui concourt avec le commencement de la guerre du Péloponnèse, la mésintelligence des deux consuls, Titus Quintius et Julius Mento, malgré tout ce qu'on avoit à redouter des Æques et des Volsques, contraint le sénat de recourir à la nomination d'un dictateur. Les deux consuls à qui il appartenoit de le nommer s'y refusent, et les tribuns du peuple en prennent occasion d'étendre leur autorité en leur ordonnant, au nom du collége des tribuns assemblés, de déférer à

l'ordre du sénat, sous peine de se voir traîner en prison. Le dictateur est nommé, et terminant la guerre contre les ennemis du dehors avec autant de promptitude que de bonheur, il reçoit les honneurs du triomphe.

Plusieurs années se passent sous l'autorité consulaire, et il n'y a de remarquable dans cet intervalle qu'une sécheresse extraordinaire qui cause de très-grands maux.

L'an 327 de Rome, on nomme quatre tribuns militaires, mais choisis parmi des patriciens; et par la défaite honteuse que causent à l'armée, aux environs de Véies, la diversité de leurs sentimens et leur opiniâtreté, ils font voir, dit Tite-Live, combien la pluralité des commandans, d'une égale autorité, est préjudiciable au bien public. On nomme pour dictateur Mamercus Æmilius. Les Fidénates s'étoient joints aux Véiens. Ils portent l'alarme parmi les troupes romaines, par un nouveau genre de combat. Mamercus rassure les soldats, et tourne contre l'ennemi les armes qu'il emploie. Fidène est prise. On fait un grand nombre de prisonniers, un immense butin, et après seize jours de dictature, Mamercus qui étoit rentré triomphant dans Rome abdique la suprême magistrature.

L'année suivante, au lieu de consuls, on élit

des tribuns militaires, pris encore parmi les patriciens. Les tribuns du peuple font des harangues séditieuses à ce sujet ; mais les hostilités des Volsques fournissent au sénat l'occasion de faire nommer des consuls. On avoit affaire à une puissance redoutable, et qui, d'après les mesures les plus sages, ne prétendoit à rien moins qu'à abattre entièrement celle des Romains.

L'an 423 avant J. C., et de Rome l'an 331, Caïus Sempronius, l'un des deux consuls, est chargé de cette guerre. Plus vaillant soldat que prudent et habile général, il fait courir le plus grand risque à son armée, qui n'est sauvée que par la sagesse et l'intrépidité d'un décurion, nommé Sextus Tempanius. Sa conduite, digne des plus grands éloges, vis-à-vis des tribuns du peuple qui veulent se servir de son témoignage pour perdre les consuls. Il est élu bientôt après tribun du peuple, avec trois autres officiers qui avoient servi sous ses ordres. Sa conduite pleine de générosité et de noblesse se soutient dans l'accusation formée par l'un de ses collègues contre Sempronius.

L'année suivante, l'an 421 avant J. C., on nomme des consuls, et la proposition d'ajouter deux nouveaux questeurs aux deux que

l'on avoit déjà, excite les plus grands troubles par les prétentions des plébéiens. On nomme un inter-roi. Lucius Papirius Mugillanus, qu'on décore de ce titre, fait les plus vifs reproches aux sénateurs et aux tribuns du peuple, et leur fait observer qu'au milieu de leurs dissentions, la république ne se soutient qu'à la faveur d'une providence toute spéciale, qui ne permet pas, que dans cet instant, les Æques et les Véiens se réunissent contre elle. Tribuns militaires, tirés de nouveau du corps des patriciens.

La vestale Posthumia, reconnue innocente malgré l'accusation très-grave intentée contre elle, est avertie néanmoins par les prêtres et par le souverain pontife, d'éviter avec plus de soin les jeux et les amusemens frivoles, et de mettre dans ses habillemens plus de modestie et de simplicité.

L'an 419 avant J. C. L'année d'après, par une nouvelle providence dont Tite-Live fait honneur à Jupiter le maître des dieux, Rome échappe au plus grand danger, suscité par le complot que forment les esclaves d'incendier la ville, pour s'emparer de la citadelle et du Capitole.

Autre péril causé l'année suivante par la mésintelligence des tribuns militaires, d'où résulte, dans un combat contre les Lavicans et

les Æques, une honteuse défaite. On nomme un dictateur, qui, au bout de huit jours, rentre triomphant dans la ville.

Dans une des années suivantes, lorsqu'on étoit en paix au dehors, les troubles domestiques se renouvellent par la demande de la loi agraire que firent deux des tribuns du peuple pour soulever les esprits. Le sénat parvient à gagner quelques-uns d'entr'eux qui, s'opposant au dessein de leurs collègues, rendent leurs tentatives inutiles.

Sous d'autres tribuns militaires, émeute des soldats, qui dans le camp massacrent leur général. Suites de cette émeute. — Mouvemens au sujet de la loi agraire. Guerres au dehors. — Paye fixe accordée aux soldats sur les deniers de la république. Transports de joie de la part de tout le peuple, excepté ses tribuns. Siège de Véies. Evènemens remarquables qui s'y passent. Traits de générosité qui font concevoir les plus belles espérances. Elles sont déçues par l'étrange et funeste effet de l'animosité de deux des tribuns militaires, L. Virginius et M. Sergius, commandant chacun un corps d'armée, et qui sacrifient le salut public et leur propre gloire à leur ressentiment. Leur punition. La loi agraire remise sur le tapis. Dans la nouvelle L'an 405 avant J. C.

élection des tribuns militaires les plébéiens obtiennent une seule place, et pour la première fois, ce qui, dans cet instant, appaise les dissentions. L'année suivante, ils s'emparent de toutes les places, qui étoient alors au nombre de six, à la réserve d'une seule, à laquelle on nomme un patricien. — Nouvelle cérémonie de religion, appelée *lectisterne*, occasionnée par des maladies contagieuses. A la suite on nomme des tribuns militaires pris uniquement de l'ordre des patriciens.

L'an 396 avant J. C. Le grand nombre de nations ennemies liguées contre la république, et les dangers qu'elle court, forcent de nommer un dictateur. Le choix tombe sur celui qui en étoit le plus digne, L. Furius Camillus, qui s'étoit déjà acquis la plus grande réputation par sa sagesse et par sa valeur. Ce choix change entièrement la face des affaires; et par toutes les mesures que prend Camille, Véies tombe au pouvoir des Romains après dix ans de siège. Entrée triomphante du dictateur à Rome, mais qui par son genre de faste et d'appareil blessant certaines idées reçues, a plus d'éclat qu'elle ne cause de plaisir. Sage réflexion de M. Rollin sur ce sujet.

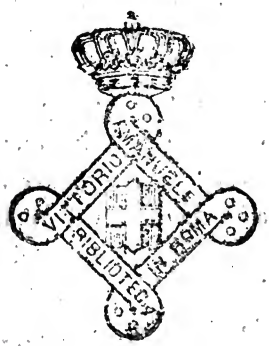
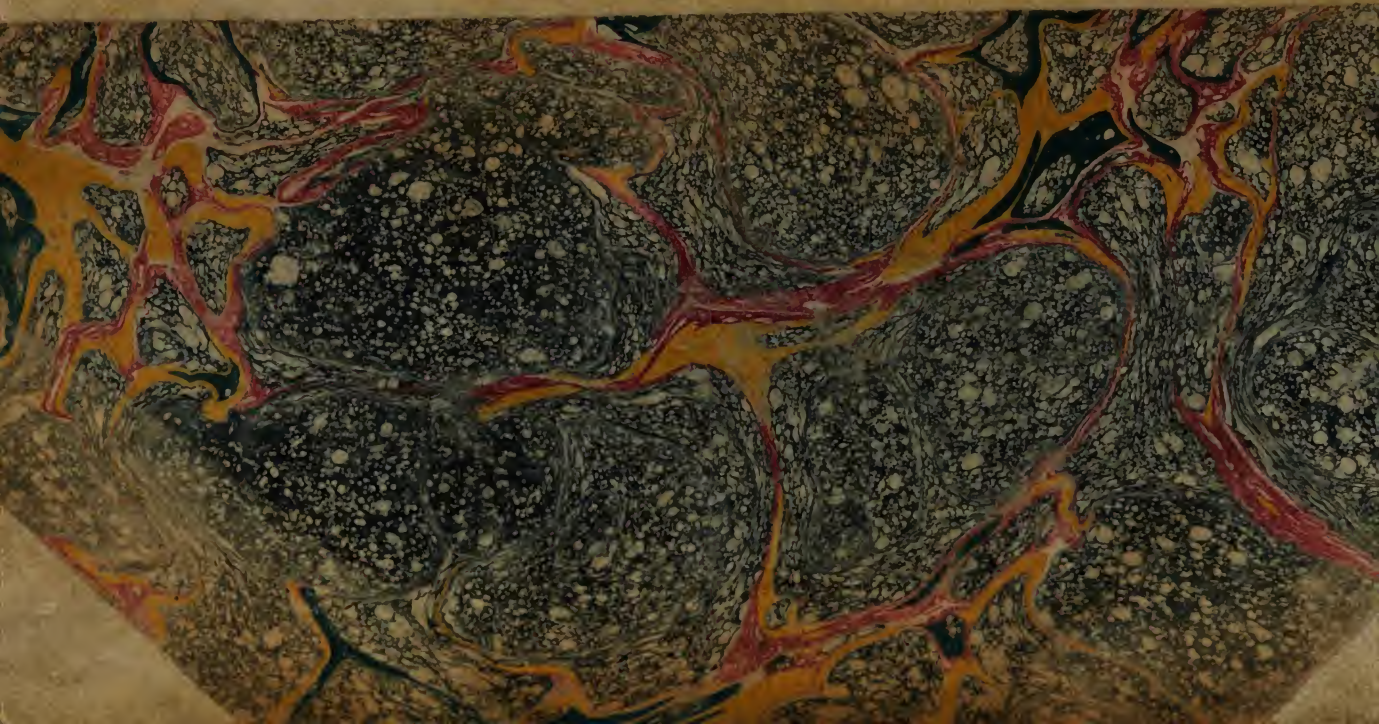
Guerre contre les Falisques sous des tribuns

militaires, au nombre desquels les sénateurs parviennent à faire nommer Camille. Siège de Faléries. Beau trait de Camille, qui, en un moment, lui soumet, et au peuple romain, les Falisques avec bien plus de gloire qu'il n'eût pu les soumettre par la force des armes. Autre trait signalé de la part de Timasithe, premier magistrat chez les corsaires de Lipari, à l'égard des députés et des offrandes, envoyés à Delphes par les Romains. . . . . .

Acharnement des tribuns du peuple relativement à un projet de loi qu'ils vouloient faire passer, et qui avoit pour objet de transplanter les citoyens dans la ville de Véies, en leur faisant abandonner celle de Rome. Comment les sénateurs réussissent à faire avorter ce projet.

Camille appelé en jugement par l'un des tribuns du peuple, s'exile lui-même de sa patrie, et se retire à Ardée. Arrivée des Gaulois en Italie. Leur origine celtique, ainsi que des Belges et des Aquitains. Ancienne invasion des Gaulois sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse, du temps de Tarquin l'ancien. Dans la dernière irruption, ils se portent vers Clusium, ville de Toscane, dont les habitans implorent le secours des Romains

L'an 390 avant J. C. et de Rome l'an 364.

contre ces terribles ennemis. Ceux-ci tournent leurs armes contre Rome elle-même dont le sénat leur avoit envoyé des ambassadeurs, qui violent à leur égard le droit des gens. Prise et incendie de Rome. Retraite dans la citadelle et au Capitole. Les Romains y sont assiégés. Pressés par la famine, et contraints de se soumettre à des conditions aussi humiliantes qu'onéreuses, ils sont délivrés par Camille, qui devient à double titre le sauveur de sa patrie. . . . . Pag. 540-564.

Fin de la Table des Lettres du neuvième Volume.